

B157482 (H)  
B157810

# ŒUVRES COMPLÈTES

ILLUSTRÉES

DE

# ANATOLE FRANCE

TOME XIV

CRAINQUEBILLE,

PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES

CRAINQUEBILLE

(COMÉDIE EN TROIS TABLEAUX)

LE MANNEQUIN D'OSIER

(COMÉDIE EN QUATRE ACTES)

AU PETIT BONHEUR

(COMÉDIE EN UN ACTE)

BOIS GRAVÉS DE GABRIEL BELOT

*PARIS*

CALMANN-LÉVY - ÉDITEURS

1928

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII

BUCUREȘTI

COTA

III 468647

43/98

**B.C.U. București**



C199800457

ILLUSTRATIONS AND BIBLIOGRAPHICAL NOTES  
COPYRIGHTED BY CALMANN-LÉVY, 1928.

CRAINQUEBILLE  
PUTOIS, RIQUET

ET

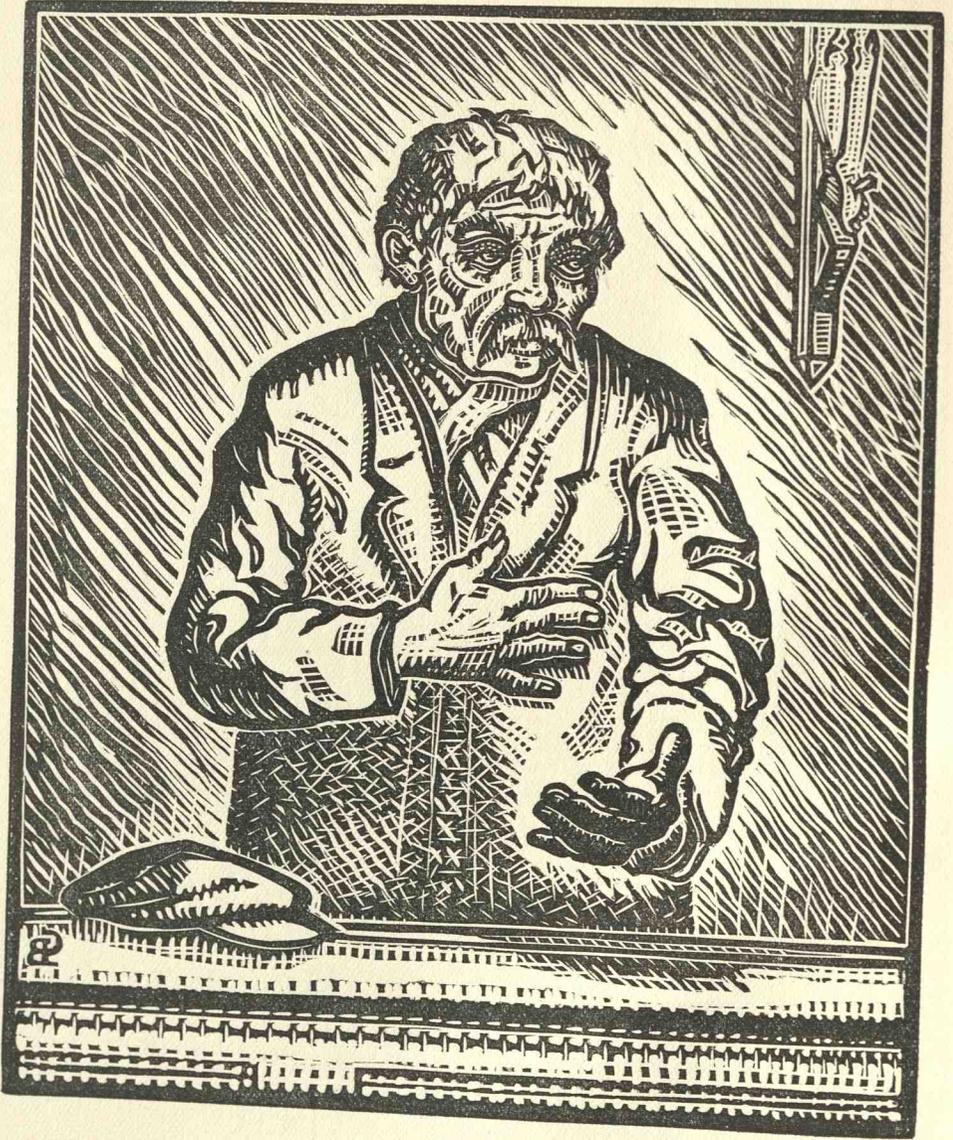
*PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES*

CRAINQUEBILLE

*A Alexandre Steinlen  
et à Lucien Guitry,*

*qui ont su donner, l'un en une suite d'admirables dessins, l'autre par  
une belle création de son génie dramatique, un caractère de grandeur  
tragique à l'humble figure de mon pauvre marchand des quatre-saisons.*

*A. F.*





## Crainquebille

### I

**L**A majesté de la justice réside tout entière dans chaque sentence rendue par le juge au nom du peuple souverain. Jérôme Crainquebille, marchand ambulancier, connut combien la loi est auguste, quand il fut traduit en police correctionnelle pour outrage à un agent de la force publique. Ayant pris place, dans la salle magnifique et sombre, sur le banc des accusés, il vit les juges, les greffiers, les avocats en robe, l'huissier portant la chaîne, les gendarmes et, derrière une cloison, les têtes nues des spectateurs silencieux. Et il se vit lui-même assis sur un

siège élevé, comme si de paraître devant des magistrats l'accusé lui-même en recevait un funeste honneur. Au fond de la salle, entre les deux assesseurs, M. le président Bourriche siégeait. Les palmes d'officier d'académie étaient attachées sur sa poitrine. Un buste de la République et un Christ en croix surmontaient le prétoire, en sorte que toutes les lois divines et humaines étaient suspendues sur la tête de Crainquebille. Il en conçut une juste terreur. N'ayant point l'esprit philosophique, il ne se demanda pas ce que voulaient dire ce buste et ce crucifix et il ne rechercha pas si Jésus et Marianne, au Palais, s'accordaient ensemble. C'était pourtant matière à réflexion, car enfin la doctrine pontificale et le droit canon sont opposés, sur bien des points, à la Constitution de la République et au Code civil. Les Décrétales n'ont point été abolies, qu'on sache. L'Église du Christ enseigne comme autrefois que seuls sont légitimes les pouvoirs auxquels elle a donné l'investiture. Or la République française prétend encore ne pas relever de la puissance pontificale. Crainquebille pouvait dire avec quelque raison :

— Messieurs les juges, le Président Loubet n'étant pas oint, ce Christ, pendu sur vos têtes, vous récuse par l'organe des Conciles et des Papes. Ou il est ici pour vous rappeler les droits de l'Église, qui infirment les vôtres, ou sa présence n'a aucune signification raisonnable.

A quoi le président Bourriche aurait peut-être répondu :

— Inculpé Crainquebille, les rois de France ont toujours été brouillés avec le Pape. Guillaume de Nogaret fut excommunié et ne se démit pas de ses charges pour si peu. Le Christ du prétoire n'est pas le Christ de Gré-

## CRAINQUEBILLE

goire VII et de Boniface VIII. C'est, si vous voulez, le Christ de l'Évangile, qui ne savait pas un mot de droit canon et n'avait jamais entendu parler des sacrées Décrétales.

Alors il était loisible à Crainquebille de répondre :

— Le Christ de l'Évangile était un bousingot. De plus, il subit une condamnation que, depuis dix-neuf cents ans, tous les peuples chrétiens considèrent comme une grave erreur judiciaire. Je vous défie bien, monsieur le président, de me condamner, en son nom, seulement à quarante-huit heures de prison.

Mais Crainquebille ne se livrait à aucune considération historique, politique ou sociale. Il demeurait dans l'étonnement. L'appareil dont il était environné lui faisait concevoir une haute idée de la justice. Pénétré de respect, submergé d'épouvante, il était prêt à s'en rapporter aux juges sur sa propre culpabilité. Dans sa conscience, il ne se croyait pas criminel ; mais il sentait combien c'est peu que la conscience d'un marchand de légumes devant les symboles de la loi et les ministres de la vindicte sociale. Déjà son avocat l'avait à demi persuadé qu'il n'était pas innocent.

Une instruction sommaire et rapide avait relevé les charges qui pesaient sur lui.

## II

### L'AVENTURE DE CRAINQUEBILLE

**J**ÉRÔME CRAINQUEBILLE, marchand des quatre-saisons, allait par la ville, poussant sa petite voiture et criant : *Des choux, des navets, des carottes!* Et, quand il avait des poireaux, il criait : *Bottes d'asperges!* parce que les poireaux sont les asperges du pauvre. Or, le 20 octobre, à l'heure de midi, comme il descendait la rue Montmartre, madame Bayard, la cordonnière, sortit de sa boutique et s'approcha de la voiture légumière. Soulevant dédaigneusement une botte de poireaux :

— Ils ne sont guère beaux, vos poireaux. Combien la botte?

— Quinze sous, la bourgeoise. Y a pas meilleur.

— Quinze sous, trois mauvais poireaux?

## CRAINQUEBILLE

Et elle rejeta la botte dans la charrette, avec un geste de dégoût.

C'est alors que l'agent 64 survint et dit à Crainquebille :

— Circulez!

Crainquebille, depuis cinquante ans, circulait du matin au soir. Un tel ordre lui sembla légitime et conforme à la nature des choses. Tout disposé à y obéir, il pressa la bourgeoise de prendre ce qui était à sa convenance.

— Faut encore que je choisisse la marchandise, répondit aigrement la cordonnière.

Et elle tâta de nouveau toutes les bottes de poireaux, puis elle garda celle qui lui parut la plus belle et elle la tint contre son sein comme les saintes, dans les tableaux d'église, pressent sur leur poitrine la palme triomphale.

— Je vas vous donner quatorze sous. C'est bien assez. Et encore il faut que j'aïlle les chercher dans la boutique, parce que je ne les ai pas sur moi.

Et, tenant ses poireaux embrassés, elle rentra dans la cordonnerie où une cliente, portant un enfant, l'avait précédée.

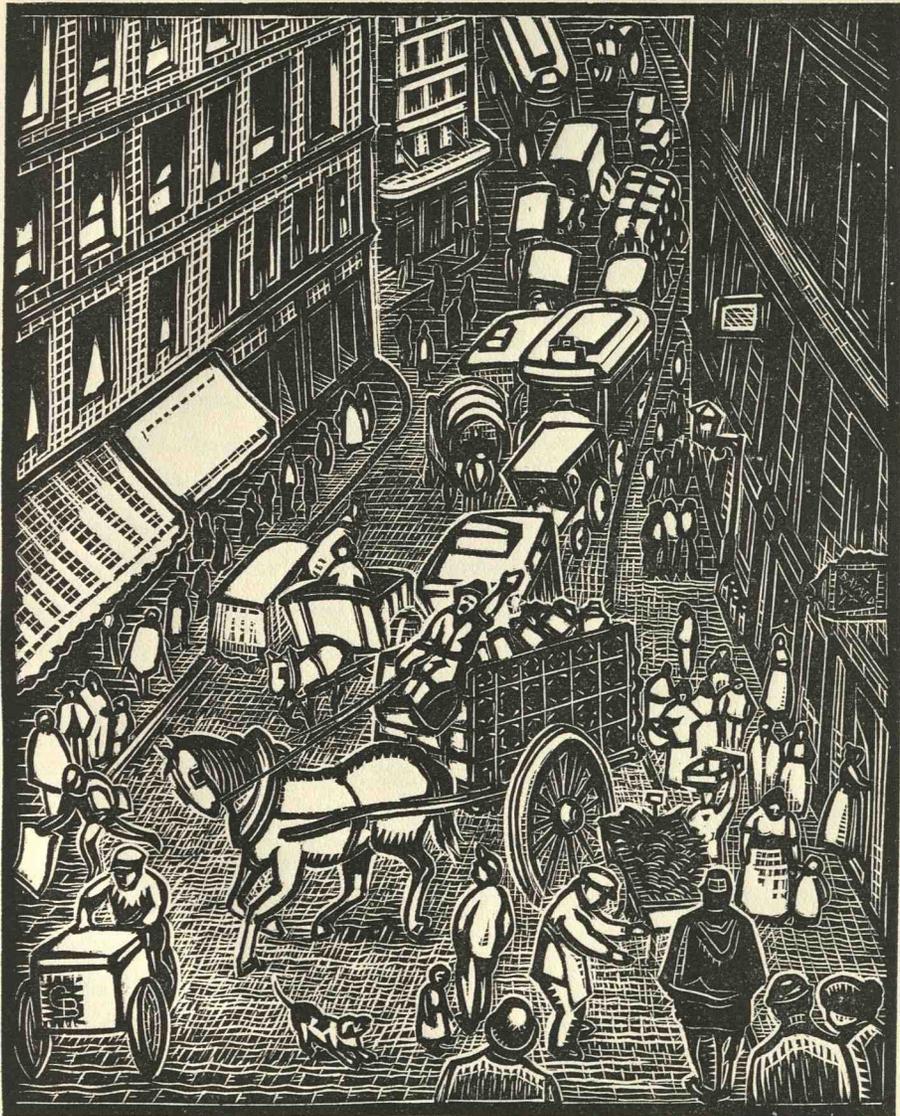
A ce moment l'agent 64 dit pour la deuxième fois à Crainquebille :

— Circulez!

— J'attends mon argent, répondit Crainquebille.

— Je ne vous dis pas d'attendre votre argent; je vous dis de circuler, reprit l'agent avec fermeté.

Pendant la cordonnière, dans sa boutique, essayait des souliers bleus à un enfant de dix-huit mois dont la mère était pressée. Et les têtes vertes des poireaux reposaient sur le comptoir.



## CRAINQUEBILLE

Depuis un demi-siècle qu'il poussait sa voiture dans les rues, Crainquebille avait appris à obéir aux représentants de l'autorité. Mais il se trouvait cette fois dans une situation particulière, entre un devoir et un droit. Il n'avait pas l'esprit juridique. Il ne comprit pas que la jouissance d'un droit individuel ne le dispensait pas d'accomplir un devoir social. Il considéra trop son droit qui était de recevoir quatorze sous, et il ne s'attacha pas assez à son devoir qui était de pousser sa voiture et d'aller plus avant et toujours plus avant. Il demeura.

Pour la troisième fois, l'agent 64, tranquille et sans colère, lui donna l'ordre de circuler. Contrairement à la coutume du brigadier Montauciel, qui menace sans cesse et ne sévit jamais, l'agent 64 est sobre d'avertissements et prompt à verbaliser. Tel est son caractère. Bien qu'un peu sournois, c'est un excellent serviteur et un loyal soldat. Le courage d'un lion et la douceur d'un enfant. Il ne connaît que sa consigne.

— Vous n'entendez donc pas, quand je vous dis de circuler!

Crainquebille avait de rester en place une raison trop considérable à ses yeux pour qu'il ne la crût pas suffisante. Il l'exposa simplement et sans art :

— Nom de nom! puisque je vous dis que j'attends mon argent!

L'agent 64 se contenta de répondre :

— Voulez-vous que je vous f... une contravention? Si vous le voulez, vous n'avez qu'à le dire.

En entendant ces paroles, Crainquebille haussa lentement les épaules et coula sur l'agent un regard doulou-



C 199200457

reux qu'il éleva ensuite vers le ciel. Et ce regard disait :  
 « Que Dieu me voie ! Suis-je un contempteur des lois ? Est-ce que je me ris des décrets et des ordonnances qui régissent mon état ambulateur ? A cinq heures du matin, j'étais sur le carreau des Halles. Depuis sept heures, je me brûle les mains à mes brancards en criant : *Des choux, des navets, des carottes !* J'ai soixante ans sonnés. Je suis las. Et vous me demandez si je lève le drapeau noir de la révolte. Vous vous moquez et votre raillerie est cruelle. »

Soit que l'expression de ce regard lui eût échappé, soit qu'il n'y trouvât pas une excuse à la désobéissance, l'agent demanda d'une voix brève et rude si c'était compris.

Or, en ce moment précis, l'embarras des voitures était extrême dans la rue Montmartre. Les fiacres, les haquets, les tapissières, les omnibus, les camions, pressés les uns contre les autres, semblaient indissolublement joints et assemblés. Et sur leur immobilité frémissante s'élevaient des jurons et des cris. Les cochers de fiacre échangeaient de loin, et lentement, avec les garçons bouchers des injures héroïques, et les conducteurs d'omnibus, considérant Crainquebille comme la cause de l'embarras, l'appelaient « sale poireau. »

Cependant, sur le trottoir, des curieux se pressaient, attentifs à la querelle. Et l'agent, se voyant observé, ne songea plus qu'à faire montre de son autorité.

— C'est bon, dit-il.

Et il tira de sa poche un calepin crasseux et un crayon très court.

## CRAINQUEBILLE

Crainquebille suivait son idée et obéissait à une force intérieure. D'ailleurs il lui était impossible maintenant d'avancer ou de reculer. La roue de sa charrette était malheureusement prise dans la roue d'une voiture de laitier.

Il s'écria, en s'arrachant les cheveux sous sa casquette :

— Mais, puisque je vous dis que j'attends mon argent! C'est-il pas malheureux! Misère de misère! Bon sang de bon sang!

Par ces propos, qui pourtant exprimaient moins la révolte que le désespoir, l'agent 64 se crut insulté. Et comme, pour lui, toute insulte revêtait nécessairement la forme traditionnelle, régulière, consacrée, rituelle et pour ainsi dire liturgique de « Mort aux vaches! » c'est sous cette forme que spontanément il recueillit et concrétisa dans son oreille les paroles du délinquant.

— Ah? vous avez dit : « Mort aux vaches! » C'est bon. Suivez-moi.

Crainquebille, dans l'excès de la stupeur et de la détresse, regardait avec ses gros yeux brûlés du soleil l'agent 64, et de sa voix cassée, qui lui sortait tantôt de dessus la tête et tantôt de dessous les talons, s'écriait, les bras croisés sur sa blouse bleue :

— J'ai dit : « Mort aux vaches »? Moi?... Oh!

Cette arrestation fut accueillie par les rires des employés de commerce et des petits garçons. Elle contenait le goût que toutes les foules d'hommes éprouvent pour les spectacles ignobles et violents. Mais, s'étant frayé un passage à travers le cercle populaire, un vieillard très triste, vêtu de noir et coiffé d'un chapeau de haute forme,

## CRAINQUEBILLE

s'approcha de l'agent et lui dit très doucement et très fermement, à voix basse :

— Vous vous êtes mépris. Cet homme ne vous a pas insulté.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, lui répondit l'agent, sans proférer de menaces, car il parlait à un homme proprement mis.

Le vieillard insista avec beaucoup de calme et de ténacité. Et l'agent lui intima l'ordre de s'expliquer chez le commissaire.

Cependant Crainquebille s'écriait :

— Alors! que j'ai dit : « Mort aux vaches! » Oh!...

Il prononçait ces paroles étonnées quand madame Bayard, la cordonnière, vint à lui, les quatorze sous dans la main. Mais déjà l'agent 64 le tenait au collet, et madame Bayard, pensant qu'on ne devait rien à un homme conduit au poste, mit les quatorze sous dans la poche de son tablier.

Et, voyant tout à coup sa voiture en fourrière, sa liberté perdue, l'abîme sous ses pas et le soleil éteint, Crainquebille murmura :

— Tout de même!...

Devant le commissaire, le vieillard déclara que, arrêté sur son chemin par un embarras de voitures, il avait été témoin de la scène et qu'il affirmait que l'agent n'avait pas été insulté, et qu'il s'était totalement mépris. Il donna ses nom et qualités : docteur David Matthieu, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, officier de la Légion d'honneur. En d'autres temps, un tel témoignage aurait suffisamment éclairé le commissaire.

Mais alors, en France, les savants étaient suspects.

Crainquebille, dont l'arrestation fut maintenue, passa la nuit au violon et fut transféré, le matin, dans le panier à salade, au Dépôt.

La prison ne lui parut ni douloureuse, ni humiliante. Elle lui parut nécessaire. Ce qui le frappa en y entrant, ce fut la propreté des murs et du carrelage. Il dit :

— Pour un endroit propre, c'est un endroit propre. Vrai de vrai ! On mangerait par terre.

Laisse seul, il voulut tirer son escabeau ; mais il s'aperçut qu'il était scellé au mur. Il en exprima tout haut sa surprise :

— Quelle drôle d'idée ! Voilà une chose que j'aurais pas inventée, pour sûr.

S'étant assis, il tourna ses pouces et demeura dans l'étonnement. Le silence et la solitude l'accablaient. Il s'ennuyait et il pensait avec inquiétude à sa voiture mise en fourrière encore toute chargée de choux, de carottes, de céleri, de mâche et de pissenlit. Et il se demandait anxieux :

— Où qu'ils m'ont étouffé ma voiture ?

Le troisième jour, il reçut la visite de son avocat, maître Lemerle, un des plus jeunes membres du barreau de Paris, président d'une des sections de la « Ligue de la Patrie française. »

Crainquebille essaya de lui conter son affaire, ce qui ne lui était pas facile, car il n'avait pas l'habitude de la parole. Peut-être s'en serait-il tiré pourtant, avec un peu d'aide. Mais son avocat secouait la tête d'un air méfiant à tout ce qu'il disait, et, feuilletant des papiers, murmurait :

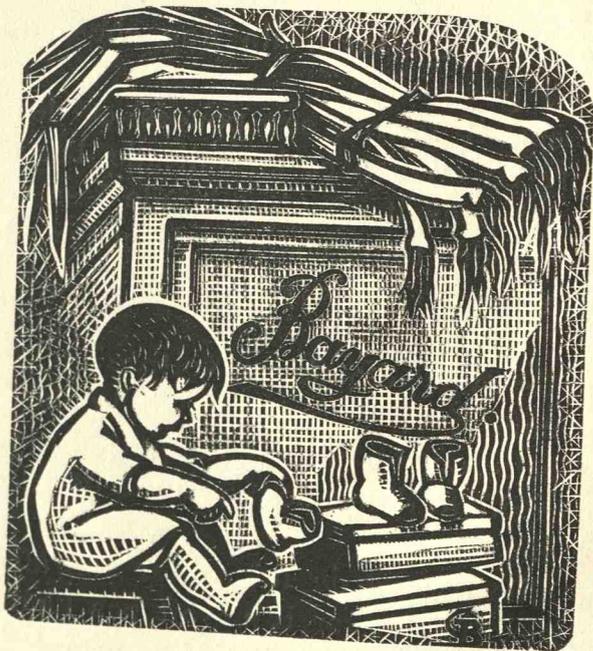
## CRAINQUEBILLE

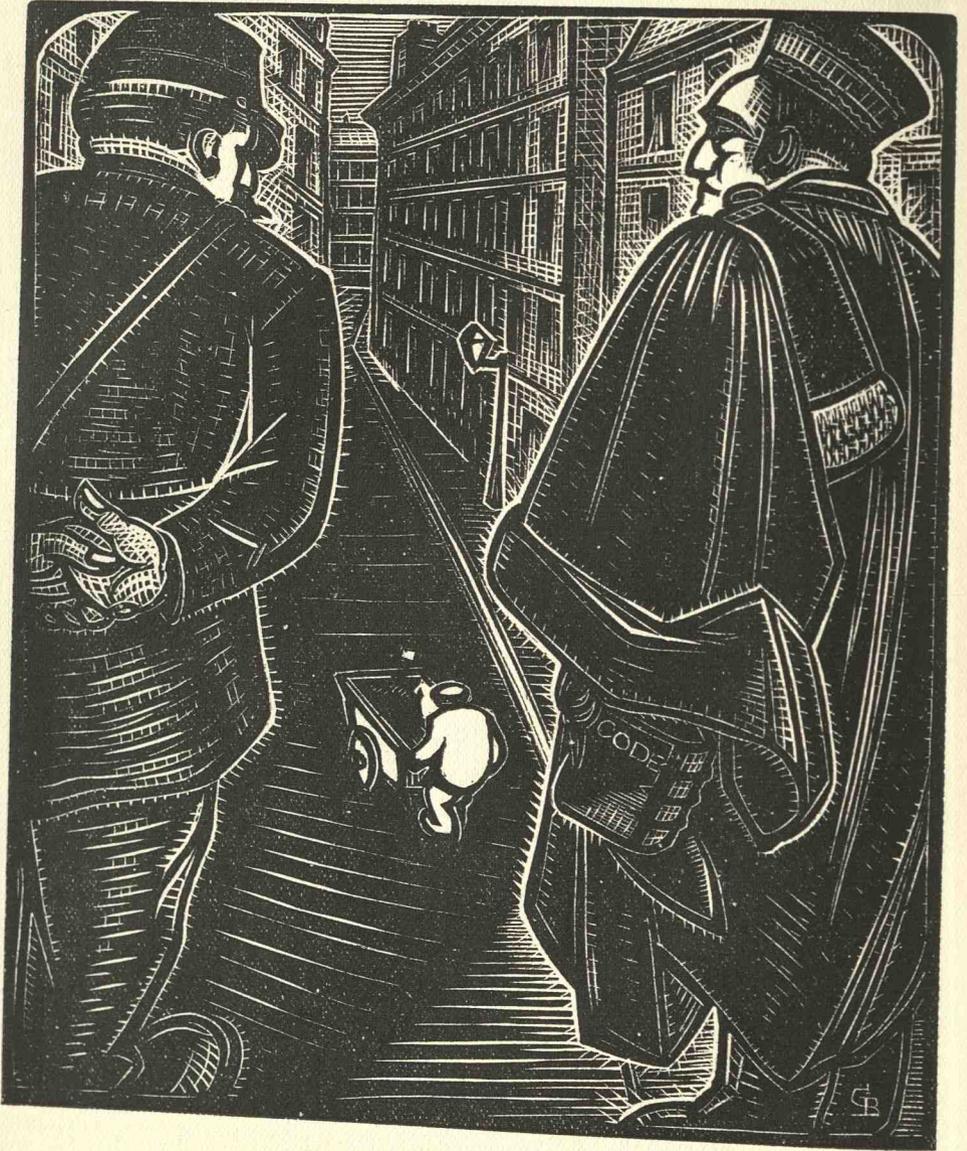
— Hum! hum! je ne vois rien de tout cela au dossier..

Puis, avec un peu de fatigue, il dit en frisant sa moustache blonde :

— Dans votre intérêt, il serait peut-être préférable d'avouer. Pour ma part j'estime que votre système de dénégations absolues est d'une insigne maladresse.

Et dès lors Crainquebille eût fait des aveux s'il avait su ce qu'il fallait avouer.





### III

#### CRAINQUEBILLE DEVANT LA JUSTICE

**L**E président Bourriche consacra six minutes pleines à l'interrogatoire de Crainquebille. Cet interrogatoire aurait apporté plus de lumière si l'accusé avait répondu aux questions qui lui étaient posées. Mais Crainquebille n'avait pas l'habitude de la discussion, et dans une telle compagnie le respect et l'effroi lui fermaient la bouche. Aussi gardait-il le silence, et le président faisait lui-même les réponses; elles étaient accablantes. Il conclut :

— Enfin, vous reconnaissez avoir dit : « Mort aux vaches! »

— J'ai dit : « Mort aux vaches! » parce que monsieur l'agent a dit : « Mort aux vaches! » Alors j'ai dit : « Mort aux vaches! »

Il voulait faire entendre qu'étonné par l'imputation la plus imprévue, il avait, dans sa stupeur, répété les paroles étranges qu'on lui prêtait faussement et qu'il n'avait certes point prononcées. Il avait dit : « Mort aux vaches ! » comme il eût dit : « Moi ! tenir des propos injurieux, l'avez-vous pu croire ? »

M. le président Bourriche ne le prit pas ainsi.

— Prétendez-vous, dit-il, que l'agent a proféré ce cri le premier ?

Crainquebille renonça à s'expliquer. C'était trop difficile.

— Vous n'insistez pas. Vous avez raison, dit le président.

Et il fit appeler les témoins.

L'agent 64, de son nom Bastien Matra, jura de dire la vérité et de ne rien dire que la vérité. Puis il déposa en ces termes :

— Étant de service le 20 octobre, à l'heure de midi, je remarquai, dans la rue Montmartre, un individu qui me sembla être un vendeur ambulante et qui tenait sa charrette indûment arrêtée à la hauteur du numéro 328, ce qui occasionnait un encombrement de voitures. Je lui intimai par trois fois l'ordre de circuler, auquel il refusa d'obtempérer. Et sur ce que je l'avertis que j'allais verbaliser, il me répondit en criant : « Mort aux vaches ! » ce qui me sembla être injurieux.

Cette déposition, ferme et mesurée, fut écoutée avec une évidente faveur par le Tribunal. La défense avait cité madame Bayard, cordonnière, et M. David Matthieu, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, officier de la Légion d'honneur. Madame Bayard n'avait rien vu ni entendu. Le docteur Matthieu se trouvait dans la foule

assemblée autour de l'agent qui somrait le marchand de circuler. Sa déposition amena un incident.

— J'ai été témoin de la scène, dit-il. J'ai remarqué que l'agent s'était mépris : il n'avait pas été insulté. Je m'approchai et lui en fis l'observation. L'agent maintint le marchand en état d'arrestation et m'invita à le suivre au commissariat. Ce que je fis. Je réitérai ma déclaration devant le commissaire.

— Vous pouvez vous asseoir, dit le président. Huissier, rappelez le témoin Matra. — Matra, quand vous avez procédé à l'arrestation de l'accusé, monsieur le docteur Matthieu ne vous a-t-il pas fait observer que vous vous mépreniez?

— C'est-à-dire, monsieur le président, qu'il m'a insulté.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit : « Mort aux vaches ! »

Une rumeur et des rires s'élevèrent dans l'auditoire.

— Vous pouvez vous retirer, dit le président avec précipitation.

Et il avertit le public que, si ces manifestations indécentes se reproduisaient, il ferait évacuer la salle. Cependant la défense agitait triomphalement les manches de sa robe, et l'on pensait en ce moment que Crainquebille serait acquitté.

Le calme s'étant rétabli, maître Lemerle se leva. Il commença sa plaidoirie par l'éloge des agents de la Préfecture, « ces modestes serviteurs de la société, qui, moyennant un salaire dérisoire, endurent des fatigues et affrontent des périls incessants, et qui pratiquent l'héroïsme quotidien. Ce sont d'anciens soldats, et qui restent soldats. Soldats, ce mot dit tout... »

Et maître Lemerle s'éleva, sans effort, à des considérations très hautes sur les vertus militaires. Il était de ceux, dit-il, « qui ne permettent pas qu'on touche à l'armée, à cette armée nationale à laquelle il était fier d'appartenir. »

Le président inclina la tête.

Maître Lemerle, en effet, était lieutenant dans la réserve. Il était aussi candidat nationaliste dans le quartier des Vieilles-Haudriettes.

Il poursuivit :

— Non certes, je ne méconnaiss pas les services modestes et précieux que rendent journellement les gardiens de la paix à la vaillante population de Paris. Et je n'aurais pas consenti à vous présenter, messieurs, la défense de Crainquebille si j'avais vu en lui l'insulteur d'un ancien soldat. On accuse mon client d'avoir dit : « Mort aux vaches ! » Le sens de cette phrase n'est pas douteux. Si vous feuillotez le *Dictionnaire de la langue verte*, vous y lirez « *Vachard*, paresseux, fainéant; qui » s'étend paresseusement comme une vache, au lieu de » travailler. — *Vache*, qui se vend à la police; mou-chard. » *Mort aux vaches!* se dit dans un certain monde. Mais toute la question est celle-ci : Comment Crainquebille l'a-t-il dit? Et même, l'a-t-il dit? Permettez-moi, messieurs, d'en douter.

» Je ne soupçonne l'agent Matra d'aucune mauvaise pensée. Mais il accomplit, comme nous l'avons dit, une tâche pénible. Il est parfois fatigué, excédé, surmené. Dans ces conditions il peut avoir été la victime d'une sorte d'hallucination de l'ouïe. Et, quand il vient vous dire, messieurs, que le docteur David Matthieu, officier de la

## CRAINQUEBILLE

Légion d'honneur, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, un prince de la science et un homme du monde, a crié : « Mort aux vaches ! » nous sommes bien forcés de reconnaître que Matra est en proie à la maladie de l'obsession et, si le terme n'est pas trop fort, au délire de la persécution.

» Et alors même que Crainquebille aurait crié : « Mort aux vaches ! » il resterait à savoir si ce mot a, dans sa bouche, le caractère d'un délit. Crainquebille est l'enfant naturel d'une marchande ambulante, perdue d'inconduite et de boisson, il est né alcoolique. Vous le voyez ici abruti par soixante ans de misère. Messieurs, vous direz qu'il est irresponsable. »

Maître Lemerle s'assit et M. le président Bourriche lut entre ses dents un jugement qui condamnait Jérôme Crainquebille à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende. Le Tribunal avait fondé sa conviction sur le témoignage de l'agent Matra.

Mené par les longs couloirs sombres du Palais, Crainquebille ressentit un immense besoin de sympathie. Il se tourna vers le garde de Paris qui le conduisait et l'appela trois fois :

— Cipal!... Cipal!... Hein? cipal!...

Et il soupira :

— Il y a seulement quinze jours, si on m'avait dit qu'il m'arriverait ce qui m'arrive!...

Puis il fit cette réflexion :

— Ils parlent trop vite, ces messieurs. Ils parlent bien, mais ils parlent trop vite. On peut pas s'expliquer avec eux... Cipal, vous trouvez pas qu'ils parlent trop vite?

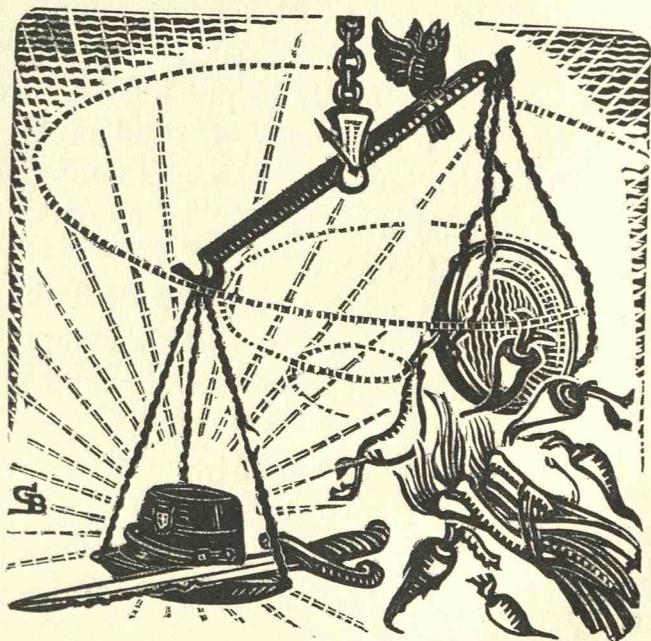
## CRAINQUEBILLE

Mais le soldat marchait sans répondre ni tourner la tête. Crainquebille lui demanda :

— Pourquoi que vous me répondez pas ?

Et le soldat garda le silence. Et Crainquebille lui dit avec amertume :

— On parle bien à un chien. Pourquoi que vous me parlez pas ? Vous ouvrez jamais la bouche : vous avez donc pas peur qu'elle pue ?



## IV

### APOLOGIE POUR M. LE PRÉSIDENT BOURRICHE

**Q**UELQUES curieux et deux ou trois avocats quittèrent l'audience après la lecture de l'arrêt, quand déjà le greffier appelait une autre cause. Ceux qui sortaient ne faisaient point de réflexion sur l'affaire Crainquebille qui ne les avait guère intéressés, et à laquelle ils ne songeaient plus. Seul M. Jean Lermite, graveur à l'eau-forte, qui était venu d'aventure au Palais, méditait sur ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Passant son bras sur l'épaule de maître Joseph Aubarrée :  
— Ce dont il faut louer le président Bourriche, lui dit-il, c'est d'avoir su se défendre des vaines curiosités de l'esprit et se garder de cet orgueil intellectuel qui veut tout connaître. En opposant l'une à l'autre les dépositions

contradictoires de l'agent Matra et du docteur David Matthieu, le juge serait entré dans une voie où l'on ne rencontre que le doute et l'incertitude. La méthode qui consiste à examiner les faits selon les règles de la critique est inconciliable avec la bonne administration de la justice. Si le magistrat avait l'imprudence de suivre cette méthode, ses jugements dépendraient de sa sagacité personnelle, qui le plus souvent est petite, et de l'infirmité humaine, qui est constante. Quelle en serait l'autorité? On ne peut nier que la méthode historique est tout à fait impropre à lui procurer les certitudes dont il a besoin. Il suffit de rappeler l'aventure de Walter Raleigh.

» Un jour que Walter Raleigh, enfermé à la Tour de Londres, travaillait, selon sa coutume, à la seconde partie de son *Histoire du Monde*, une rixe éclata sous sa fenêtre. Il alla regarder ces gens qui se querellaient, et, quand il se remit au travail, il pensait les avoir très bien observés. Mais le lendemain, ayant parlé de cette affaire à un de ses amis qui y avait été présent et qui même y avait pris part, il fut contredit par cet ami sur tous les points. Réfléchissant alors à la difficulté de connaître la vérité sur des événements lointains, quand il avait pu se méprendre sur ce qui se passait sous ses yeux, il jeta au feu le manuscrit de son histoire.

» Si les juges avaient les mêmes scrupules que sir Walter Raleigh, ils jetteraient au feu toutes leurs instructions. Et ils n'en ont pas le droit. Ce serait de leur part un déni de justice, un crime. Il faut renoncer à savoir, mais il ne faut pas renoncer à juger. Ceux qui veulent que les arrêts des tribunaux soient fondés sur la recherche méthodique

des faits sont de dangereux sophistes et des ennemis perfides de la justice civile et de la justice militaire. Le président Bourriche a l'esprit trop juridique pour faire dépendre ses sentences de la raison et de la science dont les conclusions sont sujettes à d'éternelles disputes. Il les fonde sur des dogmes et les assied sur la tradition, en sorte que ses jugements égalent en autorité les commandements de l'Église. Ses sentences sont canoniques. J'entends qu'il les tire d'un certain nombre de sacrés canons. Voyez, par exemple, qu'il classe les témoignages non d'après les caractères incertains et trompeurs de la vraisemblance et de l'humaine vérité, mais d'après des caractères intrinsèques, permanents et manifestes. Il les pèse au poids des armes. Y a-t-il rien de plus simple et de plus sage à la fois? Il tient pour irréfutable le témoignage d'un gardien de la paix, abstraction faite de son humanité et conçu métaphysiquement en tant qu'un numéro matricule et selon les catégories de la police idéale. Non pas que Matra (Bastien), né à Cinto-Monte (Corse), lui paraisse incapable d'erreur. Il n'a jamais pensé que Bastien Matra fût doué d'un grand esprit d'observation, ni qu'il appliquât à l'examen des faits une méthode exacte et rigoureuse. A vrai dire, il ne considère pas Bastien Matra, mais l'agent 64. — Un homme est faillible, pense-t-il. Pierre et Paul peuvent se tromper. Descartes et Gassendi, Leibnitz et Newton, Bichat et Claude Bernard ont pu se tromper. Nous nous trompons tous et à tout moment. Nos raisons d'errer sont innombrables. Les perceptions des sens et les jugements de l'esprit sont des sources d'illusion et des causes d'incertitude. Il ne faut pas se fier au témoignage

d'un homme : *Testis unus, testis nullus*. Mais on peut avoir foi dans un numéro. Bastien Matra, de Cinto-Monte, est faillible. Mais l'agent 64, abstraction faite de son humanité, ne se trompe pas. C'est une entité. Une entité n'a rien en elle de ce qui est dans les hommes et les trouble, les corrompt, les abuse. Elle est pure, inaltérable et sans mélange. Aussi le Tribunal n'a-t-il point hésité à repousser le témoignage du docteur David Matthieu, qui n'est qu'un homme, pour admettre celui de l'agent 64, qui est une idée pure, et comme un rayon de Dieu descendu à la barre.

» En procédant de cette manière, le président Bourriche s'assure une sorte d'infailibilité, et la seule à laquelle un juge puisse prétendre. Quand l'homme qui témoigne est armé d'un sabre, c'est le sabre qu'il faut entendre et non l'homme. L'homme est méprisable et peut avoir tort. Le sabre ne l'est point et il a toujours raison. Le président Bourriche a profondément pénétré l'esprit des lois. La société repose sur la force, et la force doit être respectée comme le fondement auguste des sociétés. La justice est l'administration de la force. Le président Bourriche sait que l'agent 64 est une parcelle du Prince. Le Prince réside dans chacun de ses officiers. Ruiner l'autorité de l'agent 64, c'est affaiblir l'État. Manger une des feuilles de l'artichaut, c'est manger l'artichaut, comme dit Bossuet en son sublime langage. (*Politique tirée de l'Écriture sainte, passim.*)

» Toutes les épées d'un État sont tournées dans le même sens. En les opposant les unes aux autres, on subvertit la république. C'est pourquoi l'inculpé Crainquebille fut condamné justement à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende, sur le témoignage de l'agent 64. Je crois

entendre le président Bourriche expliquer lui-même les raisons hautes et belles qui inspirèrent sa sentence. Je crois l'entendre dire :

» — J'ai jugé cet individu en conformité avec l'agent 64, parce que l'agent 64 est l'émanation de la force publique. Et, pour reconnaître ma sagesse, il vous suffit d'imaginer que j'aie agi inversement. Vous verrez tout de suite que c'eût été absurde. Car, si je jugeais contre la force, mes jugements ne seraient pas exécutés. Remarquez, messieurs, que les juges ne sont obéis que tant qu'ils ont la force avec eux. Sans les gendarmes, le juge ne serait qu'un pauvre rêveur. Je me nuirais si je donnais tort à un gendarme. D'ailleurs le génie des lois s'y oppose. Désarmer les forts et armer les faibles ce serait changer l'ordre social que j'ai mission de conserver. La justice est la sanction des injustices établies. La vit-on jamais opposée aux conquérants et contraire aux usurpateurs? Quand s'élève un pouvoir illégitime, elle n'a qu'à le reconnaître pour le rendre légitime. Tout est dans la forme, et il n'y a entre le crime et l'innocence que l'épaisseur d'une feuille de papier timbré. — C'était à vous, Crainquebille, d'être le plus fort. Si, après avoir crié : « Mort aux vaches! » vous vous étiez fait déclarer empereur, dictateur, président de la République ou seulement conseiller municipal, je vous assure que je ne vous aurais pas condamné à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende. Je vous aurais tenu quitte de toute peine. Vous pouvez m'en croire.

» Ainsi sans doute eût parlé le président Bourriche, car il a l'esprit juridique et il sait ce qu'un magistrat doit à la société. Il en défend les principes avec ordre et

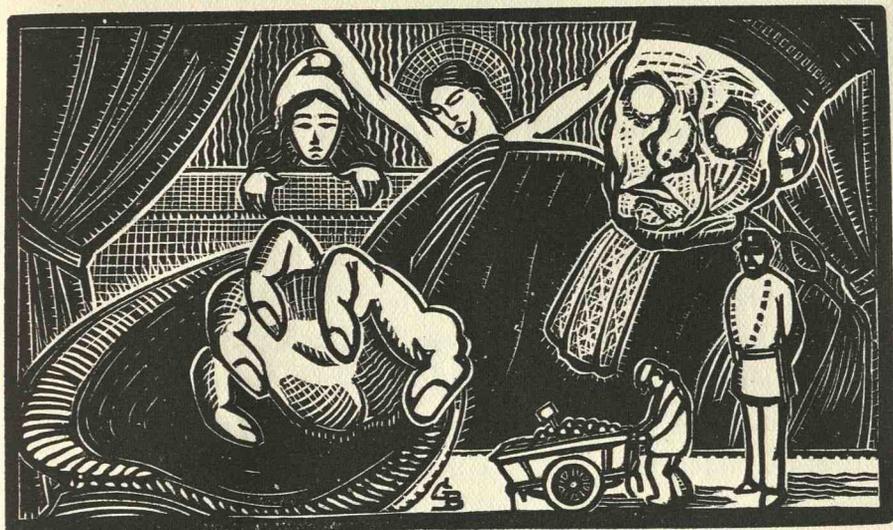
régularité. La justice est sociale. Il n'y a que de mauvais esprits pour la vouloir humaine et sensible. On l'administre avec des règles fixes et non avec les frissons de la chair et les clartés de l'intelligence. Surtout ne lui demandez pas d'être juste, elle n'a pas besoin de l'être puisqu'elle est justice, et je vous dirai même que l'idée d'une justice juste n'a pu germer que dans la tête d'un anarchiste. Le président Magnaud rend, il est vrai, des sentences équitables. Mais on les lui casse, et c'est justice.

» Le vrai juge pèse les témoignages au poids des armes. Cela s'est vu dans l'affaire Crainquebille, et dans d'autres causes plus célèbres.

Ainsi parla M. Jean Lermite, en parcourant d'un bout à l'autre la salle des Pas-Perdus.

Maître Joseph Aubarrée, qui connaissait le Palais, lui répondit en se grattant le bout du nez :

— Si vous voulez avoir mon avis, je ne crois pas que monsieur le président Bourriche se soit élevé jusqu'à une si haute métaphysique. A mon sens, en admettant le témoignage de l'agent 64 comme l'expression de la vérité, il fit simplement ce qu'il avait toujours vu faire. C'est dans l'imitation qu'il faut chercher la raison de la plupart des actions humaines. En se conformant à la coutume on passera toujours pour un honnête homme. On appelle gens de bien ceux qui font comme les autres.



V

DE LA SOUMISSION DE CRAINQUEBILLE  
AUX LOIS DE LA RÉPUBLIQUE

CRAINQUEBILLE, reconduit en prison, s'assit sur son escabeau enchaîné, plein d'étonnement et d'admiration. Il ne savait pas bien lui-même que les juges s'étaient trompés. Le Tribunal lui avait caché ses faiblesses intimes sous la majesté des formes. Il ne pouvait croire qu'il eût raison contre des magistrats dont il n'avait pas compris les raisons : il lui était impossible de concevoir que quelque chose clochât dans une si belle cérémonie. Car, n'allant ni à la messe, ni à l'Élysée, il n'avait, de sa vie, rien vu de si beau qu'un jugement en police correction-

nelle. Il savait bien qu'il n'avait pas crié « Mort aux vaches! » Et, qu'il eût été condamné à quinze jours de prison pour l'avoir crié, c'était, en sa pensée, un auguste mystère, un de ces articles de foi auxquels les croyants adhèrent sans les comprendre, une révélation obscure, éclatante, adorable et terrible.

Ce pauvre vieil homme se reconnaissait coupable d'avoir mystiquement offensé l'agent 64, comme le petit garçon qui va au catéchisme se reconnaît coupable du péché d'Ève. Il lui était enseigné, par son arrêt, qu'il avait crié : « Mort aux vaches! » C'était donc qu'il avait crié « Mort aux vaches! » d'une façon mystérieuse, inconnue de lui-même. Il était transporté dans un monde surnaturel. Son jugement était son apocalypse.

S'il ne se faisait pas une idée nette du délit, il ne se faisait pas une idée plus nette de la peine. Sa condamnation lui avait paru une chose solennelle, rituelle et supérieure, une chose éblouissante qui ne se comprend pas, qui ne se discute pas, et dont on n'a ni à se louer, ni à se plaindre. A cette heure il aurait vu le président Bourriche, une auréole au front, descendre, avec des ailes blanches, par le plafond entr'ouvert, qu'il n'aurait pas été surpris de cette nouvelle manifestation de la gloire judiciaire. Il se serait dit : « Voilà mon affaire qui continue! »

Le lendemain, son avocat vint le voir :

— Eh bien! mon bonhomme, vous n'êtes pas trop mal? Du courage! deux semaines sont vite passées. Nous n'avons pas trop à nous plaindre.

— Pour ça, on peut dire que ces messieurs ont été bien doux, bien polis; pas un gros mot. J'aurais pas cru. Et

le cipal avait mis des gants blancs. Vous avez pas vu?

— Tout pesé, nous avons bien fait d'avouer.

— Possible.

— Crainquebille, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Une personne charitable, que j'ai intéressée à votre position, m'a remis pour vous une somme de cinquante francs qui sera affectée au paiement de l'amende à laquelle vous avez été condamné.

— Alors quand que vous me donnerez les cinquante francs?

— Ils seront versés au greffe. Ne vous en inquiétez pas.

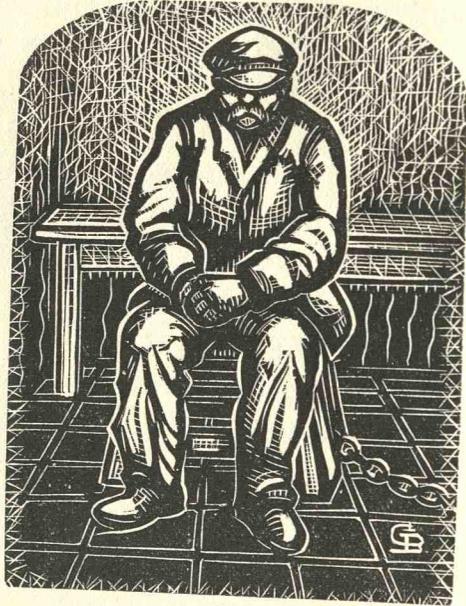
— C'est égal. Je remercie tout de même la personne.

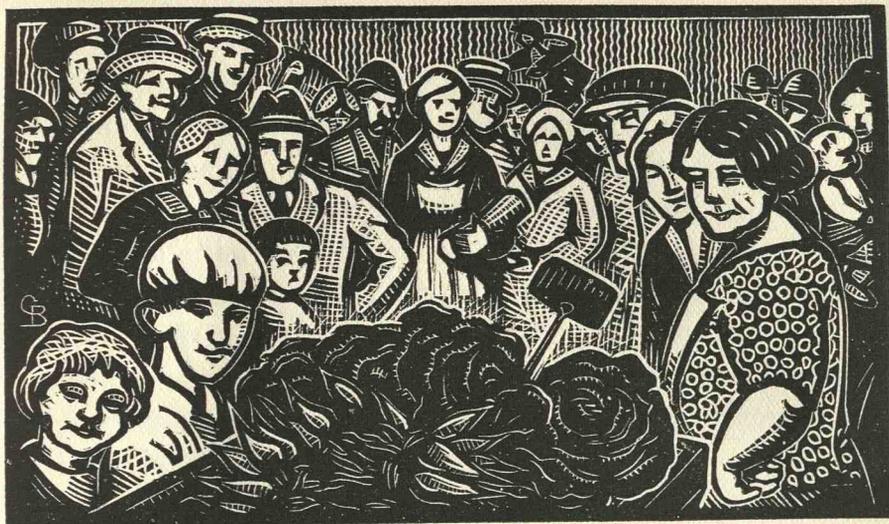
Et Crainquebille méditatif murmura :

— C'est pas ordinaire ce qui m'arrive.

— N'exagérez rien, Crainquebille. Votre cas n'est pas rare, loin de là.

— Vous pourriez pas me dire où qu'ils m'ont étouffé ma voiture?





## VI

### CRAINQUEBILLE DEVANT L'OPINION

CRAINQUEBILLE, sorti de prison, poussait sa voiture rue Montmartre en criant : *Des choux, des navets, des carottes!* Il n'avait ni orgueil, ni honte de son aventure. Il n'en gardait pas un souvenir pénible. Cela tenait, dans son esprit, du théâtre, du voyage et du rêve. Il était surtout content de marcher dans la boue, sur le pavé de la ville, et de voir sur sa tête le ciel tout en eau et sale comme le ruisseau, le bon ciel de sa ville. Il s'arrêtait à tous les coins de rue pour boire un verre; puis, libre et joyeux, ayant craché dans ses mains pour en lubrifier la

paume calleuse, il empoignait les brancards et poussait la charrette, tandis que, devant lui, les moineaux, comme lui matineux et pauvres, qui cherchaient leur vie sur la chaussée, s'envolaient en gerbe avec son cri familier : *Des choux, des navets, des carottes!* Une vieille ménagère, qui s'était approchée, lui disait en tâtant des céleris :

— Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, père Crainquebille? Il y a bien trois semaines qu'on ne vous a pas vu. Vous avez été malade? Vous êtes un peu pâle.

— Je vas vous dire, m'ame Mailloche, j'ai fait le rentier.

Rien n'est changé dans sa vie, à cela près qu'il va chez le troquet plus souvent que d'habitude, parce qu'il a l'idée que c'est fête, et qu'il a fait connaissance avec des personnes charitables. Il rentre, un peu gai, dans sa soupente. Étendu dans le plumard, il ramène sur lui les sacs que lui a prêtés le marchand de marrons du coin et qui lui servent de couverture, et il songe : « La prison, il n'y a pas à se plaindre ; on y a tout ce qui vous faut. Mais on est tout de même mieux chez soi. »

Son contentement fut de courte durée. Il s'aperçut vite que les clientes lui faisaient grise mine.

— Des beaux céleris, m'ame Cointreau!

— Il ne me faut rien.

— Comment, qu'il ne vous faut rien? Vous vivez pourtant pas de l'air du temps.

Et m'ame Cointreau, sans lui faire de réponse, rentrait fièrement dans la grande boulangerie dont elle était la patronne. Les boutiquières et les concierges, naguère assidues autour de sa voiture verdoyante et fleurie, main-

tenant se détournèrent de lui. Parvenu à la cordonnerie de « l'Ange Gardien », qui est le point où commencèrent ses aventures judiciaires, il appela :

— M'ame Bayard, m'ame Bayard, vous me devez quinze sous de l'autre fois.

Mais m'ame Bayard, qui siégeait à son comptoir, ne daigna pas tourner la tête.

Toute la rue Montmartre savait que le père Crainquebille sortait de prison, et toute la rue Montmartre ne le connaissait plus. Le bruit de sa condamnation était parvenu jusqu'au faubourg et à l'angle tumultueux de la rue Richer. Là, vers midi, il aperçut madame Laure, sa bonne et fidèle cliente, penchée sur la voiture du petit Martin. Elle tâta un gros chou. Ses cheveux brillaient au soleil comme d'abondants fils d'or largement tordus. Et le petit Martin, un pas grand'chose, un sale coco, lui jurait, la main sur son cœur, qu'il n'y avait pas plus belle marchandise que la sienne. A ce spectacle le cœur de Crainquebille se déchira. Il poussa sa voiture sur celle du petit Martin et dit à madame Laure, d'une voix plaintive et brisée :

— C'est pas bien de me faire des infidélités.

Madame Laure, comme elle le reconnaissait elle-même, n'était pas duchesse. Ce n'est pas dans le monde qu'elle s'était fait une idée du panier à salade et du Dépôt. Mais on peut être honnête dans tous les états, pas vrai? Chacun a son amour-propre, et l'on n'aime pas avoir affaire à un individu qui sort de prison. Aussi ne répondit-elle à Crainquebille qu'en simulant un haut-le-cœur. Et le vieux marchand ambulancier, ressentant l'affront, hurla :

— Dessalée! va!

Madame Laure en laissa tomber son chou vert et s'écria :

— Eh! va donc, vieux cheval de retour! Ça sort de prison, et ça insulte les personnes!

Crainquebille, s'il avait été de sang-froid, n'aurait jamais reproché à madame Laure sa condition. Il savait trop qu'on ne fait pas ce qu'on veut dans la vie, qu'on ne choisit pas son métier, et qu'il y a du bon monde partout. Il avait coutume d'ignorer sagement ce que faisaient chez elles les clientes, et il ne méprisait personne. Mais il était hors de lui. Il donna par trois fois à madame Laure les noms de dessalée, de charogne et de roulure. Un cercle de curieux se forma autour de madame Laure et de Crainquebille, qui échangèrent encore plusieurs injures aussi solennelles que les premières, et qui eussent égrené tout du long leur chapelet, si un agent soudainement apparu ne les avait, par son silence et son immobilité, rendus tout à coup aussi muets et immobiles que lui. Ils se séparèrent. Mais cette scène acheva de perdre Crainquebille dans l'esprit du faubourg Montmartre et de la rue Richer.

## VII

### LES CONSÉQUENCES

**E**T le vieil homme allait marmonnant :  
— Pour sûr que c'est une morue. Et même y a pas plus morue que cette femme-là.

Mais dans le fond de son cœur, ce n'est pas de cela qu'il lui faisait un reproche. Il ne la méprisait pas d'être ce qu'elle était. Il l'en estimait plutôt, la sachant économe et rangée. Autrefois ils causaient tous deux volontiers ensemble. Elle lui parlait de ses parents qui habitaient la campagne. Et ils formaient tous deux le même vœu de cultiver un petit jardin et d'élever des poules. C'était une bonne cliente. De la voir acheter des choux au petit Martin, un sale coco, un pas grand'chose, il en avait reçu un coup dans l'estomac ; et, quand il l'avait vue faisant

mine de le mépriser, la moutarde lui avait monté au nez, et dame!

Le pis, c'est qu'elle n'était pas la seule qui le traitât comme un galeux. Personne ne voulait plus le connaître. Tout comme madame Laure, madame Cointreau la boulangère, madame Bayard de « l'Ange Gardien » le méprisaient et le repoussaient. Toute la société, quoi.

Alors! parce qu'on avait été mis pour quinze jours à l'ombre, on n'était plus bon seulement à vendre des poireaux! Est-ce que c'était juste? Est-ce qu'il y avait du bon sens à faire mourir de faim un brave homme parce qu'il avait eu des difficultés avec les flics? S'il ne pouvait plus vendre ses légumes, il n'avait plus qu'à crever.

Comme le vin mal traité, il tournait à l'aigre. Après avoir eu « des mots » avec madame Laure, il en avait maintenant avec tout le monde. Pour un rien, il disait leur fait aux chalandes, et sans mettre de gants, je vous prie de le croire. Si elles tâtaient un peu longtemps la marchandise, il les appelait proprement râleuses et purées; pareillement chez le troquet, il engueulait les camarades. Son ami, le marchand de marrons, qui ne le reconnaissait plus, déclarait que ce sacré père Crainquebille était un vrai porc-épic. On ne peut le nier : il devenait incongru, mauvais coucheur, mal embouché, fort en gueule. C'est que, trouvant la société imparfaite, il avait moins de facilité qu'un professeur de l'École des sciences morales et politiques à exprimer ses idées sur les vices du système et sur les réformes nécessaires, et que ses pensées ne se déroulaient pas dans sa tête avec ordre et mesure.

Le malheur le rendait injuste. Il se revanchait sur ceux

## CRAINQUEBILLE

qui ne lui voulaient pas de mal et quelquefois sur de plus faibles que lui. Une fois, il donna une gifle à Alphonse, le petit du marchand de vin, qui lui avait demandé si l'on était bien à l'ombre. Il le gifla et lui dit :

— Sale gosse ! c'est ton père qui devrait être à l'ombre au lieu de s'enrichir à vendre du poison.

Acte et parole qui ne lui faisaient pas honneur ; car, ainsi que le marchand de marrons le lui remontra justement, on ne doit pas battre un enfant, ni lui reprocher son père, qu'il n'a pas choisi.

Il s'était mis à boire. Moins il gagnait d'argent, plus il buvait d'eau-de-vie. Autrefois économe et sobre, il s'émerveillait lui-même de ce changement.

— J'ai jamais été fricoteur, disait-il. Faut croire qu'on devient moins raisonnable en vieillissant.

Parfois il jugeait sévèrement son inconduite et sa paresse :

— Mon vieux Crainquebille, t'es plus bon que pour lever le coude.

Parfois il se trompait lui-même et se persuadait qu'il buvait par besoin :

— Faut comme ça, de temps en temps, que je boive un verre pour me donner des forces et pour me rafraîchir. Sûr que j'ai quelque chose de brûlé dans l'intérieur. Et il y a encore que la boisson comme rafraîchissement.

Souvent il lui arrivait de manquer la criée matinale et il ne se fournissait plus que de marchandise avariée qu'on lui livrait à crédit. Un jour, se sentant les jambes molles et le cœur las, il laissa sa voiture dans la remise et passa toute la sainte journée à tourner autour de l'étal de

madame Rose, la tripière, et devant tous les troquets des Halles. Le soir, assis sur un panier, il songea, et il eut conscience de sa déchéance. Il se rappela sa force première et ses antiques travaux, ses longues fatigues et ses gains heureux, ses jours innombrables, égaux et pleins; les cent pas, la nuit, sur le carreau des Halles, en attendant la criée; les légumes enlevés par brassées et rangés avec art dans la voiture, le petit noir de la mère Théodore avalé tout chaud d'un coup, au pied levé, les brancards empoignés solidement; son cri, vigoureux comme le chant du coq, déchirant l'air matinal, sa course par les rues populeuses, toute sa vie innocente et rude de cheval humain, qui, durant un demi-siècle, porta, sur son étal roulant, aux citadins brûlés de veilles et de soucis, la fraîche moisson des jardins potagers. Et secouant la tête il soupira :

— Non! j'ai plus le courage que j'avais. Je suis fini. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Et puis, depuis mon affaire en justice, je n'ai plus le même caractère. Je suis plus le même homme, quoi!

Enfin il était démoralisé. Un homme dans cet état-là, autant dire que c'est un homme par terre et incapable de se relever. Tous les gens qui passent lui pilent dessus.



## VIII

### LES DERNIÈRES CONSÉQUENCES

**L**A misère vint, la misère noire. Le vieux marchand ambulante, qui rapportait autrefois du faubourg Montmartre les pièces de cent sous à plein sac, maintenant n'avait plus un rond. C'était l'hiver. Expulsé de sa soupenne, il coucha sous des charrettes, dans une remise. Les pluies étant tombées pendant vingt-quatre jours, les égouts débordèrent et la remise fut inondée.

Accroupi dans sa voiture, au-dessus des eaux empoisonnées, en compagnie des araignées, des rats et des chats faméliques, il songeait dans l'ombre. N'ayant rien

mangé de la journée et n'ayant plus pour se couvrir les sacs du marchand de marrons, il se rappela les deux semaines durant lesquelles le gouvernement lui avait donné le vivre et le couvert. Il envia le sort des prisonniers, qui ne souffrent ni du froid ni de la faim, et il lui vint une idée :

— Puisque je connais le truc, pourquoi que je m'en servirais pas?

Il se leva et sortit dans la rue. Il n'était guère plus de onze heures. Il faisait un temps aigre et noir. Une bruine tombait, plus froide et plus pénétrante que la pluie. De rares passants se coulaient au ras des murs.

Crainquebille longea l'église Saint-Eustache et tourna dans la rue Montmartre. Elle était déserte. Un gardien de la paix se tenait planté sur le trottoir, au chevet de l'église, sous un bec de gaz, et l'on voyait, autour de la flamme, tomber une petite pluie rousse. L'agent la recevait sur son capuchon, il avait l'air transi, mais soit qu'il préférât la lumière à l'ombre, soit qu'il fût las de marcher, il restait sous son candélabre, et peut-être s'en faisait-il un compagnon, un ami. Cette flamme tremblante était son seul entretien dans la nuit solitaire. Son immobilité ne paraissait pas tout à fait humaine; le reflet de ses bottes sur le trottoir mouillé, qui semblait un lac, le prolongeait inférieurement et lui donnait de loin l'aspect d'un monstre amphibie, à demi sorti des eaux. De plus près, encapuchonné et armé, il avait l'air monacal et militaire. Les gros traits de son visage, encore grossis par l'ombre du capuchon, étaient paisibles et tristes. Il avait une moustache épaisse, courte et grise. C'était un vieux sergot, un homme d'une quarantaine d'années.

## CRAINQUEBILLE

Crainquebille s'approcha doucement de lui et, d'une voix hésitante et faible, lui dit :

— Mort aux vaches!

Puis il attendit l'effet de cette parole consacrée. Mais elle ne fut suivie d'aucun effet. Le sergot resta immobile et muet, les bras croisés sous son manteau court. Ses yeux, grands ouverts et qui luisaient dans l'ombre, regardaient Crainquebille avec tristesse, vigilance et mépris.

Crainquebille, étonné, mais gardant encore un reste de résolution, balbutia :

— Mort aux vaches! que je vous ai dit.

Il y eut un long silence durant lequel tombait la pluie fine et rousse et régnait l'ombre glaciale. Enfin le sergot parla :

— Ce n'est pas à dire... Pour sûr et certain que ce n'est pas à dire. A votre âge on devrait avoir plus de connaissance... Passez votre chemin.

— Pourquoi que vous m'arrêtez pas? demanda Crainquebille.

Le sergot secoua la tête sous son capuchon humide :

— S'il fallait empoigner tous les poivrots qui disent ce qui n'est pas à dire, y en aurait de l'ouvrage!... Et de quoi que ça servirait?

Crainquebille, accablé par ce dédain magnanime, demeura longtemps stupide et muet, les pieds dans le ruisseau. Avant de partir, il essaya de s'expliquer :

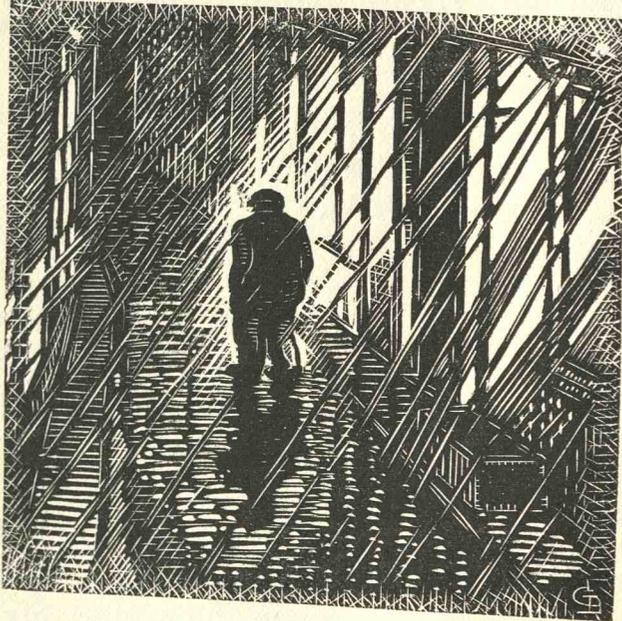
— C'était pas pour vous que j'ai dit : « Mort aux vaches! » C'était pas plus pour l'un que pour l'autre que je l'ai dit. C'était pour une idée.

Le sergot répondit avec une austère douceur :

## CRAINQUEBILLE

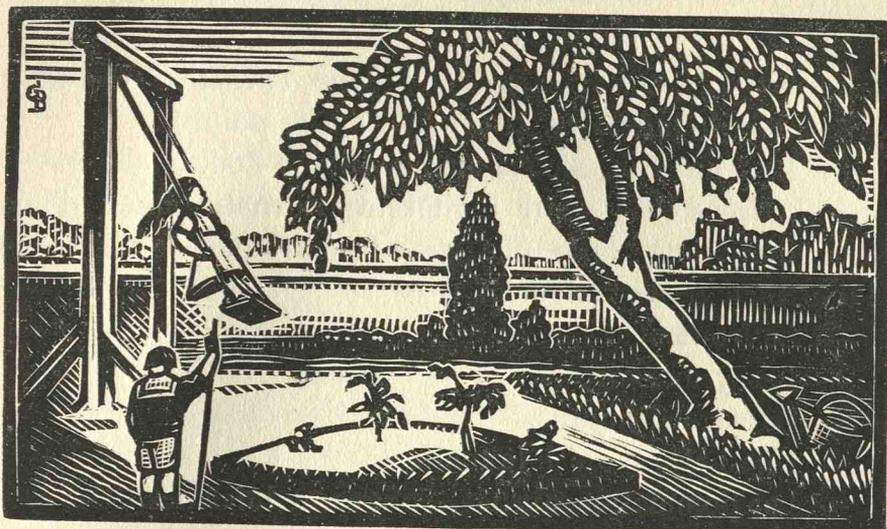
— Que ce soye pour une idée ou pour autre chose, ce n'était pas à dire, parce que, quand un homme fait son devoir et qu'il endure bien des souffrances, on ne doit pas l'insulter par des paroles futiles... Je vous réitère de passer votre chemin.

Crainquebille, la tête basse et les bras ballants, s'enfonça sous la pluie dans l'ombre.



# PUTOIS

*A Georges Brandès.*



## Putois

### I

**C**E jardin de notre enfance, dit M. Bergeret, ce jardin qu'on parcourait tout entier en vingt pas, fut pour nous un monde immense, plein de sourires et d'épouvantes.

— Lucien, tu te rappelles Putois? demanda Zoé en souriant à sa coutume, les lèvres closes et le nez sur son ouvrage d'aiguille.

— Si je me rappelle Putois!... De toutes les figures qui passèrent devant mes yeux quand j'étais enfant, celle de Putois est restée la plus nette dans mon souvenir. Tous

les traits de son visage et de son caractère me sont présents à la mémoire. Il avait le crâne pointu...

— Le front bas, ajouta mademoiselle Zoé.

Et le frère et la sœur récitèrent alternativement, d'une voix monotone, avec une gravité baroque, les articles d'une sorte de signalement :

— Le front bas.

— Les yeux vairons.

— Le regard fuyant.

— Une patte d'oie à la tempe.

— Les pommettes aiguës, rouges et luisantes.

— Ses oreilles n'étaient point ourlées.

— Les traits de son visage étaient dénués de toute expression.

— Ses mains, toujours en mouvement, trahissaient seules sa pensée.

— Maigre, un peu voûté, débile en apparence...

— Il était en réalité d'une force peu commune.

— Il ployait facilement une pièce de cent sous entre l'index et le pouce...

— Qu'il avait énorme.

— Sa voix était traînante...

— Et sa parole mielleuse.

Tout à coup M. Bergeret s'écria vivement :

— Zoé! nous avons oublié « les cheveux jaunes et le poil rare. » Re commençons.

Pauline, qui avait entendu avec surprise cette étrange récitation, demanda à son père et à sa tante comment ils avaient pu apprendre par cœur ce morceau de prose, et pourquoi ils le récitaient comme une litanie.

M. Bergeret répondit gravement :

— Pauline, ce que tu viens d'entendre est un texte consacré, je puis dire liturgique, à l'usage de la famille Bergeret. Il convient qu'il te soit transmis, pour qu'il ne périclisse pas avec ta tante et moi. Ton grand-père, ma fille, ton grand-père Éloi Bergeret, qu'on n'amusait pas avec des niaiseries, estimait ce morceau, principalement en considération de son origine. Il l'intitula : « L'Anatomie de Putois. » Et il avait coutume de dire qu'il préférait, à certains égards, l'anatomie de Putois à l'anatomie de Quaresmeprenant. « Si la description faite par Xénomanes, disait-il, est plus savante et plus riche en termes rares et précieux, la description de Putois l'emporte de beaucoup pour la clarté des idées et la limpidité du style. » Il en jugeait de la sorte parce que le docteur Ledouble, de Tours, n'avait pas encore expliqué les chapitres trente, trente-un et trente-deux du quart livre de Rabelais.

— Je ne comprends pas du tout, dit Pauline.

— C'est faute de connaître Putois, ma fille. Il faut que tu saches que Putois fut la figure la plus familière à mon enfance et à celle de ta tante Zoé. Dans la maison de ton grand-père Bergeret on parlait sans cesse de Putois. Chacun à son tour le croyait voir.

Pauline demanda :

— Qu'est-ce que c'était que Putois ?

Au lieu de répondre, M. Bergeret se mit à rire, et mademoiselle Bergeret aussi rit, les lèvres closes.

Pauline portait son regard de l'un à l'autre. Elle trouvait étrange que sa tante rît de si bon cœur, et plus étrange encore qu'elle rît d'accord et en sympathie avec

son frère. C'était singulier, en effet, car le frère et la sœur n'avaient pas le même tour d'esprit.

— Papa, dis-moi ce que c'était que Putois. Puisque tu veux que je le sache, dis-le moi.

— Putois, ma fille, était jardinier. Fils d'honorables cultivateurs artésiens, il s'établit pépiniériste à Saint-Omer. Mais il ne contenta pas sa clientèle et fit de mauvaises affaires. Ayant quitté son commerce, il allait en journée. Ceux qui l'employaient n'eurent pas toujours à se louer de lui.

A ces mots, mademoiselle Bergeret, riant encore :

— Tu te rappelles, Lucien : quand notre père ne trouvait plus sur son bureau son encrier, ses plumes, sa cire, ses ciseaux, il disait : « Je soupçonne Putois d'avoir passé par ici. »

— Ah! dit M. Bergeret, Putois n'avait pas une bonne réputation.

— C'est tout? demanda Pauline.

— Non, ma fille, ce n'est pas tout. Putois eut ceci de remarquable, qu'il nous était connu, familier, et que pourtant...

— ... il n'existait pas, dit Zoé.

M. Bergeret regarda sa sœur d'un air de reproche :

— Quelle parole, Zoé! et pourquoi rompre ainsi le charme? Putois n'existait pas. L'oses-tu dire, Zoé? Zoé, le pourrais-tu soutenir? Pour affirmer que Putois n'existait point, que Putois ne fut jamais, as-tu assez considéré les conditions de l'existence et les modes de l'être? Putois existait, ma sœur. Mais il est vrai que c'était d'une existence particulière.

— Je comprends de moins en moins, dit Pauline découragée.

— La vérité t'apparaîtra clairement tout à l'heure, ma fille. Apprends que Putois naquit dans la maturité de l'âge. J'étais encore enfant, ta tante était déjà fillette. Nous habitions une petite maison, dans un faubourg de Saint-Omer. Nos parents y menaient une vie tranquille et retirée, jusqu'à ce qu'ils fussent découverts par une vieille dame audomaroise, nommée madame Cornouiller, qui vivait dans son manoir de Monplaisir, à cinq lieues de la ville, et qui se trouva être une grand'tante de ma mère. Elle usa d'un droit de parenté pour exiger que notre père et notre mère vinsent dîner tous les dimanches à Monplaisir, où ils s'ennuyaient excessivement. Elle disait qu'il était honnête de dîner en famille le dimanche et que seuls les gens mal nés n'observaient pas cet ancien usage. Mon père pleurait d'ennui à Monplaisir. Son désespoir faisait peine à voir. Mais madame Cornouiller ne le voyait pas. Elle ne voyait rien. Ma mère avait plus de courage. Elle souffrait autant que mon père, et peut-être davantage, et elle souriait.

— Les femmes sont faites pour souffrir, dit Zoé.

— Zoé, tout ce qui vit au monde est destiné à la souffrance. En vain nos parents refusaient ces funestes invitations. La voiture de madame Cornouiller venait les prendre chaque dimanche, après midi. Il fallait aller à Monplaisir; c'était une obligation à laquelle il était absolument interdit de se soustraire. C'était un ordre établi, que la révolte pouvait seule rompre. Mon père enfin se révolta, et jura de ne plus accepter une seule invitation de madame Cor-

nouiller, laissant à ma mère le soin de trouver à ces refus des prétextes décents et des raisons variées, c'est ce dont elle était le moins capable. Notre mère ne savait pas feindre.

— Dis, Lucien, qu'elle ne voulait pas. Elle aurait pu mentir comme les autres.

— Il est vrai de dire que, lorsqu'elle avait de bonnes raisons, elle les donnait plutôt que d'en inventer de mauvaises. Tu te rappelles, ma sœur, qu'il lui arriva un jour de dire, à table : « Heureusement que Zoé a la coqueluche : nous n'irons pas de longtemps à Monplaisir. »

— C'est pourtant vrai ! dit Zoé.

— Tu guéris, Zoé. Et madame Cornouiller vint dire un jour, à notre mère : « Ma mignonne, je compte bien que vous viendrez avec votre mari dîner dimanche à Monplaisir. » Notre mère, chargée expressément par son mari de présenter à madame Cornouiller un valable motif de refus, imagina, en cette extrémité, une raison qui n'était pas véritable. « Je regrette vivement, chère madame. Mais cela nous sera impossible. Dimanche, j'attends le jardinier. »

» A cette parole, madame Cornouiller regarda, par la porte-fenêtre du salon, le petit jardin sauvage, où les fusains et les lilas avaient tout l'air d'ignorer la serpe et de devoir l'ignorer toujours. « Vous attendez le jardinier ! Pourquoi ? — Pour travailler au jardin. »

» Et ma mère, ayant tourné involontairement les yeux sur ce carré d'herbes folles et de plantes à demi sauvages, qu'elle venait de nommer un jardin, reconnut avec effroi l'in vraisemblance de son invention. « Cet homme, dit

madame Cornouiller, pourra bien venir travailler à votre... jardin lundi ou mardi. D'ailleurs, cela vaudra mieux. On ne doit pas travailler le dimanche. — Il est occupé dans la semaine. »

» J'ai remarqué souvent que les raisons les plus absurdes et les plus saugrenues sont les moins combattues : elles déconcertent l'adversaire. Madame Cornouiller insista, moins qu'on ne pouvait l'attendre d'une personne aussi peu disposée qu'elle à démordre. En se levant de dessus son fauteuil, elle demanda : « Comment l'appellez-vous, ma mignonne, votre jardinier? — Putois », répondit ma mère sans hésitation.

» Putois était nommé. Dès lors il exista. Madame Cornouiller s'en alla en ronchonnant : « Putois! Il me semble bien que je connais ça. Putois? Putois! Je ne connais que lui. Mais je ne me rappelle pas... Où demeure-t-il? — Il travaille en journées. Quand on a besoin de lui, on le lui fait dire chez l'un ou chez l'autre. — Ah! je le pensais bien : un fainéant et un vagabond... un rien du tout. Méfiez-vous de lui, ma mignonne. »

» Putois avait désormais un caractère.



## II

**M**ESSIEURS Goubin et Jean Marteau étant survenus, M. Bergeret les mit au point de la conversation :

— Nous parlions de celui qu'un jour ma mère fit naître jardinier à Saint-Omer et nomma par son nom. Dès lors il agit.

— Cher maître, voudriez-vous répéter? dit M. Goubin en essuyant le verre de son lorgnon.

— Volontiers, répondit M. Bergeret. Il n'y avait pas de jardinier. Le jardinier n'existait pas. Ma mère dit : « J'attends le jardinier. » Aussitôt le jardinier fut. Et il agit.

— Cher maître, demanda M. Goubin, comment agit-il, puisqu'il n'existait pas?

— Il avait une sorte d'existence, répondit M. Bergeret.

— Vous voulez dire une existence imaginaire, répliqua dédaigneusement M. Goubin.

— N'est-ce donc rien qu'une existence imaginaire? s'écria le maître. Et les personnages mythiques ne sont-ils donc pas capables d'agir sur les hommes? Réfléchissez sur la mythologie, monsieur Goubin, et vous vous apercevrez que ce sont, non point des êtres réels, mais des êtres imaginaires qui exercent sur les âmes l'action la plus profonde et la plus durable. Partout et toujours des êtres, qui n'ont pas plus de réalité que Putois, ont inspiré aux peuples la haine et l'amour, la terreur et l'espérance, conseillé des crimes, reçu des offrandes, fait les mœurs et les lois. Monsieur Goubin, réfléchissez sur l'éternelle mythologie. Putois est un personnage mythique, des plus obscurs, j'en conviens, et de la plus basse espèce. Le grossier satyre, assis jadis à la table de nos paysans du Nord, fut jugé digne de paraître dans un tableau de Jordaëns et dans une fable de La Fontaine. Le fils velu de Sycorax entra dans le monde sublime de Shakespeare. Putois, moins heureux, sera toujours méprisé des artistes et des poètes. Il lui manque la grandeur et l'étrangeté, le style et le caractère. Il naquit dans des esprits trop raisonnables, parmi des gens qui savaient lire et écrire et n'avaient point cette imagination charmante qui sème les fables. Je pense, messieurs, que j'en ai dit assez pour vous faire connaître la véritable nature de Putois.

— Je la conçois, dit M. Goubin.

Et M. Bergeret poursuivit son discours :

— Putois était. Je puis l'affirmer. Il était. Regardez-y, messieurs, et vous vous assurerez qu'être n'implique nul-

lement la substance et ne signifie que le lien de l'attribut au sujet, n'exprime qu'une relation.

— Sans doute, dit Jean Marteau, mais être sans attributs, c'est être aussi peu que rien. Je ne sais plus qui a dit autrefois : « Je suis celui qui est. » Excusez le défaut de ma mémoire. On ne peut tout se rappeler. Mais l'inconnu qui parla de la sorte commit une rare imprudence. En donnant à entendre par ce propos inconsideré qu'il était dépourvu d'attributs et privé de toutes relations, il proclama qu'il n'existait pas et se supprima lui-même étourdiment. Je parie qu'on n'a plus entendu parler de lui.

— Vous avez perdu, répliqua M. Bergeret. Il a corrigé le mauvais effet de cette parole égoïste en s'appliquant des potées d'adjectifs, et l'on a beaucoup parlé de lui, le plus souvent sans aucun bon sens.

— Je ne comprends pas, dit M. Goubin.

— Il n'est pas nécessaire de comprendre, répondit Jean Marteau.

Et il pria M. Bergeret de parler de Putois.

— Vous êtes bien aimable de me le demander, fit le maître.

» Putois naquit dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle, à Saint-Omer. Il lui aurait mieux valu naître quelques siècles auparavant dans la forêt des Ardennes ou dans la forêt de Brocéliande. Ç'aurait été alors un mauvais esprit d'une merveilleuse adresse.

— Une tasse de thé, monsieur Goubin, dit Pauline.

— Putois était-il donc un mauvais esprit? demanda Jean Marteau.

— Il était mauvais, répondit M. Bergeret; il l'était en quelque manière, mais il ne l'était pas absolument. Il en est de lui comme des diables qu'on dit très méchants, mais en qui l'on découvre de bonnes qualités quand on les fréquente. Et je serais disposé à croire qu'on a fait tort à Putois. Madame Cornouiller, qui, prévenue contre lui, l'avait tout de suite soupçonné d'être un fainéant, un ivrogne et un voleur, réfléchit que, puisque ma mère l'employait, elle qui n'était pas riche, c'était qu'il se contentait de peu, et elle se demanda si elle n'aurait pas avantage à le faire travailler préférablement à son jardinier qui avait meilleur renom, mais aussi plus d'exigences. On entrait dans la saison de tailler les ifs. Elle pensa que si madame Éloi Bergeret, qui était pauvre, ne donnait pas grand'chose à Putois, elle-même, qui était riche, lui donnerait moins encore, puisque c'est l'usage que les riches payent moins cher que les pauvres. Et elle voyait déjà ses ifs taillés en murailles, en boules et en pyramides, sans qu'elle y fit grande dépense. « J'aurai l'œil, se dit-elle, à ce que Putois ne flâne point et ne me vole point. Je ne risque rien et ce sera tout profit. Ces vagabonds travaillent quelquefois avec plus d'adresse que les ouvriers honnêtes. » Elle résolut d'en faire l'essai et dit à ma mère : « Mignonne, envoyez-moi Putois. Je le ferai travailler à Monplaisir. » Ma mère le lui promit. Elle l'eût fait volontiers. Mais vraiment ce n'était pas possible. Madame Cornouiller attendit Putois à Monplaisir, et l'attendit en vain. Elle avait de la suite dans les idées et de la constance dans ses projets. Quand elle revit ma mère, elle se plaignit à elle de n'avoir pas de nouvelles

de Putois. « Mignonne, vous ne lui avez donc pas dit que je l'attendais? — Si! mais il est étrange, bizarre... — Oh! je connais ce genre-là. Je le sais par cœur votre Putois. Mais il n'y a pas d'ouvrier assez lunatique pour refuser de venir travailler à Monplaisir. Ma maison est connue, je pense. Putois se rendra à mes ordres, et lestement, ma mignonne. Dites-moi seulement où il loge; j'irai moi-même le trouver. » Ma mère répondit qu'elle ne savait pas où logeait Putois, qu'on ne lui connaissait pas de domicile, qu'il était sans feu ni lieu. « Je ne l'ai pas revu, madame. Je crois qu'il se cache. » Pouvait-elle mieux dire?

» Madame Cornouiller pourtant ne l'écouta pas sans défiance; elle la soupçonna de circonvenir Putois, de le soustraire aux recherches, dans la crainte de le perdre ou de le rendre plus exigeant. Et elle la jugea vraiment trop égoïste. Beaucoup de jugements acceptés par tout le monde, et que l'histoire a consacrés, sont aussi bien fondés que celui-là.

— C'est pourtant vrai, dit Pauline.

— Qu'est-ce qui est vrai? demanda Zoé, à demi sommeillant.

— Que les jugements de l'histoire sont souvent faux. Je me souviens, papa, que tu as dit un jour : « Madame Roland était bien naïve d'en appeler à l'impartiale postérité et de ne pas s'apercevoir que, si ses contemporains étaient de mauvais singes, leur postérité serait aussi composée de mauvais singes. »

— Pauline, demanda sévèrement mademoiselle Zoé, quel rapport y a-t-il entre l'histoire de Putois et ce que tu nous contes là?

— Un très grand, ma tante.

— Je ne le saisis pas.

M. Bergeret, qui n'était pas ennemi des digressions, répondit à sa fille :

— Si toutes les injustices étaient finalement réparées en ce monde, on n'en aurait jamais imaginé un autre pour ces réparations. Comment voulez-vous que la postérité juge équitablement tous les morts? Comment les interroger dans l'ombre où ils fuient? Dès qu'on pourrait être juste envers eux, on les oublie. Mais peut-on jamais être juste? Et qu'est-ce que la justice? Madame Cornouiller, du moins, fut bien obligée de reconnaître à la longue que ma mère ne la trompait pas et que Putois était introuvable.

» Pourtant elle ne renonça pas à le découvrir. Elle demanda à tous ses parents, amis, voisins, domestiques, fournisseurs, s'ils connaissaient Putois. Deux ou trois seulement répondirent qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. Pour la plupart, ils croyaient bien l'avoir vu. « J'ai entendu ce nom-là, dit la cuisinière, mais je ne peux pas mettre un visage dessus. — Putois! je ne connais que lui, dit le cantonnier en se grattant l'oreille. Mais je ne saurais pas vous dire qui c'est. » Le renseignement le plus précis vint de monsieur Blaise, receveur de l'enregistrement, qui déclara avoir employé Putois à fendre du bois dans sa cour, du 19 au 23 octobre, l'année de la Comète.

» Un matin, madame Cornouiller tomba en soufflant dans le cabinet de mon père : « Je viens de voir Putois. — Ah! — Je l'ai vu. — Vous croyez? — J'en suis sûre. Il rasait

le mur de monsieur Tenchant. Puis il a tourné dans la rue des Abbesses, il marchait vite. Je l'ai perdu. — Était-ce bien lui? — Sans aucun doute. Un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, voûté, l'air d'un vagabond, une blouse sale. — Il est vrai, dit mon père, que ce signalement peut s'appliquer à Putois. — Vous voyez bien! D'ailleurs, je l'ai appelé. J'ai crié : « Putois! » et il s'est retourné. — C'est le moyen, dit mon père, que les agents de la Sûreté emploient pour s'assurer de l'identité des malfaiteurs qu'ils recherchent. — Quand je vous le disais, que c'était lui!... J'ai bien su le trouver, moi, votre Putois. Eh bien! c'est un homme de mauvaise mine. Vous avez été bien imprudents, vous et votre femme, de l'employer chez vous. Je me connais en physionomies et, quoique je ne l'aie vu que de dos, je jurerais que c'est un voleur, et peut-être un assassin. Ses oreilles ne sont point ourlées, et c'est un signe qui ne trompe point. — Ah! vous avez remarqué que ses oreilles n'étaient point ourlées? — Rien ne m'échappe. Mon cher Monsieur Bergeret, si vous ne voulez point être assassiné avec votre femme et vos enfants, ne laissez plus entrer Putois chez vous. Un conseil : faites changer toutes vos serrures. »

» Or, à quelques jours de là, il advint à madame Cornouiller qu'on lui vola trois melons de son potager. Le voleur n'ayant pu être trouvé, elle soupçonna Putois. Les gendarmes furent appelés à Monplaisir et leurs constatations confirmèrent les soupçons de madame Cornouiller. Des bandes de maraudeurs ravageaient alors les jardins de la contrée. Mais cette fois le vol semblait commis par un seul individu, et avec une adresse singulière. Nulle

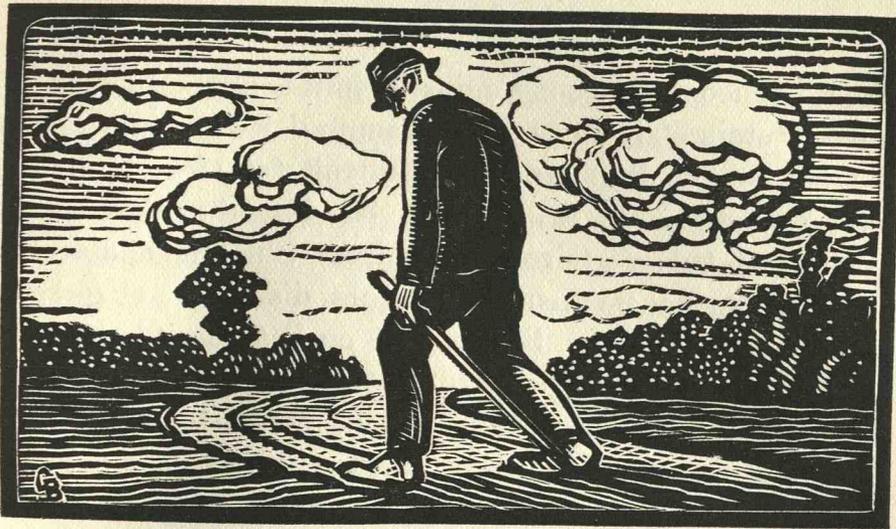
trace d'effraction, pas d'empreintes de souliers dans la terre humide. Le voleur ne pouvait être que Putois. C'était l'avis du brigadier, qui en savait long sur Putois et qui se faisait fort de mettre la main sur cet oiseau-là.

» Le *Journal de Saint-Omer* consacra un article aux trois melons de madame Cornouiller et publia, d'après des renseignements fournis en ville, un portrait de Putois. « Il » a, disait le journal, le front bas, les yeux vairons, le » regard fuyant, une patte d'oie à la tempe, les pommettes » aiguës, rouges et luisantes. Les oreilles ne sont point » ourlées. Maigre, un peu voûté, débile en apparence, il » est en réalité d'une force peu commune : il ploie facile- » ment une pièce de cent sous entre l'index et le pouce. »

» On avait de bonnes raisons, affirmait le journal, de lui attribuer une longue suite de vols accomplis avec une habileté surprenante.

» Toute la ville s'occupait de Putois. On apprit un jour qu'il avait été arrêté et écroué dans la prison. Mais on reconnut bientôt que l'homme qu'on avait pris pour lui était un marchand d'almanachs nommé Rigobert. Comme on ne put relever aucune charge contre lui, on le renvoya après quatorze mois de détention préventive. Et Putois demeurait introuvable. Madame Cornouiller fut victime d'un nouveau vol, plus audacieux que le premier. On prit dans son buffet trois petites cuillers d'argent.

» Elle reconnut la main de Putois, fit mettre une chaîne à la porte de sa chambre et ne dormit plus.



### III

VERS dix heures du soir, Pauline ayant regagné sa chambre, mademoiselle Bergeret dit à son frère :

— N'oublie pas de raconter comment Putois séduisit la cuisinière de madame Cornouiller.

— J'y songeais, ma sœur, répondit M. Bergeret. L'omettre serait perdre le plus beau de l'histoire. Mais tout doit se faire avec ordre. Putois fut soigneusement recherché par la justice, qui ne le trouva pas. Quand on sut qu'il était introuvable, chacun mit son amour-propre à le trouver; les gens malins y réussirent. Et, comme il y

avait beaucoup de gens malins à Saint-Omer et aux environs, Putois était vu en même temps dans les rues, dans les champs et dans les bois. Un trait fut ainsi ajouté à son caractère. On lui accorda ce don d'ubiquité que possèdent tant de héros populaires. Un être capable de franchir en un moment de longues distances, et qui se montre tout à coup à l'endroit où on l'attendait le moins, effraye justement. Putois fut la terreur de Saint-Omer. Madame Cornouiller, persuadée que Putois lui avait volé trois melons et trois petites cuillers, vivait dans l'épouvante, barricadée à Monplaisir. Les verrous, les grilles et les serrures ne la rassuraient pas. Putois était pour elle un être effroyablement subtil, qui passait à travers les portes. Un événement domestique redoubla son épouvante. Sa cuisinière ayant été séduite, il vint un moment où elle ne put cacher sa faute. Mais elle se refusa obstinément à désigner son séducteur.

— Elle se nommait Gudule, dit mademoiselle Zoé.

— Elle se nommait Gudule et on la croyait protégée contre les dangers de l'amour par une barbe qu'elle portait au menton, longue et fourchue. Une barbe soudaine protégea la virginité de cette sainte fille de roi que Prague vénère. Une barbe qui n'était plus adolescente ne suffit pas à défendre la vertu de Gudule. Madame Cornouiller pressa Gudule de nommer l'homme qui, ayant abusé d'elle, la laissait ensuite dans l'embarras. Gudule fondait en larmes et gardait le silence. Les prières, les menaces ne furent d'aucun effet. Madame Cornouiller fit une longue et minutieuse enquête. Elle interrogea adroitement ses voisins, voisines et fournisseurs, le jardinier, le canton-

nier, les gendarmes; rien ne la mit sur la trace du coupable. Elle tenta de nouveau d'obtenir de Gudule des aveux complets. « Dans votre intérêt, Gudule, dites-moi qui c'est. » Gudule restait muette. Tout à coup un trait de lumière traversa l'esprit de madame Cornouiller : « C'est Putois! » La cuisinière pleura et ne répondit pas. « C'est Putois! Comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt? C'est Putois! Malheureuse! malheureuse! malheureuse! »

» Et madame Cornouiller demeura persuadée que Putois avait fait un enfant à sa cuisinière. Tout le monde à Saint-Omer, depuis le président du Tribunal jusqu'au roquet de l'allumeur de réverbères, connaissait Gudule et son panier. A la nouvelle que Putois avait séduit Gudule, la ville fut pleine de surprise, d'admiration et de gaité. Putois fut célébré comme un grand abatteur de quilles et l'amoureux des onze mille vierges. On lui attribua, sur des indices légers, la paternité de cinq ou six autres enfants qui vinrent au monde cette année-là, et qui eussent aussi bien fait de n'y pas venir, pour le plaisir qui les y attendait et la joie qu'ils causaient à leur mère. On désignait, entre autres, la servante de monsieur Maréchal, débitant, « Au Rendez-Vous des pêcheurs », une porteuse de pain et la petite bossue du Pont-Biquet, qui, pour avoir écouté Putois, s'étaient accrues d'un petit enfant. « Le monstre! » s'écriaient les commères.

» Et Putois, invisible satyre, menaçait d'accidents irréparables toutes les jeunesses d'une ville où, disaient les vieillards, les filles, de mémoire d'homme, avaient toujours été tranquilles.

» Ainsi répandu dans la cité et les environs, il restait

attaché à notre maison par mille liens subtils. Il passait devant notre porte et l'on croit qu'il escaladait parfois le mur de notre jardin. On ne le voyait jamais en face. Mais à tout moment nous reconnaissions son ombre, sa voix, les traces de ses pas. Plus d'une fois nous crûmes voir son dos dans le crépuscule, au tournant d'un chemin. Avec ma sœur et moi, il changeait un peu de caractère. Il restait mauvais et malfaisant, mais il devenait puéril et très naïf. Il se faisait moins réel et, j'ose dire, plus poétique. Il entrait dans le cycle ingénu des traditions enfantines. Il tournait au Croquemitaine, au père Fouettard et au marchand de sable qui ferme, le soir, les yeux des petits enfants. Ce n'était pas ce lutin qui emmêle, la nuit, dans l'écurie, la queue des poulains. Moins rustique et moins charmant, mais également espiègle avec candeur, il faisait des moustaches d'encre aux poupées de ma sœur. Dans notre lit, avant de nous endormir, nous l'écoutions : il pleurait sur les toits avec les chats, il aboyait avec les chiens, il emplissait de gémissements les trémies et imitait dans la rue les chants des ivrognes attardés.

» Ce qui nous rendait Putois présent et familier, ce qui nous intéressait à lui, c'est que son souvenir était associé à tous les objets qui nous entouraient. Les poupées de Zoé, mes cahiers d'écolier, dont il avait tant de fois embrouillé et barbouillé les pages, le mur du jardin au-dessus duquel nous avons vu luire, dans l'ombre, ses yeux rouges, le pot de faïence bleue qu'une nuit d'hiver il avait fendu, à moins que ce ne fût la gelée; les arbres, les rues, les bancs, tout nous rappelait Putois, notre Putois, le Putois des enfants, être local et mythique. Il

## PUTOIS

n'égalait pas en grâce et en poésie le plus lourd égipan, le faune le plus épais de Sicile ou de Thessalie. Mais c'était un demi-dieu encore.

» Pour notre père, il avait un tout autre caractère : il était emblématique et philosophique. Notre père avait une grande pitié des hommes. Il ne les croyait pas très raisonnables ; leurs erreurs, quand elles n'étaient point cruelles, l'amusaient et le faisaient sourire. La croyance en Putois l'intéressait comme un abrégé et un compendium de toutes les croyances humaines. Comme il était ironique et moqueur, il parlait de Putois ainsi que d'un être réel. Il y mettait parfois tant d'insistance et marquait les circonstances avec une telle exactitude, que ma mère en était toute surprise et lui disait, dans sa candeur : « On dirait que tu parles sérieusement, mon ami : tu sais pourtant bien... »

» Il répondait gravement : « Tout Saint-Omer croit à l'existence de Putois. Serais-je un bon citoyen si je la niais ? Il faut y regarder à deux fois avant de supprimer un article de la foi commune. »

» Un esprit parfaitement honnête a seul de semblables scrupules. Au fond, mon père était gassendiste. Il accordait son sentiment particulier avec le sentiment public, croyant comme les Audomarois à l'existence de Putois, mais n'admettant pas son intervention directe dans le vol des melons et la séduction des cuisinières. Enfin il professait sa croyance en l'existence d'un Putois, pour être bon Audomarois ; et il se passait de Putois pour expliquer les événements qui s'accomplissaient dans la ville. De sorte qu'en cette circonstance, comme en

toute autre, il fut un galant homme et un bon esprit.

» Quant à notre mère, elle se reprochait un peu la naissance de Putois, et non sans raison. Car enfin Putois était né d'un mensonge de notre mère, comme Caliban du mensonge du poète. Sans doute les fautes n'étaient pas égales et ma mère était plus innocente que Shakespeare. Pourtant elle était effrayée et confuse de voir son mensonge bien mince grandir démesurément, et sa légère imposture remporter un si prodigieux succès, qui ne s'arrêtait pas, qui s'étendait sur toute une ville et menaçait de s'étendre sur le monde. Un jour même elle pâlit, croyant qu'elle allait voir son mensonge se dresser devant elle. Ce jour-là, une bonne qu'elle avait, nouvelle dans la maison et dans le pays, vint lui dire qu'un homme demandait à la voir. Il avait, disait-il, besoin de parler à madame. « Quel homme est-ce? — Un homme en blouse. Il a l'air d'un ouvrier de la campagne. — A-t-il dit son nom? — Oui, madame. — Eh bien! comment se nomme-t-il? — Putois. — Il vous a dit qu'il se nommait?... — Putois, oui, madame. — Il est ici?... — Oui, madame. Il attend dans la cuisine. — Vous l'avez vu? — Oui, madame. — Qu'est-ce qu'il veut? — Il ne me l'a pas dit. Il ne veut le dire qu'à madame. — Allez le lui demander. »

» Quand la servante retourna dans la cuisine, Putois n'y était plus. Cette rencontre de la servante étrangère et de Putois ne fut jamais éclaircie. Mais je crois qu'à partir de ce jour ma mère commença à croire que Putois pouvait bien exister, et qu'elle pouvait bien n'avoir pas menti.

# RIQUET

*A J.-A. Coulangheon.*



## Riquet

**L**E terme étant venu, M. Bergeret quittait avec sa sœur et sa fille la vieille maison ruinée de la rue de Seine pour s'aménager dans un moderne appartement de la rue de Vaugirard. Ainsi en avaient décidé Zoé et les destins. Durant les longues heures du déménagement, Riquet errait tristement dans l'appartement dévasté. Ses plus chères habitudes étaient contrariées. Des hommes inconnus, mal vêtus, injurieux et farouches troublaient son repos et venaient jusque dans la cuisine fouler aux pieds son assiette à pâtée et son bol d'eau fraîche. Les

chaises lui étaient enlevées à mesure qu'il s'y couchait et les tapis tirés brusquement de dessous son pauvre derrière, qui, dans sa propre maison, ne savait plus où se mettre.

Disons à son honneur qu'il avait d'abord tenté de résister. Lors de l'enlèvement de la fontaine, il avait aboyé furieusement à l'ennemi. Mais à son appel personne n'était venu. Il ne se sentait point encouragé, et même, à n'en point douter, il était combattu. Mademoiselle Zoé lui avait dit sèchement : « Tais-toi donc ! » Et mademoiselle Pauline avait ajouté : « Riquet, tu es ridicule ! »

Renonçant désormais à donner des avertissements inutiles et à lutter seul pour le bien commun, il déplorait en silence les ruines de la maison et cherchait vainement de chambre en chambre un peu de tranquillité. Quand les déménageurs pénétraient dans la pièce où il s'était réfugié, il se cachait par prudence sous une table ou sous une commode qui demeuraient encore. Mais cette précaution lui était plus nuisible qu'utile, car bientôt le meuble s'ébranlait sur lui, se soulevait, retombait en grondant et menaçait de l'écraser. Il fuyait, hagard et le poil rebroussé, et gagnait un autre abri, qui n'était pas plus sûr que le premier.

Et ces incommodités, ces périls même, étaient peu de chose auprès des peines qu'endurait son cœur. En lui, c'est le moral, comme on dit, qui était le plus affecté.

Les meubles de l'appartement lui représentaient, non des choses inertes, mais des êtres animés et bienveillants, des génies favorables, dont le départ présageait de cruels malheurs. Plats, sucriers, poêlons et casseroles, toutes

les divinités de la cuisine; fauteuils, tapis, coussins, tous les fétiches du foyer, ses lares et ses dieux domestiques, s'en étaient allés. Il ne croyait pas qu'un si grand désastre pût jamais être réparé. Et il en recevait autant de chagrin qu'en pouvait contenir sa petite âme. Heureusement que, semblable à l'âme humaine, elle était facile à distraire et prompte à l'oubli des maux.

Durant les longues absences des déménageurs altérés, quand le balai de la vieille Angélique soulevait l'antique poussière du parquet, Riquet respirait une odeur de souris, épiait la fuite d'une araignée, et sa pensée légère en était divertie. Mais il retombait bientôt dans la tristesse.

Le jour du départ, voyant les choses empirer d'heure en heure, il se désola. Il lui parut spécialement funeste qu'on empilât le linge dans de sombres caisses. Pauline, avec un empressement joyeux, mettait ses robes dans une malle. Il se détourna d'elle, comme si elle accomplissait une œuvre mauvaise. Et, rencogné au mur, il pensait : « Voilà le pire! C'est la fin de tout. » Et, soit qu'il crût que les choses n'étaient plus quand il ne les voyait plus, soit qu'il évitât seulement un pénible spectacle, il prit soin de ne pas regarder du côté de Pauline. Le hasard voulut qu'en allant et venant, elle remarquât l'attitude de Riquet. Cette attitude était triste. Elle la trouva comique et se mit à rire. Et, en riant, elle l'appela : « Viens! Riquet, viens! » Mais il ne bougea pas de son coin et ne tourna pas la tête. Il n'avait pas en ce moment le cœur à caresser sa jeune maîtresse et, par un secret instinct, par une sorte de presentiment, il craignait d'approcher de la malle béante.

Elle l'appela plusieurs fois. Et, comme il ne répondait pas, elle l'alla prendre et le souleva dans ses bras. « Qu'on est donc malheureux ! lui dit-elle ; qu'on est donc à plaindre ! » Son ton était ironique. Riquet ne comprenait pas l'ironie. Il restait dans les bras de Pauline inerte et morne, et il affectait de ne rien voir et de ne rien entendre. « Riquet, regarde-moi ! » Elle fit trois fois cette objurgation et la fit trois fois en vain. Après quoi, simulant une violente colère : « Stupide animal, disparais, » et elle le jeta dans la malle, dont elle renversa le couvercle sur lui. A ce moment sa tante l'ayant appelée, elle sortit de la chambre, laissant Riquet dans la malle.

Il y éprouvait une vive inquiétude. Il était à mille lieues de supposer qu'il avait été mis dans cette malle par simple jeu et par badinage. Estimant que sa situation était déjà assez fâcheuse, il s'efforça de ne point l'aggraver par son imprudence. Et il resta quelques instants immobile, sans souffler. Puis il jugea utile d'explorer sa prison ténébreuse. Il tâta avec ses pattes les jupons et les chemises sur lesquels il avait été si misérablement précipité, et il chercha quelque issue pour sortir de ce lieu redoutable. Il s'y appliquait depuis deux ou trois minutes quand M. Bergeret, qui s'apprêtait à sortir, l'appela :

— Viens, Riquet, viens. Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. On y a bâti une gare d'une difformité supérieure et d'une laideur éclatante. L'architecture est un art perdu. On démolit la maison qui faisait l'angle de la rue du Bac et qui avait bon air. On la remplacera sans doute par quelque vilaine bâtisse. Puissent du moins nos architectes ne pas intro-

duire sur le quai d'Orsay le style barbare dont ils ont donné, à l'angle de la rue Washington, sur l'avenue des Champs-Élysées, un épouvantable exemple!... Viens, Riquet!... Nous allons nous promener sur les quais. C'est le vrai pays de gloire. Mais l'architecture est bien déchue depuis les temps de Gabriel et de Louis... Où est le chien?... Riquet! Riquet!...

La voix de M. Bergeret apporta à Riquet un grand réconfort. Il y répondait par le bruit de ses pattes qui, dans la malle, grattaient éperdument la paroi d'osier.

— Où est le chien? demanda M. Bergeret à Pauline qui revenait portant une pile de linge.

— Papa, il est dans la malle.

— Comment est-il dans la malle, et pourquoi y est-il? demanda M. Bergeret.

— Parce qu'il était stupide, répondit Pauline.

M. Bergeret délivra son ami. Riquet le suivit jusqu'à l'antichambre en agitant la queue. Puis une pensée traversa son esprit. Il rentra dans l'appartement, courut vers Pauline, se dressa contre les jupes de la jeune fille. Et ce n'est qu'après les avoir embrassées tumultueusement en signe d'adoration qu'il rejoignit son maître dans l'escalier. Il aurait cru manquer de sagesse et de religion en ne donnant pas ces marques d'amour à une personne dont la puissance l'avait plongé dans une malle profonde.

Dans la rue, M. Bergeret et son chien eurent le spectacle lamentable de leurs meubles domestiques étalés sur le trottoir. Pendant que les déménageurs étaient allés boire chez le mastroquet du coin, l'armoire à glace de mademoiselle Zoé reflétait la file des passants, ouvriers, élèves

des Beaux-Arts, filles, marchands, et les haquets, les fiacres et les tapissières, et la boutique du pharmacien avec ses bocaux et les serpents d'Esculape. Accoté à une borne, M. Bergeret père souriait dans son cadre, avec un air de douceur et de finesse pâle et les cheveux en coup de vent. M. Bergeret considéra son père avec un respect affectueux et le retira du coin de la borne. Il rangea aussi à l'abri des offenses le petit guéridon de Zoé, qui semblait honteux de se trouver dans la rue.

Cependant, Riquet frota de ses pattes les jambes de son maître, leva sur lui ses beaux yeux affligés, et son regard disait :

« Toi naguère si riche et si puissant, est-ce que tu serais devenu pauvre? Est-ce que tu serais devenu faible, ô mon maître? Tu laisses des hommes couverts de haillons vils envahir ton salon, ta chambre à coucher, ta salle à manger, se ruer sur tes meubles et les traîner dehors, traîner dans l'escalier ton fauteuil profond, ton fauteuil et le mien, le fauteuil où nous reposions tous les soirs, et bien souvent le matin, à côté l'un de l'autre. Je l'ai entendu gémir dans les bras des hommes mal vêtus, ce fauteuil qui est un grand fétiche et un esprit bienveillant. Tu ne t'es pas opposé à ces envahisseurs. Si tu n'as plus aucun des génies qui remplissaient ta demeure, si tu as perdu jusqu'à ces petites divinités que tu chaussais, le matin, au sortir du lit, ces pantoufles que je mordillais en jouant, si tu es indigent et misérable, ô mon maître, que deviendrai-je? »

PENSÉES DE RIQUET

## Pensées de Riquet

### I

**L**ES hommes, les animaux, les pierres grandissent en s'approchant et deviennent énormes quand ils sont sur moi. Moi non. Je demeure toujours aussi grand partout où je suis.

### II

**Q**UAND le maître me tend sous la table sa nourriture, qu'il va mettre dans sa bouche, c'est pour me tenter et me punir si je succombe à la tentation. Car je ne puis croire qu'il se prive pour moi.

III

**L'**ODEUR des chiens est délicieuse.

IV

**M**ON maître me tient chaud quand je suis couché derrière lui dans son fauteuil. Et cela vient de ce qu'il est un dieu. Il y a aussi devant la cheminée une dalle chaude. Cette dalle est divine.

V

**J**E parle quand je veux. De la bouche du maître il sort aussi des sons qui forment des sens. Mais ces sens sont bien moins distincts que ceux que j'exprime par les sons de ma voix. Dans ma bouche tout a un sens. Dans celle du maître il y a beaucoup de vains bruits. Il est difficile et nécessaire de deviner la pensée du maître.

VI

**M**ANGER est bon. Avoir mangé est meilleur. Car l'ennemi qui vous épie pour prendre votre nourriture est prompt et subtil.

VII

**T**OUT passe et se succède. Moi seul je demeure.

VIII

**J**E suis toujours au milieu de tout, et les hommes, les animaux et les choses sont rangés, hostiles ou favorables, autour de moi.

IX

**O**N voit dans le sommeil des hommes, des chiens, des maisons, des arbres, des formes aimables et des formes terribles. Et, quand on s'éveille, ces formes ont disparu.

X

**M**ÉDITATION. J'aime mon maître Bergeret parce qu'il est puissant et terrible.

XI

**U**NE action pour laquelle on a été frappé est une mauvaise action. Une action pour laquelle on a reçu des caresses ou de la nourriture est une bonne action.

XII

**A**LA tombée de la nuit des puissances malfaisantes rôdent autour de la maison. J'aboie pour que le maître averti les chasse.

XIII

**P**RIÈRE. O mon maître Bergeret, dieu du carnage, je t'adore. Terrible, sois loué! Sois loué, favorable! Je rampe à tes pieds : je te lèche les mains. Tu es très grand et très beau quand tu dévores, devant la table dressée, des viandes abondantes. Tu es très grand et très beau quand, d'un mince éclat de bois faisant jaillir la flamme, tu changes la nuit en jour. Garde-moi dans ta maison à l'exclusion de tout autre chien. Et toi, Angélique la cuisinière, divinité très bonne et très grande, je te crains et je te vénère afin que tu me donnes beaucoup à manger.

XIV

**U**N chien qui n'a pas de piété envers les hommes et qui méprise les fétiches assemblés dans la maison du maître mène une vie errante et misérable.

XV

**U**N jour, un broc percé, rempli d'eau, qui traversait le salon, mouilla le parquet ciré. Je pense que ce broc malpropre fut fessé.

XVI

**L**ES hommes exercent cette puissance divine d'ouvrir toutes les portes. Je n'en puis ouvrir seul qu'un petit nombre. Les portes sont de grands fétiches qui n'obéissent pas volontiers aux chiens.

XVII

**L**A vie d'un chien est pleine de dangers. Et, pour éviter la souffrance, il faut veiller à toute heure, pendant les repas, et même pendant le sommeil.

XVIII

**O**N ne sait jamais si l'on a bien agi envers les hommes. Il faut les adorer sans chercher à les comprendre. Leur sagesse est mystérieuse.

XIX

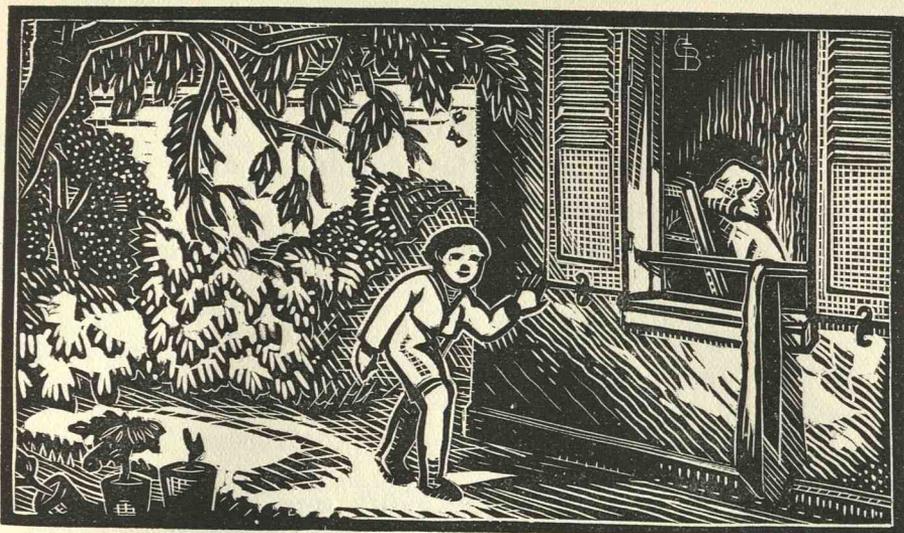
**I**NVOCATION. O Peur, Peur auguste et maternelle, Peur sainte et salutaire, pénètre en moi, emplis-moi dans le danger, afin que j'évite ce qui pourrait me nuire, et de crainte que, me jetant sur un ennemi, j'aie à souffrir de mon imprudence.

XX

**I**L y a des voitures que des chevaux traînent par les rues. Elles sont terribles. Il y a des voitures qui vont toutes seules en soufflant très fort. Celles-là aussi sont pleines d'inimitié. Les hommes en haillons sont haïssables, et ceux aussi qui portent des paniers sur leur tête ou qui roulent des tonneaux. Je n'aime pas les enfants qui, se cherchant, se fuyant, courent et poussent de grands cris dans les rues. Le monde est plein de choses hostiles et redoutables.

# LA CRAVATE

*A madame Félix Decori.*



## La Cravate

**M.** BERGERET enfonçait des clous dans les murs de son nouvel appartement. S'apercevant qu'il y prenait plaisir, il se mit à chercher les raisons pour lesquelles il lui était plaisant d'enfoncer des clous dans un mur. Il trouva les raisons et perdit le plaisir. Car le plaisir avait été d'enfoncer des clous sans chercher les raisons des choses. Et, tout en méditant sur les disgrâces de l'esprit philosophique, il accrocha dans le salon, à la place qui lui parut la plus honorable, le portrait de son père.

— Il est trop penché, dit Zoé.

— Tu crois?

— J'en suis sûr. Il a l'air de tomber.

M. Bergeret raccourcit les cordons par lesquels le portrait était suspendu.

— Il n'est pas droit, dit mademoiselle Bergeret.

— Tu crois?

— C'est bien visible. Il penche à gauche.

M. Bergeret prit soin de le redresser.

— Et maintenant?

— Il penche un peu à droite.

M. Bergeret fit ce qu'il put pour que la base du cadre fût enfin parallèle à la ligne de l'horizon, puis il recula de trois pas pour juger de son travail.

— Il me semble, dit-il, qu'il est bien.

— Il est bien, à présent, dit Zoé. Quand un tableau n'est pas droit, j'en éprouve une impression désagréable.

— Cela ne t'est pas particulier, Zoé. Beaucoup de personnes en ressentent une sorte de malaise. Les irrégularités choquent dans des figures simples, parce qu'alors on saisit vivement la différence de ce qui est et de ce qui devrait être. Il y a des gens qui souffrent en voyant un papier de tenture mal raccordé. On est homme, c'est-à-dire dans une condition atroce et terrible, et l'on s'inquiète d'un cadre de travers.

— Il n'y a rien là qui doive t'étonner, Lucien. Les petites choses occupent une grande place dans la vie. Toi-même, tu t'intéresses à tout moment à des bagatelles.

— Depuis de si longues années que je vois ce portrait, dit M. Bergeret, je n'avais pas remarqué ce qui me frappe

en ce moment. Je m'aperçois à l'instant que ce portrait de notre père est le portrait d'un homme jeune.

— Mais, Lucien, quand le peintre Gosselin fit ce portrait, à son retour de Rome, notre père n'avait pas plus de trente ans.

— C'est vrai, ma sœur. Mais, quand j'étais petit, ce portrait me donnait l'idée d'un homme avancé en âge, et cette impression m'était restée. Elle vient de tomber tout à coup. La peinture de Gosselin s'est assombrie; les chairs ont pris sous le vernis ancien un ton d'ambre; des ombres olivâtres en noient les contours. Le visage de notre père semble se perdre peu à peu dans un lointain profond. Mais ce front lisse, ces grands yeux ardents, ces joues d'une maigreur tranquille et pure, cette chevelure noire, abondante et lustrée, sont, je le vois pour la première fois, d'un homme plein de jeunesse.

— Certainement, dit Zoé.

— La coiffure et le costume sont du vieux temps où il était jeune. Il a les cheveux en coup de vent. Le collet de son habit vert-bouteille monte haut; il a un gilet de nankin et sa large cravate de soie noire fait trois fois le tour de son cou.

— Il y a une dizaine d'années, dit Zoé, on voyait encore des vieillards qui portaient des cravates semblables.

— C'est possible, dit M. Bergeret. Mais il est certain que monsieur Malorey n'en porta jamais d'autres.

— Tu veux parler, Lucien, du doyen de la Faculté des lettres à Saint-Omer... Il y a trente ans qu'il est mort, et même davantage.

— Il avait plus de soixante ans, Zoé, quand j'en avais

moins de douze. Et je commis alors sur sa cravate un attentat d'une audace inouïe.

— Je crois, dit Zoé, me rappeler cette espièglerie qui n'avait guère de sel.

— Non, Zoé, non, tu ne te rappelles pas mon attentat. Si tu en avais gardé le souvenir, tu en parlerais autrement. Tu sais que monsieur Malorey avait un grand respect de sa personne, et qu'il gardait en toute circonstance beaucoup de dignité. Tu sais qu'il observait exactement toutes les bienséances. Il avait de vieilles façons de dire qui étaient excellentes. Un jour qu'il avait invité nos parents à dîner, il présenta lui-même, pour la deuxième fois, un plat d'artichauts à notre mère, et lui dit : « Encore un petit cu, madame. » C'était en user et parler conformément aux meilleures traditions de la civilité et du langage. Car nos anciens ne disaient point : Un fond d'artichaut. Mais le terme était suranné et notre mère eut grand'peine à ne pas éclater de rire. Nous apprîmes, Zoé, je ne sais comment, l'histoire du plat d'artichauts.

— Nous l'apprîmes, dit Zoé, qui ourlait des rideaux blancs, nous l'apprîmes parce que notre père la conta un jour devant nous sans s'apercevoir de notre présence.

— Et depuis lors, Zoé, tu ne pouvais plus voir monsieur Malorey sans avoir envie de rire.

— Toi aussi tu riais.

— Non, Zoé, je n'ai pas ri de cela. Ce qui fait rire les autres hommes ne me fait pas rire, et ce qui me fait rire ne fait pas rire les autres hommes. Je l'ai bien des fois remarqué. Je me donne la comédie dans des endroits où

personne ne va l'entendre. Je ris et je m'attriste à rebours, et cela m'a souvent donné l'air d'un imbécile.

M. Bergeret monta à l'échelle pour accrocher une vue du Vésuve, la nuit, pendant une éruption, tableau à l'aquarelle qui lui venait d'un aïeul paternel.

— Mais je ne t'ai pas conté, ma sœur, mes torts à l'égard de monsieur Malorey.

Mademoiselle Zoé lui dit :

— Lucien, pendant que tu as l'échelle, pose les tringles aux fenêtres, je te prie.

— Volontiers, répondit M. Bergeret. Nous habitons alors une maisonnette dans un faubourg de Saint-Omer.

— Les pitons sont dans la boîte aux clous.

— Je les vois... Une maisonnette avec un jardin.

— Un très joli jardin, dit Zoé. Il était plein de lilas. Il y avait sur la pelouse un petit jardinier en terre cuite, au fond un labyrinthe et une grotte en rocaille, et sur le mur deux grands pots bleus.

— Oui, Zoé, deux grands pots bleus. Un matin, un matin d'été, monsieur Malorey vint dans notre maison pour consulter des livres qui manquaient à sa bibliothèque et qu'il n'eût point trouvés dans celle de la ville, qui avait péri dans un incendie. Mon père avait mis son cabinet de travail à la disposition de son doyen, et monsieur Malorey avait accepté cette offre. Il était convenu qu'après avoir conféré ses textes, il déjeunerait chez nous.

— Vois donc, Lucien, si les rideaux ne sont pas trop longs.

— Volontiers. La chaleur de cette matinée était étouf-

fante. Les oiseaux se taisaient dans les feuilles immobiles. Assis sous un arbre du jardin, j'apercevais dans l'ombre du cabinet de travail le dos de monsieur Malorey et ses longs cheveux blancs répandus sur le collet de sa redingote. Il ne bougeait pas, sa main seule faisait de petits mouvements sur une feuille de papier. Il n'y avait à cela rien d'extraordinaire. Il écrivait. Mais ce qui me parut plus étrange...

— Eh bien, sont-ils assez longs?

— Il s'en faut de quatre doigts, ma bonne Zoé.

— Comment, de quatre doigts? Fais-moi voir, Lucien.

— Regarde... Ce qui me parut plus étrange, ce fut de voir la cravate de monsieur Malorey posée sur la barre d'appui de la fenêtre. Le doyen, vaincu du soleil, avait dégagé son cou de la pièce de soie noire qui en faisait trois fois le tour. Et la longue cravate pendait d'un côté et de l'autre de la fenêtre ouverte. Je fus saisi d'une envie irrésistible de la prendre. Je me glissai doucement contre le mur de la maison, j'allongeai le doigt jusqu'à la cravate, je la tirai; rien ne bougea dans le cabinet; je la tirai encore; elle me resta dans la main et j'allai la cacher dans un des grands pots bleus du jardin.

— Ce n'était pas une plaisanterie bien spirituelle, mon Lucien.

— Non... Je la cachai dans un des grands pots bleus et j'eus soin même de la recouvrir de feuilles et de mousse. Monsieur Malorey travailla longtemps encore dans le cabinet. Je voyais son dos immobile et ses longs cheveux blancs répandus sur le collet de sa redingote. Puis la bonne m'appela pour le déjeuner. En entrant

## LA CRAVATE

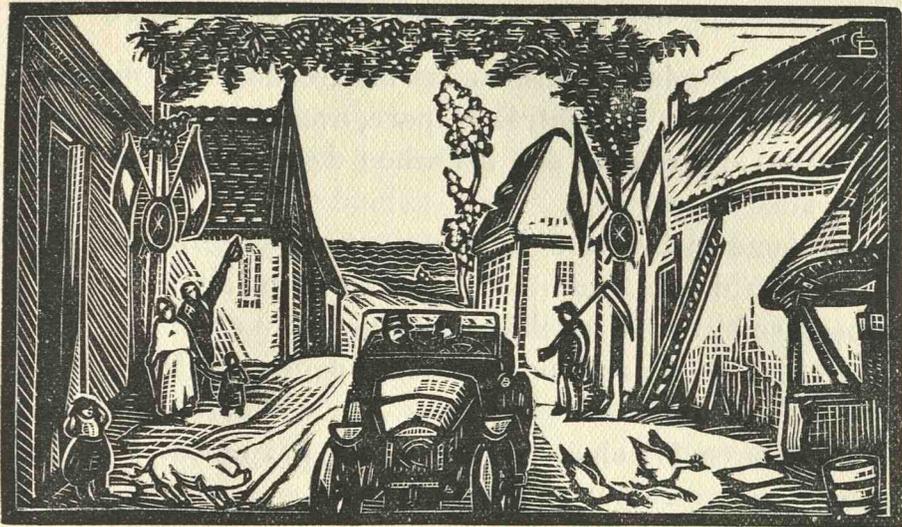
dans la salle à manger, le spectacle le plus inattendu frappa mes regards. Je vis, aux côtés de mon père et de ma mère, monsieur Malorey, grave, tranquille et n'ayant point sa cravate. Il gardait sa noblesse coutumière. Il était presque auguste. Mais il n'avait pas sa cravate. Et c'est cela qui me remplissait de surprise. Je savais qu'il ne pouvait pas l'avoir, puisqu'elle était dans le pot bleu. Et j'étais prodigieusement étonné qu'il ne l'eût point. « Je ne puis concevoir, madame, » disait-il doucement à ma mère... Elle l'interrompt : « Mon mari vous en prêtera une, cher monsieur. »

» Et je songeais : « Je la lui ai cachée pour rire, et c'est pour de bon qu'il ne l'a pas trouvée. » Et j'étais étonné.



LES GRANDES MANŒUVRES  
A MONTIL

*A Octave Mirbeau.*



## Les Grandes manœuvres à Montil

L'ACTION était engagée, tout allait bien. Le général Decuir, de l'armée du Sud, dont la brigade occupait une forte position sous les bois de Saint-Colomban, fit opérer, à dix heures du matin, une brillante reconnaissance qui ne signala la présence d'aucun ennemi. Après quoi les cavaliers mangèrent la soupe, et le général, laissant son escorte à Saint-Luchaire, monta avec le capitaine Varnot dans l'automobile qui était venue le prendre, et se rendit au château de Montil où madame la baronne de Bonmont l'avait prié à déjeuner. Le village de Montil était

pavoisé. Le général passa sous un arc de triomphe élevé en son honneur, à l'entrée du parc, avec des drapeaux, des trophées d'armes et des branches de chêne unies à des rameaux de laurier.

Madame la baronne de Bonmont reçut le général sur le perron du château et le conduisit dans la salle d'armes immense et tout étincelante de fer.

— Vous habitez une superbe résidence, madame, dit le général, et dans un beau pays. J'y ai beaucoup chassé, particulièrement chez les Brécé, où j'ai eu le plaisir de rencontrer votre fils, si je ne me trompe.

— Vous ne vous trompez pas, dit Ernest de Bonmont qui avait amené le général de Saint-Luchaire. Et ce qu'on se rase chez les Brécé! c'est rien de le dire.

C'était un déjeuner tout intime. Avec le général, le capitaine, la baronne et son fils, il n'y avait que madame Worms-Clavelin et Joseph Lacrisse.

— Comme à la guerre! dit madame de Bonmont en faisant asseoir le général à sa droite, devant la table fleurie que surmontait un Napoléon à cheval, en biscuit de Sèvres.

Le général parcourut du regard la longue galerie tendue des plus belles tapisseries qu'on connaisse de Van Orley.

— C'est grand, ici?

— Le général aurait pu amener sa brigade, dit le capitaine.

— J'aurais été heureuse de la recevoir, répondit la baronne en souriant.

La conversation fut simple, tranquille et cordiale. On eut le bon goût de ne pas parler politique. Le général était

monarchiste. Il ne le disait pas; mais on le savait. Il était d'une correction parfaite. Ses deux fils s'étaient fait arrêter en criant : « Panama! » sur les boulevards lors de l'avènement du Président Loubet; quant à lui, son attitude avait toujours été réservée. On parla chevaux et canons.

— Le nouveau 75 est un bijou, dit le général.

— Et l'on ne saurait trop admirer, ajouta le capitaine Varnot, l'aisance avec laquelle se règle le tir. C'est vraiment merveilleux.

— Et dans la manœuvre, dit madame Worms-Clavelin, les couvercles des caissons, par une disposition ingénieuse et nouvelle, servent d'abri aux servants.

On admira les connaissances militaires de la préfète.

Madame Worms-Clavelin fit aussi apprécier son caractère en parlant de Notre-Dame des Belles-Feuilles.

— Vous savez, général, que nous avons dans le département, à Brécé même, une statue miraculeuse de la Sainte-Vierge.

— J'en ai entendu parler, répondit le général.

— L'abbé Guitrel, poursuivit madame Worms-Clavelin, avant d'être nommé évêque, s'intéressait beaucoup aux apparitions de Notre-Dame des Belles-Feuilles. Il a même écrit un petit livre pour prouver que Notre-Dame des Belles-Feuilles est la protectrice spéciale de l'armée française.

— Je le lirai, dit le général. Où le trouve-t-on?

Madame Worms-Clavelin promit de le lui envoyer.

Enfin, il ne fut tenu à table aucun propos malsonnant ou prêtant à la malveillance. Après le déjeuner, on fit un tour de parc. Le capitaine Varnot prit congé.

— Que mon escorte m'attende à Saint-Luchaire, capitaine, dit le général.

Et, se tournant vers Lacrisse :

— Les grandes manœuvres sont une image de la guerre, mais c'est une image infidèle sous ce rapport que tout y est prévu, tandis que la part de l'imprévu est considérable à la guerre.

— Voulez-vous voir la faisanderie, général? demanda madame de Bonmont.

— Volontiers, madame.

Elle se retourna :

— Tu ne viens pas, Ernest?

Ernest avait été arrêté au passage par le bonhomme Raulin, maire de Montil :

— Excusez-moi, monsieur le baron. Mais si vous pouviez dire deux mots au général Decuir, parce que, des fois, si on pouvait faire passer l'artillerie par la côte Saint-Jean, sur mon champ de luzerne.

— Elle n'est donc pas belle, Raulin, votre luzerne, que vous voulez qu'on vous l'abîme?

— Si, si! qu'elle est belle, monsieur le baron; j'en tirerai une belle coupe le mois prochain. Mais l'indemnité c'est bon à prendre. La dernière fois, c'est Houssiaux qui a eu l'indemnité. N'est-il pas juste que je l'aie à c't'heure! Je suis le maire, j'ai toutes les charges de la commune, c'est donc juste que quand y a une bonification à revenir...

Le général fut mené à la faisanderie.

— Il faut, dit-il, que je rejoigne ma brigade.

— Oh! dit le petit baron, avec ma trente chevaux on est tout porté.

On visita le chenil, les écuries, les jardins.

— Ces roses sont superbes, dit le général qui adorait les fleurs.

Le bruit du canon mourait à leurs oreilles dans l'air parfumé.

— C'est un bruit de fête, dit Lacrisse, qui met la joie au cœur.

— Comme le son des cloches, dit madame Worms-Clavelin.

— Vous êtes une vraie Française, madame, dit le général. Toutes vos paroles sonnent le patriotisme le plus pur.

Il était quatre heures. Le général ne pouvait pas rester une minute de plus. Heureusement qu'avec la « trente chevaux » on était tout porté.

Il y monta avec le petit baron, Lacrisse et le mécanicien, et repassa sous son arc de triomphe.

En quarante minutes, il fut à Saint-Luchaire. Mais il n'y trouva pas son escorte. Tous quatre ils cherchèrent en vain le capitaine Varnot. Le village était désert. Plus un soldat. Un boucher, qui passait dans sa voiture et à qui ils demandèrent où était la brigade Decuir, leur répondit :

— Voyez voir sur la chaussée de Cagny. Tout à l'heure on entendait le canon dans la direction de Cagny. Ça pétait ferme, pour sûr.

— Cagny, où ça se trouve-t-il? demanda le général.

— Ne vous inquiétez pas, je sais, dit le petit baron. Je vais vous conduire.

Et, comme la course devait être un peu longue, il passa

au général un cache-poussière, une casquette et des lunettes.

Ils s'engagèrent sur la route départementale, passèrent Saint-André, Villeneuve, Letaf, Saint-Porçain, Truphême, Mirange, et virent l'étang de Cagny cuivré par le soleil couchant. Ils rencontrèrent sur la chaussée des dragons de l'armée du Nord, qui ne savaient pas où se trouvait la brigade Decuir, mais qui affirmèrent que des troupes de l'armée du Sud étaient engagées à Saint-Paulain.

Saint-Paulain était à quarante-cinq kilomètres dans la direction de Montil.

L'automobile vira, reprit la route départementale, repassa Mirange, Truphême, Saint-Porçain, Letaf, Villeneuve et Saint-André.

— Donnez plus de vitesse, commanda le petit baron.

Et la voiture traversa les rues de Verry-les-Fougerais, de Suttières et de Rary-la-Vicomté, soulevant un nuage de poussière dorée comme une gloire et écrasant les poules et les cochons, et elle rencontra, à deux kilomètres de Saint-Paulain, les avant-postes de l'armée du Sud qui tenaient La Saulaie, Mesville et Le Sourdais. Là ils apprirent que toute l'armée du Nord était de l'autre côté de l'Ilette.

Ils se dirigèrent sur Torcy-la-Mirande pour atteindre la rivière à la hauteur du Vieux-Bac.

Après une heure de marche, comme ils voyaient dans la clarté du soir de blanches vapeurs trembler au creux des prairies :

— Bigre, dit le jeune baron, nous ne pouvons pas passer : le pont de l'Ilette est détruit.

— Comment! s'écria le général, le pont de l'Ilette est détruit? Qu'est-ce que vous dites là? Le pont détruit!

— Dame! mon général, dans le thème des manœuvres, il est détruit fictivement.

Le général Decuir n'aimait pas les mauvaises plaisanteries.

— Vous avez de l'esprit, jeune homme, dit-il amèrement.

A Vieux-Bac ils passèrent le pont de fer avec un bruit de tonnerre et suivirent l'ancienne route romaine qui relie Torcy-la-Mirande au chef-lieu du département. Dans le ciel, Vénus, près du croissant de la lune, allumait sa flamme argentée. Ils firent trente kilomètres environ sans rencontrer de troupes. Il y eut à Saint-Évariste une côte terrible à monter. La machine, comme un animal fatigué, gémit, mais ne s'arrêta pas. A la descente, elle passa sur des pierres et fut près de verser dans un fossé. La route ensuite est excellente jusqu'à Mallemanche, où ils arrivèrent de nuit, pendant une alerte.

Le ciel brillait d'étoiles. Les clairons sonnaient. Sur la route bleue, des falots agitaient leurs chevelures de lumière fauve. Des fantassins dévalaient des maisons. Les habitants étaient aux fenêtres.

— Ces opérations, dit Lacrisse, quoique fictives, sont réellement impressionnantes.

Le général apprit que sa brigade occupait Villeneuve, sur le flanc gauche de l'armée victorieuse. L'ennemi était en pleine retraite.

Villeneuve est au confluent de l'Ilette et de la Claine, à vingt kilomètres de Mallemanche.

— A Villeneuve! dit le général. Enfin nous savons à quoi nous en tenir. Ce n'est pas malheureux!

La route de Villeneuve était encombrée de canons, de caissons et d'artilleurs endormis dans leurs grands manteaux, à travers lesquels la voiture eut grand'peine à se faire un chemin. Une cantinière, assise dans sa voiture éclairée de lanternes chinoises, héla les chauffeurs pour leur offrir le café et les liqueurs.

— Ce n'est pas de refus, dit le général. Nous avons avalé pas mal de poussière, en manœuvre.

Ils burent un petit verre et poussèrent jusqu'à Villeneuve, qui était occupé par de l'infanterie.

— Et ma brigade! s'écria le général inquiet.

Ils interrogèrent anxieusement les officiers qu'ils rencontrèrent. Mais on n'avait pas de nouvelles de la brigade Decuir.

— Comment! pas de nouvelles? Elle n'est pas à Villeneuve? C'est incroyable!

Une voix de femme sonna en l'air comme une clochette :

— Messieurs...

Ils levèrent la tête et virent la tête étoilée de papillotes de la buraliste des postes.

— Messieurs, il y a deux Villeneuve. Ici, c'est Villeneuve-sur-Claine. Vous vouliez peut-être aller à Villeneuve-la-Bataille?

— Peut-être, dit le jeune baron.

— C'est que c'est loin, dit la buraliste. Il faudrait aller d'abord à Montil... Vous connaissez Montil?

— Oui, répondit le petit baron, nous connaissons Montil.

— Vous allez ensuite à Saint-Michel-du-Mont; vous prenez la route nationale, et...

De la maison voisine, à panonceaux dorés, une tête sortit, encornée d'un foulard :

— Messieurs...

Et le notaire de Villeneuve-sur-Claine donna son avis :

— Pour aller à Villeneuve-la-Bataille, vous aurez plus tôt fait de traverser la forêt de Tongues... Vous allez à la Croix-du-Perron, vous tournez à droite...

— Suffit. Je connais la forêt de Tongues, dit le petit baron, j'y ai chassé avec les Brécé... Merci, monsieur... Merci, mademoiselle.

— Il n'y a pas de quoi, dit la buraliste.

— A votre service, messieurs, dit le notaire.

— Si nous allions à l'auberge, faire un cocktail? dit le petit baron.

— Je mangerais bien un morceau, dit Lacrisse. Je suis fourbu.

— Un peu de courage, messieurs, dit le général. Nous nous referons à Villeneuve-la-Bataille.

Et ils partirent. Ils traversèrent Vély, La Roche, Les Saules, Meulette, La Taillerie, et ils entrèrent dans la forêt de Tremble. Une lumière éclatante courait devant eux dans l'ombre de la nuit et des bois. Ils atteignirent la Croix-du-Perron, puis le carrefour du Roi-Henri. Ils roulaient éperdument dans le silence et la solitude.

Ils virent passer des cerfs, ils virent des lueurs aux cabanes des charbonniers. Soudain, dans une allée creuse, un bruit sinistre d'explosion les fit tressaillir. La machine dérapa et va buter contre un arbre.

*LES GRANDES MANŒUVRES A MONTIL*

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le général culbuté.

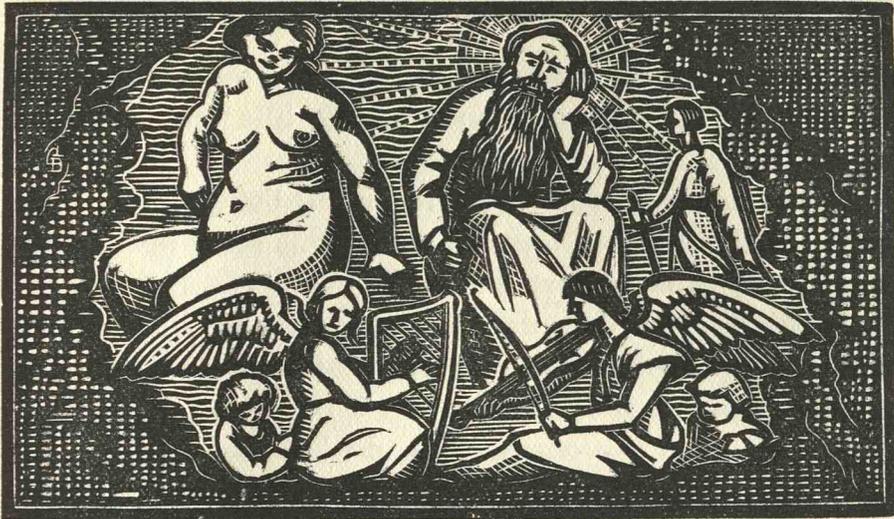
Lacrisse gémit, étendu sur un lit de fougères.

Mais Ernest, une lanterne à la main, dit d'une voix sinistre :

— Le pneu est crevé... Et le plus mauvais de la chose, c'est que le train de devant est faussé.



ÉMILE



## Émile

**M**ADEMOISELLE BERGERET se taisait. Elle sourit, ce qui ne lui était pas habituel.

— Pourquoi ris-tu, Zoé? demanda M. Bergeret.

— Je pense à Émile Vincent.

— Quoi! Zoé, tu penses à cet excellent homme qui vient de mourir, que nous aimions, que nous pleurons, et tu ris!

— Je ris parce que je le revois comme il était autrefois, et que les vieux souvenirs sont les plus forts. Tu devrais pourtant savoir, Lucien, que tous les sourires ne sont

pas joyeux, pas plus que toutes les larmes ne sont douloureuses. Il faut que ce soit une vieille fille qui t'explique cela.

— Je n'ignore pas, Zoé, que le rire est l'effet d'un trouble nerveux. Madame de Custine, en faisant ses adieux à son mari condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire, fut prise d'un fou rire, dans la prison, à la vue d'un détenu qui passa près d'elle en robe de chambre et en bonnet de nuit, le visage fardé, un bougeoir à la main.

— Cela n'est pas comparable, dit Zoé.

— Non, répondit M. Bergeret. Mais je me rappelle ce qui m'advint à moi-même quand j'appris la mort de cette pauvre Demay qui chantait, dans les cafés-concerts, des chansons joyeuses. C'était à la préfecture, un soir de réception. Worms-Clavelin nous dit : « Demay est morte. »

» Je reçus, pour ma part, cette nouvelle avec une tristesse décente. Et, songeant que l'on n'entendrait plus jamais la grosse fille chanter : *Je cass' des noisett's en m'asseyant d'ssus*, j'exprimai au dedans de moi toute la mélancolie contenue dans une telle idée, je l'égouttai dans mon âme et je gardai le silence. Le secrétaire général, monsieur Lacarelle, s'écria de sa voix profonde, dans ses moustaches nationales : « Demay est morte ! Quelle perte pour la gaieté française ! — C'était ce soir dans le journal, dit le juge Pilloux. — Effectivement, ajouta le général Cartier de Chalmot avec douceur, et l'on assure que cette personne est morte munie des sacrements de l'Église. »

» A ce simple propos du général, une imagination

soudaine, bizarre, incongrue me vint à l'esprit. Je me représentai la fin du monde telle qu'elle est décrite dans le *Dies iræ*, au témoignage de David et de la Sibylle. Je vis le siècle réduit en cendres, je me figurai les morts sortant de leurs tombeaux et se pressant en foule devant le trône du Juge, à l'appel de l'ange, et la grosse Demay toute nue à la droite du Seigneur. A cette idée, j'éclatai de rire sous les regards surpris des fonctionnaires civils et militaires. Le pis est qu'incapable d'échapper à cette vision, je dis tout en riant : « Vous verrez que, par sa seule présence, elle ôtera tout sérieux au jugement dernier. » Jamais parole, Zoé, ne fut moins comprise. Jamais parole ne fut moins approuvée.

— Tu es absurde, Lucien. Je n'ai pas d'imaginations bizarres, moi. J'ai souri parce que je me suis représenté notre pauvre ami Vincent tel qu'il était dans la vie. Voilà tout. C'est bien naturel. Je le regrette de tout mon cœur. Nous n'avions pas de meilleur ami.

— Comme toi, je l'aimais beaucoup, Zoé, et comme toi je suis tenté de sourire en pensant à lui. C'était un sujet de curiosité qu'il logeât dans un si petit corps tant d'ardeur militaire et qu'avec une figure ronde et poupine il eût une âme héroïque. Sa vie s'écoula tranquille dans le faubourg d'une ville de province. Il fabriquait des brosses aux Tintelleries. Mais ce soin n'emplissait pas son cœur.

— Il était encore plus petit que l'oncle Jean, dit mademoiselle Bergeret.

— Et il était martial, et il était civique et colonial, dit M. Bergeret.

— C'était un bon et honnête homme, dit mademoiselle Bergeret.

— Il avait fait la guerre en 1870, Zoé. Il avait vingt ans alors. Je n'en avais que douze. Il me semblait avancé en âge, grand par les ans. Un jour de l'Année terrible, il entra avec un bruit de ferrailles dans notre paisible maison provinciale. Il venait nous faire ses adieux. Il portait un effroyable costume de franc-tireur. De sa ceinture écarlate sortaient les crosses de deux pistolets d'arçon. Et, comme il faut qu'on puisse encore sourire dans les heures les plus tragiques, la fantaisie inconsciente d'un obscur armurier l'avait accroché à un démesuré sabre de cavalerie. Ne me reproche pas, Zoé, ce tour de langage; il est dans une lettre de Cicéron. « Qui donc, dit l'orateur, a accroché mon gendre à cette épée? »

» Ce qui m'étonna le plus dans l'équipement de notre ami Émile Vincent, ce fut ce démesuré sabre. J'en conçus, en mon âme enfantine, une espérance de victoire. Je crois, Zoé, que tu fis plus d'attention aux bottes, car tu levais la tête de dessus ton ouvrage et tu t'écrias : « Tiens! le Chat botté! »

— J'ai dit : « le Chat botté! » Pauvre Émile!

— Tu as dit : « Tiens! le Chat botté! » N'en aie pas de regrets, Zoé. Madame d'Abrantès raconte dans ses Mémoires qu'une petite fille appela aussi « Chat botté » le jeune et maigre Bonaparte, un jour qu'elle le vit ridiculement accoutré en général de la République. Bonaparte lui en garda rancune. Notre ami, plus magnanime, ne s'offensa pas de ton propos. Émile Vincent fut mis avec sa compagnie à la disposition d'un général qui

n'aimait pas les francs-tireurs et qui dit à ceux-là : « Ce n'est pas le tout que d'être habillés en mardi gras. Il faut se battre. »

» L'ami Vincent écouta sans trouble cette forte harangue. Il fut admirable durant toute la campagne. On le vit un jour s'approcher des avant-postes ennemis avec la tranquillité d'un héros et d'un myope. Il n'y voyait pas à trois pas devant lui. Rien ne pouvait le faire reculer. Durant les trente années qu'il lui restait à vivre, il se rappela ses mois de campagne en fabriquant des brosses de chiendent. Il lisait les journaux militaires, présidait les réunions de ses anciens compagnons d'armes, assistait aux inaugurations des monuments élevés aux combattants de 1870 ; il défilait à la tête des ouvriers de sa fabrique devant les statues de Vercingétorix, de Jeanne d'Arc et des soldats de la Loire, à mesure qu'elles sortaient du sol français. Il faisait des discours patriotiques. Et nous touchons ici, Zoé, à une scène de comédie humaine dont on goûtera peut-être un jour la bouffonnerie lugubre. Émile Vincent s'avisa de dire, au cours de l'Affaire, qu'Esterhazy était un escroc et un traître. Il le disait parce qu'il le savait et qu'il était bien trop candide pour jamais cacher la vérité. A compter de ce jour il passa pour un ennemi de la patrie et de l'armée. Il fut traité de traître et d'étranger. Le chagrin qu'il en eut hâta les progrès de la maladie de cœur dont il était atteint. Il mourut triste et surpris. La dernière fois que je le vis, il me parla de tactique et de stratégie. C'était le sujet préféré de ses conversations. Bien qu'il eût fait campagne, en 70, dans un grand désordre et une excessive confusion, il était persuadé

que l'art de la guerre est le plus beau des arts. Et je crains de l'avoir fâché en lui disant qu'il n'y a pas à proprement parler un art de la guerre, et qu'à la vérité on emploie, quand on fait campagne, tous les arts de la paix, la boulangerie, la maréchalerie, la police, la chimie, etc.

— Pourquoi, Lucien, demanda mademoiselle Bergeret, as-tu dit des choses pareilles ?

— Par conviction, répondit M. Bergeret. Ce qu'on appelle stratégie est au fond l'art pratiqué par l'agence Cook. Il consiste essentiellement à passer les rivières sur des ponts et à franchir les montagnes par les cols. Quant à la tactique, les règles en sont puérides. Les grands capitaines n'en tiennent pas compte. Sans l'avouer, ils laissent beaucoup faire au hasard. Leur art est de créer des préjugés qui leur sont favorables. Il leur devient facile de vaincre quand on les croit invincibles. C'est sur la carte seulement qu'une bataille prend cet aspect d'ordre et de régularité qui révèle une volonté supérieure.

— Ce pauvre Émile Vincent ! soupira mademoiselle Bergeret. Il est vrai qu'il aimait beaucoup les militaires. Et je suis sûre, comme toi, qu'il a cruellement souffert quand il s'est vu traité en ennemi par le monde de l'armée. La générale Cartier de Chalmot a été bien dure pour lui. Elle savait mieux que personne qu'il donnait beaucoup aux œuvres militaristes. Pourtant elle rompit toutes relations avec lui quand elle sut qu'il avait dit qu'Esterhazy était un escroc et un traître. Et elle rompit sans ménagements. Comme il s'était présenté chez

## ÉMILE

elle, elle s'approcha de l'antichambre où il attendait, et elle cria de façon à être entendue de lui: « Dites que je n'y suis pas. » Pourtant, ce n'est pas une méchante femme.

— Non, certes, répliqua M. Bergeret. Elle a agi avec cette sainte simplicité dont on vit en d'autres temps des exemples plus admirables encore. Nous n'avons plus que des vertus médiocres. Et ce pauvre Émile n'est mort que de chagrin.



ADRIENNE BUQUET

*Au docteur Georges Dumas.*

## Adrienne Buquet

**C**OMME nous finissions de dîner au cabaret :  
— J'en conviens, me dit Laboullée, tous ces faits qui se rapportent à un état encore mal défini de l'organisme, double vue, suggestion à distance, pressentiments véridiques, ne sont pas constatés, la plupart du temps, d'une manière assez rigoureuse pour satisfaire à toutes les exigences de la critique scientifique. Ils reposent presque tous sur des témoignages qui, même sincères, laissent subsister de l'incertitude sur la nature du phénomène. Ces faits sont encore mal définis : je te l'accorde. Mais leur possibilité ne fait plus de doute pour moi depuis que j'en ai moi-même constaté UN. Par le plus heureux hasard, il m'a été donné de réunir tous les éléments d'observation.

Tu peux me croire quand je te dis que j'ai procédé avec méthode et pris soin d'écartier toute cause d'erreur.

En articulant cette phrase, le jeune docteur Laboullée frappait à deux mains sa poitrine creuse, rembourrée de brochures, et avançait vers moi, par-dessus la table, son crâne agressif et chauve.

— Oui, mon cher, ajouta-t-il, par une chance unique un de ces phénomènes, classés par Myers et Podmore sous la désignation de *fantômes des vivants*, s'est déroulé dans toutes ses phases sous les yeux d'un homme de science. J'ai tout constaté, tout noté.

— J'écoute.

— Les faits, reprit Laboullée, remontent à l'été de 91. Mon ami Paul Buquet, dont je t'ai souvent parlé, habitait alors avec sa femme un petit appartement dans la rue de Grenelle, vis-à-vis de la fontaine. Tu n'as pas connu Buquet?

— Je l'ai vu deux ou trois fois. Un gros garçon, avec de la barbe jusque dans les yeux. Sa femme était brune, pâle, les traits grands et de longs yeux gris.

— C'est cela : tempérament bilieux et nerveux, assez bien équilibré. Mais une femme qui vit à Paris, les nerfs prennent le dessus et... va te faire fiche!... Tu l'as vue, Adrienne?

— Je l'ai rencontrée un soir rue de la Paix, arrêtée avec son mari devant la boutique d'un bijoutier, le regard allumé sur des saphirs. Une belle personne, et fichtrement élégante, pour la femme d'un pauvre diable enfoncé dans les sous-sols de la chimie industrielle. Il n'avait guère réussi, Buquet?

— Buquet travaillait depuis cinq ans dans la maison

Jacob, qui vend, boulevard Magenta, des produits et des appareils pour la photographie. Il s'attendait d'un jour à l'autre à être associé. Sans gagner des mille et des mille, sa position n'était pas mauvaise. Il avait de l'avenir. Un patient, un simple, un laborieux. Il était fait pour réussir à la longue. En attendant, sa femme n'était pas un embarras pour lui. En vraie Parisienne, elle savait s'ingénier et elle trouvait à chaque instant des occasions extraordinaires de linge, de robes, de dentelles, de bijoux. Elle étonnait son mari par son art à s'habiller merveilleusement pour presque rien, et Paul était flatté de la voir toujours si bien mise avec des dessous élégants. Mais ce que je te dis là est sans intérêt.

— Cela m'intéresse beaucoup, mon cher Laboullée.

— En tout cas, ce bavardage nous éloigne du but. J'étais, tu le sais, le camarade de collège de Paul Buquet. Nous nous étions connus en seconde à Louis-le-Grand, et nous n'avions pas cessé de nous fréquenter quand, à vingt-six ans, sans position, il épousa Adrienne par amour, et, comme on dit, avec sa chemise. Ce mariage ne fit point cesser notre intimité. Adrienne me témoigna plutôt de la sympathie, et je dinais très souvent dans le jeune ménage. Je suis, comme tu sais, le médecin de l'acteur Laroche; je fréquente les artistes, qui me donnent de temps en temps des billets. Adrienne et son mari aimaient beaucoup le théâtre. Quand j'avais une loge pour le soir, j'allais manger la soupe chez eux et je les emmenais ensuite à la Comédie-Française. J'étais toujours sûr de trouver au moment du dîner Buquet qui rentrait régulièrement à six heures et demie de sa fabrique, sa femme et l'ami Géraud.

— Géraud, demandai-je, Marcel Géraud, qui avait un emploi dans une banque et qui portait de si belles cravates?

— Lui-même. C'était un familier de la maison. Comme il était vieux garçon et aimable convive, il y dînait tous les jours. Il apportait des homards, des pâtés et toutes sortes de friandises. Il était gracieux, aimable, et parlait peu. Buquet ne pouvait se passer de lui, et nous l'emmenions au théâtre.

— Quel âge avait-il?

— Géraud? Je ne sais pas. Entre trente et quarante ans... Un jour donc que Laroche m'avait donné une loge, j'allai, comme de coutume, rue de Grenelle, chez les amis Buquet. J'étais un peu en retard et, quand j'arrivai, le dîner était servi. Paul criait la faim; mais Adrienne ne se décidait pas à se mettre à table en l'absence de Géraud. « Mes enfants, m'écriai-je, j'ai une seconde loge pour les Français! on joue *Denise!* — Allons, dit Buquet, mangeons vite la soupe et tâchons de ne pas manquer le premier acte. » La bonne servit. Adrienne semblait soucieuse et l'on voyait que le cœur lui levait à chaque cuillerée de potage. Buquet avalait à grand bruit le vermicelle dont il rattrapait avec sa langue les fils pendus à sa moustache. « Les femmes sont extraordinaires, s'écria-t-il. Figure-toi, Laboullée, qu'Adrienne est inquiète de ce que Géraud n'est pas venu dîner ce soir. Elle se fait des idées. Dis-lui donc que c'est absurde. Géraud peut avoir eu des empêchements. Il a ses affaires. Il est garçon; il n'a à rendre compte de son temps à personne. Ce qui m'étonne c'est, au contraire, qu'il nous consacre presque toutes ses

soirées. C'est gentil à lui. Il n'est que juste de lui laisser un peu de liberté. Moi, j'ai un principe, c'est de ne pas m'inquiéter de ce que font mes amis. Mais les femmes ne sont pas de même. » Madame Buquet répondit d'une voix altérée : « Je ne suis pas tranquille; je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose à monsieur Géraud. » Cependant Buquet activait le repas. « Sophie! criait-il à la bonne, le bœuf, la salade! Sophie, le fromage! le café! » J'observai que madame Buquet n'avait rien mangé. « Allons, lui dit son mari, va t'habiller. Va, ne nous fais pas manquer le premier acte. Une pièce de Dumas n'est pas comme ces opérettes dont il suffit d'attraper un air ou deux. C'est une suite logique de déductions, dont il ne faut rien perdre. Va, ma chérie. Quant à moi, je n'ai qu'à passer ma redingote. » Elle se leva et s'en alla dans sa chambre d'un pas lent et comme involontaire.

» Nous prîmes le café, son mari et moi, en fumant des cigarettes. « Ce brave Géraud, me dit Paul, je suis tout de même contrarié qu'il ne soit pas venu ce soir. Ça l'aurait amusé de voir *Denise*. Mais conçois-tu Adrienne qui se tourmente de son absence? J'ai beau lui faire entendre que cet excellent garçon peut avoir des affaires qu'il ne nous dit pas, que sais-je, des affaires de femmes. Elle ne comprend pas. Passe-moi une cigarette. » Au moment où je lui tendis mon étui, nous entendîmes sortir de la pièce voisine un long cri d'épouvante, suivi du bruit d'une chute lourde et molle. « Adrienne! » s'écria Buquet. Et il s'élança dans la chambre à coucher. Je l'y suivis. Nous y trouvâmes Adrienne couchée de son long sur le parquet, la face

blanche, les yeux révoltés, immobile. Le sujet ne présentait aucun symptôme d'un état épileptique ou épileptiforme. Pas d'écume aux lèvres. Les membres étaient allongés, sans rigidité. Le pouls inégal et court. J'aidai son mari à la mettre dans un fauteuil. Presque aussitôt la circulation se rétablit, son teint, ordinairement d'un blanc mat, s'inonda de rose. « Là! dit-elle, en montrant son armoire à glace, là! je l'ai vu. Comme je boutonnais mon corsage, je l'ai vu dans la glace. Je me suis retournée, croyant qu'il était derrière moi. Mais, ne voyant personne, j'ai compris et je suis tombée. »

» Cependant je recherchais si sa chute n'avait pas produit quelque lésion et je n'en trouvais aucune. Buquet lui faisait avaler de l'eau de mélisse avec du sucre. « Voyons, ma chérie, lui disait-il, remets-toi! Qui diable as-tu vu? et qu'est-ce que tu dis? » Elle pâlit de nouveau. « Oh! je l'ai vu, lui, Marcel. — Elle a vu Géraud! c'est particulier! s'écria Buquet. — Oui, je l'ai vu, reprit-elle gravement, il m'a regardée, sans rien dire; comme cela. » Et elle faisait un visage hagard. Buquet m'interrogea de l'œil. « Ne vous inquiétez pas, lui répondis-je; ces troubles ne sont pas graves; peut-être viennent-ils d'une affection de l'estomac. C'est ce que nous étudierons à loisir. Pour le moment, il n'y a pas à s'en occuper. J'ai connu à la Charité un sujet gastralgique qui voyait des chats sous tous les meubles. »

» En quelques minutes madame Buquet s'étant tout à fait remise, son mari tira sa montre et me dit : « Si vous croyez, Laboullée, que le théâtre ne lui fera pas mal, il est temps de partir. Je vais dire à Sophie d'aller chercher

une voiture. » Adrienne mit brusquement son chapeau. « Paul! Paul! docteur! écoutez : passons d'abord chez monsieur Géraud. Je suis inquiète, je suis plus inquiète que je ne peux dire. — Tu es folle! s'écria Buquet. Qu'est-ce que tu veux qui soit arrivé à Géraud? Nous l'avons vu hier en parfaite santé. » Elle me jeta un regard suppliant, dont la brûlante lumière me traversa le cœur. « Laboullée, mon ami, passons chez monsieur Géraud, tout de suite, n'est-ce pas? » Je le lui promis. Elle me l'avait si bien demandé! Paul grognait; il voulait voir le premier acte. Je lui dis : « Allons toujours chez Géraud, cela ne fait pas un grand détour. » La voiture nous attendait. Je criai au cocher : « 5, rue du Louvre. Et marchez bon train. »

» Géraud habitait au 5 de la rue du Louvre, pas loin de sa banque, un petit appartement de trois pièces, rempli de cravates. C'était le grand luxe de ce brave garçon. A peine arrêtés devant sa maison, Buquet sauta hors du fiacre et, passant la tête dans la loge, demanda : « Comment va monsieur Géraud? » La concierge lui répondit : « Monsieur Géraud est rentré à cinq heures, il a pris ses lettres. Et il n'est pas ressorti. Si vous voulez le voir, c'est l'escalier au fond, au quatrième, à droite. » Mais déjà Buquet à la portière de la voiture criait : « Géraud, il est chez lui. Tu vois bien que tu n'avais pas le sens commun, ma chérie. Cocher, à la Comédie-Française. » Alors Adrienne se jeta à demi hors de la voiture. « Paul, je t'en conjure, monte chez lui. Vois-le. Vois-le, il le faut. — Monter quatre étages! dit-il en haussant les épaules. Adrienne, tu vas nous faire manquer le théâtre. Enfin, quand une femme a une idée dans la tête... »

» Je restai seul dans la voiture avec madame Buquet, dont je voyais luire dans l'ombre les yeux tournés sur la porte de la maison. Paul reparut enfin : « Ma foi, dit-il, j'ai sonné trois fois. Il ne m'a pas répondu. Après tout, ma chère, il avait sans doute ses raisons de vouloir n'être pas dérangé. Il est peut-être avec une femme. Qu'est-ce qu'il y aurait d'étonnant à cela? » Le regard d'Adrienne prit une expression si tragique, que j'en ressentis moi-même un sentiment d'inquiétude. Et puis, en y songeant, il ne me semblait pas très naturel que Géraud, qui ne dînait jamais chez lui, y fût resté depuis cinq heures du soir jusqu'à sept et demie. « Attendez-moi là, dis-je à monsieur et madame Buquet; je vais parler à la concierge. » Cette femme, elle aussi, trouvait singulier que Géraud ne fût pas sorti pour aller dîner comme d'habitude. C'était elle qui faisait le ménage de son locataire du quatrième, aussi avait-elle la clé du logement. Elle prit cette clé au râtelier, et m'offrit de monter avec moi. Arrivés tous deux sur le palier, elle ouvrit la porte, et, de l'antichambre, elle appela trois ou quatre fois : « Monsieur Géraud! » Ne recevant pas de réponse, elle se risqua à entrer dans la pièce suivante qui servait de chambre à coucher. Elle appela encore : « Monsieur Géraud! Monsieur Géraud! » Rien ne répondit, il faisait noir. Nous n'avions pas d'allumettes. « Il doit y avoir une boîte de suédoises sur la table de nuit », me dit la femme qui commençait à trembler et ne pouvait faire un pas. Je me mis à tâter sur la table et sentis mes doigts se prendre dans quelque chose de gluant. « Je connais ça, pensai-je, c'est du sang. »

» Quand enfin nous eûmes allumé une bougie, nous

vîmes Géraud étendu sur son lit, la tête fracassée. Son bras pendait jusque sur le tapis où son revolver était tombé. Une lettre tachée de sang était ouverte sur la table. Écrite de sa main, elle était adressée à monsieur et à madame Buquet et commençait ainsi : « Mes chers amis, vous avez été la joie et le charme de ma vie... » Il leur annonçait ensuite sa résolution de mourir, sans leur en révéler positivement les motifs. Mais il donnait à entendre que des embarras d'argent avaient déterminé son suicide. Je reconnus que la mort remontait à une heure environ ; ainsi donc il s'était tué au moment même où madame Buquet l'avait vu dans la glace.

» N'est-ce pas là, comme je te le disais, mon cher, un cas parfaitement constaté de double vue ou, pour parler plus exactement, un exemple de ces étranges synchronismes psychiques que la science étudie aujourd'hui avec plus de zèle que de succès ?

— C'est peut-être autre chose, répondis-je. Es-tu bien sûr qu'il n'y avait rien entre Marcel Géraud et madame Buquet ?

— Mais... je ne me suis jamais aperçu de rien. Et puis, qu'est-ce que cela ferait ?...

LA PIERRE GRAVÉE

## La Pierre gravée

**J'**ÉTAIS venu chez lui à midi, comme il m'en avait prié. Pendant le déjeuner, dans cette salle à manger, aussi longue qu'une nef d'église, où il a rassemblé un trésor d'orfèvreries anciennes, je le trouvai, non point triste, mais songeur. Ça et là reparaisait dans ses propos la vive élégance de son esprit. Parfois un mot révélait ses goûts artistes, d'une si rare finesse, ou ses ardeurs sportives que n'a point calmées la terrible chute de cheval dont il eut la tête fendue. Mais ses idées s'arrêtaient court. Les unes après les autres, elles donnaient, eût-on dit, contre une barre.

De cette conversation assez fatigante à suivre, je retins seulement qu'il venait d'envoyer une paire de paons blancs à son château de Raray, et que, sans motif, il négligeait

depuis trois semaines ses amis, délaissait même les plus intimes, monsieur et madame N<sup>\*\*\*</sup>. Évidemment il ne m'avait pas fait venir pour entendre des confidences de cette sorte. En prenant le café, je lui demandai ce qu'il avait à me dire. Il me regarda un peu surpris :

— J'avais quelque chose à te dire?

— Dame! tu m'as écrit : « Viens déjeuner demain avec moi. Je voudrais te parler. »

Comme il se taisait, je tirai de ma poche la lettre et la lui montrai. L'adresse était écrite de sa jolie écriture vive, un peu brisée. Il y avait sur l'enveloppe un cachet de cire violette.

Il effleura son front du doigt.

— Je me rappelle. Fais-moi le plaisir de passer chez Féral. Il te montrera une esquisse de Romney, une jeune femme : des cheveux d'or dont le reflet lui dore le front et les joues... Des prunelles d'un bleu sombre qui lui bleussent tout l'orbite de l'œil... La fraîcheur chaude de la peau... C'est délicieux. Mais un bras en baudruche. Enfin vois et tâche de savoir si...

Il s'interrompit. Et, la main sur le bouton de la porte :

— Attends-moi. Je vais passer une jaquette. Nous allons sortir ensemble.

Resté seul dans la salle à manger, je m'approchai d'une fenêtre et je regardai le cachet de cire violette plus attentivement que je n'avais fait encore. C'était l'empreinte d'une intaille antique représentant un satyre qui soulevait les voiles d'une nymphe endormie au pied d'un cippe, sous un laurier, sujet cher aux peintres et aux graveurs sur pierre de la belle époque romaine. Cette réplique me

parut excellente. La pureté du style, l'incomparable sentiment de la forme, l'harmonie de la composition faisaient de cette scène grande comme l'ongle une composition vaste et puissante.

J'étais sous le charme, quand mon ami se montra par la porte entre-bâillée.

— Allons! viens!

Il avait son chapeau sur la tête et semblait pressé de sortir.

Je lui fis compliment de son cachet.

— Je ne te connaissais pas cette admirable pierre.

Il me répondit qu'il l'avait depuis peu de temps, depuis six semaines environ. C'était une trouvaille. Il la tira de son doigt, où il la portait montée en bague, et me la tendit.

On sait que les pierres gravées de ce beau style classique sont pour la plupart des cornalines. Je fus donc un peu surpris de voir une gemme mate, d'un violet sombre.

— Tiens! m'écriai-je, une améthyste.

— Oui, une pierre triste, n'est-ce pas, et qui porte malheur. Crois-tu que celle-ci soit antique?

Il fit apporter une loupe. Le verre grossissant me permit de mieux admirer le modelé des creux. C'était, à n'en point douter, un chef-d'œuvre de la glyptique grecque, aux premiers temps de l'Empire; je n'avais rien vu de plus beau au musée de Naples, où pourtant sont rassemblées tant de pierres. On distinguait à la loupe, sur le cippe, l'emblème si souvent figuré sur les monuments consacrés à des sujets du cycle de Bacchus. Je lui en fis la remarque.

Il haussa les épaules et sourit. La pierre était montée à

jour. Je m'avisai d'en examiner l'avvers et je fus très surpris d'y voir des signes tracés avec une maladresse choquante et qui dataient évidemment d'une époque très postérieure à celle de l'intaille. Ils offraient quelque ressemblance avec les gravures de ces abraxas bien connus des antiquaires, et, malgré mon inexpérience, je crus reconnaître des signes magiques. C'était aussi la croyance de mon ami.

— On prétend, dit-il, que c'est une formule cabalistique, des imprécations qui se retrouvent dans un poète grec...

— Lequel?

— Je ne les distingue pas bien.

— Théocrite?

— Théocrite, peut-être.

A la loupe, je lus distinctement un groupe de quatre lettres :

K H P H

— Cela ne fait pas un nom, dit mon ami.

Je lui fis observer qu'en grec cela faisait :

K È R È

Et je lui rendis la pierre, qu'il contempla longuement dans une sorte de stupeur et qu'il remit ensuite à son doigt. Puis :

— Partons, me dit-il vivement, partons ! Où vas-tu, toi ?

— Du côté de la Madeleine. Et toi ?

— Moi... où vais-je donc, moi?... Parbleu ! je vais chez Gaulot voir un cheval qu'il ne veut pas acheter avant que je l'aie examiné. Tu sais que je suis maquignon, et même

un peu vétérinaire. Je suis aussi brocanteur, tapissier, architecte, horticulteur et au besoin coulissier. Mais, mon ami, je roulerais tous les juifs, si ce n'était pas si fatigant.

Nous descendîmes le faubourg, et mon ami se mit à marcher d'une allure qui contrastait avec sa nonchalance habituelle. Bientôt son pas devint si rapide que j'avais peine à le suivre. Une femme, assez bien habillée, était devant nous. Il me la fit remarquer.

— Le dos est rond et la taille un peu lourde. Mais regarde la cheville. Je suis sûr que la jambe est charmante. Vois-tu ? les chevaux, les femmes, tous les beaux animaux sont construits de même. Leurs membres, gros et arrondis dans les parties charnues, vont s'amincissant vers les jointures, où se montre la finesse des os. Regarde-la, cette femme, au-dessus de la taille, ce n'est rien du tout. Mais descends. Comme la forme est libre et puissante, tiens ! on la voit se déplacer par belles masses bien équilibrées. Et le bas de jambe, comme il est fin. Je suis sûr que le jarret est svelte et nerveux, et que c'est vraiment une très jolie chose.

Et il ajouta, avec cette sagesse qu'il avait bien acquise et qu'il communiquait volontiers :

— Il ne faut pas tout demander à une femme, et l'on doit prendre l'exquis où il se trouve. C'est bigrement rare, l'exquis !

Tout aussitôt, par une mystérieuse association d'idées, il souleva la main gauche pour regarder son intaille. Je lui dis :

— Tu as remplacé par cette merveilleuse bacchanale tes armoiries, le petit arbre ?

— Ah! oui, le hêtre, le fau de Du Fau. Mon arrière-grand-père était, en Poitou, sous Louis XVI, ce qu'on appelait homme noble, c'est-à-dire notable roturier. Il devint par la suite membre du club révolutionnaire de Poitiers et acquéreur de biens nationaux, ce qui m'assure aujourd'hui l'amitié des princes et le rang d'aristocrate dans notre société d'israélites et d'Américains. Pourquoi ai-je abandonné le fau de Du Fau? Pourquoi? Il valait presque le chêne de Duchesne de la Sicotière. Et je l'ai échangé contre la bacchanale, le laurier stérile et le cippe emblématique.

Au moment où il prononçait ces paroles avec une emphase railleuse, nous atteignîmes l'hôtel de son ami Gaulot, mais Du Fau ne s'arrêta pas devant les deux marteaux de cuivre en forme de Neptune, qui reluisent à la porte comme des robinets de baignoire.

— Tu étais si pressé d'aller chez Gaulot?

Il ne semblait point m'entendre et forçait le pas. Il poussa ainsi d'une haleine jusqu'à la rue Matignon, dans laquelle il s'engagea. Puis brusquement il s'arrêta devant une grande et triste maison à cinq étages. Il se taisait et regardait anxieusement la plate façade de plâtre, percée de nombreuses fenêtres.

— Vas-tu rester longtemps là? lui demandai-je. Sais-tu que c'est dans cette maison que demeure madame Cère?

J'étais sûr de l'irriter à ce nom d'une femme dont il avait toujours détesté la fausse beauté, la vénalité célèbre et la sottise éclatante, et qu'on soupçonnait, vieillie et défaite, de voler des dentelles dans les magasins. Mais il me répondit d'une voix faible, presque plaintive :

— Crois-tu?

— J'en suis sûr. Tiens! vois aux fenêtres du second ses affreux rideaux, à léopards rouges.

Il hocha la tête.

— Madame Cère, oui, je crois, je crois vraiment qu'elle demeure là. Je crois qu'elle est en ce moment derrière un de ces léopards rouges.

Il semblait vouloir lui faire une visite. Je lui en témoignai ma surprise.

— Elle te déplaisait autrefois, quand tout le monde la trouvait belle et décorative, quand elle inspirait des passions fatales et des amours tragiques. Tu disais : « Ce ne « serait que le grain de sa peau, cette femme m'inspirerait « un dégoût insurmontable. Mais il y a encore sa taille plate « et ses gros poignets. » Maintenant, dans la ruine de toute sa personne, découvres-tu un de ces petits coins exquis dont tu disais tout à l'heure qu'il fallait se contenter? Qu'est-ce que tu penses de la finesse de sa cheville et de la noblesse de son âme? Une grande haquenée, sans poitrine ni cuisses, qui jetait en entrant dans un salon un regard tout autour de la tête et par ce simple moyen attirait à elle la foule des imbéciles et des vaniteux, qui se ruinent pour des femmes qui ne peuvent pas se déshabiller.

Je m'arrêtai, un peu honteux d'avoir ainsi parlé d'une femme. Mais celle-là avait donné des preuves si abondantes de son horrible méchanceté, que j'avais pu céder au sentiment défavorable qu'elle inspire. En vérité, je ne me serais pas exprimé de cette façon si je n'avais connu son mauvais cœur et sa perfidie. D'ailleurs j'eus la satis-

faction de m'apercevoir que Du Fau n'avait pas entendu un seul mot de ce que j'avais dit.

Il se mit à parler comme en dedans de lui-même.

— Que j'aïlle chez elle ou que je n'y aïlle pas, cela est bien indifférent. Depuis six semaines, je ne peux plus entrer dans un salon sans l'y voir. Des maisons où je ne suis pas allé depuis plusieurs années, et où je retourne, je ne sais pas pourquoi! De drôles de maisons!

Je le laissai planté devant la porte ouverte, sans m'expliquer l'attrait qui l'y retenait. Que Du Fau, qui avait eu horreur de madame Cère quand elle était belle et avait repoussé les avances de cette dame dans les années d'éclat, la recherchât vieille et morphinée, c'était l'effet d'une dépravation qui me surprenait chez mon ami. J'aurais affirmé qu'une telle erreur des sens est impossible si l'on pouvait établir rien de certain dans le domaine obscur de la pathologie passionnelle.

\*  
\* \*

Un mois plus tard, je quittai Paris sans avoir eu l'occasion de revoir Paul Du Fau. Après quelques jours passés en Bretagne, j'allai voir à Trouville ma cousine B\*\*\*, qui y était installée avec ses enfants. La première semaine de mon séjour au chalet des Alcyons se passa à donner des leçons d'aquarelle à mes nièces, à faire des armes avec mes neveux et à entendre ma cousine jouer du Wagner. Le dimanche matin, j'accompagnai ma famille à l'église et j'allai pendant la messe faire un tour dans la ville. En

suisant la rue bordée de boutiques de jouets et de magasins de bric-à-brac, qui descend à la plage, je vis devant moi madame Cère. Elle allait vers les cabines, seule, molle, abandonnée. Elle traînait les pieds comme si elle eût été chaussée de savates. Sa robe, pauvre et fripée, n'avait pas l'air de lui tenir sur le corps. Un moment elle se retourna. Ses yeux creux, sans regard, et sa bouche pendante me firent peur. Tandis que les femmes lui jetaient des regards de côté, elle allait, morne, indifférente.

Visiblement, la pauvre femme était empoisonnée de morphine. Au bout de la rue elle s'arrêta devant l'étalage de madame Guillot, et, de sa longue main maigre, se mit à tâter les dentelles. Dans ce moment, son regard avide me fit songer à ce qu'on disait de ses mauvaises histoires dans les grands magasins. La grosse madame Guillot, qui reconduisait des clientes, parut à la porte. Et madame Cère, lâchant les dentelles, reprit sa marche désolée vers la plage.

— Vous ne m'achetez plus rien ! Quel mauvais client vous faites ! me cria madame Guillot en m'apercevant. Venez voir des boucles et des éventails que mesdemoiselles vos nièces ont trouvés très jolis. Elles embellissent bien, ces demoiselles !

Puis elle regarda madame Cère qui s'éloignait et elle secoua la tête comme pour dire :

— Hein ? n'est-ce pas malheureux ?

Il me fallut choisir des boucles de stras à l'intention de mes nièces. Pendant que la marchande me faisait un petit paquet, je vis à travers la vitre Du Fau qui descendait à la plage. Il marchait très vite, l'air soucieux. Comme il

portait ses ongles à ses dents, à la manière des gens inquiets, je vis qu'il avait au doigt l'améthyste.

Cette rencontre me surprit d'autant plus que Du Fau avait annoncé qu'il allait à Dinard, où il a un chalet, et où il fait courir. J'allai reprendre ma cousine à l'église. Je lui demandai si elle savait que Du Fau était à Trouville. Elle fit signe que oui. Et, avec un peu d'embarras :

— Notre pauvre ami est bien ridicule. Il ne quitte pas cette femme. Et vraiment...

Elle s'arrêta et reprit :

— Et c'est lui qui la poursuit. C'est inexplicable.

C'est lui qui la poursuivait.

J'en eus, en peu de jours, des preuves certaines. Je le vis sans cesse sur les pas de madame Cère et de monsieur Cère, dont on ne sait encore s'il est un mari stupide ou complaisant. Son imbécillité l'a sauvé. Il subsiste des doutes sur son infamie. Autrefois, cette femme cherchait éperdument à plaire à Du Fau, qui, volontiers, rend service à des ménages embarrassés et fastueux. Mais Du Fau ne lui cachait pas son antipathie. Il disait devant elle : « Une fausse belle femme est plus fâcheuse qu'une laide. Avec une laide on peut avoir d'agréables surprises. L'autre, c'est le fruit rempli de cendre. » En cette occasion, la force du sentiment élevait la parole de Du Fau au style de l'Écriture sainte. Maintenant, madame Cère ne faisait pas attention à lui. Devenue indifférente aux hommes, elle ne connaissait plus que sa seringue de Pravaz et son amie, la comtesse V\*\*\*. Ces deux femmes ne se quittaient guère, et l'on admettait que leur liaison pouvait être innocente, pour cette raison qu'elles étaient expirantes

toutes deux. Cependant, Du Fau les accompagnait dans des excursions. Je le vis un jour chargé de leurs manteaux et portant en bandoulière l'énorme jumelle marine de M. Cère. Il obtint de se promener en barque avec madame Cère et toute la plage les lorgna avec une joie pénible.

Il était naturel que, dans cette dépendance, j'eusse peu envie de le fréquenter, et, comme il se trouvait constamment dans une sorte d'état de somnambulisme, je quittai Trouville sans avoir échangé dix paroles avec mon malheureux ami, que je laissai livré aux Cère et à la comtesse V\*\*\*.

Je le retrouvai un soir à Paris, chez ses amis et voisins, les N\*\*\*, qui reçoivent avec beaucoup de bonne grâce. Je reconnus dans l'arrangement de leur joli hôtel de l'avenue Kléber le goût très délicat de madame N\*\*\* et celui de Du Fau, qui s'accordent fort bien ensemble. C'était une réception assez intime dans laquelle Paul Du Fau montrait, comme par le passé, ce tour d'esprit qui lui est propre, cette délicatesse raffinée qui rejoint, on ne sait comment, la brutalité la plus pittoresque. Madame N\*\*\* a de l'esprit et l'on cause assez joliment chez elle. Pourtant, les premiers propos que j'entendis en entrant étaient d'une ennuyeuse banalité. Un magistrat, M. le conseiller Nicolas, contait longuement l'histoire rebattue de cette guérite dans laquelle tous les factionnaires se suicidaient l'un après l'autre et qu'on dut abattre pour arrêter cette épidémie d'un nouveau genre. En suite de quoi madame N\*\*\* me demanda si je croyais aux talismans. M. le conseiller Nicolas me tira de l'embarras de répondre

en affirmant que je devais être superstitieux puisque j'étais incrédule.

— Vous ne vous trompez guère, répliqua madame N\*\*\*. Il ne croit ni à Dieu ni à diable. Et il adore les histoires de l'autre monde.

Je regardais cette charmante femme tandis qu'elle parlait, et j'admirais la grâce discrète de ses joues, de son cou, de ses épaules. Toute sa personne donne l'idée d'une chose rare et précieuse. Je ne sais ce que Du Fau pense du pied de madame N\*\*\*. Je le trouve exquis.

Paul Du Fau vint me serrer la main. Je remarquai qu'il n'avait plus de bague au doigt.

— Qu'as-tu fait de ton améthyste?

— Je l'ai perdue.

— Une pierre gravée plus belle que toutes les pierres gravées de Rome et de Naples, tu l'as perdue?

Sans lui laisser le temps de répondre, N\*\*\*, qui ne le quitte jamais, s'écria :

— Oui, c'est une histoire bizarre. Il a perdu son améthyste.

N\*\*\* est un excellent homme, très confiant, un peu volumineux, d'une simplicité qui prête parfois à sourire. Il appela tumultueusement sa femme :

— Marthe, ma chère amie, regardez quelqu'un qui ne savait pas encore que Du Fau a perdu son améthyste.

Et, se tournant vers moi :

— C'est toute une histoire. Imaginez-vous que notre ami nous avait tout à fait abandonnés. Je disais à ma femme : « Qu'est-ce que tu as fait à Du Fau? » Elle me répondait :

« Moi? Rien, mon ami. » C'était incompréhensible. Et notre surprise redoubla en apprenant qu'il ne quittait plus cette pauvre madame Cère.

Madame N\*\*\* interrompit son mari :

— Quel intérêt cela peut-il avoir?

Mais N\*\*\* insista :

— Permettez, ma chère amie! Ce que je dis est pour expliquer l'histoire de l'améthyste. Donc, cet été, notre ami Du Fau avait refusé de venir, comme à l'ordinaire, chez nous à la campagne. Nous l'avions invité, ma femme et moi, très cordialement. Mais il restait à Trouville, chez sa cousine de Maureil, dans un milieu ennuyeux.

Madame N\*\*\* ayant protesté :

— Parfaitement, reprit N\*\*\*, un milieu ennuyeux. Il se promenait toute la journée en barque avec madame Cère.

Du Fau nous fit remarquer tranquillement qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ce que disait N\*\*\*. Celui-ci mit la main sur l'épaule de son meilleur ami :

— Ose me démentir!

Et il acheva son récit :

— Du Fau se promenait jour et nuit avec madame Cère ou avec son ombre, car madame Cère n'est plus, dit-on, que l'ombre d'elle-même. Cère restait sur la plage, avec sa jumelle. Pendant une de ces promenades, Du Fau perdit son améthyste. Après ce malheur, il ne voulut pas rester un seul jour à Trouville. Il quitta la plage sans dire adieu à personne, prit le train et arriva chez nous, aux Eyzies, où personne ne l'attendait plus. Il était deux

heures du matin. « Me voici », me dit-il tranquillement. Quel original !

— Et l'améthyste ? demandai-je.

— C'est vrai, me répondit Du Fau, qu'elle est tombée dans la mer. Elle repose dans le sable fin. Du moins aucun pêcheur ne me l'a rapportée dans le ventre d'un poisson, comme c'est l'usage.

A quelques jours de là, je passai, comme je fais assez souvent, chez Hendel, rue de Châteaudun, et je lui demandai s'il n'avait pas quelque bibelot à ma convenance. Il sait que je recherche, en dehors de toute mode, les bronzes et les marbres antiques. Il ouvrit silencieusement certaine vitrine connue des seuls amateurs et il en tira un petit scribe égyptien en pierre dure, de style primitif, un joyau ! Mais, quand j'en sus le prix, je le remis moi-même à sa place, non sans lui donner un regard de regret. Je vis alors dans la vitrine une empreinte en cire de l'intaille que j'avais tant admirée chez Du Fau.

Je reconnaissais la nymphe, le cippe, le laurier. Pas de doute possible.

— Vous aviez la pierre ? demandai-je à Hendel.

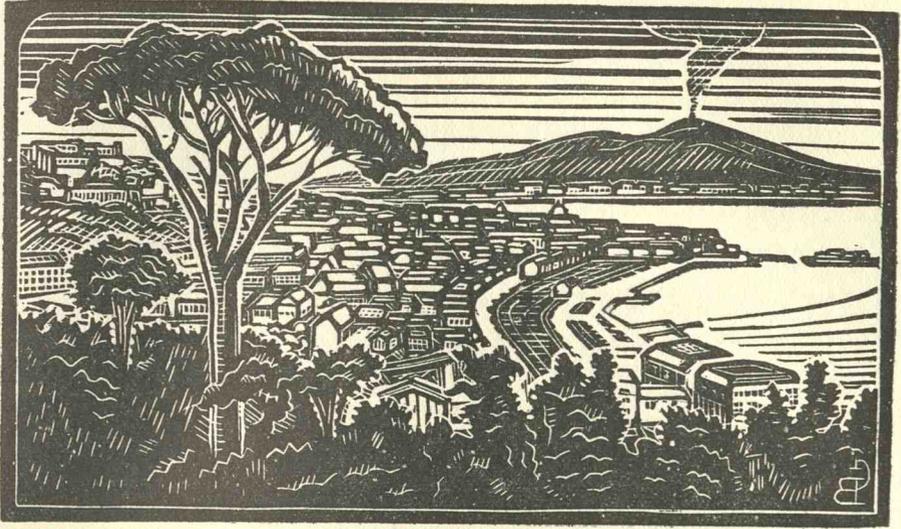
— Oui, je l'ai vendue l'année dernière.

— Une bonne pièce ! D'où vous venait-elle ?

— Elle venait de Marc Delion, le financier qui s'est tué, il y cinq ans, pour une femme du monde... Madame... vous connaissez peut-être... madame Cère.

LA SIGNORA CHIARA

*A Ugo Ojetti.*



## La Signora Chiara

**L**E professeur Giacomo Tedeschi, de Naples, est un praticien renommé dans sa ville. Sa maison, fortement odorante, située proche l'Incoronata, est fréquentée par toutes sortes de personnes et particulièrement par les belles filles qui vendent, à Santa Lucia, les fruits de la mer. Il débite des drogues pour toutes les maladies, ne dédaigne pas de vous tirer de la bouche une dent cariée, excelle à recoudre, au lendemain des fêtes, la peau fendue des braves, et sait user du dialecte de la côte, mêlé de latin d'école, pour rassurer ses clientes étendues dans la

plus vaste, la plus boiteuse, la plus gémissante et la plus crasseuse chaise longue qui se puisse voir en aucune ville maritime de l'univers. C'est un homme de taille exiguë, au visage plein, avec de petits yeux verts et un long nez descendant sur une bouche sinueuse, et dont les épaules rondes, le ventre pointu et les jambes grêles rappellent l'antique atellane.

Giacomo épousa sur le tard la jeune Chiara Mammi, fille d'un vieux forçat très estimé à Naples qui, s'étant fait boulanger sur le Borgo di Santo, mourut pleuré de toute la ville. Mûrie au soleil qui dore les raisins de Torre et les oranges de Sorrente, la beauté de la signora Chiara s'épanouit dans une florissante splendeur.

Le professeur Giacomo Tedeschi croit déceamment que sa femme est aussi vertueuse qu'elle est belle. Il sait d'ailleurs combien est fort le sentiment de l'honneur féminin dans les familles des bandits. Mais il est médecin et n'ignore pas les troubles et les défaillances auxquels la nature des femmes est sujette. Il éprouva quelque inquiétude après qu'Ascanio Ranieri, de Milan, établi tailleur pour dames sur la place dei Martiri, eut pris l'habitude de fréquenter sa maison. Ascanio était jeune, beau et toujours souriant. Assurément, la fille de l'héroïque Mammi, le boulanger patriote, était trop bonne Napolitaine pour oublier ses devoirs avec un Milanais. Pourtant Ascanio faisait ses visites proche l'Incoronata de préférence en l'absence du docteur, et la signora le recevait volontiers sans témoins.

— Un jour que le professeur rentra au logis plus tôt qu'on ne l'attendait, il surprit Ascanio aux pieds de

Chiara. Tandis que la signora s'éloignait de ce pas tranquille qui révèle une déesse, Ascanio se mit debout.

Giacomo Tedeschi s'approcha de lui avec les apparences de la plus vive sollicitude.

— Mon ami, je vois que vous êtes souffrant. Vous avez bien fait de venir me trouver. Je suis médecin et voué au soulagement des misères humaines. Vous êtes souffrant, ne le niez pas. Vous êtes souffrant, très souffrant. Vous avez le visage en feu... Un mal de tête, un grand mal de tête, sans doute. Que vous avez bien fait de venir me voir ! Vous m'attendiez avec impatience, j'en suis sûr. Un terrible mal de tête.

Et, tout en parlant de la sorte, le vieillard, fort comme un bœuf sabin, poussait Ascanio dans son cabinet de consultation et le forçait de s'asseoir dans cette illustre chaise longue sur laquelle avaient passé quarante années de maladies napolitaines.

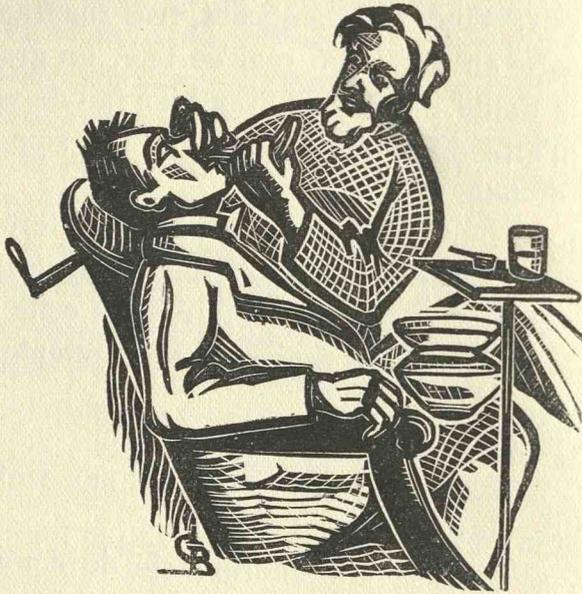
Puis, l'y tenant enfoncé :

— Je vois ce que c'est, vous avez mal aux dents. C'est cela ! Vous avez très mal aux dents.

Il tira de sa trousse une énorme clé de dentiste, lui ouvrit de force la bouche toute grande et d'un tour de la clé lui arracha une dent.

Ascanio s'enfuit en crachant tout le sang de sa mâchoire et le professeur Giacomo Tedeschi criait avec une joie féroce :

— Une belle dent ! une belle, une très belle dent !...



# LES JUGES INTÈGRES

*A madame Marcelle Tinayre.*

## Les Juges intègres

**J'**AI vu, dit Jean Marteau, des juges intègres. Ce fut en peinture. J'avais passé en Belgique pour échapper à un magistrat curieux, qui voulait que j'eusse comploté avec des anarchistes. Je ne connaissais pas mes complices et mes complices ne me connaissaient pas. Ce n'était pas là une difficulté pour ce magistrat. Rien ne l'embarrassait. Rien ne l'instruisait et il instruisait toujours. Sa manie me parut redoutable. Je passai en Belgique et je m'arrêtai à Anvers, où je trouvai une place de garçon épicier. Un dimanche, je vis deux juges intègres dans un tableau de Mabuse, au musée. Ils appartiennent à une espèce perdue. Je veux dire que ce sont des juges ambulants, qui cheminent au petit trot de

leur bidet. Des gens d'armes à pied, armés de lances et de pertuisanes, leur font escorte. Ces deux juges, chevelus et barbus, portent, comme les rois des vieilles Bibles flamandes, une coiffure bizarre et magnifique qui tient à la fois du bonnet de nuit et du diadème. Leurs robes de brocart sont toutes fleuries. Le vieux maître a su leur donner un air de gravité, de calme et de douceur. Leurs chevaux sont doux et calmes comme eux. Pourtant ils n'ont, ces juges, ni le même caractère ni la même doctrine. Cela se voit tout de suite. L'un tient à la main un papier et montre du doigt le texte. L'autre, la main gauche sur le pommeau de la selle, lève la droite avec plus de bienveillance que d'autorité. Il semble retenir entre le pouce et l'index une poudre impalpable. Et ce geste de sa main soigneuse indique une pensée prudente et subtile. Ils sont intègres tous deux, mais visiblement le premier s'attache à la lettre, le second à l'esprit. Appuyé à la barre qui les sépare du public, je les écoutai parler. Le premier juge dit :

— Je m'en tiens à ce qui est écrit. La première loi fut écrite sur la pierre, en signe qu'elle durerait autant que le monde.

L'autre juge répondit :

— Toute loi écrite est déjà périmée. Car la main du scribe est lente et l'esprit des hommes est agile et leur destinée mouvante.

Et ces deux bons vieillards poursuivirent leur entretien sentencieux :

PREMIER JUGE. — La loi est stable.

SECOND JUGE. — En aucun moment la loi n'est fixée.

## LES JUGES INTÈGRES

PREMIER JUGE. — Procédant de Dieu, elle est immuable.

SECOND JUGE. — Produit naturel de la vie sociale, elle dépend des conditions mouvantes de cette vie.

PREMIER JUGE. — Elle est la volonté de Dieu, qui ne change pas.

SECOND JUGE. — Elle est la volonté des hommes, qui change sans cesse.

PREMIER JUGE. — Elle fut avant l'homme et lui est supérieure.

SECOND JUGE. — Elle est de l'homme, infirme comme lui, et comme lui perfectible.

PREMIER JUGE. — Juge, ouvre ton livre et lis ce qui est écrit. Car c'est Dieu qui l'a dicté à ceux qui croyaient en lui : *Sic locutus est patribus nostris, Abraham et semini ejus in sæcula.*

SECOND JUGE. — Ce qui est écrit par les morts sera biffé par les vivants, sans quoi la volonté de ceux qui ne sont plus s'imposerait à ceux qui sont encore, et ce sont les morts qui seraient les vivants, et ce sont les vivants qui seraient les morts.

PREMIER JUGE. — Aux lois dictées par les morts les vivants doivent obéir. Les vivants et les morts sont contemporains devant Dieu. Moïse et Cyrus, César Justinien et l'empereur d'Allemagne nous gouvernent encore. Car nous sommes leurs contemporains devant l'Éternel.

SECOND JUGE. — Les vivants doivent tenir leurs lois des vivants. Zoroastre et Numa Pompilius ne valent pas, pour nous instruire de ce qui nous est permis et de ce qui nous est défendu, le savetier de Sainte-Gudule.

## LES JUGES INTÈGRES

PREMIER JUGE. — Les premières lois nous furent révélées par la Sagesse infinie. Une loi est d'autant meilleure qu'elle est plus proche de cette source.

SECOND JUGE. — Ne voyez-vous point qu'on en fait chaque jour de nouvelles, et que les Constitutions et les Codes sont différents selon les temps et selon les contrées?

PREMIER JUGE. — Les nouvelles lois sortent des anciennes. Ce sont les jeunes branches du même arbre, et que la même sève nourrit.

SECOND JUGE. — Le vieil arbre des lois distille un suc amer. Sans cesse on y porte la cognée.

PREMIER JUGE. — Le juge n'a pas à rechercher si les lois sont justes, puisqu'elles le sont nécessairement. Il n'a qu'à les appliquer justement.

SECOND JUGE. — Nous avons à rechercher si la loi que nous appliquons est juste ou injuste, parce que, si nous l'avons reconnue injuste, il nous est possible d'apporter quelque tempérament dans l'application que nous sommes obligés d'en faire.

PREMIER JUGE. — La critique des lois n'est pas compatible avec le respect que nous leur devons.

SECOND JUGE. — Si nous n'en voyons pas les rigueurs, comment pourrions-nous les adoucir?

PREMIER JUGE. — Nous sommes des juges, et non pas des législateurs et des philosophes.

SECOND JUGE. — Nous sommes des hommes.

PREMIER JUGE. — Un homme ne saurait juger les hommes. Un juge, en siégeant, quitte son humanité. Il se divinise, et il ne sent plus ni joie ni douleur.

## LES JUGES INTÈGRES

SECOND JUGE. — La justice qui n'est pas rendue avec sympathie est la plus cruelle des injustices.

PREMIER JUGE. — La justice est parfaite quand elle est littérale.

SECOND JUGE. — Quand elle n'est pas spirituelle, la justice est absurde.

PREMIER JUGE. — Le principe des lois est divin et les conséquences qui en découlent, même les moindres, sont divines. Mais, si la loi n'était pas toute de Dieu, si elle était toute de l'homme, il faudrait l'appliquer à la lettre. Car la lettre est fixe, et l'esprit flotte.

SECOND JUGE. — La loi est tout entière de l'homme et elle naquit imbécile et cruelle dans les faibles commencements de la raison humaine. Mais fût-elle d'essence divine, il en faudrait suivre l'esprit et non la lettre, parce que la lettre est morte et que l'esprit est vivant.

Ayant ainsi parlé, les deux juges intègres mirent pied à terre et se rendirent avec leur escorte au Tribunal où ils étaient attendus pour rendre à chacun son dû. Leurs chevaux, attachés à un pieu, sous un grand orme, conversèrent ensemble. Le cheval du premier juge parla d'abord.

— Quand la terre, dit-il, sera aux chevaux (et elle leur appartiendra sans faute un jour, car le cheval est évidemment la fin dernière et le but final de la création), quand la terre sera aux chevaux et quand nous serons libres d'agir à nos guises, nous vivrons sous des lois comme des hommes, et nous nous donnerons le plaisir d'emprisonner, de pendre et de rouer nos semblables. Nous serons des êtres moraux. Cela se connaîtra aux prisons,

aux gibets et aux estrapades qui se dresseront dans nos villes. Il y aura des chevaux législateurs. Qu'en penses-tu, Roussin?

Roussin, qui était la monture du second juge, répondit qu'il pensait que le cheval était le roi de la création, et qu'il espérait bien que son règne arriverait tôt ou tard.

— Blanchet, quand nous aurons bâti des villes, ajouta-t-il, il faudra, comme tu dis, instituer la police des villes. Je voudrais qu'alors les lois des chevaux fussent chevalines, je veux dire favorables aux chevaux, et pour le bien hippique.

— Comment l'entends-tu, Roussin? demanda Blanchet.

— Je l'entends comme il faut. Je demande que les lois assurent à chacun sa part de picotin et sa place à l'écurie; et qu'il soit permis à chacun d'aimer à son gré, durant la saison. Car il y a temps pour tout. Je veux enfin que les lois chevalines soient en conformité avec la nature.

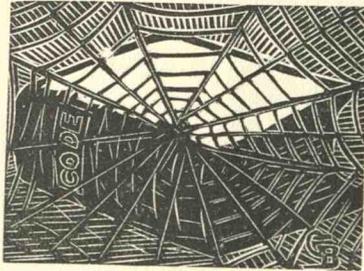
— J'espère, répondit Blanchet, que nos législateurs penseront plus hautement que toi, Roussin. Ils feront des lois sous l'inspiration du cheval céleste qui a créé tous les chevaux. Il est souverainement bon, puisqu'il est souverainement puissant. La puissance et la bonté sont ses attributs. Il a destiné ses créatures à supporter le frein, à tirer le licol, à sentir l'éperon et à crever sous les coups. Tu parles d'aimer, camarade : il a voulu que beaucoup d'entre nous fussent faits hongres. C'est son ordre. Les lois devront maintenir cet ordre adorable.

— Mais es-tu bien sûr, ami, demanda Roussin, que ces maux viennent du cheval céleste qui nous a créés, et non pas seulement de l'homme, sa créature inférieure?

## LES JUGES INTÈGRES

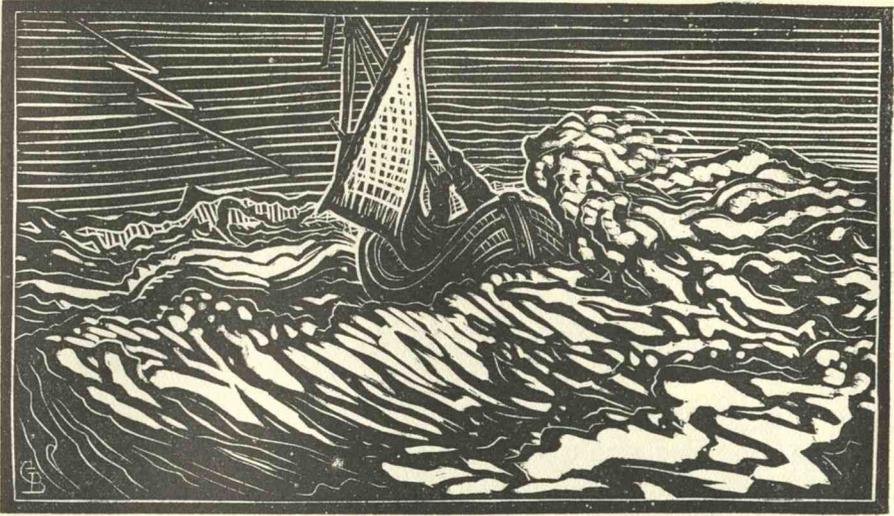
— Les hommes sont les ministres et les anges du cheval céleste, répondit Blanchet. Sa volonté est manifeste dans tout ce qui arrive. Elle est bonne. Puisqu'il nous veut du mal, c'est que le mal est un bien. Il faut donc que la loi, pour être bonne, nous fasse du mal. Et, dans l'empire des chevaux, nous serons contraints et torturés de toutes les manières, par édits, arrêts, décrets, sentences et ordonnances, pour complaire au cheval céleste.

» Il faut, Roussin, ajouta Blanchet, il faut que tu aies une tête d'onagre, puisque tu ne comprends pas que le cheval a été mis au monde pour souffrir, que, s'il ne souffre pas, il va en sens contraire de ses fins, et que le cheval céleste se détourne des chevaux heureux.



# LE CHRIST DE L'OCÉAN

*A Ivan Strannik.*



## Le Christ de l'Océan

**E**N cette année-là, plusieurs de ceux de Saint-Valery, qui étaient allés à la pêche, furent noyés dans la mer. On trouva leurs corps roulés par le flot sur la plage avec les débris de leurs barques, et l'on vit pendant neuf jours, sur la route montueuse qui mène à l'église, des cercueils portés à bras et que suivaient des veuves pleurant, sous leur grande cape noire, comme des femmes de la Bible.

Le patron Jean Lenoël et son fils Désiré furent ainsi déposés dans la grande nef, sous la voûte où ils avaient

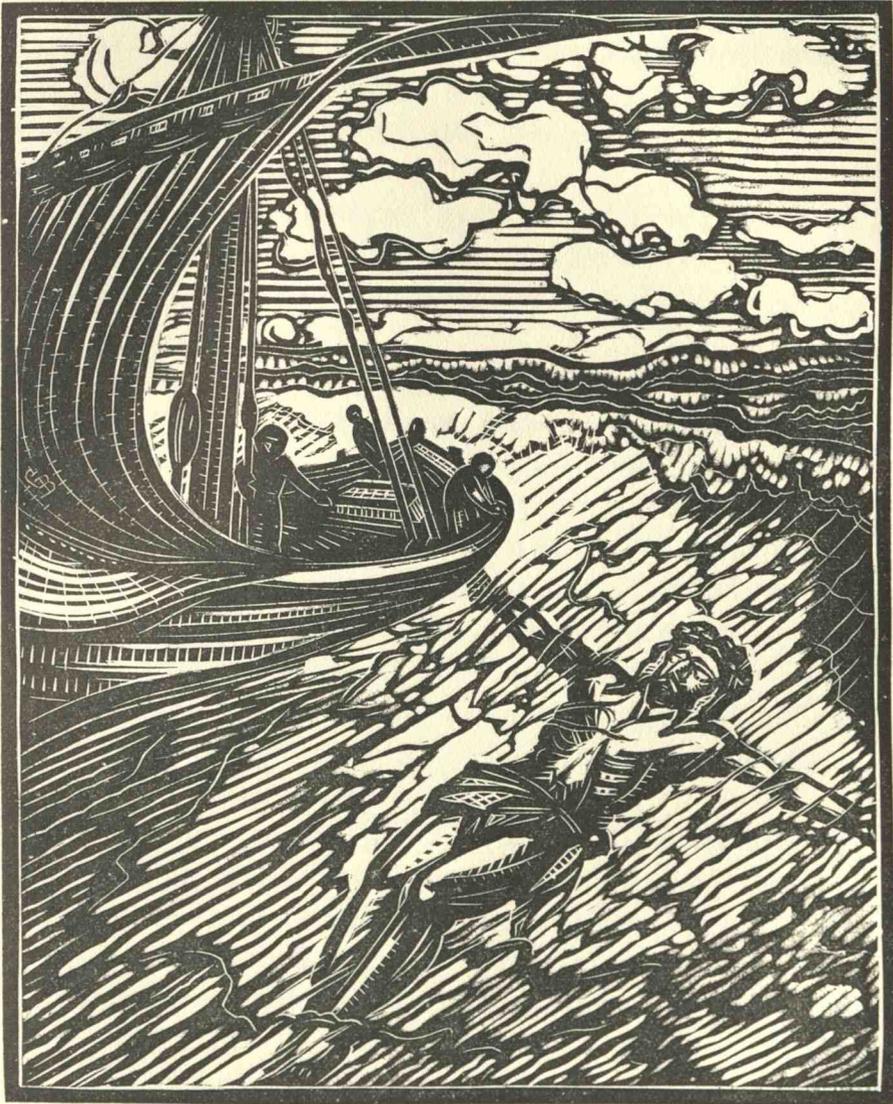
suspendu naguère, en offrande à Notre-Dame, un navire avec tous ses agrès. C'étaient des hommes justes et qui craignaient Dieu. Et M. Guillaume Truphème, curé de Saint-Valery, ayant donné l'absoute, dit d'une voix mouillée de larmes :

— Jamais ne furent portés en terre sainte, pour y attendre le jugement de Dieu, plus braves gens et meilleurs chrétiens que Jean Lenoël et son fils Désiré.

Et, tandis que les barques avec leurs patrons périssaient sur la côte, de grands navires sombraient au large, et il n'y avait de jour où l'Océan n'apportât quelque épave. Or, un matin, des enfants qui conduisaient une barque virent une figure couchée sur la mer. C'était celle de Jésus-Christ, en grandeur d'homme, sculptée dans du bois dur et peinte au naturel et qui semblait un ouvrage ancien. Le Bon Dieu flottait sur l'eau, les bras étendus. Les enfants le tirèrent à bord et le rapportèrent à Saint-Valery. Il avait le front ceint de la couronne d'épines; ses pieds et ses mains étaient percés. Mais les clous manquaient ainsi que la croix. Les bras encore ouverts pour s'offrir et bénir, il apparaissait tel que l'avaient vu Joseph d'Arimathie et les saintes femmes au moment de l'ensevelir.

Les enfants le remirent à M. le curé Truphème qui leur dit :

— Cette image du Sauveur est d'un travail antique, et celui qui la fit est mort sans doute depuis longtemps. Bien que les marchands d'Amiens et de Paris vendent aujourd'hui cent francs et même davantage des statues admirables, il faut reconnaître que les ouvriers d'autrefois avaient aussi du mérite. Mais je me réjouis surtout à la



pensée que si Jésus-Christ est venu ainsi, les bras ouverts, à Saint-Valery, c'est pour bénir la paroisse si cruellement éprouvée et annoncer qu'il a pitié des pauvres gens qui vont à la pêche au péril de leur vie. Il est le Dieu qui marchait sur les eaux et qui bénissait les filets de Céphas.

Et M. le curé Truphème, ayant fait déposer le Christ dans l'église, sur la nappe du maître-autel, s'en alla commander au charpentier Lemerre une belle croix en cœur de chêne.

Quand elle fut faite, on y attacha le Bon Dieu avec des clous tout neufs et on le dressa dans la nef, au-dessus du banc d'œuvre.

C'est alors qu'on vit que ses yeux étaient pleins de miséricorde et comme humides d'une pitié céleste.

Un des marguilliers, qui assistait à la pose du crucifix, crut voir des larmes couler sur la face divine. Le lendemain matin, quand M. le Curé entra dans l'église avec l'enfant de chœur pour dire sa messe, il fut bien surpris de trouver la croix vide au-dessus du banc d'œuvre et le Christ couché sur l'autel.

Sitôt qu'il eut célébré le saint sacrifice, il fit appeler le charpentier et lui demanda pourquoi il avait détaché le Christ de sa croix. Mais le charpentier répondit qu'il n'y avait point touché, et, après avoir interrogé le bedeau et les fabriciens, M. Truphème s'assura que personne n'était entré dans l'église depuis le moment où le Bon Dieu avait été placé sur le banc d'œuvre.

Il eut alors le sentiment que ces choses étaient merveilleuses, et il les médita avec prudence. Le dimanche

qui suivit, il en parla au prône à ses paroissiens, et il les invita à contribuer par leurs dons à l'érection d'une nouvelle croix plus belle que la première et plus digne de porter Celui qui racheta le monde.

Les pauvres pêcheurs de Saint-Valery donnèrent autant d'argent qu'ils purent, et les veuves apportèrent leur anneau. Si bien que M. Truphème put aller tout de suite à Abbeville commander une croix de bois noir, très luisant, que surmontait un écriteau avec l'inscription INRI en lettres d'or. Deux mois plus tard, on la planta à la place de la première et l'on y attacha le Christ entre la lance et l'éponge.

Mais Jésus la quitta comme l'autre, et il alla, dès la nuit, s'étendre sur l'autel.

M. le curé, en l'y retrouvant le matin, tomba à genoux et pria longtemps. Le bruit de ce miracle se répandit tout alentour, et les dames d'Amiens firent des quêtes pour le Christ de Saint-Valery. Et M. Truphème reçut de Paris de l'argent et des bijoux, et la femme du ministre de la Marine, madame Hyde de Neuville, lui envoya un cœur de diamants. En disposant de toutes ces richesses, un orfèvre de la rue Saint-Sulpice composa, en deux ans, une croix d'or et de pierreries qui fut inaugurée en grande pompe dans l'église de Saint-Valery, le deuxième dimanche après Pâques de l'année 18... Mais Celui qui n'avait pas refusé la croix douloureuse s'échappa de cette croix si riche, et alla s'étendre de nouveau sur le lin blanc de l'autel.

De peur de l'offenser, on l'y laissa, cette fois, et il y reposait depuis plus de deux ans, quand Pierre, le fils à

Pierre Caillou, vint dire à M. le curé Truphème qu'il avait trouvé sur la grève la vraie croix de Notre-Seigneur.

Pierre était un innocent, et, comme il n'avait pas assez de raison pour gagner sa vie, on lui donnait du pain, par charité; il était aimé parce qu'il ne faisait jamais de mal. Mais il tenait des propos sans suite, que personne n'écoutait.

Pourtant M. Truphème, qui ne cessait de méditer le mystère du Christ de l'Océan, fut frappé de ce que venait de dire le pauvre insensé. Il se rendit avec le bedeau et deux fabriciens à l'endroit où l'enfant disait avoir vu une croix, et il y trouva deux planches garnies de clous, que la mer avait longtemps roulées et qui vraiment formaient une croix.

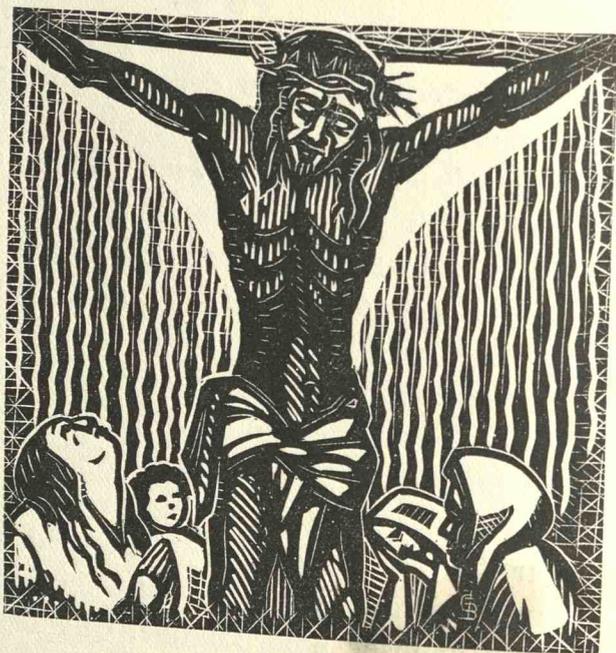
C'étaient les épaves d'un ancien naufrage. On distinguait encore sur une de ces planches deux lettres peintes en noir, un J. et un L., et l'on ne pouvait douter que ce ne fût un débris de la barque de Jean Lenoël, qui, cinq ans auparavant, avait péri en mer avec son fils Désiré.

A cette vue, le bedeau et les fabriciens se mirent à rire de l'innocent qui prenait les ais rompus d'un bateau pour la croix de Jésus-Christ. Mais M. le curé Truphème arrêta leurs moqueries. Il avait beaucoup médité et beaucoup prié depuis la venue parmi les pêcheurs du Christ de l'Océan, et le mystère de la charité infinie commençait à lui apparaître. Il s'agenouilla sur le sable, récita l'oraison pour les fidèles défunts, puis il ordonna au bedeau et aux fabriciens de porter cette épave sur leurs épaules et de la déposer dans l'église. Quand ce fut fait, il souleva le Christ de dessus l'autel, le posa sur les plan-

## LE CHRIST DE L'OcéAN

ches de la barque et l'y cloua lui-même, avec les clous que la mer avait rongés.

Par son ordre, cette croix prit, dès le lendemain, au-dessus du banc d'œuvre, la place de la croix d'or et de pierreries. Le Christ de l'Océan ne s'en est jamais détaché. Il a voulu rester sur ce bois où des hommes sont morts en invoquant son nom et le nom de sa Mère. Et là, entr'ouvrant sa bouche auguste et douloureuse, il semble dire : « Ma croix est faite de toutes les souffrances des hommes, car je suis véritablement le Dieu des pauvres et des malheureux. »



JEAN MARTEAU

## Jean Marteau

### I

#### UN RÊVE

COMME on parlait du sommeil et des songes, Jean Marteau dit qu'un rêve avait laissé une impression ineffaçable dans son cerveau.

— Était-il prophétique? demanda M. Goubin.

— Ce rêve, répondit Jean Marteau, n'a rien de remarquable en soi, pas même son incohérence. Mais j'y ai perçu des images avec une acuité douloureuse qui n'est comparable à rien. Rien au monde, rien ne me fut jamais aussi présent, aussi sensible que les visions de ce rêve. C'est par là qu'il est intéressant. Il m'a fait comprendre les illu-

sions des mystiques. Si l'esprit scientifique m'avait fait défaut, je l'aurais certainement pris pour une apocalypse et une révélation, et j'y aurais cherché les principes de ma conduite et les règles de ma vie. Je dois vous dire que je fis ce rêve dans des circonstances particulières. C'était au printemps de 1895; j'avais vingt ans. Nouveau venu à Paris, je traversais des temps difficiles. Cette nuit-là je m'étais étendu dans un taillis des bois de Versailles, sans avoir mangé depuis vingt-quatre heures. Je ne souffrais pas. J'étais dans un état de douceur et d'allégerance, traversé par moments d'une impression d'inquiétude. Et il me semblait que je ne dormais ni ne veillais. Une petite fille, une toute petite fille, en capeline bleue et en tablier blanc, marchait sur des béquilles dans une plaine, au crépuscule. Ses béquilles, à chaque pas qu'elle faisait, s'allongeaient et la soulevaient comme des échasses. Elles devinrent bientôt plus hautes que les peupliers qui bordaient la rivière. Une femme, qui vit ma surprise, me dit : « Vous ne savez donc pas que les béquilles poussent » au printemps? Mais il y a des moments où leur croissance » est d'une rapidité effrayante. »

» Un homme, dont je ne pus voir le visage, ajouta : « C'est l'heure climatérique! »

» Alors, avec un bruit faible et mystérieux qui m'effraya, les herbes se mirent à monter autour de moi. Je me levai et gagnai une plaine couverte de plantes pâles, cotonneuses et mortes. J'y rencontrai Vernaux, le seul ami que j'eusse à Paris, où il vivait aussi misérablement que moi. Nous marchâmes longtemps côte à côte, en silence. Dans le ciel, les étoiles énormes et sans

rayonnements étaient comme des disques d'or pâle.

» J'en savais la cause et je l'expliquai à Vernaux.  
« C'est un phénomène d'optique, lui dis-je. Notre œil n'est  
» pas au point. »

» Et je poursuivis, avec un soin minutieux et des peines infinies, une démonstration qui reposait principalement sur l'entière identité de l'œil humain et de la lunette astronomique.

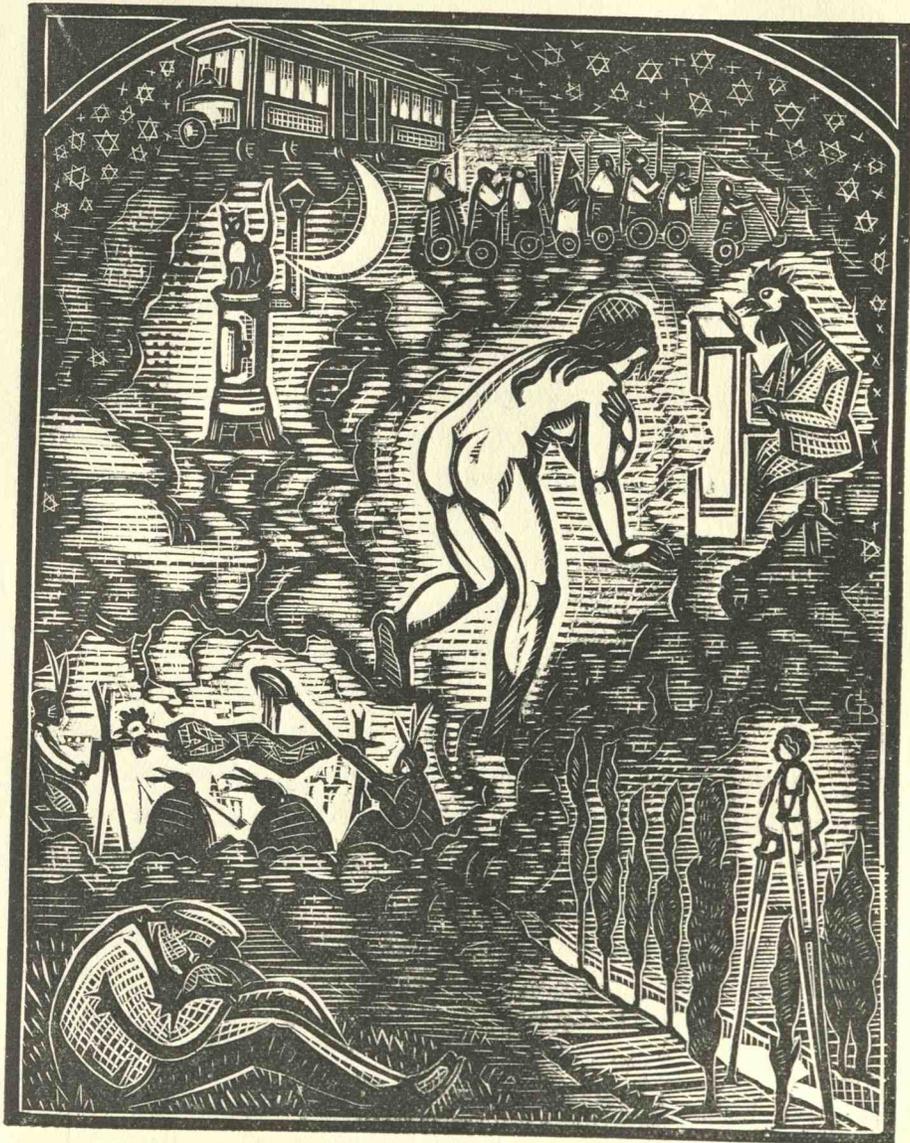
» Tandis que je le raisonnais ainsi, Vernaux trouva à terre, dans les herbes livides, un énorme chapeau noir, en forme de melon, et à côtes, avec un galon d'or et une boucle de diamants. Il me dit, en le mettant sur sa tête :  
« C'est le chapeau du lord-maire. — Évidemment, » lui répondis-je.

» Et je repris ma démonstration. Elle était si ardue, que la sueur m'en coulait du front. A tout moment j'en perdais le fil, et je recommençais indéfiniment cette phrase : « Les  
» grands sauriens qui nageaient dans les eaux chaudes  
» des mers primitives avaient l'œil construit comme une  
» lunette... »

» Je ne m'arrêtai qu'en m'apercevant que Vernaux avait disparu. Je le retrouvai bientôt dans un pli de terrain. Il était à la broche, sur un feu de broussailles. Des Indiens, les cheveux noués au sommet de la tête, l'arrosaient avec une longue cuiller et tournaient la broche. Vernaux me dit d'une voix claire : « Mélanie est venue. »

» Je m'aperçus seulement alors qu'il avait une tête et un cou de poulet. Mais je ne pensais plus qu'à trouver Mélanie que, par illumination soudaine, je savais être la plus belle des femmes. Je courus, et, ayant atteint l'orée d'un

bois, je vis, à la clarté de la lune, une forme blanche qui fuyait. Des cheveux d'un roux magnifique coulaient sur sa nuque. Une lueur argentée caressait ses épaules, une ombre bleue emplissait le creux qui partageait son dos étincelant; et les fossettes de ses reins, qui s'élevaient et s'abaissaient à chacun de ses pas, souriaient d'un divin sourire. Je voyais distinctement l'ombre azurée croître et décroître au creux du jarret, selon que la jambe était tendue ou pliée. Je remarquai aussi la plante rose de ses pieds. Je la poursuivis longtemps sans fatigue et d'un pas léger comme le vol d'un oiseau. Mais une ombre épaisse la voilait, et sa fuite incessante me conduisit dans un chemin si étroit qu'un petit poêle de fonte le barrait entièrement. C'était un de ces poêles à longs tuyaux coudés qu'on met dans les ateliers. Il était chauffé à blanc. La porte était incandescente et la fonte rougissait tout autour. Un chat à poil ras se tenait assis dessus et me regardait. En approchant, j'aperçus par les fentes de sa peau grillée une pâte ardente de fer fondu qui remplissait son corps. Il miaulait et je compris qu'il me demandait de l'eau. Pour en trouver, je descendis la pente d'un bois frais, planté de frênes et de bouleaux. Un ruisseau y coulait, au fond d'une ravine. Mais des blocs de grès et des touffes de chênes nains le surplombaient et je ne pouvais en approcher. Tandis que je me laissais glisser sur une pierre moussue, mon bras gauche se détacha de mon épaule sans blessure ni douleur. Je le pris dans ma main droite. Il était insensible et froid; son contact me fut désagréable. Je fis cette réflexion que maintenant j'étais exposé à le perdre et que c'était pour le reste de



ma vie un pénible assujettissement que de veiller sans cesse à sa conservation. Je me promis de faire une boîte en ébène pour le renfermer quand je ne m'en servirais pas. Comme j'avais très froid dans ce creux humide, j'en sortis par un sentier rustique qui me mena sur un plateau battu des vents, où tous les arbres étaient douloureusement courbés. Là, par un chemin jaune, passait une procession. Elle était rustique, humble, toute semblable à la procession des Rogations dans le village de Brécé, que notre maître, monsieur Bergeret, connaît bien. Le clergé, les confréries, les fidèles n'offraient rien de singulier, à cela près qu'aucun n'avait de pieds et qu'ils allaient tous sur de petites roulettes. Je reconnus sous le dais monsieur l'abbé Lantaigne, devenu curé de village et qui pleurait des larmes de sang. Je voulus lui crier : « Je suis ministre » plénipotentiaire. » Mais la voix s'arrêta dans ma gorge, et une grande ombre, descendue sur moi, me fit lever la tête. C'était une des béquilles de la petite boiteuse. Elles montaient maintenant à mille mètres dans le ciel, et j'aperçus l'enfant comme un point noir devant la lune. Les étoiles avaient grandi encore et pâli, et je distinguai parmi elles trois planètes dont la forme sphérique apparaissait nettement à l'œil. Je crus même reconnaître quelques taches à leur surface. Mais ces taches ne correspondaient pas aux dessins de Mars, de Jupiter et de Saturne que j'avais vus naguère dans les livres d'astronomie.

» Mon ami Vernaux s'étant approché de moi, je lui demandai s'il ne voyait pas les canaux de la planète Mars. « Le ministère est renversé, » me dit-il.

» Il ne portait plus trace de la broche dont je l'avais vu transpercé, mais il avait sa tête et son cou de poulet, et il était ruisselant de sauce. J'éprouvais un besoin irrésistible de lui exposer ma théorie optique, et de reprendre mon raisonnement au point où je l'avais laissé. « Les grands sauriens, lui dis-je, qui nageaient dans » les eaux chaudes des mers primitives avaient l'œil » construit comme une lunette... »

» Au lieu de m'écouter, il se mit à un lutrin, qui se trouvait dans la campagne, ouvrit un antiphonaire et se mit à chanter comme un coq.

» Impatienté, je lui tournai le dos et sautai dans un tram qui passait. Je trouvai dedans une vaste salle à manger, semblable à celles des grands hôtels et des transatlantiques. Elle était couverte de cristaux et de fleurs. Des femmes décolletées et des hommes en habit étaient assis autour à perte de vue, devant des candélabres et des lustres qui formaient une perspective infinie de lumière. Un maître d'hôtel me présenta des viandes dont je pris ma part. Mais elles exhalaient une odeur fétide, et le morceau que je portai à ma bouche me souleva le cœur. D'ailleurs *je n'avais pas faim*. Les convives quittèrent la table sans que j'eusse avalé une bouchée. Tandis que les valets emportaient les flambeaux, Vernaux s'approcha de moi et me dit : « Tu n'as pas vu la dame décolletée » qui était assise près de toi? C'était Mélanie. Regarde. »

» Et il me montra par la portière des épaules baignées d'une lumière blanche dans la nuit, sous les arbres. Je sautai dehors, je m'élançai à la poursuite de la forme charmante. Cette fois, je l'approchai, je l'effleurai. Je

sentis un moment palpiter sous mes doigts une chair délicate. Mais elle glissa entre mes bras, et j'embrassai des ronces.

» Voilà mon rêve.

— Il est vrai qu'il est triste, dit M. Bergeret, en empruntant son langage à la simple Stratonice ;

La vision de soi peut faire quelque horreur.



## II

### LA LOI EST MORTE MAIS LE JUGE EST VIVANT

**Q**UELQUES jours après, dit Jean Marteau, il m'arriva de coucher dans un taillis du bois de Vincennes. Je n'avais pas mangé depuis trente-six heures.

M. Goubin essuya les verres de son lorgnon. Il avait les yeux tendres et le regard dur. Il examina minutieusement Jean Marteau et lui dit d'un ton de reproche :

— Comment? cette fois encore vous n'aviez pas mangé depuis vingt-quatre heures?

— Cette fois encore, répondit Jean Marteau; je n'avais pas mangé depuis vingt-quatre heures. Mais j'avais tort.

Il n'est pas convenable de manquer de pain. C'est une incorrection. La faim devrait être un délit comme le vagabondage. Mais en fait les deux délits se confondent et l'article 269 punit de trois à six mois de prison les gens qui n'ont pas de moyens de subsistance. Le vagabondage, dit le Code, est l'état des vagabonds, des gens sans aveu, qui n'ont ni domicile certain, ni moyens de subsistance et qui n'exercent habituellement aucun métier, aucune profession. Ce sont de grands coupables.

— Il est remarquable, dit M. Bergeret, que l'état de ces vagabonds, passibles de six mois de prison et de dix ans de surveillance, est précisément celui où le bon saint François mit ses compagnons, à Sainte-Marie-des-Anges, et les filles de sainte Claire, saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue, s'ils venaient prêcher aujourd'hui à Paris, risqueraient fort d'aller dans le panier à salade au dépôt de la Préfecture. Ce que j'en dis n'est pas pour dénoncer à la police les moines mendiants qui pullulent maintenant et trublionnent chez nous. Ceux-là ont des moyens d'existence et ils exercent tous les métiers.

— Ils sont respectables puisqu'ils sont riches, dit Jean Marteau, et la mendicité n'est interdite qu'aux pauvres. Si j'avais été trouvé sous mon arbre, j'aurais été mis en prison, et c'eût été justice. Ne possédant rien, j'étais un ennemi présumé de la propriété, et il est juste de défendre la propriété contre ses ennemis. La tâche auguste du juge est d'assurer à chacun ce qui lui revient, au riche sa richesse et au pauvre sa pauvreté.

— J'ai médité la philosophie du droit, dit M. Bergeret, et j'ai reconnu que toute la justice sociale reposait sur

ces deux axiomes : le vol est condamnable; le produit du vol est sacré. Ce sont là les principes qui assurent la sécurité des individus et maintiennent l'ordre dans l'État. Si l'un de ces principes tutélaires était méconnu, la société tout entière s'écroulerait. Ils furent établis au commencement des âges. Un chef vêtu de peaux d'ours, armé d'une hache de silex et d'une épée en bronze, rentra avec ses compagnons dans l'enceinte de pierres où les enfants de la tribu étaient renfermés avec les troupeaux des femmes et des rennes. Ils ramenaient les jeunes filles et les jeunes garçons de la tribu voisine et rapportaient des pierres tombées du ciel, qui étaient précieuses parce qu'on en faisait des épées qui ne pliaient pas. Le chef monta sur un tertre, au milieu de l'enceinte, et dit : « Ces esclaves et ce fer, que j'ai pris à des hommes faibles » et méprisables, sont à moi. Quiconque étendra la main » dessus sera frappé de ma hache. » Telle est l'origine des lois. Leur esprit est antique et barbare. Et c'est parce que la justice est la consécration de toutes les injustices, qu'elle rassure tout le monde.

» Un juge peut être bon, car les hommes ne sont pas tous méchants; la loi ne peut pas être bonne, parce qu'elle est antérieure à toute idée de bonté. Les changements qu'on y a apportés dans la suite des âges n'ont pas altéré son caractère originel. Les juristes l'ont rendue subtile et l'ont laissée barbare. C'est à sa férocité même qu'elle doit d'être respectée et de paraître auguste. Les hommes sont enclins à adorer les dieux méchants, et ce qui n'est point cruel ne leur semble point vénérable. Les justiciables croient à la justice des lois. Ils n'ont point une autre

morale que les juges, et ils pensent comme eux qu'une action punie est une action punissable. J'ai été souvent touché de voir, en police correctionnelle ou en Cour d'assises, que le coupable et le juge s'accordent parfaitement sur les idées de bien et de mal. Ils ont les mêmes préjugés, et une morale commune.

— Il n'en saurait être autrement, dit Jean Marteau. Un malheureux qui a volé à un étalage une saucisse ou une paire de souliers n'a pas pour cela pénétré d'un regard profond et d'un esprit intrépide les origines du droit et les fondements de la justice. Et ceux qui, comme nous, n'ont pas craint de voir la consécration de la violence et de l'iniquité à l'origine des Codes, ceux-là sont incapables de voler un centime.

— Mais enfin, dit M. Goubin, il y a des lois justes.

— Croyez-vous? demanda Jean Marteau.

— Monsieur Goubin a raison, dit M. Bergeret. Il y a des lois justes. Mais la loi, étant instituée pour la défense de la société, ne saurait être, dans son esprit, plus équitable que cette société. Tant que la société sera fondée sur l'injustice, les lois auront pour fonction de défendre et de soutenir l'injustice. Et elles paraîtront d'autant plus respectables qu'elles seront plus injustes. Remarquez aussi qu'anciennes pour la plupart, elles représentent non pas tout à fait l'iniquité présente, mais une iniquité passée, plus rude et plus grossière. Ce sont des monuments des âges mauvais, qui subsistent dans des jours plus doux.

— Mais on les corrige, dit M. Goubin.

— On les corrige, répondit M. Bergeret. La Chambre et le Sénat y travaillent quand ils n'ont pas autre

chose à faire. Mais le fond subsiste : il est âpre. A vrai dire, je ne craindrais pas beaucoup les mauvaises lois si elles étaient appliquées par de bons juges. La loi est inflexible, dit-on. Je ne le crois pas. Il n'y a point de texte qui ne se laisse solliciter. La loi est morte. Le magistrat est vivant; c'est un grand avantage qu'il a sur elle. Malheureusement il n'en use guère. D'ordinaire, il se fait plus mort, plus froid, plus insensible que le texte qu'il applique. Il n'est point humain; il n'a point de pitié. L'esprit de caste étouffe en lui toute sympathie humaine.

» Je ne parle ici que des magistrats honnêtes.

— C'est le plus grand nombre, dit M. Goubin.

— C'est le plus grand nombre, répondit M. Bergeret, si nous considérons la probité vulgaire et la morale commune. Mais est-ce assez que d'être à peu près un honnête homme pour exercer sans erreurs et sans abus le pouvoir monstrueux de punir? Le bon juge devrait unir l'esprit philosophique à la simple bonté. C'est beaucoup demander à un homme qui fait sa carrière et veut avancer. Sans compter que, s'il fait paraître une morale supérieure à celle de son temps, il sera odieux à ses confrères et soulèvera l'indignation générale. Car nous appelons immoralité toute morale qui n'est point la nôtre. Tous ceux qui ont apporté un peu de bonté nouvelle au monde essayèrent le mépris des honnêtes gens. C'est bien ce qui est arrivé au président Magnaud.

» J'ai là ses jugements réunis en un petit volume et commentés par Henry Leyret. Ces jugements, quand ils furent prononcés, indignèrent les magistrats austères et les législateurs vertueux. Ils témoignent de l'esprit le

plus élevé et de l'âme la plus tendre. Ils sont pleins de pitié, ils sont humains, ils sont vertueux. On estima dans la magistrature que le président Magnaud n'avait pas l'esprit juridique, et les amis de monsieur Méline l'accusèrent de ne point assez respecter la propriété. Et il est vrai que les « attendus » dont s'appuient les jugements de monsieur le président Magnaud sont singuliers; car on y rencontre à chaque ligne les pensées d'un esprit libre et les sentiments d'un cœur généreux.

M. Bergeret, prenant sur la table un petit volume rouge, le feuilleta et lut :

*« La probité et la délicatesse sont deux vertus infiniment plus faciles à pratiquer quand on ne manque de rien, que lorsqu'on est dénué de tout. »*

\*  
\* \*

*« Ce qui ne peut être évité ne saurait être puni. »*

\*  
\* \*

*« Pour équitablement apprécier le délit de l'indigent, le juge doit, pour un instant, oublier le bien-être dont il jouit, afin de s'identifier autant que possible avec la situation lamentable de l'être abandonné de tous. »*

\*  
\* \*

*« Le souci du juge, dans son interprétation de la loi, ne doit pas être seulement limité au cas spécial qui lui est soumis,*

JEAN MARTEAU

*mais s'étendre encore aux conséquences bonnes ou mauvaises que peut produire sa sentence dans un intérêt plus général. »*

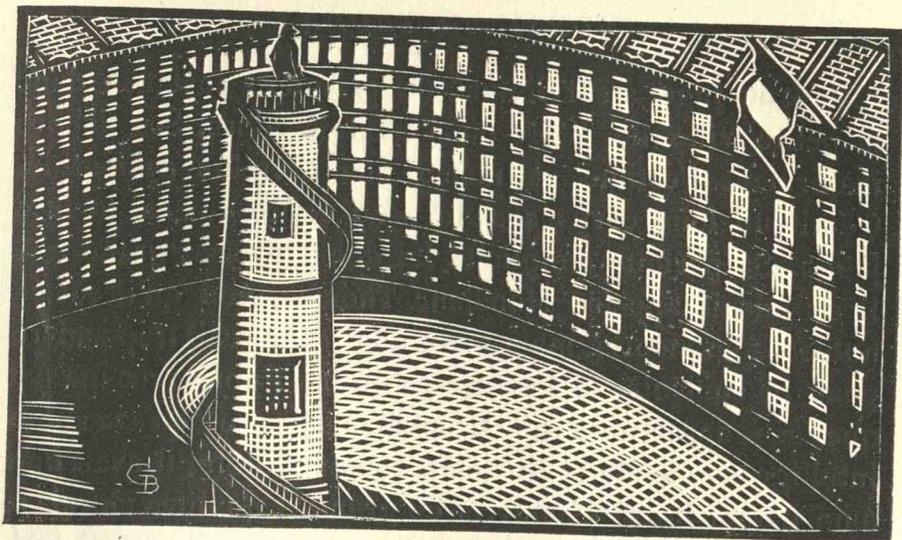
\*  
\* \*

*« C'est l'ouvrier seul qui produit, et qui expose sa santé ou sa vie au profit exclusif du patron, lequel ne peut compromettre que son capital. »*

— Et j'ai cité presque au hasard, ajouta M. Bergeret en fermant le livre. Voilà des paroles nouvelles et qui rendent le son d'une grande âme!



MONSIEUR THOMAS



## Monsieur Thomas

**J'**AI connu un juge austère. Il s'appelait Thomas de Maulan et était de petite noblesse provinciale. Il s'était destiné à la magistrature sous le septennat du maréchal de Mac-Mahon, dans l'espoir de rendre un jour la justice au nom du Roi. Il avait des principes qu'il pouvait croire inébranlables, ne les ayant jamais remués. Dès qu'on remue un principe, on trouve quelque chose dessous, et l'on s'aperçoit que ce n'était pas un principe. Thomas de Maulan tenait soigneusement à l'abri de sa curiosité ses principes religieux et ses principes sociaux.

## MONSIEUR THOMAS

Il était juge au Tribunal de première instance dans la petite ville de X\*\*\*, où j'habitais alors. Ses dehors inspiraient l'estime et même une certaine sympathie. C'était un long corps sec, la peau collée aux os, la face jaune. Sa parfaite simplicité lui donnait assez grand air. Il se faisait appeler Monsieur Thomas, non qu'il eût sa noblesse en mépris, mais parce qu'il se jugeait trop pauvre pour la soutenir. Je l'ai assez pratiqué pour reconnaître que ses apparences ne trompaient pas et qu'avec une intelligence étroite et un tempérament faible, il avait une âme haute. Je lui découvris de grandes qualités morales. Mais, ayant eu occasion d'observer comment il remplissait ses fonctions de magistrat instructeur et de juge, je m'aperçus que sa probité même et l'idée qu'il se faisait de son devoir le rendaient inhumain, et parfois lui ôtaient toute clairvoyance. Comme il était d'une piété extrême, l'idée de péché et d'expiation dominait dans son esprit, sans qu'il en eût conscience, l'idée de délit et de peine, et il était visible qu'il punissait les coupables avec l'agréable idée de les purifier. Il considérait la justice humaine comme une image affaiblie mais belle encore de la justice divine. On lui avait appris dans son enfance que la souffrance est bonne, qu'elle a par elle-même un mérite, des vertus, qu'elle est expiatrice. Il le croyait fermement et il estimait que la souffrance est due à quiconque a failli. Il aimait à châtier. C'était l'effet de sa bonté. Accoutumé à rendre grâces à Dieu qui lui envoyait des maux de dents et des coliques hépatiques en punition du péché d'Adam et pour son salut éternel, il accordait aux rôdeurs et aux vagabonds la prison et

l'amende comme un bienfait et comme un secours. Il tirait de son catéchisme la philosophie des lois, et il était impitoyable par droiture et simplicité d'esprit. On ne peut pas dire qu'il fût cruel. Mais, n'étant pas sensuel, il n'était pas non plus sensible. Il ne se faisait pas de la souffrance humaine une idée concrète et physique. Il s'en faisait une idée purement morale et dogmatique. Il avait pour le système cellulaire une prédilection un peu mystique, et ce n'est pas sans quelque joie de son cœur et de ses yeux qu'un jour il me montra une belle prison qu'on venait de bâtir dans son ressort : une chose blanche, propre, muette, terrible ; des cellules en cercle, et le gardien au centre dans un phare. Cela vous avait l'air d'un laboratoire établi par des fous pour fabriquer des fous. Et ce sont bien des fous sinistres, que ces inventeurs du système cellulaire qui pour moraliser un malfaiteur le soumettent à un régime qui le rend stupide ou furieux. Monsieur Thomas en jugeait autrement. Il regardait en silence avec satisfaction ces atroces cellules. Il avait son idée de derrière la tête : il pensait que le prisonnier n'est jamais seul puisque Dieu est avec lui. Et son regard tranquille et satisfait disait : « J'en ai mis là cinq ou six tout seuls en face de leur Créateur et Souverain Juge. Il n'y a pas au monde de sort plus enviable que le leur. »

Ce magistrat fut chargé d'instruire plusieurs affaires, et entre autres celle d'un instituteur. L'enseignement laïque et l'enseignement congréganiste étaient alors en guerre déclarée. Les républicains ayant dénoncé l'ignorance et la brutalité des Frères, le journal clérical de la région

## MONSIEUR THOMAS

accusa un instituteur laïque d'avoir assis un enfant sur un poêle rouge. Cette accusation trouva crédit dans l'aristocratie rurale. On rapporta le fait avec des détails révoltants et la rumeur publique éveilla l'attention de la justice. M. Thomas, qui était honnête homme, n'aurait jamais obéi à ses passions, s'il avait su que c'étaient des passions. Mais il les prenait pour des devoirs, parce qu'elles étaient religieuses. Il crut de son devoir d'accueillir les plaintes portées contre l'école sans Dieu, et il ne s'aperçut pas de son extrême promptitude à les accueillir. Je dois dire qu'il instruisit l'affaire avec un soin minutieux et des peines infinies. Il l'instruisit selon les méthodes ordinaires à la justice, et il en obtint de merveilleux résultats. Trente enfants de l'école, curieusement interrogés, lui répondirent mal d'abord, mieux ensuite, très bien enfin. Après un mois d'interrogations, ils répondaient si bien qu'ils faisaient tous la même réponse. Les trente dépositions concordaient, elles étaient identiques, littéralement semblables, et ces enfants qui, le premier jour, disaient n'avoir rien vu, déclaraient maintenant d'une voix claire, en employant tous exactement les mêmes mots, que leur petit camarade avait été assis, le derrière nu, sur un poêle rouge. M. le juge Thomas se félicitait d'un si beau succès, quand l'instituteur établit sur des preuves irréfutables qu'il n'y avait jamais eu de poêle dans l'école. M. Thomas eut alors quelque soupçon que les enfants mentaient. Mais ce dont il ne s'aperçut point, c'est qu'il leur avait lui-même, sans le vouloir, dicté et appris par cœur leur témoignage.

L'affaire se termina par une ordonnance de non-lieu.

L'instituteur fut renvoyé chez lui après une sévère admonestation du juge, qui lui conseilla vivement de refréner à l'avenir ses instincts brutaux. Les petits enfants des Frères vinrent faire des charivaris devant son école désertée. Quand il sortait de sa maison, on lui criait : « Oh! eh! Grille-Cul! » et on lui jetait des pierres. M. l'inspecteur primaire, instruit de cet état de choses, fit un rapport constatant que cet instituteur n'avait pas d'autorité sur ses élèves et concluant à son déplacement immédiat. Il fut envoyé dans un village où l'on parle un patois qu'il ne comprend pas. Il y est appelé Grille-Cul. C'est le seul terme français qu'on y sache.

Dans la fréquentation de M. Thomas, j'ai appris comment il se fait que les témoignages recueillis par un magistrat instructeur sont tous du même style. Il me reçut dans son cabinet pendant qu'assisté de son greffier, il interrogeait un témoin. Je pensai me retirer, mais il me pria de rester, ma présence n'étant nuisible en rien à la bonne administration de la justice.

Je m'assis dans un coin et j'entendis les questions et les réponses :

— Duval, vous avez vu le prévenu à six heures du soir?

— C'est-à-dire, monsieur le juge, que ma femme était à la fenêtre. Alors elle m'a dit : « Voilà Socquardot qui » passe! »

— Sa présence sous vos fenêtres lui semblait de nature à être remarquée, puisqu'elle a pris soin de vous la signaler expressément. Et les allures du prévenu vous parurent suspectes?

— Je vais vous dire, monsieur le juge. Ma femme m'a

dit : « Voilà Socquardot qui passe ! » Alors j'ai regardé et j'ai dit : « Effectivement ! C'est Socquardot ! »

— C'est cela ! Greffier, écrivez : « A six heures de » relevée, les époux Duval aperçurent le prévenu qui rôdait » autour de la maison avec des allures suspectes. »

M. Thomas fit encore quelques questions au témoin, qui était journalier de son état ; il recueillit les réponses et en dicta au greffier la traduction en jargon judiciaire. Puis le témoin entendit la lecture de sa déposition, signa, salua et se retira.

— Pourquoi, demandai-je alors, ne recueillez-vous pas les dépositions telles qu'elles vous sont apportées, au lieu de les traduire dans une langue qui n'est pas celle du témoin ?

M. Thomas me regarda avec surprise et me répondit avec tranquillité :

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Je recueille les dépositions aussi fidèlement que possible. Tous les magistrats en font autant. Et l'on ne cite pas, dans les annales de la magistrature, un seul exemple d'une déposition altérée ou tronquée par un juge. Si, conformément à l'usage constant de mes collègues, je modifie les termes mêmes employés par les témoins, c'est que les témoins, comme ce Duval que vous venez d'entendre, s'expriment mal et qu'il serait contraire à la dignité de la justice de recueillir des termes incorrects, bas, et souvent grossiers, quand il n'y a pas nécessité à le faire. Mais je crois que vous ne vous rendez pas un compte exact, cher monsieur, des conditions dans lesquelles se fait une instruction judiciaire. Il ne faut pas perdre de vue l'objet même que se

propose le magistrat en recueillant et en groupant les témoignages. Il doit non seulement s'éclairer, mais éclairer le tribunal. Il ne suffit pas que la lumière se fasse dans son esprit : il faut qu'il la fasse dans l'esprit des juges. Il importe donc qu'il mette en évidence les charges qui parfois sont dissimulées dans le récit équivoque ou diffus d'un témoin comme dans les réponses ambiguës du prévenu. S'ils étaient enregistrés sans ordre ni méthode, les témoignages les plus probants paraîtraient faibles, et la plupart des coupables échapperaient au châtement.

— Mais ce procédé qui consiste à préciser la pensée flottante des témoins, ce procédé, demandai-je, n'est-il pas dangereux?

— Il le serait si les magistrats n'étaient pas consciencieux. Mais je n'ai pas encore connu un seul magistrat qui n'eût pas une haute conscience de ses devoirs. Et pourtant j'ai siégé à côté de protestants, de déistes et de juifs. Mais ils étaient magistrats.

— Du moins, monsieur Thomas, votre manière de faire a-t-elle cet inconvénient que le témoin, quand vous lui lisez sa déposition, ne peut guère la comprendre, puisque vous y avez introduit des termes dont il n'a pas l'usage et dont le sens lui échappe. Que représente à ce journalier votre expression d' « allures suspectes »?

Il me répondit vivement :

— J'y ai pensé, et je prends contre ce danger des précautions minutieuses. Je vais vous en donner un exemple. Il y a peu de temps, un témoin d'une intelligence assez bornée, et dont la moralité m'est inconnue, me parut inattentif à la lecture que le greffier lui donna de

sa propre déposition. Je lui en fis faire une seconde lecture, après l'avoir invité à y prêter une attention soutenue. Je crus voir qu'il n'en fit rien. C'est alors que j'usai d'un stratagème pour l'amener à une plus juste appréciation de son devoir et de sa responsabilité. Je dictai au greffier une dernière phrase qui contredisait toutes les précédentes. Et j'invitai le témoin à signer. Au moment où il posait la plume sur le papier, je lui arrêtai le bras : « Malheureux ! m'écriai-je, vous allez signer une » déclaration contraire à celle que vous venez de faire et » accomplir ainsi une action criminelle. »

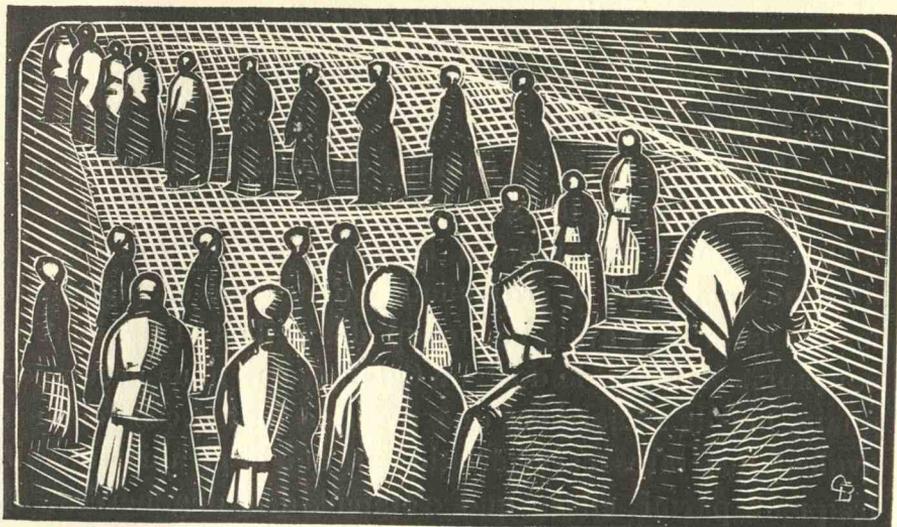
— Eh bien ! que vous dit-il ?

— Il me répondit piteusement : « Monsieur le juge, » vous êtes plus instruit que moi, vous devez savoir mieux » que moi ce qu'il fallait écrire. » Vous voyez, ajouta M. Thomas, qu'un juge soucieux de bien remplir sa fonction se garde de toute cause d'erreur. Croyez-le bien, cher monsieur, l'erreur judiciaire est un mythe.



# VOL DOMESTIQUE

*A Henri Monod.*



## Vol domestique

**I**L y a environ dix ans, peut-être plus, peut-être moins, je visitai une prison de femmes. C'était un ancien château construit sous Henri IV et dont les hauts toits d'ardoise dominaient une sombre petite ville du Midi, au bord d'un fleuve. Le directeur de cette prison touchait à l'âge de la retraite; il portait une perruque noire et une barbe blanche. C'était un directeur extraordinaire. Il pensait par lui-même et avait des sentiments humains. Il ne se faisait pas d'illusions sur la moralité de ses trois cents pensionnaires, mais il n'estimait pas qu'elle fût bien au-

dessous de la moralité de trois cents femmes prises au hasard dans une ville.

— Il y a de tout ici comme ailleurs, semblait-il me dire de son regard doux et las.

Quand nous traversâmes la cour, une longue file de détenues achevait la promenade silencieuse et regagnait les ateliers. Il y avait beaucoup de vieilles, l'air brut et sournois. Mon ami le docteur Cabane, qui nous accompagnait, me fit remarquer que presque toutes ces femmes avaient des tares caractéristiques, que le strabisme était fréquent parmi elles, que c'étaient des dégénérées, et qu'il s'en trouvait bien peu qui ne fussent marquées des stigmates du crime, ou tout au moins du délit.

Le directeur secoua lentement la tête. Je vis bien qu'il n'était guère accessible aux théories des médecins criminalistes et qu'il demeurait persuadé que dans notre société les coupables ne sont pas toujours très différents des innocents.

Il nous mena dans les ateliers. Nous vîmes les boulangères, les blanchisseuses, les lingères à l'ouvrage. Le travail et la propreté mettaient là presque un peu de joie. Le directeur traitait toutes ces femmes avec bonté. Les plus stupides et les plus méchantes ne lui faisaient pas perdre sa patience ni sa bienveillance. Il estimait qu'on doit passer bien des choses aux personnes avec lesquelles on vit, qu'il ne faut pas trop demander même à des délinquantes et à des criminelles ; et, contrairement à l'usage, il n'exigeait pas des voleuses et des entremetteuses qu'elles fussent parfaites parce qu'elles étaient punies. Il ne croyait guère à l'efficacité morale des châti-

ments, et il désespérait de faire de la prison une école de vertu. Ne pensant pas qu'on rend les gens meilleurs en les faisant souffrir, il épargnait le plus qu'il pouvait les souffrances à ces malheureuses. Je ne sais s'il avait des sentiments religieux, mais il n'attachait aucune signification morale à l'idée d'expiation.

— J'interprète le règlement, me dit-il, avant de l'appliquer. Et je l'explique moi-même aux détenues. Le règlement prescrit, par exemple, le silence absolu. Or, si elles gardaient absolument le silence, elles deviendraient toutes idiotes ou folles. Je pense, je dois penser, que ce n'est pas cela que veut le règlement. Je leur dis : le règlement vous ordonne de garder le silence. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que les surveillantes ne doivent pas vous entendre. Si l'on vous entend, vous serez punies ; si l'on ne vous entend pas, on n'a pas de reproche à vous faire. Je n'ai pas à vous demander compte de vos pensées. Si vos paroles ne font pas plus de bruit que vos pensées, je n'ai pas à vous demander compte de vos paroles. Ainsi averties, elles s'étudient à parler sans pour ainsi dire proférer de sons. Elles ne deviennent pas folles et la règle est suivie.

Je lui demandai si ses supérieurs hiérarchiques approuvaient cette interprétation du règlement.

Il me répondit que les inspecteurs lui faisaient souvent des reproches ; qu'alors il les conduisait jusqu'à la porte extérieure et leur disait : « Vous voyez cette grille ; elle est en bois. Si l'on enfermait ici des hommes, au bout de huit jours il n'en resterait pas un. Les femmes n'ont pas l'idée de s'évader. Mais il est prudent de ne pas les ren-

dre enragées. Le régime de la prison n'est pas déjà très favorable à leur santé physique et morale. Je ne me charge plus de les garder si vous leur imposez la torture du silence. »

L'infirmierie et les dortoirs, que nous visitâmes ensuite, étaient installés dans de grandes salles blanchies à la chaux, et qui ne gardaient plus de leur antique splendeur que des cheminées monumentales de pierre grise et de marbre noir surmontées de pompeuses Vertus en ronde bosse. Une Justice, sculptée vers 1600 par quelque artiste flamand italianisé, la gorge libre et la cuisse hors de sa tunique fendue, tenait d'un bras gras ses balances affolées dont les plateaux se choquaient comme des cymbales. Cette déesse tournait la pointe de son glaive contre une petite malade couchée dans un lit de fer, sur un matelas aussi mince qu'une serviette pliée. On eût dit un enfant.

— Eh bien! cela va mieux? demanda le docteur Cabane.

— Oh! oui, monsieur, beaucoup mieux.

Et elle sourit.

— Allons, soyez bien sage, et vous guérirez.

Elle regarda le médecin avec de grands yeux pleins de joie et d'espérance.

— C'est qu'elle a été bien malade, cette petite, dit le docteur Cabane.

Et nous passâmes.

— Pour quel délit a-t-elle été condamnée?

— Ce n'est pas pour un délit, c'est pour un crime.

— Ah!

— Infanticide.

Au bout d'un long corridor, nous entrâmes dans une petite pièce assez gaie, toute garnie d'armoires, et dont les fenêtres, qui n'étaient pas grillées, donnaient sur la campagne. Là, une jeune femme, fort jolie, écrivait devant un bureau. Debout, près d'elle, une autre, très bien faite, cherchait une clé dans un trousseau pendu à sa ceinture. J'aurais cru volontiers que ce fussent les filles du directeur. Il m'avertit que c'étaient deux détenues.

— Vous n'avez pas vu qu'elles ont le costume de la maison?

Je ne l'avais pas remarqué, sans doute parce qu'elles ne le portaient pas comme les autres.

— Leurs robes sont mieux faites et leurs bonnets, plus petits, laissent voir leurs cheveux.

— C'est, me répondit le vieux directeur, qu'il est bien difficile d'empêcher une femme de montrer ses cheveux, quand ils sont beaux. Celles-ci sont soumises au régime commun et astreintes au travail.

— Que font-elles?

— L'une est archiviste et l'autre bibliothécaire.

Il n'y avait pas besoin de le demander : c'étaient deux « passionnelles. » Le directeur ne nous cacha pas qu'aux délinquantes il préférait les criminelles.

— J'en sais, dit-il, qui sont comme étrangères à leur crime. Ce fut un éclair dans leur vie. Elles sont capables de droiture, de courage et de générosité. Je n'en dirais pas autant de mes voleuses. Leurs délits, qui restent médiocres et vulgaires, forment le tissu de leur existence. Elles sont incorrigibles. Et cette bassesse, qui leur fit commettre des actes répréhensibles, se retrouve à tout

instant dans leur conduite. La peine qui les atteint est relativement légère et, comme elles ont peu de sensibilité physique et morale, elles la supportent le plus souvent avec facilité.

» Ce n'est pas à dire, ajouta-t-il vivement, que ces malheureuses soient toutes indignes de pitié et ne méritent point qu'on s'intéresse à elles. Plus je vis, plus je m'aperçois qu'il n'y a pas de coupables et qu'il n'y a que des malheureux.

Il nous fit entrer dans son cabinet et donna à un surveillant l'ordre de lui amener la détenue 503.

— Je vais, nous dit-il, vous donner un spectacle que je n'ai point préparé, je vous prie de le croire, et qui vous inspirera sans doute des réflexions neuves sur les délits et les peines. Ce que vous allez voir et entendre, je l'ai vu et entendu cent fois dans ma vie.

Une détenue, accompagnée d'une surveillante, entra dans le cabinet. C'était une jeune paysanne assez jolie, l'air simple, nice et doux.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, lui dit le directeur. Monsieur le Président de la République, instruit de votre bonne conduite, vous remet le reste de votre peine. Vous sortirez samedi.

Elle écoutait, la bouche entr'ouverte, les mains jointes sur le ventre. Mais les idées n'entraient pas vite dans sa tête.

— Vous sortirez samedi prochain de cette maison. Vous serez libre.

Cette fois elle comprit, ses mains se soulevèrent dans un geste de détresse, ses lèvres tremblèrent :

## VOL DOMESTIQUE

— C'est-il vrai qu'il faut que je m'en aille? Alors qu'est-ce que je vas devenir? Ici j'étais nourrie, vêtue, et tout. Est-ce que vous pourriez pas le dire à ce bon monsieur, qu'il vaut mieux que je reste où je suis?

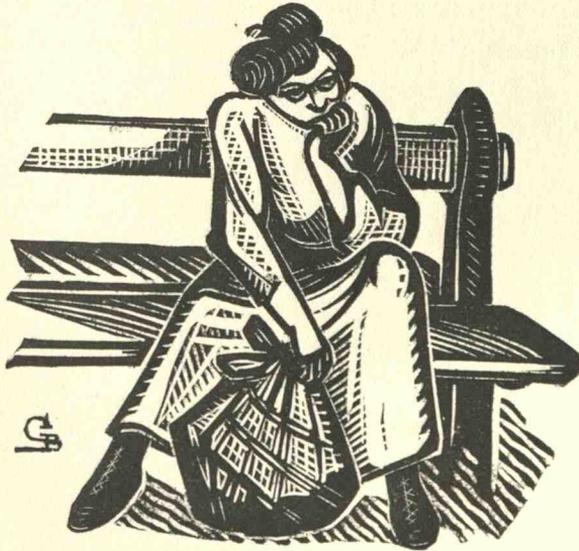
Le directeur lui représenta avec une douce fermeté qu'elle ne pouvait refuser la grâce qui lui était faite; puis il l'avertit qu'à son départ elle recevrait une certaine somme, dix ou douze francs.

Elle sortit en pleurant.

Je demandai ce qu'elle avait fait, celle-là.

Il feuilleta un registre :

— 503. Elle était servante chez des cultivateurs... Elle a volé un jupon à ses maîtres... Vol domestique... Vous savez, la loi punit sévèrement le vol domestique.



EDMÉE  
OU  
LA CHARITÉ BIEN PLACÉE

*A H. Harduin.*

Edmée  
ou  
la Charité bien placée

**H**ORTEUR, le fondateur de l'*Étoile*, le directeur politique et littéraire de la *Revue Nationale* et du *Nouveau Siècle illustré*, Horteur, m'ayant reçu dans son cabinet, me dit du fond de son siège directorial :

— Mon bon Marteau, faites-moi un conte pour mon numéro exceptionnel du *Nouveau Siècle*. Trois cents lignes, à l'occasion du « jour de l'an. » Quelque chose de bien vivant, avec un parfum d'aristocratie.

Je répondis à Horteur que je n'étais pas bon, au sens du moins où il le disait, mais que je lui donnerais volontiers un conte.

— J'aimerais bien, me dit-il, que cela s'appelât : Conte pour les riches.

— J'aimerais mieux : Conte pour les pauvres.

— C'est ce que j'entends. Un conte qui inspire aux riches de la pitié pour les pauvres.

— C'est que précisément je n'aime pas que les riches aient pitié des pauvres.

— Bizarre!

— Non pas bizarre, mais scientifique. Je tiens la pitié du riche envers le pauvre pour injurieuse et contraire à la fraternité humaine. Si vous voulez que je parle aux riches, je leur dirai : « Épargnez aux pauvres votre pitié : il n'en ont que faire. Pourquoi la pitié, et non pas la justice? Vous êtes en compte avec eux. Réglez le compte. Ce n'est pas une affaire de sentiment. C'est une affaire économique. Si ce que vous leur donnez gracieusement est pour prolonger leur pauvreté et votre richesse, ce don est inique et les larmes que vous y mêlerez ne le rendront pas équitable. « Il faut restituer, » comme disait le procureur au juge après le sermon du bon Frère Maillard. Vous faites l'aumône pour ne pas restituer. Vous donnez un peu pour garder beaucoup, et vous vous félicitez. Ainsi le tyran de Samos jeta son anneau à la mer. Mais la Némésis des dieux ne reçut point cette offrande. Un pêcheur rapporta au tyran son anneau dans le ventre d'un poisson. Et Polycrate fut dépouillé de toutes ses richesses.

— Vous plaisantez.

— Je ne plaisante pas. Je veux faire entendre aux riches qu'ils sont bienfaisants au rabais et généreux à bon compte,

qu'ils amusent le créancier, et que ce n'est pas ainsi qu'on fait les affaires. C'est un avis qui peut leur être utile.

— Et vous voulez mettre des idées pareilles dans le *Nouveau Siècle*, pour couler la feuille! Pas de ça! mon ami, pas de ça!

— Pourquoi voulez-vous que le riche agisse avec les pauvres autrement qu'avec les riches et les puissants? Il leur paye ce qu'il leur doit, et, s'il ne leur doit rien, il ne leur paye rien. C'est la probité. S'il est probe, qu'il en fasse autant pour les pauvres. Et ne dites point que les riches ne doivent rien aux pauvres. Je ne crois pas qu'un seul riche le pense. C'est sur l'étendue de la dette que commencent les incertitudes. Et l'on n'est pas pressé d'en sortir. On aime mieux rester dans le vague. On sait qu'on doit. On ne sait pas ce qu'on doit, et l'on verse de temps en temps un petit acompte. Cela s'appelle la bienfaisance, et c'est avantageux.

— Mais ce que vous dites là n'a pas le sens commun, mon cher collaborateur. Je suis peut-être plus socialiste que vous, mais je suis pratique. Supprimer une souffrance, prolonger une existence, réparer une parcelle des injustices sociales, c'est un résultat. Le peu de bien qu'on fait est fait. Ce n'est pas tout, mais c'est quelque chose. Si le petit conte que je vous demande attendrit une centaine de mes riches abonnés et les dispose à donner, ce sera autant de gagné sur le mal et la souffrance. C'est ainsi que peu à peu on rend la condition des pauvres supportable.

— Est-il bon que la condition des pauvres soit supportable? La pauvreté est indispensable à la richesse, la richesse est nécessaire à la pauvreté. Ces deux maux

s'engendrent l'un l'autre et s'entretiennent l'un par l'autre. Il ne faut pas améliorer la condition des pauvres ; il faut la supprimer. Je n'induirai pas les riches en aumône, parce que leur aumône est empoisonnée, parce que l'aumône fait du bien à celui qui donne et du mal à celui qui reçoit, et parce qu'enfin, la richesse étant par elle-même dure et cruelle, il ne faut pas qu'elle revête l'apparence trompeuse de la douceur. Puisque vous voulez que je fasse un conte pour les riches, je leur dirai : « Vos pauvres sont vos chiens, que vous nourrissez pour mordre. Les assistés font aux possédants une meute qui aboie aux prolétaires. Les riches ne donnent qu'à ceux qui demandent. Les travailleurs ne demandent rien. Et ils ne reçoivent rien. »

— Mais les orphelins, les infirmes, les vieillards?...

— Ils ont le droit de vivre. Pour eux je n'exciterai pas la pitié, j'invoquerai le droit.

— Tout cela, c'est de la théorie ! Revenons à la réalité. Vous me ferez un petit conte à l'occasion des étrennes, et vous pourrez y mettre une pointe de socialisme. Le socialisme est assez à la mode. C'est une élégance. Je ne parle pas, bien entendu, du socialisme de Guesde, ni du socialisme de Jaurès ; mais d'un bon socialisme que les gens du monde opposent avec à-propos et esprit au collectivisme. Mettez-moi dans votre conte des figures jeunes. Il sera illustré, et l'on n'aime, dans les images, que les sujets gracieux. Mettez en scène une jeune fille, une charmante jeune fille. Ce n'est pas difficile.

— Non, ce n'est pas difficile.

— Ne pourriez-vous pas introduire aussi dans le conte

EDMÉE OU LA CHARITÉ BIEN PLACÉE

un petit ramoneur? J'ai une illustration toute faite, une gravure en couleurs, qui représente une jeune fille faisant l'aumône à un petit ramoneur, sur les marches de la Madeleine. Ce serait une occasion de l'employer... Il fait froid, il neige; la jolie demoiselle fait la charité au petit ramoneur... Vous voyez cela?

— Je vois cela.

— Vous broderez sur ce thème.

— Je broderai. Le petit ramoneur, transporté de reconnaissance, se jette au cou de la jolie demoiselle qui se trouve être la propre fille de monsieur le comte de Linotte. Il lui donne un baiser et imprime sur la joue de cette gracieuse enfant un petit O de suie, un joli petit O tout rond et tout noir. Il l'aime. Edmée (elle se nomme Edmée) n'est pas insensible à un sentiment si sincère et si ingénu... Il me semble que l'idée est assez touchante.

— Oui... vous pourrez en faire quelque chose.

— Vous m'encouragez à continuer... Rentrée dans son appartement somptueux du boulevard Malesherbes, Edmée éprouve pour la première fois de la répugnance à se débarbouiller : elle voudrait garder sur la joue l'empreinte des lèvres qui s'y sont posées. Cependant le petit ramoneur l'a suivie jusqu'à sa porte; il reste en extase sous les fenêtres de l'adorable jeune fille... Cela va-t-il?

— Mais oui...

— Je poursuis. Le lendemain matin, Edmée, couchée dans son petit lit blanc, voit le petit ramoneur sortir de la cheminée de sa chambre. Il se jette ingénument sur la délicieuse enfant et la couvre de petits O de suie, tout ronds. J'ai oublié de vous dire qu'il est d'une beauté merveilleuse.

EDMÉE OU LA CHARITÉ BIEN PLACÉE

La comtesse de Linotte le surprend dans ce doux travail. Elle crie, elle appelle. Il est si occupé qu'il ne la voit ni ne l'entend.

— Mon cher Marteau...

— Il est si occupé qu'il ne la voit ni ne l'entend. Le comte accourt. Il a l'âme d'un gentilhomme. Il prend le petit ramoneur par le fond de la culotte, qui précisément se présente à ses yeux, et le jette par la fenêtre.

— Mon cher Marteau...

— J'abrège... Neuf mois après, le petit ramoneur épousait la noble jeune fille. Et il n'était que temps. Voilà les suites d'une charité bien placée.

— Mon cher Marteau, vous vous êtes assez payé ma tête.

— N'en croyez rien. J'achève. Ayant épousé mademoiselle de Linotte, le petit ramoneur devint comte du Pape et se ruina aux courses. Il est aujourd'hui fumiste, rue de la Gaîté, à Montparnasse. Sa femme tient la boutique et vend des salamandres, à dix-huit francs, payables en huit mois.

— Mon cher Marteau, ce n'est pas drôle.

— Prenez garde, mon cher Horteur. Ce que je viens de vous conter, c'est, au fond, *la Chute d'un ange* de Lamartine, et *l'Eloa* d'Alfred de Vigny. Et, à tout prendre, cela vaut mieux que vos petites histoires larmoyantes, qui font croire aux gens qu'ils sont très bons alors qu'ils ne sont pas bons du tout, qu'ils font du bien alors qu'ils ne font pas de bien, qu'il leur est facile d'être bienfaisants, alors que c'est la chose la plus difficile du monde. Mon conte est moral. De plus il est optimisme et finit bien. Car Edmée trouva dans la boutique de la rue de la Gaîté le bonheur

EDMÉE OU LA CHARITÉ BIEN PLACÉE

qu'elle aurait cherché en vain dans les divertissements et les fêtes, si elle avait épousé un diplomate ou un officier... Mon cher directeur, est-ce entendu : Prenez-vous *Edmée ou la Charité bien placée* pour le *Nouveau Siècle illustré*?

— C'est que vous avez l'air de me le demander sérieusement?...

— Je vous le demande sérieusement. Si vous ne voulez pas de mon conte, je le publierai ailleurs.

— Où?

— Dans une feuille bourgeoise.

— Je vous en défie bien.

— Vous verrez<sup>1</sup>.

1. Le journal *le Figaro*, sous la direction de M. de Rodays, publia *Edmée ou la Charité bien placée*. On peut dire même qu'il offrit ce petit ouvrage en étrennes à ses lecteurs.

# CRAINQUEBILLE

PIÈCE EN TROIS TABLEAUX

Représentée pour la première fois le 28 mars 1903  
au THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

## A LUCIEN GUITRY

*Mon cher ami,*

*Je ne vous offre pas cette petite pièce de théâtre. Elle vous appartient. Elle est vôtre, non pas seulement parce que vous l'avez reçue à votre théâtre, et mise en scène d'une merveilleuse manière, et fait interpréter par une élite artiste, non pas seulement parce que vous avez réalisé le personnage de Crainquebille avec une puissance étonnante et une souveraine vérité. Elle est vôtre parce que je ne l'aurais pas faite sans vos conseils, parce que telle scène applaudie fut écrite tout entière sous votre inspiration.*

*J'inscris votre nom sur la première page de notre Crainquebille comme un témoignage de mon amitié.*

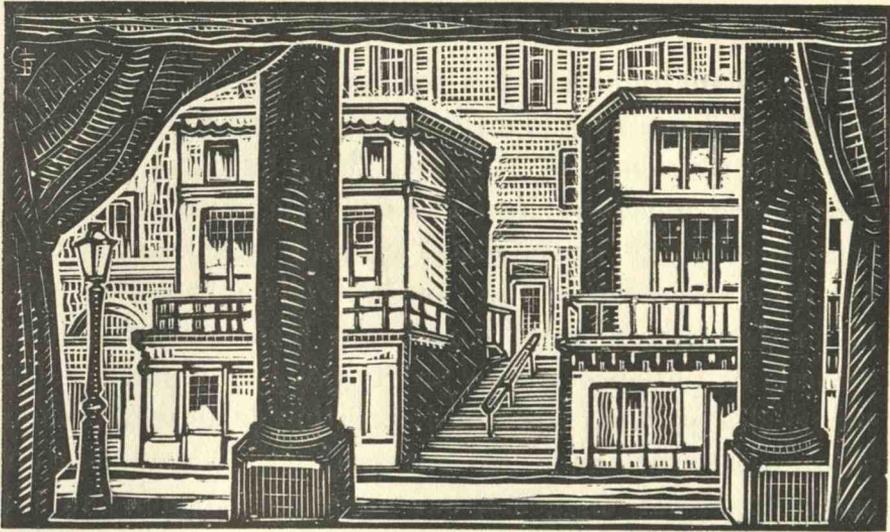
ANATOLE FRANCE

## PERSONNAGES

CRAINQUEBILLE. . . . .	MM. L. GUITRY.
LE MARCHAND DE MARRONS. .	FRANCÈS.
LE PRÉSIDENT BOURRICHE. . .	NERTANN.
MAITRE LEMERLE. . . . .	ARQUILLIÈRE.
LE DOCTEUR DAVID MATHIEU.	NOIZEUX.
AUBARRÉE. . . . .	FRÉDAL.
L'AGENT 64 . . . . .	TALRICK.
LERMITE . . . . .	LARMANDIE.
LE CAMELOT . . . . .	FAVART.
UN ÉPICIER . . . . .	LAFORÉST.
L'AGENT 121. . . . .	ADAM.
L'HUISSIER. . . . .	THOULOZE.
LE MARCHAND DE VIN . . . . .	LARRY.
LE CHARCUTIER. . . . .	MALLET.
MADAME BAYARD. . . . .	M <sup>mes</sup> MARIE SAMARY.
MADAME LAURE. . . . .	IRMA PERROT.
LA SOURIS . . . . .	JULIETTE MARGEL.
UNE OUVRIÈRE. . . . .	JANE BERYL.
— . . . . .	JEANNE SCHMITT.

PREMIER TABLEAU

*Rue de Beaujolais.*



## SCÈNE PREMIÈRE

### LE CAMELOT.

Il est vêtu comme un employé du Louvre; debout sur un tabouret, ayant devant lui, reposant sur un tréteau, une boîte grande comme une petite malle d'où il tire sans cesse des objets qu'il replace aussitôt, il achève de débiter à l'auditoire qui l'entoure le boniment dont voici la fin... A chaque fois qu'il cite sa maison, il soulève son chapeau haut de forme.

...Si la maison Gameron, Cormandel et C<sup>ie</sup>, que j'ai l'honneur de représenter sur cette place, s'est enfin décidée aux sacrifices multiples dont l'énumération vient de vous être faite par moi, ce n'est pas, messieurs, dans un but purement humanitaire, vous ne le croiriez pas. Il est faux, et je ne crains pas de l'affirmer hautement, que la maison Gameron, Cormandel et C<sup>ie</sup> ait entrepris la ruine des grands magasins ou même du petit commerce, ainsi que des

personnes malintentionnées ont essayé de le faire croire en pure perte en répandant à pleines mains des calomnies que nous n'avons qu'à regarder dans les yeux pour les faire rentrer sous terre. Non, messieurs, la maison Gameron, Cormandel et C<sup>ie</sup> n'a envisagé qu'une chose, une seule. Elle a son importance et je vous la révélerai tout à l'heure. Je ne demande à votre courtoisie bien connue qu'une seconde de patience et j'en profite pour me résumer : les six articles qui sont mis à la disposition de toute personne qui en fait la demande lui sont remis sur un mot, sur un mouvement, sur un geste, sur un simple signe. Ces six articles, dont voici la brève énumération, consistent en : 1<sup>o</sup> une canne pneumatique se repliant sur elle-même au moyen d'une simple pression des doigts et formant ainsi un objet de menue dimension que l'on peut parfaitement dissimuler dans une poche de moyenne grandeur. Cet objet, entièrement fait d'un métal inoxydable, représente une valeur marchande de trois francs. Je pense, messieurs, n'être pas taxé d'exagération. Il suffit de se reporter par la pensée au prix exorbitant atteint par la main-d'œuvre aujourd'hui. Je poursuis : 2<sup>o</sup> une superbe parure de chemise en simili. Les trois boutons pour le plastron. Deux boutons pour les manchettes avec le patin bascule en aluminium réfractaire, susceptible de résister à l'action du feu pendant plus de quatre heures... Puis le bouton pour le faux col, orné d'une ravissante pierre bleue semi-turquoise. Je vous demande, messieurs, et je m'adresse plus particulièrement aux personnes qui ont l'habitude de ce travail... pensez-vous qu'un bijoutier... et je n'entends pas parler ici des Boucherons ou des Vevers...

SCÈNE II

UN PETIT CHARCUTIER, se détachant du groupe, au camelot.

C'est à toi qu'il en faudrait un bouchon.

LE CAMELOT, avec un sourire plein de haine.

Attendez donc, mon petit ami... Attendez donc... J'ai terminé tout de suite, je vais pouvoir m'occuper...

LE PETIT CHARCUTIER, après un geste.

Monte là-dessus, tu verras Montmartre. (Il sort.)

SCÈNE III

LE CAMELOT, continuant.

Vous préférez vous retirer, jeune homme? licence vous en est donnée. Je poursuis : pensez-vous, dis-je, qu'un modeste bijoutier, se contentant d'un bénéfice dérisoire, puisse matériellement établir cet article à moins d'un franc cinquante? Non! n'est-ce pas... Eh bien, moi, je compte un franc pour le moment; 3° une boîte de savon miraculeux, le savon « Océan, » dont je vous ai tout à l'heure fait la lumineuse démonstration, et qui réduit à

néant les taches les plus rebelles en redonnant au tissu l'éclat du neuf. Je ne veux pas, messieurs, laisser vos facultés d'évaluation et je fixe, d'ores et déjà, sa valeur au prix ridicule de vingt-cinq centimes; 4<sup>o</sup> un étui en celluloid de Norvège, teinté au feu et contenant cinquante pastilles d'un effet certain dans les affections des bronches. Valeur? Quelle valeur?... Quinze centimes... Peut-on descendre plus bas?... Oui, on peut et je veux vous en donner la preuve. Et voici le bouquet. Les deux derniers articles, retrousse-jupe, fixe-serviette, relieur automatique et, enfin, chaîne de montre ou collier de dame avec un fermoir presque en or... Le prix? Aucun!... Rien!... un cadeau! Zéro franc, zéro centime, qui, réuni et formant total avec les objets énoncés ci-dessus, nous donne le chiffre de... (Rapidement.) Trois francs pour la canne pneumatique, un franc pour la parure en simili, vingt-cinq centimes pour le savon « Océan, » quinze centimes pour les pastilles salutaires : quatre francs quarante que la maison Gameron, Cormandel et C<sup>ie</sup>, que j'ai l'honneur de représenter sur cette place, m'a intimé l'ordre de convertir en un cadeau. Oui! un cadeau, je le proclame, car il ne s'agit pas ici de quatre francs quarante, trois francs ou même deux francs, ou même un franc, pas même cinquante centimes... Il s'agit, messieurs, de la somme grotesque, ridicule, stupéfiante, absurde, de... de vingt centimes... (On se fouille.) et si, rentrés dans vos familles, réunis sous la lampe autour de la table où doit fumer le repas du soir... si, par un sentiment de curiosité bien excusable, messieurs, vous essayez de vous rendre compte du pourquoi qui a guidé la maison Gameron, Cormandel et C<sup>ie</sup>... arrêtez-vous

CRAINQUEBILLE

dans vos investigations... renoncez à comprendre!... Vous n'y parviendriez jamais!... C'est une réclame!

Il remet à chaque personne qui lui tend ses quatre sous les objets que les acheteurs ensuite examinent en sortant de scène.

UNE COMMERÇANTE, s'adressant à un ouvrier.

Est-ce que c'est bon, c't'affaire pour enlever les taches?

L'OUVRIER.

Mais, ma bonne femme, voilà vingt-cinq ans que je suis teinturier, n'est-ce pas? Si c'était bon, je l'emploierais... C'est une cochonnerie!

LA COMMERÇANTE.

Enfin, tout ça pour quatre sous, ce n'est pas cher.

CRAINQUEBILLE.

Des choux! des navets! des carottes!...

LES GOSSES revenant de l'école.

Oh! hé! le père Crainquebille!

CRAINQUEBILLE.

Voulez-vous bien aller à l'école, au lieu de prendre du vice dans les rues... C'est vrai, qu'est-ce qu'ils peuvent apprendre dans le ruisseau? Ils peuvent apprendre que le mal... Bottes d'asperges!

UNE FEMME.

Ousqu'elles sont, vos asperges?

LA SOURIS.

Vous êtes pas maligne; ses asperges, c'est des poireaux. Le poireau, c'est l'asperge du pauvre. Tout le monde sait ça.

CRAINQUEBILLE

(Un des gamins dérange les bottes de poireaux sur la voiture.) Laissez-le donc, il a besoin de gagner sa vie. Si, comme moi, vous gagniez votre pain... tas de gosses!

CRAINQUEBILLE.

Tu gagnes ta vie, toi?

LA SOURIS.

Faut bien.

UN GOSSE.

C'est un rien du tout. Il couche dehors. Il est abandonné, il a pas de parents.

CRAINQUEBILLE.

S'il a pas de parents, c'est de leur faute, ce n'est pas de la sienne.

UN GOSSE.

Il a pas de quoi manger et nourrit un chien. Mange-le, ton chien!

LA SOURIS.

Qui qu'a dit que je couchais dehors? Qui qui l'a dit? Qu'il le répète voir... Je couche pas dehors et la preuve que voilà ma fenêtre...

UN GOSSE.

Elle a pas de carreaux, ta fenêtre. Y couche dans les démolitions.

LA SOURIS.

Je garde, la nuit, le magasin qui est en réparation. C'est preuve que je suis honnête. Et puis je veux pas qu'on m'embête!

*CRAINQUEBILLE*

CRAINQUEBILLE.

Qu'est-ce que tu bricoles pour vivre?

LA SOURIS.

Je ramasse les balles de paume, je crie les journaux, je fais les commissions. Tout, quoi!

CRAINQUEBILLE.

Comment tu t'appelles?

LA SOURIS.

La Souris.

CRAINQUEBILLE.

Tu t'appelles la Souris. Eh bien! t'as plus de jugement que les autres. Tu comprends mieux la vie.

LA SOURIS.

C'est que j'ai eu de la misère. Eusses, ils ne connaissent rien. Quand on n'a pas été malheureux, on ne peut pas être bien malin.

CRAINQUEBILLE.

T'as eu de la misère?

LA SOURIS.

Et j'en ai encore. La misère, ça colle.

CRAINQUEBILLE.

C'est vrai que t'as pas bonne mine. Tiens, v'là une poire, elle est un peu blette, mais elle est d'une bonne espèce, c'est du beurré!

## CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Je vais vous dire : vous avez plus de palais, vous sentez plus ce que vous mangez. C'est la vie de Paris qui le veut. On se brûle l'estomac. Qu'est-ce que vous deviendriez les unes et les autres si le père Crainquebille vous apportait pas de légumes fraîches et rafraîchissantes. Vous seriez en feu.

MADAME LAURE.

C'est pas ce que je mange qui me fait mal. Je ne peux plus manger que de la salade et des radis. C'est vrai, tout de même, qu'on se brûle à Paris. (Réveuse.) Tenez, père Crainquebille, je voudrais être au jour où je me passerai de vos choux et de vos carottes, où j'en ferai pousser moi-même, à même la terre, dans un petit jardin à quatre-vingts lieues de Paris, chez nous. On serait si tranquille à la campagne à élever ses poules et ses cochons.

CRAINQUEBILLE.

Ça viendra, madame Laure, ça viendra, vous désespérez pas. Vous avez de l'ordre et de l'économie, vous êtes une personne rangée. Je m'occupe pas des affaires de mes clientes. Y a pas de sots métiers et y a du bon monde dans tous les états... Mais vous êtes une personne rangée. Vous serez riche sur vos vieux jours et vous aurez une maison à vous dans votre endroit, dans l'endroit de votre naissance... Et vous serez estimée. Au plaisir, madame Laure.

MADAME LAURE.

A une autre fois, père Crainquebille.

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

C'est qu'il y a du bon monde dans tous les états. (Criant.)  
Des choux! des navets! des carottes!

MADAME BAYARD, sortant de sa boutique.

Ils ne sont guère beaux, vos poireaux. Combien la botte?

CRAINQUEBILLE.

Quinze sous, la bourgeoise. Y a pas meilleur.

MADAME BAYARD.

Quinze sous, trois mauvais poireaux?

L'AGENT 64.

Circulez!

CRAINQUEBILLE.

Oui... oui... C'est vendu, allons, pressez-vous, parce que vous avez entendu l'agent.

MADAME BAYARD.

Faut encore que je choisisse la marchandise... Quinze sous, jamais de la vie, par exemple! Voulez-vous douze sous?

CRAINQUEBILLE.

Ils me coûtent plus cher que ça, ma petite... Et encore il faut que je sois à cinq heures, et même avant, sur le carreau des Halles, pour avoir tout ce qu'il y a de bon.

L'AGENT 64.

Circulez!

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Oui... oui... tout de suite... Allons, dépêchons, madame Bayard.

MADAME BAYARD.

Douze sous...

CRAINQUEBILLE.

Et depuis sept heures je me brûle les mains à mes brancards en criant : « Des choux! des navets! des carottes!... » Et tout ça, ce serait pour y manger de l'argent. A soixante ans passés, vous comprenez que je ne fais pas ça pour mon plaisir. Ah! non, ça ne serait pas à faire... Tenez, je ne gagne pas deux sous.

MADAME BAYARD.

Je vous donnerai quatorze sous. Et encore, il faut que j'aille les chercher dans la boutique, car je ne les ai pas sur moi. (Elle sort.)

L'AGENT 64.

Circulez!

CRAINQUEBILLE.

J'attends mon argent.

L'AGENT 64.

Je ne vous dis pas d'attendre votre argent, je vous dis de circuler... Ben, quoi! Vous ne savez pas ce que c'est que de circuler?

CRAINQUEBILLE.

Voilà cinquante ans que je le sais et que je roule ma voiture... Mais on me doit de la monnaie, c'est là, *A l'Ange*

CRAINQUEBILLE

*gardien*, le magasin de chaussures, madame Bayard. Elle est allée me chercher quatorze sous et j'attends.

L'AGENT 64.

Voulez-vous que je vous foute une contravention, moi? Voulez-vous? Allons, débarrassez-moi le plancher... Est-ce compris?

CRAINQUEBILLE.

Nom de Dieu!... V'là cinquante ans que je gagne mon pain en vendant des choux, des navets, des carottes, et, parce que je ne veux pas perdre quatorze sous qu'on me doit...

Un petit charcutier s'arrête.

L'AGENT 64 tire son calepin et un bout de crayon.

Donnez-moi votre plaque?

CRAINQUEBILLE.

Ma plaque?

L'AGENT 64.

Oui, votre plaque d'ambulant.

Entrée du petit garçon pâtissier avec sa manne.

CRAINQUEBILLE.

Oh! mon garçon, si vous voulez voir ma plaque, faut venir chez moi.

L'AGENT 64.

Vous n'avez pas de plaque?

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Si, j'en ai une... mais elle est chez moi... J'en ai perdu deux à les sortir. Ça m'a coûté trois francs chaque fois; c'est fini.

L'AGENT 64.

Votre nom?

CRAINQUEBILLE.

Ah! des blagues... C'est quatorze sous qu'on me vole et voilà tout.

Il empoigne ses brancards et s'achemine vers la rue.

L'AGENT 64.

Voulez-vous rester?

CRAINQUEBILLE.

Je m'en vais...

L'AGENT 64.

C'est trop tard...

Il va vers Crainquebille, lui prend le bras; Crainquebille se place de face juste à temps pour recevoir dans sa voiture un chargement de matériel de ravaleurs qui poussent des cris et des jurons.

LES RAVALEURS.

Sacré andouille! Regarde-moi c't'outil!

L'AGENT 64.

Tenez, regardez ce que vous êtes cause!

Un camelot cycliste donne de tout son appareil dans le flanc gauche de la voiture à Crainquebille, il hurle.

LE CAMELOT, avec, sur la tête, un ballot de cent cinquante *Patrie*.

Fais donc attention, espèce de sale poireau!

## CRAINQUEBILLE

L'AGENT 64.

Vous voyez? Vous voyez?... (Il se place à la droite de Crainquebille qui, virant complètement, arrive exactement pour engager la roue gauche de sa voiture dans la roue gauche d'une voiture d'établissement de bains chargée d'une baignoire de cuivre, trainée par un homme qui gueule effroyablement et fait entendre des blasphèmes.) Ah! cette fois, votre affaire est bonne!

CRAINQUEBILLE.

Ah! ben, là, maintenant comment voulez-vous circuler?

L'AGENT 64.

C'est votre faute, tout ça.

CRAINQUEBILLE.

La faute à tout ça, c'est madame Bayard. Si elle était là, elle le dirait. Étonnant qu'elle ne soit pas là, madame Bayard. Où qu'ell's'cache?

Cependant des gamins, des ouvriers, des commerçants, des oisifs, toutes sortes de gens apparaissent; venant du fond, à la suite de la voiture des ravaleurs, une tapisserie couverte de caisses remplies de siphons d'eau de Seltz; un chien galope sur les siphons en aboyant avec fureur. Doucement, cette tapisserie se cale au tas des voitures et contribue à former un nougat inséparable de véhicules. Soixante personnes sont sur la chaussée, les trottoirs, l'escalier, les voitures; trente sont aux fenêtres. Tout ce monde s'agite en sens divers. L'agent 64 s'affole, prend Crainquebille par l'épaule et dit :

L'AGENT 64.

Ah! vous avez dit : « Mort aux vaches! » C'est bon! suivez-moi.

CRAINQUEBILLE.

J'ai dit ça, moi?

L'AGENT 64.

Oui, que vous l'avez dit.

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Mort aux vaches? (Rires.)

L'AGENT 64.

Ah! et maintenant?

CRAINQUEBILLE.

Quoi?

L'AGENT 64.

Vous n'avez pas dit : « Mort aux vaches? » (Rires.)

CRAINQUEBILLE.

Si!

L'AGENT 64.

Ah!

CRAINQUEBILLE.

Mais je ne l'ai pas dit à vous. (Rires.)

L'AGENT 64.

Vous ne l'avez pas dit?

CRAINQUEBILLE.

Mais, nom d'une bourrique!

UN HOMME.

Qu'est-ce qu'il y a?

CRAINQUEBILLE.

Y a qu'il dit comme ça que je me suis tourné vers lui pour y crier : (Il se retourne vers l'agent et crie pour sa démonstration.)  
Mort aux vaches!

CRAINQUEBILLE

L'AGENT 64, qui écrivait sur son calepin, reçoit cela en plein et dit sans colère.

Ah! maintenant, vous pouvez le dire deux cents fois, c'est le même prix.

CRAINQUEBILLE.

Mais je leur explique.

UN HOMME, à un autre, en souriant.

Moi, je m'en fiche, mais il y a dit au moins trois fois.

UN AUTRE.

Mais non, c'est l'agent qui le lui a fait dire.

L'HOMME.

Oh! non, pour sûr, l'agent n'aurait pas fait ça.

UN AUTRE.

Il a vu tout le monde qui rigolait, ça l'a embêté, alors il a perdu la boule.

CRAINQUEBILLE.

C'est pourtant bien simple...

L'AGENT.

En voilà assez!

L'agent saisit Crainquebille. Un vieillard, le docteur David Mathieu, s'approche; il est vêtu de noir, coiffé d'un chapeau haut de forme, cheveux blancs, rosette d'officier.

LE DOCTEUR MATHIEU, tirant doucement l'agent par la manche.

Permettez... permettez... vous vous êtes mépris.

L'AGENT.

Mépris? mépris, que vous dites?

CRAINQUEBILLE

LE DOCTEUR, doux et ferme.

Vous avez mal compris, cet homme ne vous a pas insulté.

L'AGENT.

Mal compris?

LE DOCTEUR.

J'ai assisté à toute cette scène et j'ai parfaitement entendu ce qui a été dit.

L'AGENT.

Alors?

LE DOCTEUR.

Et j'affirme que cet homme n'a proféré aucune insulte qui motive...

L'AGENT.

Ce n'est pas votre affaire.

LE DOCTEUR.

Je vous demande pardon. J'ai le droit et le devoir de vous avertir d'une erreur qui peut avoir pour ce brave homme des conséquences fâcheuses, et j'ai le droit et le devoir d'apporter mon témoignage...

L'AGENT.

Tâchez voir d'être poli.

UN OUVRIER.

Monsieur a raison, le marchand n'a pas dit : « Mort aux vaches! »

CRAINQUEBILLE

LA FOULE.

Si! si! oui, qu'il l'a dit. Non! si! non! Oh! là là!

L'AGENT, à l'ouvrier.

Vous voulez vous faire ramasser, vous?

L'ouvrier disparaît.

LE DOCTEUR, à l'agent.

Vous n'avez pas été insulté. Le mot que vous avez cru entendre n'a pas été proféré. Quand vous serez plus calme, vous le reconnaîtrez vous-même.

L'AGENT.

D'abord, qui êtes-vous? Je ne vous connais pas.

LE DOCTEUR.

Voici ma carte, le docteur Mathieu, chef de clinique à l'hôpital Ambroise-Paré.

L'AGENT.

Ça ne me regarde pas.

LE DOCTEUR.

Cela vous regarde. Je vous serai obligé de prendre mon nom et mon adresse et d'inscrire ma déclaration.

L'AGENT.

Ah! vous insistez. Eh bien, suivez-moi; vous vous expliquerez devant le commissaire.

LE DOCTEUR.

C'est bien mon intention.

## CRAINQUEBILLE

UNE OUVRIÈRE, à son mari, montrant le docteur.

C'est drôle, un homme bien mis et qui a de l'éducation, et il se fourre dans cette affaire-là... S'il lui arrive du désagrément, c'est qu'il l'aura bien voulu. Faut jamais se mêler des affaires des autres. Allons, viens, mon homme... J'ai bien vu comment ça s'est fait. Il appelait : « Madame Bayard, où qu'elle se cache ; » l'agent a entendu : « Mort aux vaches ! » Allons, allons, viens donc. Tu vas pas te faire ramasser comme témoin ?

MADAME BAYARD, sortant de sa boutique.

La voilà, votre monnaie... Tiens, il est arrêté. Je ne peux pas remettre de l'argent à quelqu'un qui est arrêté... Ça ne se doit pas. Je crois même que c'est défendu.

La foule a pris grande part à tout ceci par une série de mouvements considérables dont il est impossible de déterminer la tendance. Elle se presse en masse à la suite du groupe : agent 64, Crainquebille et le monsieur. Au milieu d'un vacarme effroyable où les jurons, les rires, les appels de gamins, trompes de cyclistes, aboiements, gifle d'une mère à son enfant qui gouapait, et mille autres bruits se font entendre tour à tour et ensemble.

## DEUXIÈME TABLEAU

*Une chambre de la Cour correctionnelle.*

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT BOURRICHE, lisant un jugement.

« Le Tribunal, après en avoir délibéré conformément à la loi, attendu...

L'HUISSIER.

Silence!

LE PRÉSIDENT.

» ... qu'il résulte suffisamment des pièces du dossier et des dépositions entendues à l'audience que, le 3 octobre, Fromage (Alexandre) s'est rendu coupable du délit de mendicité, délit prévu et puni par l'article 274 du Code pénal, lui faisant application dudit article, condamne Fromage (Alexandre) à six jours de prison. » (Fromage, qui était assis à côté de Crainquebille, est emmené par deux gardes. — Un temps. — Bruit. — Le président, feuilletant son dossier.) Vous vous appelez Crainquebille... Levez-vous... Vous vous appelez Crainquebille (Jérôme), né à Poissy (Seine), le 14 juillet 1843. Vous n'avez jamais subi de condamnation.

## CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Vous pouvez interroger. Je dois rien à personne. Un sou est un sou. Je suis exact en tout. On peut le dire.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous... Le 25 juillet dernier, à l'heure de midi, rue de Beaujolais, vous avez injurié, outragé un agent dans l'exercice de ses fonctions. Vous l'avez traité de v... (Il ne dit que la première lettre.) Vous reconnaissez les faits?

CRAINQUEBILLE, se retournant vers son avocat.

Qu'est-ce qu'il dit? Est-ce que c'est à moi qu'il parle?

LE PRÉSIDENT.

Vous avez proféré des menaces. Vous avez crié : « Mort aux v... ! » (Il ne dit que la première lettre.)

CRAINQUEBILLE.

« Mort aux vaches ! » que vous voulez dire.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne niez pas.

CRAINQUEBILLE.

Sur ce que j'ai de plus sacré, sur la tête de ma fille si j'en avais une, je n'ai pas insulté l'agent. Voilà la vérité.

LE PRÉSIDENT.

Retracez la scène... Exposez les faits conformément à votre système.

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Monsieur le Président, je suis un honnête homme. Je ne dois rien à personne. Un sou est un sou. Je suis exact en tout, on peut le dire. Je suis connu depuis quarante ans sur le carreau des Halles, et dans le faubourg Montmartre, et partout, quoi... A l'âge de quatorze ans, je gagnais déjà ma vie...

LE PRÉSIDENT.

Je ne vous demande pas votre biographie. (Mouvement.)

L'HUISSIER.

Silence!

LE PRÉSIDENT.

Je vous demande de dire comment, selon vous, s'est passée la scène qui a précédé votre arrestation.

CRAINQUEBILLE.

Ce que je peux vous dire, c'est que, depuis quarante ans que je pousse ma voiture, je connais les agents. Dès que j'en vois un d'un côté, je file de l'autre. Comme ça je n'ai jamais de difficultés avec eux. Mais pour ce qui est de les injurier en paroles ou autrement, jamais; c'est pas dans mon caractère. Pourquoi que j'en aurais changé à mon âge?

LE PRÉSIDENT.

Vous avez résisté aux injonctions de l'agent qui vous intimait l'ordre de circuler.

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Oh! là! là! Circuler! Si vous aviez vu ça!... Les voitures étaient emboîtées les unes dans les autres, y avait pas moyen de donner seulement un demi-tour de roue.

LE PRÉSIDENT.

Enfin, reconnaissez-vous avoir dit : « Mort aux v...? »

CRAINQUEBILLE.

J'ai dit : « Mort aux vaches! » parce que monsieur l'agent a dit : « Mort aux vaches! » Alors, j'ai dit : « Mort aux vaches! » Vous comprenez?...

LE PRÉSIDENT.

Prétendez-vous que l'agent a proféré ce cri le premier?

CRAINQUEBILLE, désespérant de s'expliquer.

Je prétends rien, je...

LE PRÉSIDENT.

Vous n'insistez pas, vous avez raison. Asseyez-vous.

Un temps. Mouvement.

L'HUISSIER.

Silence!

LE PRÉSIDENT.

Nous allons entendre les témoins. Huissier, faites entrer le premier témoin.

CRAINQUEBILLE

L'HUISSIER, sortant de la salle, à travers le public, appelle à haute voix.

L'agent Bastien Matra!

Entre Matra. Il a son ceinturon.

LE PRÉSIDENT.

Vos noms, âge et profession?

MATRA.

Matra Bastien, né le 15 août 1870, à Bastia (Corse).  
Gardien de la paix numéro 64.

LE PRÉSIDENT.

Vous jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité...  
Dites : je le jure.

MATRA.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT.

Faites votre déposition.

MATRA, il retire son ceinturon.

Étant de service le 20 octobre, à l'heure de midi, je remarquai dans la rue Beaujolais un individu qui me sembla être un vendeur ambulancier et qui tenait sa charrette indûment arrêtée à la hauteur du numéro 28, ce qui occasionnait un encombrement de voitures. Je lui intimai par trois fois l'ordre de circuler, auquel il refusa d'obtempérer. Et, sur ce que je l'avertis que j'allais verbaliser, il me répondit en criant : « Mort aux vaches ! » ce qui me sembla être injurieux.

CRAINQUEBILLE

LE PRÉSIDENT, paternel, à Crainquebille.

Vous entendez ce que dit l'agent.

CRAINQUEBILLE.

J'ai dit : « Mort aux vaches! » parce qu'il a dit : « Mort aux vaches! » Alors, j'ai dit : « Mort aux vaches! » C'est pourtant facile à comprendre.

LE PRÉSIDENT, qui n'a pas écouté et qui se prépare à rendre son jugement.

Il n'y a pas d'autre témoin?

L'HUISSIER.

Si, monsieur le Président, il y en a encore deux.

LE PRÉSIDENT.

Comment? encore deux?...

LEMERLE.

Nous avons fait citer deux témoins à décharge.

LE PRÉSIDENT.

Maître, vous tenez à ce qu'ils soient entendus?

LEMERLE.

Mais oui, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT soupire. A l'agent qui remet son ceinturon.

Que l'agent ne se retire pas!...

L'HUISSIER appelle.

Madame Bayard! (Entre madame Bayard en grande toilette.)

CRAINQUEBILLE

LE PRÉSIDENT.

Vos nom, prénoms, âge et profession...

MADAME BAYARD.

Pauline-Félicité Bayard, marchande de chaussures, rue Beaujolais, numéro 28.

LE PRÉSIDENT.

Quel âge avez-vous?

MADAME BAYARD.

Trente ans. (Mouvement.)

L'HUISSIER.

Silence!

LE PRÉSIDENT.

Jurez de dire la vérité, rien que la vérité. Levez la main et dites : je le jure. (Madame Bayard lève la main.) Otez le gant de la main droite... Huissier, faites-lui retirer son gant. (Elle retire son gant.) Dites : je le jure.

MADAME BAYARD.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT.

Faites votre déposition.

CRAINQUEBILLE.

Elle a pas seulement l'air de me reconnaître. Elle est fière.

CRAINQUEBILLE

L'HUISSIER.

Silence!

LE PRÉSIDENT, à madame Bayard.

Dites ce que vous avez à dire. (Madame Bayard se tait.) Dites ce que vous savez sur la scène qui a précédé l'arrestation de Crainquebille.

MADAME BAYARD, à voix basse.

J'achetais une botte de poireaux, alors le marchand m'a dit : dépêchez-vous; je lui ai répondu...

LE PRÉSIDENT.

Parlez distinctement.

MADAME BAYARD.

Je lui ai répondu qu'il fallait pourtant que je choisisse la marchandise. A ce moment, une cliente est entrée dans la boutique, je suis allée la servir. C'était une dame avec son enfant.

LE PRÉSIDENT.

C'est tout ce que vous avez à dire?...

MADAME BAYARD.

Pendant que le marchand s'expliquait avec la police, j'essayais des souliers bleus à l'enfant de dix-huit mois, je lui essayais des souliers bleus.

CRAINQUEBILLE

LE PRÉSIDENT, à Lemerle.

Maître, vous n'avez pas de question à faire poser au témoin? (Lemerle fait un signe de dénégation.) Et vous, Crainquebille? Avez-vous une question à faire poser au témoin?

CRAINQUEBILLE.

Mais si, j'ai une question à poser...

LE PRÉSIDENT.

Faites.

CRAINQUEBILLE.

J'ai à demander à madame Bayard si j'ai dit : « Mort aux vaches! » Elle me connaît, c'est une cliente. Elle peut dire si c'est dans mon caractère de dire des mots comme ça. (Madame Bayard garde le silence.) Vous pouvez parler, madame Bayard, vous êtes une cliente et une ancienne.

LE PRÉSIDENT.

N'interpellez pas le témoin. Parlez au Tribunal.

CRAINQUEBILLE, qui n'entre pas dans les finesses.

Voyons, madame Bayard, nous sommes de connaissance. Et, la preuve, c'est que vous me devez quatorze sous; c'est pas pour vous les réclamer, bien sûr. Je suis au-dessus de quatorze sous, Dieu merci. (Rires, bruit.)

L'HUISSIER.

Silence!

CRAINQUEBILLE.

Mais c'est pour dire que vous êtes une cliente.

CRAINQUEBILLE

MADAME BAYARD, à Crainquebille, en sortant.

Je ne vous connais pas.

LE PRÉSIDENT, au témoin.

Vous pouvez vous retirer. (A Lemerle.) Cette déposition ne contredit en rien celle de l'agent... Est-ce qu'il y a encore un témoin?

LEMERLE.

Un seul.

LE PRÉSIDENT.

Maître, insistez-vous pour qu'il soit entendu par le Tribunal?

LEMERLE.

Monsieur le Président, j'estime que la déposition que vous allez entendre est utile à la démonstration de la vérité. Elle émane d'un homme éminent dont le témoignage est, à mon sens, important, capital, décisif.

LE PRÉSIDENT, résigné.

Faites entrer le dernier témoin.

L'HUISSIER.

Monsieur le docteur Mathieu!

Le docteur Mathieu entre.

LE PRÉSIDENT.

Vos nom, prénoms, âge et profession.

## CRAINQUEBILLE

LE DOCTEUR MATHIEU.

Mathieu, Pierre-Philippe-David, soixante-deux ans, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, officier de la Légion d'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. Levez la main et dites : je le jure.

LE DOCTEUR MATHIEU.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT, à Lemerle.

Maître Lemerle, quelle question désirez-vous faire poser au témoin ?

LEMERLE.

Monsieur le docteur Mathieu était présent lors de l'arrestation de Crainquebille. Je vous prie, monsieur le Président, de lui demander ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu.

LE PRÉSIDENT, au témoin.

Vous avez entendu la question ?

LE DOCTEUR MATHIEU.

Je me trouvais dans la foule, assemblée autour de l'agent qui sommait le marchand de circuler. L'encombrement était tel qu'il était impossible de bouger. Aussi fus-je témoin de la scène qui eut lieu alors. Et je puis affirmer que je n'en perdis pas un mot. J'ai parfaitement remarqué que l'agent s'était mépris : il n'avait pas été insulté ! Le

marchand n'avait pas poussé le cri que l'agent avait cru entendre. Mon observation fut corroborée par celle des personnes qui m'entouraient et qui furent unanimes à constater l'erreur. Je m'approchai de l'agent et l'avertis de sa méprise, je lui fis observer que cet homme ne l'avait nullement injurié, qu'il avait tenu, au contraire, un langage très réservé. L'agent maintint le marchand en état d'arrestation et m'invita un peu rudement à le suivre au commissariat. Ce que je fis. Je réitérai ma déclaration devant le commissaire.

LE PRÉSIDENT, glacial.

C'est bien. Vous pouvez vous asseoir... Matra!... (Matra, après avoir déposé son ceinturon, objet de sa sollicitude, vient à la barre.) Matra, quand vous avez procédé à l'arrestation de l'inculpé, monsieur le docteur Mathieu ne vous a-t-il pas fait observer que vous vous mépreniez? (Silence de Matra.) Vous venez d'entendre la déposition de monsieur Mathieu. Je vous demande si, quand vous avez procédé à l'arrestation de Crainquebille, monsieur Mathieu ne vous a pas fait entendre qu'il croyait que vous vous étiez mépris.

MATRA.

Mépris? mépris?... C'est-à-dire, monsieur le Président, qu'il m'a insulté.

LE PRÉSIDENT.

Que vous a-t-il dit?

MATRA.

Il m'a dit comme ça : « Mort aux vaches! »

## CRAINQUEBILLE

LE PRÉSIDENT, précipitamment.

Vous pouvez vous retirer.

Pendant que Matra remet son ceinturon, rumeur, tumulte, surprise douloureuse sur le visage blême du docteur Mathieu.

LEMERLE, agitant ses manches au milieu du tumulte.

Je livre avec confiance les paroles du témoin à l'appréciation du Tribunal.

Le tumulte continue.

VOIX DANS LA SALLE, au milieu du bruit.

Il en a un culot, le sergot! Te voilà acquitté, mon vieux Crainquebille.

L'HUISSIER.

Silence!

Le calme se rétablit peu à peu.

LE PRÉSIDENT.

Ces manifestations sont souverainement indécentes. Si elles se reproduisent, je ferai immédiatement évacuer la salle... Maître Lemerle, vous avez la parole. (Lemerle déploie son dossier.) Maître, serez-vous long?

LEMERLE.

Non. J'estime que la déposition de l'agent Matra a singulièrement abrégé ma plaidoirie, et, si ce sentiment est partagé par le Tribunal, je...

LE PRÉSIDENT, très sec.

Je vous demande si vous serez long.

CRAINQUEBILLE

LEMERLE.

Vingt minutes, au plus.

LE PRÉSIDENT, résigné.

Vous avez la parole.

LEMERLE.

Messieurs, j'apprécie, j'estime, je respecte les agents de la préfecture. Un incident d'audience, si caractéristique qu'il soit, ne saurait m'écarter des sentiments favorables que je professe à l'égard de ces modestes serviteurs de la société qui, moyennant un salaire dérisoire, endurent des fatigues et affrontent des périls incessants, et qui pratiquent l'héroïsme quotidien, le plus difficile des héroïsmes, peut-être. Ce sont d'anciens soldats, et qui restent soldats...

VOIX, rumeurs dans l'auditoire.

Voilà qu'il plaide pour les sergots!... Défends donc Crainquebille! Feignant!

Un garde expulse un auditeur.

L'EXPULSÉ.

J'ai rien dit... mais « pisque » j'ai rien dit!...

LEMERLE, continuant.

Non, certes, je ne méconnais pas les services modestes et précieux que rendent journellement les gardiens de la paix à la vaillante population de Paris. Et je n'aurais pas consenti, messieurs, à vous présenter la défense de Crainquebille si j'avais vu en lui l'insulteur d'un ancien soldat. Voyons les faits. On inculpe mon client d'avoir dit :

« Mort aux vaches! » Je puis sans blesser vos oreilles répéter à haute voix le nom de la reine indolente des prairies, de la bonne et pacifique laitière. Ce n'est pas que je méconnaisse le caractère injurieux que prend ce nom en certaines circonstances et dans certaines bouches. Et c'est même là, messieurs, un petit problème assez curieux de philologie populaire. Si vous ouvrez le dictionnaire de la *langue verte*, vous y lirez : (il lit.) « *Vachard*, paresseux, fainéant; qui s'étend paresseusement comme une vache, au lieu de travailler. *Vache*, qui se vend à la police, mouchard. » Mort aux vaches! se dit dans un certain monde. Mais toute la question est celle-ci : comment Crainquebille l'a-t-il dit? Et même, l'a-t-il dit? Permettez-moi, messieurs, d'en douter. Je ne soupçonne l'agent Matra d'aucune mauvaise pensée. Mais il accomplit, comme nous l'avons dit, une tâche pénible. Il est parfois fatigué, excédé, surmené. Dans ces conditions, il peut avoir été la victime d'une sorte d'hallucination de l'ouïe. Et, quand il vient vous dire que le docteur David Mathieu, officier de la Légion d'honneur, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, un prince de la science et un homme du monde, a crié : « Mort aux vaches! » nous sommes bien forcés de reconnaître que Matra est en proie à la maladie de l'obsession et, si le terme n'est pas trop fort, au délire de la persécution.

VOIX DANS L'AUDITOIRE, expressions nombreuses  
et tumultueuses d'approbation.

Mais oui! mais oui! T'as pas besoin de causer davantage, c'est entendu. Très bien, très bien.

## CRAINQUEBILLE

L'HUISSIER.

Silence!

LE PRÉSIDENT.

Toute marque d'improbation ou d'approbation étant sévèrement interdite, je vais ordonner aux gardes d'expulser les perturbateurs.

Silence glacial.

LEMERLE.

Messieurs, j'ai là sous les yeux un livre qui fait autorité en la matière. Le *Traité des Hallucinations*, par Briere de Boismont, docteur en médecine de la Faculté de Paris, chevalier des ordres de la Légion d'honneur, du Mérite militaire de Pologne, etc. On y apprend que les hallucinations de l'ouïe sont fréquentes, très fréquentes, et que les gens sains d'esprit peuvent en être atteints sous l'influence d'une émotion vive, d'une fatigue excessive, du surmenage intellectuel ou physique. Et quelle est la nature ordinaire, constante, de ces hallucinations? Quelle est la parole que l'agent Matra croira entendre, dans cet état de malaise qui occasionne les fausses perceptions de l'oreille? Le docteur Briere de Boismont va vous le dire : (il lit.) « La plupart de ces illusions sont liées aux préoccupations, aux habitudes, aux passions des malades. » Notez bien, messieurs : aux préoccupations, aux habitudes... C'est ainsi qu'en état d'hallucination, le chirurgien entendra les plaintes du patient; l'agent de change, des ordres de Bourse; l'homme politique, les interpellations violentes des députés, ses collègues; l'agent de police, le cri de : « Mort aux vaches! » Est-il besoin d'insister, messieurs!

## CRAINQUEBILLE

(Signe de dénégation du président.) Et, alors même que Crainquebille aurait crié « Mort aux vaches! » il resterait à savoir si le mot a dans sa bouche le caractère d'un délit. Messieurs, en matière de contravention, il suffit que la contravention soit constatée; peu importe la bonne ou la mauvaise foi du contrevenant. (Bruit de conversations.) Mais ici nous sommes en droit pénal, en droit strict. Ce que le Parquet poursuit, ce que vous punissez, messieurs, c'est l'intention délictueuse. Devant le tribunal correctionnel, l'intention devient l'élément essentiel du délit. Eh bien! dans l'espèce, l'intention existe-t-elle? Non, messieurs.

Le bruit grossit.

L'HUISSIER.

Silence!

LEMERLE.

Crainquebille est un enfant naturel d'une marchande ambulante, perdue d'inconduite et de boisson. Il...

VOIX PERDUE.

Il insulte sa mère, à présent!

LEMERLE.

... est né alcoolique... D'une intelligence naturellement bornée, inculte, il n'a que des instincts. Et, permettez-moi de vous le dire, ces instincts ne sont pas foncièrement mauvais, mais ils sont brutaux. Son âme est enfermée dans une gangue épaisse. Il ne comprend exactement ni ce qu'on lui dit, ni ce qu'il dit lui-même. Les mots n'ont pour lui qu'un sens confus et rudimentaire. Il est de ces êtres misérables, qu'a peints de si sombres couleurs le pinceau

CRAINQUEBILLE

de La Bruyère, de ces hommes qu'on prendrait pour des animaux à les voir courbés sur la terre. Le voilà devant vous, abruti par soixante ans de misère. Messieurs, vous direz qu'il est irresponsable.

Lemerle s'assied.

LE PRÉSIDENT.

Le Tribunal va en délibérer.

Bruit. Les deux assesseurs se penchent sur le président qui chuchote.

CRAINQUEBILLE, à son défenseur.

Faut que vous ayez de l'instruction tout de même pour parler comme ça d'un trait. Vous parlez bien, mais vous parlez trop vite. On peut rien comprendre à ce que vous dites. Ainsi, moi, je sais pas seulement de quoi vous avez parlé, je vous remercie tout de même, seulement...

L'HUISSIER.

Silence!

CRAINQUEBILLE.

Ça me fait un coup dans le ventre quand il crie, celui-là... Seulement, vous auriez dû dire que je dois rien à personne. Parce que c'est vrai. Je suis strict, un sou est un sou. Après ça, peut-être que vous l'avez dit sans que j'aie entendu... Et puis, vous auriez dû leur demander où c'est qu'ils m'ont étouffé ma voiture.

LEMERLE.

Dans votre intérêt, tenez-vous tranquille.

## CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Est-ce que c'est mon jugement qu'ils couvent à cette heure? Eh bien! y en a long, bon Dieu de bon Dieu!...

L'HUISSIER.

Silence! (Le silence règne.)

LE PRÉSIDENT, lisant sur des petits papiers, lettres de décès, de mariages, prospectus, etc.

« Le Tribunal...

UNE VOIX éclate dans le peuple au milieu du silence.

Acquitte!...

LE PRÉSIDENT, après un regard foudroyant.

»... après en avoir délibéré, conformément à la loi, attendu qu'il résulte des pièces du dossier et des dépositions entendues à l'audience, que, le 25 juillet, jour de son arrestation, Crainquebille (Jérôme) s'est rendu coupable du délit... (Un sourd et formidable murmure s'élève du fond de la salle; le président oppose à ce murmure un regard semblable à un glaive et continue sa lecture dans le silence subit.) d'outrage envers un dépositaire de la force publique, dans l'exercice de ses fonctions, délit prévu et puni par l'article 224 du code pénal, lui faisant application dudit article, le condamne à quinze jours de prison et à cinquante francs d'amende... » L'audience est suspendue. (Brouhaha.)

VOIX CONFUSES.

C'est raide, tout de même... J'aurais pas cru ça. Elle est forte, celle-là.

## CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE, au garde.

Alors, je suis un condamné?

Le tribunal se retire. Quand les gardes vont emmener Crainquebille, Lemerle fait signe qu'il a un mot à dire, et range des papiers, cause, etc.

## SCÈNE II

CRAINQUEBILLE.

Cipal!... Cipal!... Hein? Cipal!... Y a seulement quinze jours, si on m'avait dit qu'il m'arriverait ce qui m'arrive! Ils sont polis, ces messieurs. Ils ne disent pas de gros mots, c'est une justice à leur rendre, mais on peut pas s'expliquer avec eux. On n'a pas le temps. C'est pas leur faute, mais on n'a pas le temps, c'est-il pas vrai? Pourquoi que vous ne répondez pas? (Silence.) On parle bien à un chien.

Pourquoi que vous ne parlez pas? Vous ouvrez jamais la bouche. Vous n'avez donc pas peur qu'elle pue?

LEMERLE, à Crainquebille.

Eh bien! mon ami... nous n'avons pas trop à nous plaindre. Nous aurions pu avoir pire.

CRAINQUEBILLE.

Ça, c'est encore possible.

LEMERLE.

Qu'est-ce que vous voulez?... Vous n'avez pas suivi mes conseils. Votre système de réticences était d'une insigne maladresse. Vous auriez mieux fait d'avouer.

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Mon garçon, je demandais pas mieux. Mais qu'est-ce qu'il fallait avouer? (Pensif.) Tout de même, c'est pas ordinaire ce qui m'arrive.

LEMERLE.

N'exagérons rien. Votre cas n'est pas rare, loin de là!... Allons, bon courage.

CRAINQUEBILLE, les gardes l'emmènent, il se retourne et dit :

Vous pourriez pas me dire où qu'ils m'ont étouffé ma voiture?

AUBARRÉE.

Qu'est-ce que tu fais là?

LERMITE.

Je finis mon croquis. Pendant l'audience, je suis obligé de dessiner dans le fond de mon chapeau. C'est pas commode... Maintenant, je relève quelques petits détails...

AUBARRÉE.

C'est le président Bourriche, que tu as mis là?

LERMITE.

C'est lui qui vient de condamner le marchand des quatre saisons?

AUBARRÉE.

Oui, il s'appelle Bourriche.

CRAINQUEBILLE

LERMITE.

Tiens, comme ça se trouve!

LEMERLE, à l'huissier.

Lampérière, savez-vous si l'affaire Goupy, à la troisième chambre, est remise?

L'HUISSIER.

Elle est retenue.

LEMERLE.

Nom d'un chien, il faut que je file!... Je reviendrai tout à l'heure à la reprise de l'audience. J'ai une remise à demander au président Bourriche.

LERMITE, timide, gauche, cherchant dans sa poche, appelle Lemerle qui ne l'entend pas et sort.

Monsieur Lemerle... J'aurais un mot à vous dire. Tiens! il est parti...

AUBARRÉE.

Il reviendra à la reprise de l'audience. Qu'est-ce que tu peux bien avoir à lui dire à cet oiseau-là?

LERMITE.

Rien. Je... rien... Dis donc, mon vieux camarade, c'est tout de même fort la condamnation de ce pauvre marchand des quatre saisons.

AUBARRÉE.

Crainquebille... C'est fort, si tu veux. Ce n'est pas extraordinairement fort... (Regardant.) Tu vas faire un petit tableau d'après ce croquis?

CRAINQUEBILLE

LERMITE.

Oui, les scènes du palais, c'est assez demandé... J'ai vendu, ce matin, deux avocats cent francs; j'ai le billet dans ma poche.

AUBARRÉE.

Tu n'as pas besoin de le sortir comme ça...

LERMITE.

Tu as beau dire, Aubarrée. Que les juges aient condamné ce pauvre homme sans preuves...

AUBARRÉE.

Sans preuves?...

LERMITE.

Au mépris de la déposition du professeur David Mathieu, sur le témoignage de l'agent, ça me passe, je n'y suis plus...

AUBARRÉE.

C'est pourtant bien facile à comprendre.

LERMITE.

Comment, à la parole désintéressée d'un homme du plus grand mérite, de la plus haute intelligence, préférer le braiment de cet être ignare, sombre et têtue. Croire l'âne plutôt que le savant, tu trouves cela naturel, toi? Mais c'est monstrueux. Ce président Bourriche est facétieux et sinistre.

CRAINQUEBILLE

AUBARRÉE.

Ne dis pas cela, Lermite, ne dis pas cela. Le Président Bourriche est un magistrat respectable qui vient de donner une nouvelle preuve de son esprit juridique.

LERMITE.

Dans l'affaire Crainquebille?

AUBARRÉE.

Sans doute. En opposant l'une à l'autre les dépositions contradictoires de l'agent 64 et du professeur David Mathieu, le juge serait entré dans une voie où l'on ne rencontre que le doute et l'incertitude. Le président Bourriche a l'esprit trop juridique pour faire dépendre ses sentences de la raison et de la science, dont les conclusions sont sujettes à d'éternelles disputes.

LERMITE.

Alors, un juge doit renoncer à savoir?

AUBARRÉE.

Oui, mais il ne doit pas renoncer à juger. A vrai dire, le président Bourriche ne considère pas Bastien Matra. Il considère l'agent 64. Un homme est faillible, pense-t-il. Descartes et Gassendi, Leibnitz et Newton, Claude Bernard et Pasteur se sont trompés. Mais l'agent 64 ne se trompe pas. C'est un numéro. Un numéro n'est pas sujet à l'erreur.

LERMITE.

Ça, c'est un raisonnement.

CRAINQUEBILLE

AUBARRÉE.

Irréfutable. Et puis, il y a autre chose. L'agent 64 est un dépositaire de la force publique. Toutes les épées d'un État doivent être tournées dans le même sens. En les opposant les unes aux autres...

LERMITE.

On trouble l'ordre public. J'ai compris.

AUBARRÉE.

Enfin, si le tribunal jugeait contre la force, qui donc exécuterait les jugements? Sans les gendarmes, le juge ne serait qu'un pauvre rêveur.

Entre Lemerle.

LEMERLE.

Aubarrée, on vous attend à la quatrième... Comment, l'audience n'est pas encore reprise?

AUBARRÉE.

Mais non.

LEMERLE.

L'huissier n'est pas là?

LERMITE.

Pardon, maître... La condamnation à l'amende entraîne, en cas de non-paiement, une prolongation de peine?

LEMERLE.

Oui.

CRAINQUEBILLE

LERMITE.

Alors, voudriez-vous être assez aimable pour remettre cinquante francs à ce marchand des quatre saisons?

LEMERLE.

Crainquebille?

LERMITE.

Oui, sans lui dire d'où vient cet argent.

LEMERLE.

Volontiers, monsieur.

LERMITE.

Seulement, je n'ai que cent francs.

LEMERLE, se fouillant.

Voyons, j'ai peut-être... non... trois louis... non... ah! si! voilà dix francs, quarante et dix cinquante. Voici, monsieur.

LERMITE.

Merci.

LEMERLE.

C'est moi qui vous remercie pour lui.

LE DOCTEUR MATHIEU, entrant, à Lemerle.

Maître, c'est vous qui avez plaidé pour Crainquebille? Je vous cherchais.

LEMERLE.

Oui, monsieur... le docteur David Mathieu. Vous avez témoigné pour nous.

CRAINQUEBILLE

LE DOCTEUR MATHIEU.

Pourriez-vous remettre ces cinquante francs à votre client pour acquitter l'amende?

LEMERLE.

Avec grand plaisir. Mais j'ai déjà reçu cinquante francs de monsieur (il montre Lermite.) pour la même destination.

LE DOCTEUR MATHIEU.

Ah!... Monsieur.

Inclinations. Silence.

LEMERLE, tenant dans chaque main les cinquante francs de Lermite et les cinquante francs du docteur.

Qu'en pensez-vous, messieurs?

LE DOCTEUR MATHIEU.

Eh bien!... cinquante francs pour l'amende...

LERMITE.

Oui, et cinquante francs quand il sortira.

LEMERLE.

Parfait! Comptez sur moi, messieurs...

Il salue et sort. Petit silence. David et Lermite se saluent sympathiquement. David va pour sortir, suivi à quelques pas de Lermite. David s'arrête sur le seuil presque, se retourne vers Lermite qui est près de lui. Les deux hommes disent ensemble, la main tendue : « Voulez-vous me permet... » Ils sourient, se serrent cordialement la main, avec, toutefois, un peu de mélancolie. David sort.

L'HUISSIER, annonçant.

Le Tribunal!

LERMITE.

Ça recommence.

# TROISIÈME TABLEAU

*La nuit.*

CRAINQUEBILLE

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARCHAND DE MARRONS.

Chaud! chaud! les marrons!...

Il sert un sou de marrons à un gosse.

CRAINQUEBILLE, sortant de chez le marchand de vin sur un bruit de dispute.

Eh bien, quoi! parce que je demande un verre à crédit!...  
Est-ce que c'est une raison de me traiter comme un malfaiteur?

LE MARCHAND DE MARRONS.

Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.

CRAINQUEBILLE.

Je vous demande un peu s'il ne pouvait pas me donner un verre à crédit. Il m'a assez volé quand j'avais de quoi. Voleur! oui, voleur!... Je ne vous l'envoie pas dire.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Ça sort de prison et ça traite le monde de voleur!

## CRAINQUEBILLE

ALPHONSE, douze ans, sort de chez le marchand de vin et dit à Crainquebille sur le ton de la plus douce politesse.

Dites donc, monsieur, c'est-il vrai qu'on est bien à l'ombre?

CRAINQUEBILLE.

Sale gosse!... (Pied au cul. Alphonse rentre en pleurnichant.) C'est ton père qui devrait être en prison au lieu de s'enrichir à vendre du poison.

LE MARCHAND DE VIN, suivi de son fils.

Si vous n'aviez pas de cheveux blancs, je vous corrigerais pour vous apprendre à battre mon fils. (A son fils.) Rentre, vermine. (Ils rentrent.)

CRAINQUEBILLE, au marchand de marrons.

Hein, crois-tu!...

LE MARCHAND DE MARRONS.

Qu'est-ce que tu veux? Il a raison : on ne doit pas battre les enfants des autres ni leur reprocher leur père qu'ils n'ont pas choisi... Depuis deux mois que tu es sorti de là-bas, mon vieux Crainquebille, tu n'es plus le même, tu es mauvais coucheur, tu es mal embouché. Ça ne serait encore rien. Mais tu n'es plus bon que pour lever le coude.

CRAINQUEBILLE.

J'ai jamais été fricoteur, mais faut comme ça, de temps en temps, que je boive un verre pour me donner des forces

## CRAINQUEBILLE

et pour me rafraîchir. Sûr que j'ai quelque chose de brûlé dans l'intérieur. Il n'y a encore que la boisson comme rafraîchissement.

### LE MARCHAND DE MARRONS.

Ça ne serait encore rien, mais t'es mou, t'es feignant. Un homme dans cet état-là, autant dire que c'est un homme par terre et qui peut pas se relever. Tous les gens qui passent lui pilent dessus.

### CRAINQUEBILLE.

C'est vrai! j'ai plus le courage que j'avais. Je suis fini. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Et puis, depuis mon affaire en justice, je n'ai plus le même caractère. Je suis plus le même homme, quoi! Qu'est-ce que tu veux? Ils m'ont arrêté pour avoir crié : « Mort aux vaches! » C'était pas vrai. Y a un médecin décoré qui leur a dit que non. Ils n'ont rien voulu savoir. Par exemple, les juges sont bien polis, pas un gros mot, mais on peut pas s'expliquer avec eux. Ils m'ont donné cinquante francs, y m'ont étouffé ma voiture qu'il m'a fallu quinze jours pour remettre la main dessus. Tout ça, c'est vraiment extraordinaire. Je le jure, c'est comme si j'étais allé au théâtre.

### LE MARCHAND DE MARRONS.

Ils t'ont donné cinquante francs? Ça, c'est nouveau; ça ne se faisait pas autrefois.

### CRAINQUEBILLE.

Faut être juste. Ils m'ont donné cinquante francs de la main à la main. Et puis, la prison, c'est convenable. On peut

CRAINQUEBILLE

pas dire le contraire. C'est bien tenu, c'est propre. On mangerait par terre. Mais, quand on sort de là, pas moyen de travailler, pas moyen de gagner un sou. Tout le monde vous tourne le dos.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Je vais te dire : change de quartier.

CRAINQUEBILLE.

Madame Bayard, la cordonnière, qui fait une gueule quand je passe. Elle m'affronte et c'est elle qui est cause que j'ai été ramassé. Le plus fort, c'est qu'elle me doit quatorze sous. J'y aurais réclamé tout à l'heure, mais elle avait une cliente. Attends un peu, elle ne perdra rien pour attendre.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Où vas-tu?

CRAINQUEBILLE.

Je vais lui causer, à madame Bayard.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Tiens-toi donc tranquille.

CRAINQUEBILLE.

Comment? j'ai bien le droit de lui réclamer mes quatorze sous! Il me les faut, c'est-il toi qui me les donneras? Si c'est toi, faut le dire.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Ça, c'est impossible, la bourgeoise m'arracherait les yeux. Je t'en ai assez donné, des vingt sous et des quarante sous, depuis deux mois.

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Je peux pourtant pas crever comme un chien. J'ai pus un centime.

LE MARCHAND DE MARRONS, le rappelant.

Crainquebille!... Sais-tu ce que tu devrais faire?

CRAINQUEBILLE.

Quoi?

LE MARCHAND DE MARRONS.

Tu devrais changer de quartier.

CRAINQUEBILLE.

Ça, c'est pas possible. Je suis comme la chèvre ; faut qu'elle broute où qu'elle est attachée, faut qu'elle broute quand il n'y aurait que des cailloux.

Madame Bayard reconduit sa cliente; quand celle-ci a tourné le coin de la rue, madame Bayard vient tout droit à Crainquebille et l'apostrophe vivement.

MADAME BAYARD.

Qu'est-ce que vous me voulez, vous?

CRAINQUEBILLE.

Vous avez beau me regarder avec des yeux comme des pistolets... Je veux mes quatorze sous.

MADAME BAYARD, tombant des nues.

Vos quatorze sous?

CRAINQUEBILLE.

Oui, mes quatorze sous.

CRAINQUEBILLE

MADAME BAYARD.

D'abord, je vous défends d'entrer dans mon magasin, comme tout à l'heure. Qu'est-ce que c'est que ces façons?

CRAINQUEBILLE.

C'est bon! C'est bon! mes quatorze sous!...

MADAME BAYARD.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire. D'ailleurs, apprenez ça : on ne doit rien à des gens qui ont été en prison.

CRAINQUEBILLE.

Purée!

MADAME BAYARD.

Malotru!... Ah! si j'avais encore mon mari...

CRAINQUEBILLE.

Si t'avais ton mari, espèce de râleuse, je lui botterais soigneusement le derrière pour t'apprendre à voler le monde, et à l'insulter ensuite.

MADAME BAYARD.

Y a donc pas d'agents? (Elle se barricade soigneusement chez elle.)

CRAINQUEBILLE.

Garde-les, mes quatorze sous, garde-les, voleuse!

LE MARCHAND DE MARRONS.

Voleur, voleuse, t'as que cha dans la bouche. Tout le monde est voleur, que tu dis. C'est vrai et c'est pas vrai.

CRAINQUEBILLE

Je vas t'expliquer. Tout le monde veut vivre et on peut pas vivre sans faire tort aux autres; cha c'est pas possible... alors...

LA SOURIS.

Bonsoir, la compagnie.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Bonsoir, la Souris.

LA SOURIS.

Ça va-t-il mieux, père Crainquebille? Vous me remettez pas? La Souris. Pourtant, vous me connaissez bien. Vous m'avez donné une poire, même qu'elle était blette.

CRAINQUEBILLE.

C'est possible.

LA SOURIS.

Je vas me reposer. Je loge ici. Je suis las. Dame, quand on a trimé toute la journée. J'ai crié *la Patrie, la Presse, le Soir*, j'en ai la gueule abîmée. Quand j'aurai cassé ma croûte, je me mettrai dans le plumard. Bonsoir, la compagnie.

LE MARCHAND DE MARRONS.

T'en as pas de plumard.

LA SOURIS.

Pas de plumard? Venez-y voir. Je m'en suis fait un de plumard, avec des sacs et des copeaux.

## CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

T'as de la chance, même. Moi, il y a deux mois que je n'ai couché dans quelque chose de doux. (La Souris rentre.) C'est vrai! Ils m'ont expulsé de ma soupente. V'là trente nuits que je couche dans une remise, sur ma charrette. Il a pas décessé de pleuvoir, la remise a été inondée. Pour pas être noyé, il faut se tenir à croupeton sur les eaux empoisonnées, avec les chats, les rats et les araignées grosses comme des potirons. Et v'là que, cette nuit, le tuyau de l'égout a crevé; les voitures, elles nageaient dans la gadoue, misère! Et même, on a mis un gardien pour pas qu'on entre, parce que le mur remue. Il est comme moi, le mur, il tient plus debout. (Il voit madame Laure entrer chez le marchand de vin.) Tiens! madame Laure.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Madame Laure, c'est une femme rangée et convenable, et qui a de la tenue pour son état. Elle ne boit pas sur le zinc. Je te parie qu'elle va ressortir avec un litre, pour consommer chez elle avec ses connaissances.

CRAINQUEBILLE.

Madame Laure! je la connais comme si je l'avais faite. C'est une cliente. Sais bien que c'est une femme comme il faut.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Et une belle femme! Mâtin! (Sort du troquet madame Laure.) Tiens, qu'est-ce que je te disais?

CRAINQUEBILLE

CRAINQUEBILLE.

Bonjour, madame Laure.

MADAME LAURE, au marchand de marrons.

Vingt centimes de marrons. Et bien chauds.

CRAINQUEBILLE.

Vous me remettez pas, madame Laure? Le marchand de poireaux

MADAME LAURE.

Je vois bien. (Au marchand de marrons.) Ne me les tirez pas de votre sac. On ne sait pas depuis combien de temps ils sont là à refroidir.

LE MARCHAND DE MARRONS.

Ils sont bouillants, ils me brûlent les doigts.

CRAINQUEBILLE.

Vous avez de la peine à me remettre parce que je n'ai pas ma voiture. Ça change les personnes, des fois... Et ça va toujours comme vous voulez, madame Laure? (Il lui touche le bras.) Je vous demande si ça va toujours comme vous voulez?

MADAME LAURE.

Eh! l'Auverpin, allons, vite mes châtaignes! J'ai de la compagnie qui m'attend. C'est fête aujourd'hui. Je ne reçois que des gens que je connais.

CRAINQUEBILLE.

Ne me faites pas d'infidélités, madame Laure. Vous êtes regardante, mais vous êtes une bonne pratique.

CRAINQUEBILLE

MADAME LAURE, au marchand de marrons.

Servez vite. C'est pas agréable d'être accostée par un individu qui s'est fait ramasser.

CRAINQUEBILLE.

Qu'est-ce que vous dites?

MADAME LAURE.

Je vous parle pas.

CRAINQUEBILLE.

Tu dis que je me suis fait ramasser, poison! Eh ben, et toi? Tu n'as pas été dans le panier à salade?... Si j'avais autant de pièces de cent sous que tu as été de fois dans le panier...

LE MARCHAND DE MARRONS.

V'là que t'engueules mes clientes à cette heure? Tais-toi ou je cogne.

MADAME LAURE.

Eh! va donc, vieux cheval de retour!

CRAINQUEBILLE.

Dessalée, va! (Apparition d'un agent qui, immobile et muet, fait tomber la dispute. Madame Laure sort majestueusement.)

LA SOURIS, de la fenêtre.

Un bouchon! Taisez vos gueules; on peut pas dormir.

CRAINQUEBILLE.

Pour sûr que c'est une morue, et même y a pas plus morue que cette femme-là.

## CRAINQUEBILLE

LE MARCHAND DE MARRONS, remisant son poêle.

Pour attraper une personne dans le moment qu'elle se fait servir, faut avoir perdu le sentiment. Fous-moi le camp. Tu es heureux encore que je ne t'aie pas fait ramasser. (En s'en allant.) Un homme à qui je prête depuis deux mois des vingt sous et des quarante sous par semaine! Mais il n'a pas de savoir-vivre, quoi!

Le garçon marchand de vin met les volets.

## SCÈNE II

CRAINQUEBILLE.

Eh! l'Auverpin!... l'Auverpin! écoute donc. Il se défile, il veut rien entendre. Ce que j'ai contre cette morue-là, c'est que toutes font comme elle, toutes. Elles font mine de ne pas me connaître. Madame Cointreau, madame Lessenne, madame Bayard. Toutes, quoi!... Alors, parce que l'on a été mis pour quinze jours à l'ombre, on n'est plus bon seulement à vendre des poireaux! Est-ce que c'est juste? Est-ce qu'il y a du bon sens à faire mourir de faim un brave homme parce qu'il a eu des difficultés avec les flics? Si je ne peux plus vendre mes légumes, je n'ai plus qu'à crever... Vrai! J'aurais volé et assassiné, j'aurais la gale, que ça ne serait pas plus pire. Et le froid, et la faim... J'ai pas mangé. Allons! crève! crève donc, père Crainquebille! Ah! il y a des moments où on regrette de n'être plus là-bas. (Un agent se tient immobile dans le fond. Crainquebille l'aperçoit et dit :) Ah! que je suis bête!

CRAINQUEBILLE

puisque je connais le truc, pourquoi que je m'en servirais pas?... (Il s'approche doucement de l'agent qui est presque à l'avant-scène et d'une voix hésitante et faible :) Mort aux vaches! (L'agent regarde Crainquebille avec tristesse, vigilance et mépris. Un temps. Crainquebille, étonné, balbutie :) Mort aux vaches! que je vous ai dit.

L'AGENT.

Ce n'est pas à dire... pour sûr et certain que ce n'est pas à dire. A votre âge, on devrait avoir plus de connaissance... Passez votre chemin.

CRAINQUEBILLE.

Pourquoi que vous ne m'arrêtez pas?

L'AGENT, secouant la tête.

S'il fallait empoigner tous les poivrots qui disent ce qui n'est pas à dire, y en aurait de l'ouvrage... et de quoi que ça servirait?

CRAINQUEBILLE, accablé, reste longtemps stupide et muet, puis, très doucement :

C'était pas pour vous que j'ai dit : « Mort aux vaches! » c'était pas plus pour l'un que pour l'autre que je l'ai dit. C'était pour une idée.

L'AGENT, avec une austère douceur.

Que ce soye pour une idée ou pour autre chose, ce n'était pas à dire, parce que, quand un homme fait son devoir et qu'il endure bien des souffrances, on ne doit pas l'insulter par des paroles futiles... Je vous réitère de passer votre chemin.

CRAINQUEBILLE

SCÈNE III

LA SOURIS, par la fenêtre.

Papa Crainquebille! Papa Crainquebille! Papa Crainquebille!

CRAINQUEBILLE.

Hein? Qui est-ce qui parle sur ma tête? C'est-y un miracle?

LA SOURIS.

Papa Crainquebille!...

CRAINQUEBILLE.

Ah! c'est toi?

LA SOURIS.

Où que vous allez comme ça, sans parapluie?

CRAINQUEBILLE.

Où que je vais?

LA SOURIS.

Oui...

CRAINQUEBILLE.

Je vais me jeter dans la Seine.

CRAINQUEBILLE

LA SOURIS.

Faut pas faire ça! Y fait trop froid. C'est trop mouillé.

CRAINQUEBILLE.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

LA SOURIS.

Il faut se remuer, mon vieux papa. Il faut vivre.

CRAINQUEBILLE.

Pourquoi?

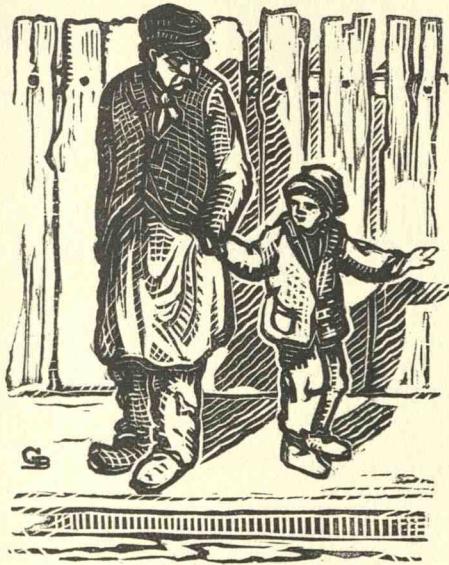
LA SOURIS.

Je ne sais pas, mais faut se dégrouiller. Ça ne dure pas tout le temps, la mistoufle. Vous en vendrez encore des choux et des carottes, c'est moi qui vous le dis. Venez avec moi. J'ai un pain, du saucisson et un litre. On soupera comme des millionnaires et je vous ferai un lit comme le mien, avec des sacs et des copeaux, et puis, on verra demain s'il fait jour. Allons, venez, mon vieux papa.

CRAINQUEBILLE.

T'es jeune, t'es pas encore gâté. Le monde est mauvais, t'es pas encore du monde. Gosse, tu peux te dire qu'à ton âge t'as sauvé un homme. Oh! c'est pas une si belle affaire. Y a pas lieu d'en être fier, ça ne changera pas le cours de la lune, ça n'embellira pas la République. Mais t'as sauvé un homme.

Crainquebille, la tête basse et les bras ballants, remonte la scène sans plus dire un mot.



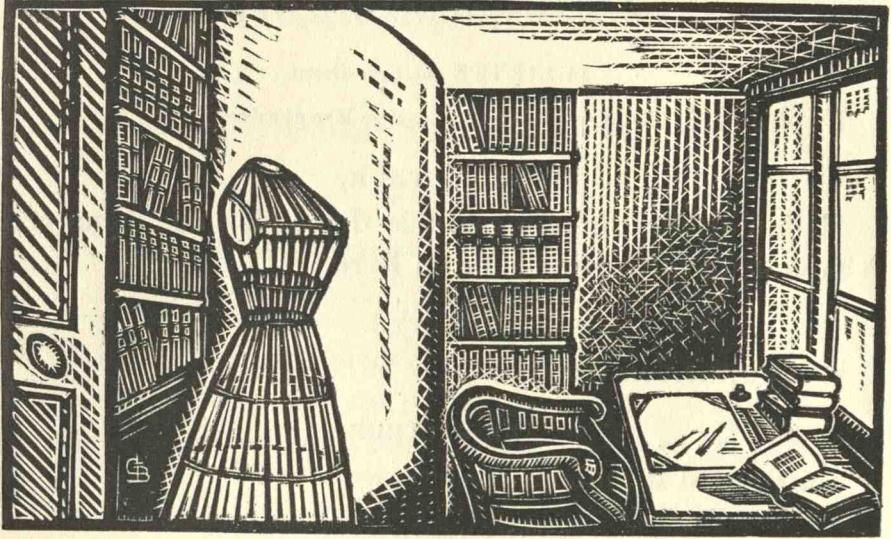
**LE MANNEQUIN D'OSIER**

## PERSONNAGES

BERGERET . . . . .	MM. LUCIEN GUITRY.
MAZURE . . . . .	BOISSELOT.
ROUX . . . . .	PIERRE MAGNIER.
CASSIGNOL . . . . .	NERTANN.
PIEDALOUETTE . . . . .	ARQUILLIÈRE.
CHANTECLAIR . . . . .	NOIZEUX.
LA CLAVERIE . . . . .	LARMANDIE.
LEDOUX . . . . .	DELORME.
LANTAIGNE . . . . .	LAFORREST.
DE GROMANCE . . . . .	BLISSETT.
MADAME BERGERET . . . . .	M <sup>mes</sup> ROSA BRUCK.
JULIETTE . . . . .	JANE HELLER.
PAULINE . . . . .	JULIETTE MARGEL.
ZOÉ . . . . .	MARY SAMARY.
EUPHÉMIE . . . . .	LUCE COLAS.
MADEMOISELLE ROSE . . . . .	LITTY BOSSA.
MADAME DE GROMANCE . . . . .	CHARLOTTE LYSÈS.
MADAME TORQUET . . . . .	JANE BÉRYL.
LA BLANCHISSEUSE . . . . .	JEANNE SCHMITT.
PREMIER ÉTUDIANT . . . . .	MM. CANDOL.
LE MARCHAND DE GAUFRES . . . . .	PERRIN.
LE FACTEUR . . . . .	CAILLOUX.
LE BOULANGER . . . . .	THOULOUBE.
L'APPRENTI . . . . .	GABRY.
LE GARDE . . . . .	LE CŒUR.
DEUXIÈME ÉTUDIANT . . . . .	MELRY.
TROISIÈME ÉTUDIANT . . . . .	POTTIER.

# PREMIER TABLEAU

*La salle à manger de Madame Bergeret.*



## SCÈNE PREMIÈRE

LE FACTEUR, EUPHÉMIE, JULIETTE, PAULINE.

LE FACTEUR.

Pour madame Bergeret, *la Mode pour tous*, et une petite signature pour monsieur Bergeret, papiers d'affaires.

EUPHÉMIE, criant.

Monsieur, êtes-vous là-haut?

Voix de BERGERET.

Oui.

EUPHÉMIE, au facteur.

Je reviens. (Le facteur attend. On voit Pauline dans le jardin. Cris d'une marchande au loin dans la rue.)

LE MANNEQUIN D'OSIER

JULIETTE entre en disant.

Euphémie ! (Elle aperçoit le facteur, qui se lève et salue.)

LE FACTEUR.

Mademoiselle Phémie est allée demander une signature à monsieur votre père pour un livre.

JULIETTE.

Il n'y avait rien d'autre ?

LE FACTEUR.

Un journal de modes. (Juliette le prend.)

EUPHÉMIE, revenant.

Voilà votre carnet.

LE FACTEUR.

Bonjour, mademoiselle. (Il sort.)

JULIETTE.

Euphémie, faites-moi chauffer un fer.

EUPHÉMIE.

Je ne peux pas, mademoiselle Juliette... Tout mon fourneau est pris.

JULIETTE.

Comment ?

EUPHÉMIE.

Eh bien ! mais le gril pour les côtelettes, la casserole pour les œufs à la coque, et la bouillotte donc !

Pauline entre.

JULIETTE.

Mais enfin, j'ai besoin d'un fer pour repasser ma jupe !

LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE.

Eh bien! après le déjeuner, mademoiselle.

PAULINE.

Qu'est-ce que vous avez donc au doigt, Euphémie?

EUPHÉMIE.

C'est une poupée, mademoiselle Pauline... Parce que je me suis fait une coupure... C'est en hachant du bœuf, que je me suis ôté un petit bout du doigt. Mais ça ne fait rien.

PAULINE.

Faites donc attention, ma pauvre Euphémie : vous vous massacrez tous les jours.

EUPHÉMIE.

Qu'est-ce que vous voulez, mademoiselle Pauline! Madame me fait tourner en bourrique. Alors, je ne sais plus ce que je fais.

PAULINE.

Avez-vous mis de l'arnica?

EUPHÉMIE.

Il n'y a pas besoin; je suis saine. Quand on est sain, il n'y a pas de danger que le mal s'envenime.

JULIETTE.

Alors, vous ne pouvez pas me faire chauffer un fer?

Bruits dans la cuisine.

PAULINE.

Qu'est-ce qu'on entend?

## LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE, grave et sans surprise.

C'est ma bouillotte qui se sera renversée sur le feu...  
Faut que je courre à mon fourneau (Sonnette.) On sonne, faut  
que j'aïlle ouvrir. (Elle sort.)

PAULINE.

Euphémie a l'habitude de poser sa bouillotte sur une  
pyramide de charbons. Quand les charbons se consomment,  
c'est l'éroulement fatal. Il se produit toujours. Elle ne le  
prévoit jamais.

JULIETTE.

Il faut pourtant que je repasse ma jupe pour aller à la  
promenade.

## SCÈNE II

LES MÊMES; ROSE.

EUPHÉMIE, rentrant.

C'est la modiste.... Entrez donc!

PAULINE.

Bonjour, mademoiselle Rose.

JULIETTE.

Mademoiselle Rose, est-ce que vous m'apportez mon  
canotier?

LE MANNEQUIN D'OSIER

ROSE.

Mademoiselle Juliette, je ne vous l'avais pas promis pour aujourd'hui. Vous l'aurez samedi sans faute. Je viens chercher les plumes pour le chapeau de votre mère. Madame Bergeret m'avait dit qu'elle m'apporterait les plumes ce matin. Je l'ai attendue jusqu'à présent, mais il fallait que j'aïlle chez madame Dellion, et...

JULIETTE.

Maman est allée chez vous; elle y est peut-être.

ROSE.

Elle trouvera visage de bois, car j'ai fermé la porte en m'en allant.

JULIETTE.

Attendez un moment : elle ne tardera pas à rentrer.

EUPHÉMIE.

Faut que je mette le couvert.

JULIETTE.

• Rangez donc ce balai; vous êtes d'une négligence, Euphémie!

PAULINE, contemplant le balai qui s'étale.

Il a l'air farouche, ce balai. Je me figure que les balais des sorcières étaient semblables à celui-ci, chauves et les crins tourmentés.

JULIETTE.

C'est le vieux balai; il n'y a pas de quoi se moquer.

LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE.

Non, c'est le neuf. Le vieux n'a plus de crins. Il sert à laver le carreau avec un torchon.

JULIETTE

Vous êtes sûre, mademoiselle Rose, que maman n'a pas passé chez vous, ce matin?

ROSE.

J'en suis sûre. Je n'ai pas quitté le magasin.

Nouveaux bruits dans la cuisine.

EUPHÉMIE, mettant le couvert.

C'est la bouillotte qui se sera renversée. (La demie sonne.)

ROSE.

Onze heures et demie. Je m'en vais.

JULIETTE.

Mademoiselle Rose, qu'est-ce qu'on porte cette année?

ROSE.

Des petits tricornes garnis de fleurs, des chapeaux bergère... C'est très seyant. Je vous en montrerai qui sont tout à fait comme à Paris. J'ai tous les modèles. Excusez-moi, je ne peux pas rester; il faut que j'aille chez une cliente.

JULIETTE.

Des chapeaux bergère, est-ce qu'on les garnit de dentelles?

ROSE, s'en allant.

Si on veut. Bonjour, mesdemoiselles. Dites bien à votre mère de m'envoyer les plumes. (Elle sort.)

SCÈNE III

JULIETTE, PAULINE, EUPHÉMIE, BERGERET.

BERGERET, en lisant sur l'enveloppe défaite.

« A Monsieur, Monsieur Bergeret, à la Faculté des Lettres de Bourges, 61, rue Vieille, envoi de MM. Hachette et Cie, Libraires à Paris ». Ce sont les épreuves de mon manuel de littérature latine. Il faut que je corrige les fautes de l'imprimeur et les miennes qui sont innombrables. C'est un travail long et fastidieux... Tiens, je découvre, du premier coup d'œil, trois coquilles dans une seule ligne. Tu sais ce que c'est une coquille, toi, Pauline?

PAULINE.

Oh! oui, papa. C'est une faute d'impression. C'est très désagréable.

BERGERET.

Eh bien! je vois ici, contenue en une seule lettre, une coquille assez grande pour contenir Amphitrite ou Vénus Anadyomène, comme le dit monsieur Roux, mon meilleur élève. Il est poète... Voilà cinq ans, il eut la joie de voir ses premiers vers imprimés dans une revue jeune comme lui. Et cette joie lui fut toute gâtée par une coquille de l'imprimeur. Il avait décrit la fée Titania, charmant dans la forêt

LE MANNEQUIN D'OSIER

les oiseaux, les arbres, les plantes, les fleurs, et il disait dans une dernière stance :

La verveine à ses pieds s'extasie.

Le typo avait imprimé naturellement :

La vermine à ses pieds...

Monsieur Roux en éprouva une douleur profonde.

PAULINE.

Pauvre monsieur Roux! Il n'est pas joli en soldat.

BERGERET.

Non. Mais il va bientôt déposer ses insignes. Il finit ses vingt-huit jours demain, je crois. C'était un bon latiniste.

PAULINE.

Qu'est-ce qu'il fait maintenant?

BERGERET.

Il écrit dans divers journaux et place des vins de la Gironde. (Il ouvre et lit une lettre.) Mes éditeurs m'annoncent qu'ils vont me faire un nouvel envoi d'épreuves la semaine prochaine, en sorte que me voilà perdu sur un océan de papier.

PAULINE.

Pauvre papa! comme tu travailles!

BERGERET.

Je travaille beaucoup, mais je ne travaille pas bien. Je suis trop occupé. Pour bien travailler, il ne faudrait rien avoir à faire.

LE MANNEQUIN D'OSIER

PAULINE.

Et ceux qui n'ont rien à faire ne travaillent pas. Combien as-tu de pages d'épreuves à corriger?

BERGERET.

Six cent quatre-vingts en petit texte.

PAULINE.

Est-ce que je peux t'aider, papa?

BERGERET.

Certainement.

EUPHÉMIE.

Sainte Vierge! V'là le sel qui s'est renversé! Y aura encore un malheur!

BERGERET.

En êtes-vous certaine, Euphémie?

EUPHÉMIE.

Bien sûr que le sel renversé porte malheur.

BERGERET.

Et si je vous affirme le contraire, me croirez-vous?

EUPHÉMIE, respectueuse, mais ferme et se tortillant.

Monsieur! Eh bien! non!

BERGERET.

Vous ne me croirez pas? Pourtant, je suis instruit, j'ai étudié.

LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE.

Oh! ça oui, vous avez étudié. Mais vous avez étudié dans les livres, vous avez étudié dans l'écrit, vous n'avez pas étudié les choses qui se passent dans la vie, les choses sérieuses. Pour sûr que vous vous y connaissez pas dans ce qui porte bonheur et malheur.

PAULINE.

Tu vois, mon pauvre papa, tu n'as pas d'autorité. On ne te prend pas au sérieux. Ton opinion ne pèse d'aucun poids.

BERGERET.

Le plus souvent... Mais pourquoi?

PAULINE.

Voilà, c'est peut-être parce que tu dis des choses trop difficiles... Et puis, tu es très bon, très doux, très simple. Et ce n'est pas avec ça qu'on se donne de l'autorité.

JULIETTE, qui lit le journal de modes.

Pauline, l'indienne rayée...

PAULINE, qui ne l'entend pas.

Papa, je vais t'apprendre ce que tu ignores complètement. Tu es dans la salle à manger entre tes deux filles. Avoue que tu ne t'en doutais pas.

BERGERET.

Je crois aussi, ma fille, que, tous deux, nous manquons d'autorité... On vient. C'est ta mère... Je cours chercher mon foulard qui me fait grandement défaut.

Il sort. On voit madame Bergeret dans le jardin.

SCÈNE IV

LES MÊMES; MADAME BERGERET.

JULIETTE.

Pauline, qu'est-ce qu'elle a en largeur, cette petite indienne?

PAULINE.

Mais quatre-vingts.

JULIETTE

Quatre-vingts, tu es sûre?

PAULINE.

Oui, j'en suis sûre.

JULIETTE.

Voilà maman. Elle me le dira.

MADAME BERGERET, qui entre.

J'ai craint de me mettre en retard. J'arrive de chez mademoiselle Rose qui m'a tenue une heure à me montrer des chapeaux. Il y en a un pour madame Gaudie qui est extraordinaire. (Ces paroles tombent dans le vide.)

EUPHÉMIE, rentrant avec le pain et les œufs.

C'est servi.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET, radieuse et lasse.

Votre père est en retard, selon son habitude.

PAULINE.

Il est dans son cabinet.

MADAME BERGERET.

Euphémie, allez avertir monsieur que le déjeuner est servi. (Euphémie sort.) Quand on déjeune trop tard, on n'a plus le temps de rien faire ensuite, la journée est perdue. (Un temps. Madame Bergeret dit résolûment.) Oh! à table! à table!

On s'y met.

JULIETTE.

Nous faisons, cette après-midi, un tour sur le Mail, maman?

MADAME BERGERET.

Certainement... Dis-moi, Pauline, as-tu tout ce qu'il te faut pour sortir? Je ne sais pas comment tu fais, il te manque toujours quelque chose. (On sort les serviettes des ronds.)

PAULINE.

Je t'assure, maman, que je ne fais rien pour ça.

MADAME BERGERET.

Mon gant! Qu'est-ce que j'ai fait de mon gant?

JULIETTE.

Le voilà, maman.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Non, l'autre. Je ne sais rien de désagréable comme de perdre un gant.

BERGERET entre.

Pardon! (Il se met à table; on mange.)

MADAME BERGERET.

Pauline, à quoi penses-tu? On casse les œufs par le gros bout.

PAULINE.

Pourquoi?

MADAME BERGERET.

C'est l'usage.

BERGERET.

C'est la tradition, c'est le rite. Il faut observer fidèlement les rites. En Perse, des fanatiques osèrent un jour casser leurs œufs par le petit bout. Ils déchainèrent une révolution sanglante. Cent quatre-vingt mille hommes périrent dans la seule ville d'Ispahan.

PAULINE.

C'est vrai?

BERGERET.

Du moins, c'est vraisemblable. Les hommes se massacrent ordinairement pour des raisons de ce genre.

MADAME BERGERET.

Vos plaisanteries sont déplacées... Comment voulez-vous que j'aie l'autorité suffisante pour faire l'éducation de mes

LE MANNEQUIN D'OSIER

filles, si vous tournez en ridicule les conseils que je leur donne? Vous avez beau vous moquer, je sais comment on se tient à table. Ma mère ne permettait pas la plus légère incorrection dans la façon de boire ou de manger. Mon oncle Pouilly avait d'excellentes manières. (Un temps.) Lucien, qu'est-ce que vous avez autour du cou?

BERGERET.

Il me semble... que c'est un foulard.

MADAME BERGERET.

Quelle mauvaise habitude vous avez de n'être pas encore habillé à midi! Mon père se mettait en tenue de visite dès le matin... Et ma tante Pouilly disait : « Dans notre famille on n'a pas de pantoufles, on ne sait pas ce que c'est que des pantoufles... On chausse ses bottines au saut du lit. Les pantoufles, c'est bon pour les paresseux. » Voilà comment mon oncle Pouilly a fait une belle carrière et composé son grand dictionnaire latin.

BERGERET.

Ah! votre oncle Pouilly mettait ses bottines avant d'écrire. C'est fort bien. Dites-moi : pour composer son grand dictionnaire, chaussait-il des éperons?

Pauline rit dans son verre et suffoque.

MADAME BERGERET, aigre.

Vous trouvez ça spirituel?

BERGERET.

Non, c'est jovial et peu...

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET, pénétrée.

Croyez-moi, Lucien, il faut de la tenue pour parvenir.

BERGERET.

Je le pense aussi. Si j'avais une meilleure tenue, au lieu d'être comme je suis professeur de littérature latine à la Faculté des Lettres, dans une préfecture de troisième classe, aux appointements de quatre mille huit cents francs par an, je serais peut-être... Au fait... que serais-je bien?...

MADAME BERGERET.

Dans tous les cas, il n'y a pas d'avantage à être débraillé.

BERGERET.

Non, il n'y a à cela que des inconvénients. (Un temps. Les côtelettes sont substituées aux œufs. Soudain illuminé par un souvenir.) Oh! Pendant que j'y pense, faites-moi la faveur de me débarrasser du mannequin d'osier auquel vous faites essayer vos robes et qui encombre malencontreusement mon cabinet de travail.

MADAME BERGERET.

Où voulez-vous que je le mette?

BERGERET, doucement.

Ailleurs.

MADAME BERGERET.

Il n'est pas bien gênant.

BERGERET, doucement.

Si.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET, passant outre.

J'ai rencontré madame Mazure. Elle avait un chapeau neuf, un chapeau énorme.

BERGERET.

Cette côtelette n'est nullement cuite, nullement, Euphémie.

EUPHÉMIE.

Ça ne fait rien. Je vais la remettre sur le feu. (Elle sort.)

MADAME BERGERET.

C'est un drôle de goût que d'aimer la viande brûlée. Je ne comprends pas le plaisir qu'on peut trouver à manger des charbons. Ces côtelettes sont cuites à point.

PAULINE.

La tienne, peut-être, maman... La mienne est dans la grande manière d'Euphémie qui procède par opposition, comme les fougueux coloristes, terre de sienne brûlée et vermillon.

MADAME BERGERET.

C'est possible. Mais, quand on n'est pas satisfait, c'est à moi qu'on doit se plaindre et c'est moi qui dois faire des remontrances à la bonne. Autrement, comment veut-on que j'aie l'autorité nécessaire?... Papa n'intervenait jamais directement dans le service. Aussi la maison était tenue...

EUPHÉMIE, entrant.

La v'là, votre côtelette!

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Mille grâces. Ah! cette fois, Euphémie, vous avez atteint et dépassé la perfection. Cela fait horreur, quand on y pense, de dévorer la chair des pauvres animaux. En voyant cette côtelette, on n'y songe plus, tant elle s'éloigne de l'animal et se rapproche du minéral. (Pauline seule rit.)

MADAME BERGERET.

Tout à l'heure, elle était trop crue; maintenant, elle est trop cuite. Vous n'êtes jamais content.

BERGERET.

Si, je le suis, chère amie, je le suis, mais je ne sais pas le montrer, sans doute. C'est un travers, un fâcheux travers.

MADAME BERGERET.

Que d'histoires pour une côtelette! Est-ce qu'on ne pourrait pas causer de choses plus intéressantes?

BERGERET.

On le pourrait. On le pourrait, et cela viendra, vous verrez. (Long silence.)

MADAME BERGERET.

Ce matin, l'horloge de la Préfecture était arrêtée. C'est M. Denizot qui doit être ennuyé! Il règle toujours sa montre sur l'horloge de la Préfecture. (Silence hostile.)

BERGERET, entre ses dents.

Je le disais bien que cela viendrait.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET, à Pauline.

Qu'est-ce que tu regardes, Pauline? A quoi penses-tu? Tu prends quelquefois des airs distraits qui sont insupportables, et inconvenants chez une jeune fille. Tu regardes l'heure, ce n'est pas poli.

PAULINE.

Non, maman, je regarde le dessus de la porte.

MADAME BERGERET.

Tu es folle. Comment! voilà trois ans que nous habitons cette maison et il faut que tu examines cette peinture quand nous sommes à table! Qu'est-ce que tu peux y trouver de nouveau?

PAULINE.

Rien, maman.

BERGERET.

Il est joli, ce trumeau. C'est tout ce qui reste de la décoration de ce pavillon qui dépendait de l'hôtel bâti sous Louis XV par le fermier général Pauquet de Sainte-Croix.

MADAME BERGERET, interrompant et comme à elle-même.

Une vieille baraque... Quand je pense à ce que nous aurions pu avoir en plein cœur de la ville et dans une maison neuve! Il faut vraiment aimer les murs lézardés et les escaliers vermoulus.

PAULINE.

Il y a le jardin.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Tiens! dans un faubourg, c'est bien le moins.

PAULINE.

Vois comme elle est jolie la couronne de raisins que cette nymphe noue sur la tête du Silène.

BERGERET.

Elle te plaît? Je te la donne, ma fille, comme un jour, quand j'étais petit, ma mère me donna une rose.

PAULINE.

Tu étais petit?

BERGERET.

Tout petit. Ma mère passait des journées devant sa table à ouvrage, dans sa chambre dont le papier de tenture était semé de roses. C'étaient des roses en bouton, closes, modestes, toutes pareilles et toutes jolies. Un jour, laissant sa broderie, elle me souleva dans ses bras et, me montrant une des fleurs du papier, elle me dit : « Je te donne cette rose. » Et pour la reconnaître elle la marqua d'une croix avec son poinçon à broder. Jamais présent ne me rendit plus heureux.

PAULINE.

Je te remercie de la couronne de raisins, papa.

Elle l'embrasse en allant chercher un morceau de pain.

MADAME BERGERET, stupidement.

• Et moi, Pauline, tu ne m'embrasses pas?

LE MANNEQUIN D'OSIER

PAULINE.

Si, maman.

BERGERET.

Et toi, Juliette, veux-tu une guirlande de pampres?

JULIETTE.

Quelle guirlande? (A Euphémie.) Faites-moi chauffer un fer.

EUPHÉMIE.

Tout de suite, mademoiselle.

PAULINE.

Papa, je suis sûre que tu étais un enfant pas ordinaire, que tu étais déjà remarquable.

BERGERET.

Non, mais j'étais gai. La maison, très modeste, était très douce et très riante. La vie y était réglée sur un calendrier domestique simple et bourgeois, commun à tout le petit monde du quartier, qui ramenait avec régularité des jours heureux... Noël avec sa dinde truffée, les Rois avec la galette et la royauté de la fève, le Mardi-gras et ses crêpes. Et les anniversaires, et le jour des confitures. Alors, des grandes bassines de cuivre sortait une odeur aigre et chaude de groseilles, qui remplissait la maison. Et la familiarité des choses était pleine de respect, de tendresse et d'amour.

MADAME BERGERET.

Pauline, tiens-toi droite : tu es courbée en deux.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

PAULINE.

Oui, maman. Alors, tu étais un petit enfant très gai, mon pauvre papa! Et tante Zoé, comment était-elle, tante Zoé, quand elle était jeune?

BERGERET.

Quand elle était jeune? D'abord, elle ne l'était pas. Elle avait tout de suite renoncé à la jeunesse comme à un luxe trop coûteux. Il lui convient d'être sans grâces. C'était pour elle un embarras de moins dans sa vie sérieuse et utile. Elle fut uniquement et tout entière la sœur aînée... Elle a employé ses plus tendres années à coudre des robes, à m'apprendre les règles des participes que je n'ai jamais bien sues — ne le dis pas — et à seconder notre mère dans le gouvernement d'un ménage modique. A la mort de notre mère, elle nous a quittés pour se placer comme institutrice en Russie, dans une famille princière et bizarre. Puis, après quinze ans d'une vie sans joies, elle est revenue en France, non pas riche, certes, mais ayant la vie assurée. (Bergeret casse une noisette.) D'ailleurs, Zoé a tant d'ordre, de méthode et de sagesse qu'elle vivrait riche avec trente sous par jour.

Autre noisette. Madame Bergeret lui jette un regard empoisonné.

PAULINE.

C'est vrai qu'elle a rendu sa propriété de Luzance très agréable, et d'une propreté...

JULIETTE.

Ah! elle a la manie du nettoyage, tante Zoé.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Elle devrait bien à toutes ses qualités ajouter la politesse, votre tante Zoé. Elle a été avec moi d'une insolence, d'une grossièreté... Après cela, elle pourra dire qu'elle y a été encouragée.

BERGERET.

Il faut la connaître. Zoé, la plus dévouée des créatures, rend des services et de l'air dont on les refuse, de peur qu'on s'en aperçoive. Et, quand on ne s'en aperçoit pas, elle souffre, ma bonne Zoé.

Il casse des noisettes. A chaque craquement madame Bergeret souffre et donne des marques d'énervement. M. Bergeret s'en aperçoit et casse ses noisettes avec moins de plaisir.

MADAME BERGERET, excédée.

C'est plus fort que moi, je ne puis supporter ce bruit. Qu'est-ce que vous voulez? je suis nerveuse. Je suis trop nerveuse, je le sais bien. Nous sommes tous nerveux dans ma famille. Je ne peux pas me changer.

Bergeret se lève et s'en va.

## SCÈNE V

MADAME BERGERET ET SES FILLES.

MADAME BERGERET, offensée et triste.

Quel caractère! Ah! la vie n'est pas gaie tous les jours avec des gens qui veulent tout faire supporter aux autres,

LE MANNEQUIN D'OSIER

et qui ne veulent rien supporter. Moi, je ne comprends la vie commune que quand on se fait des concessions réciproques. Je ne veux rien dire de votre père, mes enfants, mais il a un caractère infernal.

Euphémie a servi le café. Juliette lui a dit : « Un doigt... là... », Pauline : « Encore... merci ! » et, après avoir sucré le café destiné à son père, le porte à M. Bergeret qui est chez lui.

SCÈNE VI

MADAME BERGERET, JULIETTE.

MADAME BERGERET.

On est bien malheureuse d'être sensible... Un rien nous blesse, un rien nous irrite... et nous fait souffrir!... Ah!... Quand tu seras mariée, j'irai vivre avec toi.

JULIETTE

Si je me marie jamais! Et nous n'en prenons pas le chemin.

MADAME BERGERET.

Laisse-moi tranquille avec ton mariage. Je t'ai dit qu'il se ferait, il se fera... Encore faut-il que vous puissiez vivre, ton mari et toi.

JULIETTE.

Oh! il nous faudra si peu!

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Enfin, vous ne vivrez pas de l'air du temps. Écoute-moi, Juliette, je ne suis pas souvent de l'avis de ton père. Mais je suis bien forcée de dire que, pour une fois, il n'a pas tort. Il faut attendre que nous ayons pris de nouveaux renseignements sur monsieur La Claverie et que nous sachions à quoi nous en tenir sur cette position en expectative dont il m'a parlé... D'ici là, tu dois...

JULIETTE.

Des renseignements, mais j'en ai, maman! Il m'en a donné. Il m'a expliqué ses projets. Il est très intelligent. Il saura très bien se débrouiller. Si tu demandes sur lui des renseignements à tout le monde, nous aurons l'air de nous défier et ça le blessera peut-être.

MADAME BERGERET.

Mais non, mon enfant, c'est l'usage.

JULIETTE.

Mais ce sera interminable. Et si les renseignements ne sont pas comme tu les veux...

MADAME BERGERET.

J'espère qu'ils seront bons.

JULIETTE.

Tu vois, tu n'en es pas sûre. Maman, si je n'épouse pas monsieur La Claverie, je mourrai.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET, émue. On sonne.

Allons, Juliette, embrasse-moi. Va te rafraîchir les yeux et ne te désole pas. Je te le promets, tu épouseras monsieur La Claverie.

Euphémie traverse la scène. On voit M. Roux traverser le jardin.

EUPHÉMIE.

Madame, c'est monsieur Roux.

SCÈNE VII

MADAME BERGERET, ROUX.

MADAME BERGERET.

Que vous êtes aimable d'être venu!

Euphémie sort.

ROUX.

Vous avez pleuré?

MADAME BERGERET.

C'est en causant avec Juliette de son mariage. Monsieur Bergeret ne veut rien entendre. Cette enfant se désespère et cela me désole. Je souhaite qu'elle épouse monsieur La Claverie, puisqu'elle l'aime... Quoi que... Ah! la pauvre enfant! En voilà une qui est faite pour souffrir, comme moi! Nous sommes trop sensibles, toutes les deux, pour être jamais heureuses... Enfin, ça va bien depuis tout à l'heure?

LE MANNEQUIN D'OSIER

ROUX.

Très bien. Voilà votre gant, tenez.

MADAME BERGERET.

Où était-il?

ROUX.

Sur la cheminée, tout bonnement, derrière un écran japonais.

MADAME BERGERET.

Ce que je l'ai cherché!... (Long, long soupir.) Ah! ah! mon ami!

ROUX.

Vous êtes triste! Pourquoi?

MADAME BERGERET.

Et si je vous disais que c'est parce que vous partez demain, trouveriez-vous cela ridicule?

ROUX.

Mais, non! je trouverais ça très gentil.

MADAME BERGERET, à qui ça ne suffit qu'à moitié.

Ah! très gentil?

ROUX.

Ce serait délicieux.

MADAME BERGERET.

C'est vrai? Alors, vous n'oubliez pas?

## LE MANNEQUIN D'OSIER

ROUX, bêtement.

Pourquoi voulez-vous que j'oublie?... Je vous dois d'avoir fait mes vingt-huit jours délicieusement. Vous avez été dans mon existence une révélation soudaine et radieuse. Il y a sept ans, quand monsieur Bergeret était maître de Conférences, et que j'étais inscrit à la Faculté, je lui portais mes devoirs à corriger, et je vous apercevais, vague et charmante, et je ne prévoyais pas alors...

MADAME BERGERET.

Moi non plus... Mon ami, vous partez; vous me laissez?

ROUX.

Il le faut... Mais nous avons encore à nous toute la journée.

MADAME BERGERET.

Un jour, encore un seul jour, et je vais retomber dans la nuit, avec votre souvenir, car je n'oublie pas, moi.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES; BERGERET.

BERGERET, entrant.

J'ai peine à reconnaître, sous ce costume, mon meilleur latiniste. Comment vous portez-vous, héros?

ROUX.

Héros!

## LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

J'appelle proprement ainsi un porteur de coupe-choux. Si vous aviez un bonnet à poils, je vous nommerais grand héros. C'est bien le moins qu'on flatte les gens qu'on envoie se faire tuer ; on ne saurait les charger à meilleur marché de la commission. Mais, dites-moi, ces vingt-huit jours héroïques se sont-ils accomplis heureusement ?

ROUX.

Heureusement, à cela près qu'un sergent, au cours d'un exercice, parla fort mal de ma mère. Oui. Outré de mon inexpérience, il demanda violemment, avec force jurons, quelle personne assez peu recommandable avait bien pu donner le jour à un veau aussi mal aligné que le numéro 5. Le numéro 5, c'était moi. (Profitant de ce que madame Bergeret s'est un peu éloignée, il dit à mi-voix à Bergeret.) Il m'a dit : « Quel enfant de ... » (A l'oreille de Bergeret.) La responsabilité inattendue de ma mère en cette circonstance a contrarié mon idéal de justice.

BERGERET.

Ce discours, selon moi, ne peut que hausser le moral des hommes en leur donnant envie de mériter les galons, afin de pouvoir tenir à leur tour de semblables propos, qui marquent évidemment la supériorité de celui qui les tient sur ceux auxquels ils sont adressés.

MADAME BERGERET.

Avez-vous fait hier une visite à madame Torquet ?

BERGERET.

Non.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Ah! vous n'avez pas fait hier de visite à la femme de votre doyen?

BERGERET.

Non.

MADAME BERGERET.

C'était son jour.

BERGERET.

Ce n'était pas le mien.

MADAME BERGERET.

C'est donc cela que madame Torquet n'a pas seulement l'air de me reconnaître! C'est vous qui commettez les impolitesses et c'est moi qui reçois les affronts.

BERGERET, d'une voix douce et éteinte.

<O rivages dorés, ô mer bleue...>

MADAME BERGERET.

Qu'est-ce que vous dites?

BERGERET.

Je dis : <O rivages dorés, ô mer bleue, montagnes...>  
(A Euphémie qui traverse comme un bolide la salle à manger.) Qu'est-ce?

EUPHÉMIE.

On sonne. (Elle disparaît dans le jardin; revenant.) Monsieur, c'est Chanteclair, le savetier de Sainte-Agnès.

MADAME BERGERET.

Un ami de monsieur Bergeret qui passe des heures dans son échoppe.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET, à Roux.

Je n'y suis pas entré une seule fois depuis six mois, en quoi j'ai eu tort, car c'est un vieillard plein de sens et de plus c'est un pauvre homme.

MADAME BERGERET, à Bergeret.

Oui, mais, comme je n'ai pas affaire à lui, je vous laisse.

BERGERET, tout bas.

C'est cela.

SCÈNE IX

BERGERET, ROUX, CHANTECLAIR.

BERGERET.

Bonjour, Chanteclair. Qu'est-ce qui vous amène?

CHANTECLAIR.

Bonjour, monsieur Bergeret et la compagnie. Je vous dérange peut-être, faites excuse. Mais vous m'aviez promis, il y a six mois, que je vous ferais une paire de bottines. Vous m'aviez promis. Ça ne va pas très fort la pratique en ce moment. Alors, si vous vouliez seulement me laisser vous prendre mesure...

BERGERET, avec regret.

Ah! bien! Je suis sur le point de sortir. J'irai tantôt chez vous.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

CHANTECLAIR.

Oh! monsieur Bergeret, vous dites ça, et puis vous ne viendrez pas. C'est pas la bonne envie qui vous manquera, mais vous n'y penserez pas. Laissez-moi vous prendre mesure. Je vais vous déchausser et vous rechausser. Vous ne vous en apercevrez même pas. (Il a une bonne figure.)

BERGERET.

Allons, puisque vous le voulez... (Opérations.) J'ai le cou-de-pied assez haut et la plante des pieds cambrée. Songez-y, Chanteclair.

CHANTECLAIR tire de son sein différents objets à mesurer.

Ne craignez rien, monsieur Bergeret. 39. Ça ne sera pas tout ce qu'il y a d'élégant... 18... mais ça sera bon. 21... Vous êtes sérieux, vous, monsieur Bergeret. Vous n'aimez pas les élégances.

BERGERET.

Si, je les aime, je les aime toutes. (Un temps.)

CHANTECLAIR.

Oh! ce n'est plus comme autrefois, monsieur Bergeret. Le client achète tout fait dans les grands magasins. C'est de la mauvaise marchandise, mais on s'en contente... 33 1/2. Là, c'est fini. Ah! monsieur Bergeret...

BERGERET.

Qu'est-ce qu'il y a, mon ami?

## LE MANNEQUIN D'OSIER

CHANTECLAIR.

Monsieur Bergeret... Ah! je me sens bien seul... Ce qu'il me faudrait... Je suis veuf depuis douze ans... Ce qu'il me faudrait, c'est une femme. Seulement, il me faudrait une femme sérieuse. Il y a bien la porteuse de pain des Tintelleries, mais elle aime la boisson. Il y a aussi la servante du défunt curé de Sainte-Agnès, mais elle est fière parce qu'elle a des économies. Il me faudrait une femme... Voilà!

BERGERET, archangélique.

Chanteclair! Chanteclair! Ressemelez les souliers de vos concitoyens, demeurez solitaire, reclus, content dans votre échoppe, entre votre établi et votre petit poêle chauffé à blanc, dans l'odeur du cuir et de la poix, sous la botte rouge qui vous sert d'enseigne, et ne vous remariez pas. Chanteclair, vous êtes un homme doux, simple, bienveillant, innocent et candide, ne vous remariez pas. Chanteclair, faites-moi une paire de bottines à la forme, tenez le cou-de-pied à la hauteur convenable et ne vous remariez pas.

(Il frappe légèrement le sol de son pied rechaussé, prend le bras de M. Roux et s'achemine vers le jardin.)

## DEUXIÈME TABLEAU

*Le Mail.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LA CLAVERIE, GROMANCE, puis MADAME  
DE GROMANCE.

LA CLAVERIE.

Bonjour, monsieur de Gromance. Comment allez-vous?  
Et madame de Gromance? Comment va-t-elle?

GROMANCE.

Comme un charme. Elle est sur le Mail, vous allez la voir. Et vous, monsieur La Claverie, vous ne vous ressentez plus des fièvres que vous avez glorieusement contractées dans nos colonies africaines?

LA CLAVERIE.

Nullement.

LE MANNEQUIN D'OSIER

GROMANCE.

Et les montagnes d'or que vous avez découvertes, sont-elles toujours à leur place?

LA CLAVERIE.

Les gisements existent. J'étudie en ce moment la question de main-d'œuvre.

Il sourit d'un air entendu, en homme habitué au doute de ses compatriotes.

GROMANCE.

Dites donc, monsieur La Claverie... Regrettez-vous les négresses?

LA CLAVERIE.

Bigre non!

GROMANCE.

Pourtant il y en a de bien faites. J'en ai connue une à Paris qui était admirable de proportions.

LA CLAVERIE.

C'est possible; mais sur la côte occidentale les négresses sont de véritables guenons.

GROMANCE.

Ah! dame! Ça n'est pas à comparer avec ce que vous avez laissé en quittant Paris et même avec ce que vous retrouvez ici, car, on a beau dire, la province...

LA CLAVERIE.

Ici, je suis très sage.

LE MANNEQUIN D'OSIER

GROMANCE.

Parce que vous tournez autour de la petite Bergeret. Elle est délicieuse. Et ces projets de mariage? Arrivez-vous à quelque chose? Mais, gamin que vous êtes, vous sentez-vous capable d'assurer le bonheur d'une femme? Eh! c'est grave. Et si tout à coup l'ancien petit noceur allait se réveiller! Ah! brigand... En avez-vous fait voir à votre pauvre papa!

LA CLAVERIE.

Oh! c'est fini, ça, c'est bien fini. Savez-vous quand j'y ai renoncé, monsieur de Gromance, à la noce? C'est quand ça m'a embêté... Parce que, le manque d'argent... On en trouve, de l'argent. Mais, quand le dégoût arrive, c'est bien fini. Mais ce qui me tient maintenant est sérieux.

GROMANCE.

Vrai?

LA CLAVERIE.

Très sérieux.

GROMANCE.

Si vous dites vrai, vous êtes sauvé.

LA CLAVERIE.

N'en doutez pas.

GROMANCE.

Après tout, vous allez peut-être devenir un brave garçon.

Madame de Gromance paraît.

LE MANNEQUIN D'OSIER

LA CLAVERIE.

Bonjour, madame de Gromance.

MADAME DE GROMANCE.

Comment va Juliette... Roméo?

LA CLAVERIE.

Bien, j'espère.

MADAME DE GROMANCE.

A quand ce mariage?

GROMANCE.

Ma chère amie, ne le lui demandez pas. Il n'en sait rien...  
Il n'a pas encore fait sa demande officielle.

MADAME DE GROMANCE.

Qu'est-ce qu'il attend?

GROMANCE.

Monsieur Bergeret lui fait peur.

MADAME DE GROMANCE.

Il n'a pourtant pas l'air bien terrible. Voulez-vous que  
je lui parle pour vous?

LA CLAVERIE.

Oh! oui, faites cela.

MADAME DE GROMANCE, riant.

Jamais... Il faut laisser les amoureux faire leurs  
affaires eux-mêmes.

LE MANNEQUIN D'OSIER

LA CLAVERIE, à Gromance.

Vous voyez, tout le monde m'abandonne.

Madame Bergeret et ses filles arrivent.

SCÈNE II

LES MÊMES; MADAME BERGERET et ses filles,  
puis MADAME TORQUET.

LA CLAVERIE, se retournant.

Ah! les trois sœurs... Mesdames, vous formez à vous trois un groupe charmant de fraîcheur et de grâce. Je ne sais si c'est le long séjour que j'ai fait parmi les noirs, mais j'apprécie particulièrement le blanc et le noir de vos visages.

MADAME BERGERET, minaudière.

Oh! monsieur, c'est une flatterie... Il est vrai que les Pouilly (nous sommes du Nord) ont toujours eu la peau blanche.

GROMANCE.

Madame, mesdemoiselles. (Madame Bergeret va à Gromance.)

JULIETTE à La Claverie, rapidement.

J'ai laissé tomber le papier roulé en boule, sous le quatrième arbre, par là. (Elle montre la gauche.)

LE MANNEQUIN D'OSIER

LA CLAVERIE.

C'est donc ça que je n'ai rien trouvé. J'ai cherché par là.  
Il montre la droite.

MADAME BERGERET, plus au fond.

Ah! voilà madame Torquet. Je soupçonne que, pour se venger des impolitesses de monsieur Bergeret, elle fait semblant de ne pas me voir. Je veux en avoir le cœur net. (Elle s'installe.)

(Madame Torquet passe, affectant d'être en grande conversation avec deux dames.)

MADAME TORQUET, aux deux dames.

Faisons semblant de causer : madame Bergeret est là... Je préfère ne pas la voir... Comme ça... Et alors... Oui... Oh! parfait! (Elles ont passé.) Ouf! cette madame Bergeret est insupportable. Je plains son mari qui est très doux.

MADAME BERGERET, faussement méprisante.

Allons à la musique, tenez!... Ah! monsieur Roux!

JULIETTE.

Vous m'aimez?

LA CLAVERIE.

Je vous aime.

JULIETTE, bas.

Je serai votre femme. J'ai confiance en vous. Je sais bien, moi, que vous êtes un honnête homme. Si vous n'étiez pas un honnête homme, je ne vous aimerais pas, d'abord. Mon cœur me le dit.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

LA CLAVERIE, un temps.

Alors vous viendrez?

JULIETTE.

Jamais chez vous, jamais! Oh! pouvez-vous me proposer des choses pareilles! C'est mal. Mais j'ai une idée. Il faudra bien qu'on nous marie. Vous verrez si j'ai de la résolution.

MADAME BERGERET, qui pendant tout ce temps a rencontré M. Roux au fond du théâtre, redescend.

Juliette, ne reste pas seule avec monsieur La Claverie. On vous voit causer ensemble seuls, c'est souverainement ridicule. Ce n'est pas convenable. Tu donnes continuellement raison à ton père. Je ne peux pourtant pas te surveiller, à ton âge, comme une petite fille qu'on préserve des voitures. Et monsieur La Claverie, qui est un homme du monde, devrait être plus réservé... (Elle est désireuse d'aller vers M. Roux.) Fais attention. (En s'éloignant.) Tu ne peux donc pas causer avec ta sœur? (Elle marche avec M. Roux, laissant Juliette derrière elle.)

JULIETTE, à La Claverie.

Dans dix minutes, trouvez-vous là, sur la berge, devant la musique. Je vous aime. Je suis à vous pour la vie.

(Elle remonte vers Pauline qui, pendant tout ce temps, cause avec deux dames et un monsieur.)

LE MANNEQUIN D'OSIER

SCÈNE III

UN APPRENTI PEINTRE, LE MARCHAND  
DE GAUFRES, LE GARDE.

L'APPRENTI, au marchand de gaufres.

Mon patron m'envoie.

LE MARCHAND DE GAUFRES

Qui ça, ton patron?

L'APPRENTI.

M. Cayère, le peintre.

LE MARCHAND DE GAUFRES.

Ah! oui. Tiens! (Il montre les deux volets adossés à l'arbre où se trouve dessinée sur chacun d'eux une image avec *Bergré coque*.) Faudrait voir à m'enlever ces saletés.

L'APPRENTI, avec un sifflement.

Ah! ça, y faut gratter.

LE MARCHAND DE GAUFRES.

Comment!

L'APPRENTI.

Oui! c'est du cambouis. Oh! et puis c'est creusé. Ah! la la! Je croyais qu'il faudrait seulement passer à la lampe et puis gratter. Oh! des plumes! regardez donc voir. Faut varloper! Ils ont entaillé, et puis ils ont mis du cambouis.

LE MANNEQUIN D'OSIER

LE MARCHAND DE GAUFRES, atterré.

Si je tenais enfin celui qui a fait ça!

L'APPRENTI.

Ils sont deusses.

LE MARCHAND DE GAUFRES.

Deux?

L'APPRENTI.

Oui, deusses. C'est pas le même gosse qui a fait les deux bonshommes : ils se ressemblent pas.

LE MARCHAND DE GAUFRES.

Sacrés poisons!

Il regarde défavorablement deux enfants très sages qui jouent aux billes.  
Les enfants s'éloignent sous ce regard pesant.

L'APPRENTI, grave, hochant la tête.

Ça, monsieur, faudra passer ça à la varlope et puis repeindre à deux couches, parce que, une couche, ça ne suffirait pas.

LE MARCHAND DE GAUFRES.

Y a trois mois qu'on l'a fait à neuf.

L'APPRENTI, irréductible.

Y aurait trois jours au lieu de trois mois, ce serait le même coup. C'est monsieur Bergeret qu'est représenté; la maison a travaillé pour lui l'année dernière. Je l'ai vu, il n'est pas ressemblant, on ne le reconnaîtrait pas.

A ce moment le garde des promenades, vieil ancien adjudant, épauettes, canne, entre et considère les portraits.

LE MANNEQUIN D'OSIER

Mais il y a son nom, heureusement! Ils en ont mis plus d'un cent comme ça dans la ville.

LE MARCHAND DE GAUFRES, au garde.

Tenez, vos gamins, regardez ce qu'ils font de propre!

LE GARDE.

Oh! oui... Mais vous ne devriez pas laisser exposer dans votre établissement des sujets concernant les personnes, eu égard au monde qui pourrait venir à passer. On comprendrait une chose semblable dans un guignol, mais ce n'est pas de raison dans un débit de comestibles. Si vous avez du raisonnement, vous ne laisserez pas ça sur votre volet.

L'APPRENTI.

Si vous voulez voir le patron...

LE MARCHAND DE GAUFRES.

J'essayerai d'abord demain matin avec de l'eau de Javel.

L'APPRENTI.

Oui? Oh! ben... (Il rit.)

LE MARCHAND DE GAUFRES.

Quoi?

L'APPRENTI.

Rien, m'sieur. (Il s'en va en sifflant. Le marchand remet les volets l'un sur l'autre contre l'arbre. Entrent Bergeret et Mazure. Madame de Gromance traverse la scène en compagnie. Bergeret la salue.)

SCÈNE IV

BERGERET, MAZURE.

MAZURE.

N'est-ce pas madame de Gromance, à qui vous venez de tirer votre chapeau?

BERGERET.

Oui, mon cher monsieur Mazure. Ne trouvez-vous pas que c'est une fort jolie femme?

MAZURE.

Peuh! une poupée!

BERGERET.

Vous en parlez bien légèrement. Quand une poupée est vivante, c'est une grande force de la nature. Madame de Gromance est agréable à voir. Elle n'a qu'à se montrer pour nous donner un plaisir dont je lui suis reconnaissant.

MAZURE.

Pour ma part, je goûte médiocrement ce plaisir et je me soucie peu de ces petits animaux malfaisants. Je ne regarde pas au pelage, moi. Je m'attache au fond. J'étudie les êtres par le dedans. Je remonte aux origines. Voilà comment j'entends mes fonctions d'archiviste... Je dresse

LE MANNEQUIN D'OSIER

dans les greniers de la Préfecture le dossier de toutes les familles de la ville. Et, puisque vous vous intéressez aux Gromance, je vous apporterai leur dossier, il est formidable. Cette comtesse de Gromance est une Chapon. Je n'ai trouvé dans mes archives qu'un Chapon, son père, le plus ladre fesse-mathieu de la province. Mais j'ai des monceaux de pièces sur les Gromance qui appartiennent à la petite noblesse de la région. Il y a une demoiselle de Gromance qui se fit faire, en 1815, un enfant par un Cosaque.

BERGERET.

Que voulez-vous? cette pauvre demoiselle a fait ce qu'elle a pu. Elle est morte, le petit Cosaque est mort, laissons leur mémoire en paix, ou, si nous la réveillons un moment, que ce soit avec indulgence.

MAZURE.

Enfin, vous n'approuvez pas que...

BERGERET.

Non, je n'approuve pas. Ne jugez pas, pour n'être point jugé.

MAZURE.

Mais, c'est l'anarchie!

BERGERET.

Plus de juges... Oui, c'est peut-être l'anarchie.

MAZURE.

Vous avez vu qu'on a inauguré hier à Luzance la statue de Jean de la Viole, le poète cordonnier. Le ministre de

## LE MANNEQUIN D'OSIER

l'Instruction publique... une potée de sous-préfets, le conseil municipal et tous les gros bonnets de la région sont sous les armes. La platitude de ces gens-là me dégoûte. Si j'étais ministre, je leur jetterais des croix dans un borbier et je les ferais ramasser avec les dents... Tenez, voici Cassignol, ancien président, magistrat intègre. Lui, c'est un honnête homme, je crois... Mais son grand-père, cultivateur à Caussière, a vendu au Premier Consul, pour mille écus, le Chouan Martineau, surnommé « Coupe-bleus ». C'est l'origine de la fortune des Cassignol. J'ai trouvé ça dans mes archives. Je vous ferai voir mon dossier.

Entre Gromance, Lantaigne et Cassignol, qui causent, s'arrêtent, repartent, s'arrêtent encore, partent à la fin. Lantaigne se trouve près de Bergeret, ils se saluent, mais avec économie. Gromance fait à Bergeret un bonjour sans cérémonie et sans amitié.

### SCÈNE V

LES MÊMES; CASSIGNOL, GROMANCE, LANTAIGNE.

BERGERET, à Cassignol.

Monsieur le Président.

CASSIGNOL.

Cher monsieur Bergeret, le Ministre de l'Instruction publique qui vient d'inaugurer la statue de Jean de la Viole...

LE MANNEQUIN D'OSIER

MAZURE.

A Luzance.

CASSIGNOL.

... déjeunait chez moi ce matin. Je viens de le conduire à la gare. Il m'a chargé de vous faire ses amitiés. Vous êtes, paraît-il, de vieux camarades.

BERGERET.

Oui, nous nous sommes connus jeunes à Paris. Il était terriblement révolutionnaire.

CASSIGNOL.

Il ne l'est plus... Mais il m'a appris une nouvelle intéressante, mon cher Bergeret : vous êtes nommé depuis six mois professeur à la Sorbonne et vous ne le disiez pas!

MAZURE.

C'est vrai, Bergeret?

BERGERET.

Oui, je suis chargé de cours à la Sorbonne, mais j'ai obtenu de retarder mon départ. Je ne suis pas pressé de quitter cette ville. Je vous avouerai même que je commence à l'aimer depuis que je dois l'abandonner.

CASSIGNOL.

Oh! mon cher Bergeret, vous êtes un ami de jeunesse du Ministre de l'Instruction publique. Eh bien! moi, je le connais depuis plus longtemps encore, je l'ai vu dans les bras de sa nourrice. Il y a cinquante ans son père était conseiller au Puy et présidait les Assises, quand, pour la première fois, tout jeune procureur général, — j'avais trente

## LE MANNEQUIN D'OSIER

trois ans, — je dus requérir dans une affaire assez banale d'assassinat, mais qui avait bien son importance puisqu'il s'agissait de faire tomber une tête. Un fermier riche avait été trouvé étranglé dans son lit. Dès le début, les soupçons se portèrent sur un garçon de charrue, serviteur de la victime. Il se nommait Poudrailles, Hyacinthe Poudrailles. Il fut arrêté. De fortes présomptions le désignaient comme l'auteur de cet assassinat. Il fut reconnu possesseur d'une somme de soixante francs dont il ne put justifier la provenance. Ses vêtements portaient des traces de sang. Il est vrai qu'un témoin lui fournissait un alibi, mais ce témoin était d'une immoralité notoire. L'instruction avait été très bien conduite... L'acte d'accusation était dressé avec beaucoup d'art. Mais Poudrailles n'avait pas fait d'aveux. Et dans tout le cours des débats il se renferma dans un système de dénégations dont rien ne put le faire sortir.

(Gromance et Lantaigne descendent et forment un groupe avec Cassignol et Bergeret.)

J'avais préparé mon réquisitoire avec tout le soin et la conscience dont j'étais capable. L'alibi fourni par le témoin m'embarrassait beaucoup. Je m'efforçai de le détruire. Je rappelai que le chien de garde n'avait pas aboyé à l'assassin. C'était donc qu'il le connaissait. Ce n'était donc pas un étranger, c'était le valet de charrue, c'était Poudrailles. Enfin, je demandai sa tête et je l'obtins. Poudrailles fut condamné à mort à la majorité des voix. Après la lecture de la sentence, il s'écria d'une voix forte : « Je suis innocent ! » Alors, un doute, un doute terrible me saisit. Pendant des jours et des jours la voix de Poudrailles résonnait à mon oreille disant : « Je suis innocent. »

LE MANNEQUIN D'OSIER

GROMANCE, avec obligeance et se reculant sur le banc.

Mettez-vous donc là, monsieur Bergeret.

BERGERET.

Merci, merci, je suis très bien.

GROMANCE.

C'est palpitant, hein?

BERGERET.

Oui.

GROMANCE.

Et alors?

CASSIGNOL.

Le pourvoi de Poudrilles fut rejeté. Et le trouble de mon esprit devint plus profond. Cette certitude, que j'avais fait passer dans l'esprit des jurés, n'était point en moi... J'avais perdu le sommeil. Enfin, le matin du jour fixé pour l'exécution, j'entrai dans la cellule du condamné, et, resté seul en face de lui : « Rien, lui dis-je, ne peut changer votre sort. S'il subsiste en vous un bon sentiment, dans l'intérêt de votre âme et pour le repos de mon esprit, Poudrilles, dites-moi si vous êtes coupable du crime pour lequel vous êtes condamné. » Il me regarda quelques instants sans répondre. Je vois encore sa face plate et sa large bouche muette. J'eus un moment d'angoisse terrible. Enfin il inclina sa tête et dit : « Maintenant que je n'ai plus de méfiance, je peux bien le dire que j'ai fait la chose. » En entendant cet aveu suprême, je poussai un grand soupir de soulagement.

Un temps. Cassignol tire une dragée d'une boîte et la place dans sa bouche.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET, passant la main sur son front.

La façon dont vous fûtes rassuré m'épouvante.

Un temps. Mazure descend en scène.

GROMANCE.

Oh! du moment que Poudrailles était coupable...

BERGERET.

Sans doute, mais s'il n'avait pas eu la simplicité de le dire, monsieur le Procureur général ne l'aurait pas su, après un demi-siècle il ne le saurait pas encore.

CASSIGNOL.

On ne saurait trop le redire : les accusés en France sont entourés de toutes les garanties compatibles avec la bonne administration de la justice.

Une femme passe. Elle est gracieuse. Gromance s'allume sans délai.

GROMANCE.

Elle est gentille, cette petite femme. Mâtin! très... hein? Tous se retournent et, voyant un monsieur qui s'est approché de la dame et qui visiblement est son compagnon, ils reprennent leur conversation.

MAZURE.

Oh! monsieur de Gromance, vous vous agitez pour une donzelle qui passe! Je vous croyais plus sérieux.

GROMANCE.

Je suis sérieux quand il s'agit de choses sérieuses, et il y en a.

BERGERET.

Il y en a. Mais peu. Et ce ne sont pas toujours celles qu'on croit.

LE MANNEQUIN D'OSIER

GROMANCE.

Il y en a trois.

MAZURE.

Trois?

BERGERET.

Quelles sont-elles?

GROMANCE.

La première, c'est la famille. La famille est la base de tout ordre social; si vous l'ébranlez, tout s'écroule. Voilà ce qu'on ne sait pas assez dans votre parti, monsieur Mazure. La seconde...

Gromance, Cassignol et Lantaigue s'éloignent.

SCÈNE VI

MAZURE, BERGERET.

MAZURE.

Ainsi, mon cher Bergeret, vous êtes l'ami du ministre?

BERGERET.

Mais oui.

MAZURE.

Mais ami, ami? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

BERGERET.

J'avoue que je n'y ai pas pensé. Mais à quoi eût-il été bon de le faire?

LE MANNEQUIN D'OSIER

MAZURE.

Mon ami, c'est idiot... Mais... il me faut les palmes... C'est absurde, je le reconnais... Mais il me les faut... Vous pensez bien, Bergeret, que ce n'est pas pour moi. Et même, s'il faut tout dire, je m'en fous... Je les aurais que je ne les porterais même pas, peut-être. Mais c'est nécessaire dans ma situation. La société du chef-lieu m'est hostile à cause de mes opinions politiques avancées. Hier encore, à la Loge, j'ai eu une altercation parce que j'ai qualifié les ministres de fumistes. Le Préfet me traite comme un chiffonnier. Pour me faire respecter, pour faire respecter ma femme que la Société ne reçoit pas sous prétexte qu'elle a été artiste, pour tenir tête à la meute des réactionnaires, il me faut les palmes et ensuite le petit rond violet porte-respect. Sans cela je ne suis qu'un haillon sordide.

BERGERET.

Craignez, Mazure, craignez d'obtenir ce que vous demandez. Vous êtes pittoresque.

MAZURE.

Comment?... pittoresque.

BERGERET.

Vous êtes, dans vos dehors, pittoresque et plein d'une fantaisie charmante. En entrant dans la voie des honneurs, vous allez revêtir l'uniforme social, vous allez devenir régulier, exact, terne. Ce sera dommage. Pourtant, je dirai un mot au ministre. On doit servir ses amis comme ils veulent être servis.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MAZURE.

Je vous l'ai dit. Je suis au-dessus de ça, mais pour mépriser les honneurs il faut les avoir obtenus.

Mazure a tiré d'un portefeuille vétuste un papier crasseux, un affreux bout de crayon et écrit pendant la scène suivante.

SCÈNE VII

LES MÊMES; ZOÉ.

MAZURE, apercevant Zoé.

Ce n'est pas votre sœur, cette dame?

BERGERET.

Si, c'est elle. Zoé! Comment? tu es ici et je ne le savais pas! Depuis quand y es-tu?

ZOÉ.

Depuis hier et je repars demain.

BERGERET.

Tu ne serais pas venu me voir?

ZOÉ.

Je savais te trouver sur le Mail. Crois-moi, Lucien, j'ai plus de bon sens que toi : moins j'irai chez toi, mieux cela vaudra. Ta femme ne m'aime pas.

BERGERET.

Oh!

LE MANNEQUIN D'OSIER

ZOÉ.

Et moi je ne l'aime pas non plus. Les enfants vont bien?

BERGERET.

Très bien. Elles se promènent par ici avec leur mère.

ZOÉ.

Tu n'as pas d'ennuis?

BERGERET.

On en a toujours.

ZOÉ.

Ta femme?

BERGERET.

Non.

ZOÉ.

Alors, quoi? Parle.

BERGERET.

Mais tu sais... Toujours ce mariage!...

ZOÉ.

Le mariage de Juliette?

BERGERET.

Oui, elle s'est entêtée de ce petit La Claverie qui ne fait que tourner autour d'elle et qui ne me plaît pas du tout. Il fait à Amélie des compliments gros comme l'Himalaya et Amélie, avec ce bon sens que tu lui connais....

ZOÉ.

Eh bien! mon ami, aie de l'énergie, montre que tu es le maître. Tu ne feras que ton devoir.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Le maître!

ZOÉ.

Allons, au revoir, Lucien. Il faut encore que j'aille acheter des graines, des rosiers, des échalias... une couveuse... J'ai toute une liste....

Elle la consulte.

BERGERET.

Ainsi donc, Zoé, jusqu'à la fin de mes jours je ne te verrai plus que par hasard, un moment, dans une rue ou sur une promenade publique, comme une étrangère! Zoé, est-ce que nous ne nous retrouverons pas un soir, assis tranquilles l'un près de l'autre, devant une table, sous la lampe? Ce serait si bon de vivre ensemble des heures intimes, ma vieille sœur.

ZOÉ.

Pas de rêves, Lucien. Je n'aime pas les rêves.

BERGERET.

Je ne te verrai pas avant ton départ?

ZOÉ.

Non, adieu, sois raisonnable.

SCÈNE VIII

MAZURE, BERGERET.

MAZURE.

Elle n'est pas changée, votre sœur. Elle habite près d'ici?

BERGERET.

A une heure de chemin de fer, près de Luzance. Elle a là une petite ferme où elle fait de l'élevage.

MAZURE.

Tenez, Bergeret, voilà une petite note qui contient l'énumération de mes titres. Vous la remettrez au ministre.

BERGERET.

Soyez tranquille.

Un temps. Six heures sonnent en ville.

MAZURE.

Merci d'avance et bonsoir. Je vais dîner. (Il serre la main de Bergeret qui, horriblement distrait, ne s'en aperçoit pas. Mazure est indulgent et ce n'est que lorsqu'il est sur le point de disparaître que Bergeret, revenant à lui, dit.)

BERGERET.

Bonsoir, Mazure.

Rentre Zoé.

SCÈNE IX

ZOÉ, BERGERET, puis LA CLAVERIE, JULIETTE,  
MADAME BERGERET, LANTAIGNE.

ZOÉ.

Lucien! Comment est-il, ce monsieur La Claverie?

BERGERET.

C'est un grand jeune homme... Une barbe, un lorgnon.

ZOÉ.

Eh bien! appelle donc ta fille qui se promène avec lui, la main dans la main, au grand amusement des passants. Il y a là tous les Gromance qui regardent et qui rient, comme tu penses!

BERGERET.

Qu'est-ce que tu dis?

ZOÉ.

Je dis que Juliette est en train de se compromettre volontairement. Ils échangent des fleurs; elle a l'air enchanté de ce qu'elle fait là.

BERGERET.

Juliette se conduit....

ZOÉ.

Elle se conduit comme une innocente.... Elle veut te forcer à consentir à son mariage et, pour y arriver, elle

LE MANNEQUIN D'OSIER

n'a trouvé dans sa pauvre petite cervelle que le moyen de se compromettre.

BERGERET.

Et sa mère, où est-elle?

ZOÉ.

Sa mère n'est pas là... Elle n'est pas surveillée, c'est son plus grand tort et, au fond, le seul.

BERGERET, appelant.

Juliette! (Bas.) Ce La Claverie est un drôle! Juliette!

ZOÉ.

Doucement! N'aggravons pas le mal et ne soyons pas aussi absurdes que les jeunes. Nous n'aurions pas d'excuses, nous!

BERGERET.

Viens me voir demain avant ton départ.

ZOÉ.

Demain? Je ne sais pas, nous verrons.

BERGERET.

Il le faut absolument.

ZOÉ.

Je viendrai.

Juliette et La Claverie venant vers Bergeret.

LA CLAVERIE, résolument, avec bravoure et décision.

Monsieur, j'aime mademoiselle Juliette et je vous demande sa main.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Monsieur, je vous prie de me laisser en repos et de vous éloigner.

Bergeret tourne le dos et ne parle plus, mais, voyant arriver sa femme accompagnée de Lantaigne, il lui dit avec netteté.

BERGERET, bas.

Faites-moi le plaisir de rentrer avec les enfants, de rentrer tout de suite, sans un mot.

MADAME BERGERET, bas.

Qu'est-ce que ça veut dire?

BERGERET, bas.

Cela veut dire que votre fille se conduit sottement et que les exemples ne lui ont pas manqué pour en arriver là. Cela signifie que je suis en ce moment sur le point de vous prendre par le bras toutes les deux et de vous faire ainsi traverser la ville. Croyez-moi, ne m'exaspérez pas. Rentrez.

MADAME BERGERET, furieuse.

Jamais je ne supporterai que vous me parliez sur ce ton, et que vous ayez l'air de me donner des ordres.

BERGERET, terrible.

Rentrez.

MADAME BERGERET, en rage.

Je me ferai couper en morceaux plutôt que de bouger d'ici.

BERGERET, rudement, appelant.

Juliette! Pardon, monsieur Lantaigne. Juliette!

Madame Bergeret a peur, elle capitule.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

C'est bien, je m'en vais ; mais vous vous souviendrez de m'avoir parlé ainsi.

BERGERET.

Tout ce que je vous demande, moi, c'est de ne pas l'oublier.

Elles sortent. Lantaigne, discret, descend en scène. Bergeret, qui sait changer de visage, tire de sa poche un petit volume, l'ouvre et dit à Lantaigne.

## SCÈNE X

BERGERET, LANTAIGNE.

BERGERET.

J'ai trouvé dans ce livre d'un philosophe anglais une pensée singulière. Voyez donc, monsieur l'abbé.

Lantaigne, qui a observé comme il faut le manège de Bergeret et des autres pendant la scène précédente, lit avec assez d'étonnement.

LANTAIGNE.

« Nos ancêtres barbares avaient coutume de se couper le bout du nez et de l'offrir sur une feuille de figuier à quelque personnage puissant qu'ils voulaient honorer. Un reste de cette coutume subsiste encore dans l'usage d'envoyer des cartes de visite. »

Il laisse tomber doucement les bras et regarde M. Bergeret qui, voyant le marchand de gaufres mettre l'un après l'autre les volets en place, considère les images dessinées sur ces volets. Après quoi M. Bergeret, remettant son lorgnon dans son gousset, dit à Lantaigne.

*LE MANNEQUIN D'OSIER*

BERGERET, avec un geste du côté des images.

L'un porte un chapeau, l'autre n'en a pas. Il y a deux écoles. (Et, comme l'abbé fait mine de ne pas comprendre et ne le veut pas en effet, Bergeret reprenant son petit livre dit en souriant.) N'est-ce pas que c'est ingénieux? Mais est-ce probable? Eh bien! mon cher monsieur Lantaigne...

Pendant que le rideau tombe, Bergeret et Lantaigne, tout en causant, vont au parapet afin de voir passer la musique qui défile sur le chemin de halage en jouant la marche de Sambre-et-Meuse.

RIDEAU.

## TROISIÈME TABLEAU

*Le cabinet de Bergeret.*

## SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, PAULINE, puis MADAME BERGERET,  
EUPHÉMIE, LA BLANCHISSEUSE.

Le bureau est à moitié enseveli sous divers objets appartenant à madame et à mesdemoiselles Bergeret. Les chaises sont chargées de vêtements, de chapeaux, de parapluies, de chaussures. Un mannequin d'osier, couvert d'une robe de madame Bergeret, barre la porte et sera déplacé bien souvent jusqu'à l'heure où il prendra la place de M. Bergeret lui-même, devant le bureau. Au lever du rideau, Euphémie qui a voituré la malle est requise par Pauline de donner un coup de plumeau à cette malle qui disparaît sous la poussière. On ouvre la fenêtre. Pauline dispose de son mieux ses effets au fond de la malle. Ensuite elle fait un choix provisoire de trois ou quatre livres qu'elle laisse sur le bureau de son père.

Juliette entre, les yeux prêts aux larmes; elle a les bras chargés de linge et de vêtements; elle tourne, cherche une place, s'énerve, enfin jette le tout dans la malle violemment, la ferme et s'assied sur le couvercle.

JULIETTE.

On veut que je renonce à lui. Jamais... Jamais! Je l'aime... Si je ne l'épouse pas, je ne me marierai jamais...

LE MANNEQUIN D'OSIER

C'est Zoé qui a monté la tête à papa. Oh! cette Zoé, je la déteste. Elle est fausse, cette femme; elle est méchante, et, parce qu'elle n'a pas trouvé à se marier, elle ne veut pas que les autres se marient. Je la hais. On ne peut pas me forcer d'aller vivre avec quelqu'un que je hais.

PAULINE.

Mais non, elle n'est pas méchante, tante Zoé.

JULIETTE.

Mais je ne céderai pas. Il m'aime. Je te montrerai ses lettres et tu verras s'il m'aime. Que papa et Zoé n'espèrent pas que je l'oublie! Je ne l'oublierai jamais. (Cette pensée l'aide à se lever et à tenter l'achèvement de sa malle; elle rassemble les objets, rouvre la malle.) Tu crois que ça va être gai d'habiter Luzance... tout un mois, en compagnie de tante Zoé!

PAULINE.

Moi, j'aime la campagne.

JULIETTE.

Moi aussi, mais on ne peut pas aimer la campagne de tante Zoé. Elle est affreuse et triste et il pleut toujours, et on y est seul, seul, isolé... Mais ça t'est indifférent à toi. Tu ne t'intéresses à personne. Tu n'aimes personne.

PAULINE.

Parce que j'ai mauvais cœur... c'est bien connu...

JULIETTE.

Je ne veux pas partir. Je ne veux pas partir. (Un temps. Elle se donne des raisons.) Et puis je n'ai rien à me mettre. (Elle prend

LE MANNEQUIN D'OSIER

des morceaux de costumes et les laisse retomber où ils veulent.) Tiens, ça, ça, ça! Comment veux-tu être élégante avec ça!

PAULINE.

Il faut beaucoup de choses pour être élégante, beaucoup de choses que nous n'avons pas.

JULIETTE.

Je ne sais pas pourquoi tu cherches toujours à me dire des choses désagréables.

Elle reprend ses nippes.

PAULINE.

Ce sont les choses qui sont désagréables. Si je ne les disais pas, elles seraient désagréables tout de même. Nous ne sommes pas riches, nous ne pouvons pas faire comme les gens riches. Je n'ai pas besoin de te le dire pour que tu le saches.

JULIETTE.

Non, mais, quand on le dit, ça fait davantage. Ça m'est égal... je ne pars pas.

MADAME BERGERET, qui entre par la porte du salon.

Qu'est-ce qu'il y a?

JULIETTE, éclatant en sanglots.

Maman... Maman!...

MADAME BERGERET.

Allons, ma fille, ne me fais pas de chagrin.

EUPHÉMIE, entrant par le fond, les bras écarlates, et tenant une éponge grise et un balai à la main.

Madame, il y a monsieur Roux qui est là.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Et vous avez été ouvrir dans cet état? Vous devriez avoir honte!

EUPHÉMIE.

V'là une heure que j'éponge le carreau de la cuisine qui était inondé.

MADAME BERGERET.

Il ne fallait pas laisser ce robinet ouvert.

EUPHÉMIE.

C'est pas de ma faute. On m'appelle de tous côtés, tout le monde à la fois.

MADAME BERGERET.

Pas d'observations. Où est monsieur Roux?

EUPHÉMIE.

Dans la salle à manger.

MADAME BERGERET.

Faites-le rentrer dans le salon. Ah! non, allez! et le linge qui est là, dites à la blanchisseuse de l'apporter ici. (A Euphémie.) Faites attendre un moment monsieur Roux... (Euphémie sort. La blanchisseuse et les jeunes filles apportent le linge. On en encombre le bureau de M. Bergeret.)

LA BLANCHISSEUSE.

Si madame veut compter?

MADAME BERGERET.

Non, dans ce taudis, impossible! J'ai confiance.

Euphémie rentre, la blanchisseuse sort.

Monsieur Roux est au salon?

## LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE.

Non, madame, il est reparti. Il a causé à monsieur pendant un moment et puis il est allé faire une course qu'il a dit, et puis il va revenir vers les cinq heures qu'il a dit.

MADAME BERGERET.

Prévenez-moi dès qu'il arrivera. (Elle passe au salon. Juliette pleure silencieusement. Pauline va pour la consoler. Bergeret entre; il arrête Pauline du geste et lui dit tout bas : « Laisse-nous un instant... » Il va vers Juliette, lui prend la main qu'il place sous son bras, l'entraîne vers une chaise, l'embrasse, s'assied en face d'elle.)

## SCÈNE II

BERGERET, JULIETTE.

BERGERET.

Viens, ma petite fille, viens! Je n'ai à te dire que des choses très bonnes, dont aucune ne te fera de la peine, j'en suis sûr. Tu les écouterais volontiers si je pouvais prendre la figure qu'il faudrait pour les dire. Ce ne serait pas du tout celle d'un père jaloux de son autorité, ce ne serait même pas celle d'un frère aîné, ce serait une figure amicale, sororelle, jeune comme toi! Voilà un visage que malheureusement je ne peux pas me donner. Et toi aussi tu croiras que j'ai trouvé ma sagesse dans mes livres et que c'est une sagesse, comme eux, aride et couverte de poussière; tu croiras que je veux

étouffer ta jeunesse sous ma vieille philosophie. Oh! ce n'est pas vrai! et pour te détromper je vais te confier un secret... L'âme ne vieillit pas... La mienne a l'âge de la tienne, l'âge de sentir, de désirer, de craindre et de souffrir, l'âge de l'espérance. Hélas! je sens, je pense, je souffre depuis beaucoup plus longtemps... Voilà toute la différence. Devant les maux de la vie, jeunes et vieux nous avons tous le même âge.

JULIETTE.

Papa!

BERGERET.

Ma pauvre Juliette! Ne me regarde pas ainsi avec tes grands yeux pleins de surprise et d'étonnement. Oublie que je suis ton père, le professeur Bergeret, chargé de cours à la Faculté des Lettres, et pense que je suis un être humain, capable de comprendre toutes les souffrances et tous les troubles, parce qu'il est capable de les éprouver... un de tes semblables pour qui rien de ce qui s'agite dans ta pauvre petite âme émue n'est étranger. Pense cela.

JULIETTE.

Oh! papa, je suis bien malheureuse!

BERGERET.

Alors il faut m'écouter. C'est une pensée en sympathie avec la tienne et mieux avertie qui te parle à l'oreille... Ce qui t'arrive, mon enfant, est si fréquent, si constant, qu'on peut dire que c'est dans l'ordre naturel et néces-

LE MANNEQUIN D'OSIER

saire... Une petite fille se croit devenue tout à coup une grande personne...

JULIETTE.

Mais, papa...

BERGERET.

Elle n'a pas tort. Mais les premiers souffles de la vie en fleur la grisent. Elle veut tout, et l'amour d'abord, l'amour, cette puissance mystérieuse qu'elle sent frémir jusque dans les pages arides de ses livres d'histoire et de morale. Et alors, de toute la poésie qu'elle a su amasser dans sa petite cervelle au cours de ses lectures et de ses rêveries, elle pare le premier venu, le passant, l'inconnu qui lui a murmuré quelques vagues et banales paroles. Elle ne se dit pas que c'est elle qui a revêtu cet inconnu de tous les dons magnifiques qu'elle voit briller en lui; elle ne sait pas, la pauvre petite fille ignorante, que ce qui l'éblouit, c'est seulement le reflet de ses rêves.

JULIETTE.

Mais, papa!...

BERGERET.

Ma petite Juliette, tout cela est pour te crier : Prends garde, attends, réfléchis. Je connais à peine le jeune homme à qui tu as accordé, avec tant de précipitation, ta confiance et ton cœur. Mais ce que je sais de lui n'est pas pour me rassurer. Sais-tu s'il t'aime? Sais-tu qui il est? Es-tu sûre seulement de l'aimer?

LE MANNEQUIN D'OSIER

JULIETTE.

Oh! papa, je suis sûre qu'il m'aime. Je l'aime. Nous nous aimerons toujours.

BERGERET.

Tu le crois, et je te le laisse croire... Eh bien! dans la certitude où tu es, tu vois ce qu'il faut faire. Il faut avoir le courage de résister à ton sentiment, je ne dis pas de l'étouffer, mais d'y résister, jusqu'à ce que tu nous aies prouvé et que tu te sois prouvé à toi-même que ce sentiment était durable, solide, à l'épreuve de tous les coups de la vie, et il y en a de rudes. Tu renonceras à voir monsieur La Claverie, à correspondre avec lui...

JULIETTE.

Papa! (Sanglots.)

BERGERET.

Songe que tu ne peux rien perdre à cela... Si, comme tu le crois, son amour et le tien résistent à l'absence, tu ne risques rien, et si tu t'étais trompée, par hasard, tu évites un risque terrible.

JULIETTE.

Je t'aime bien, papa; mais je ne peux pas renoncer à lui. Mon Dieu!... mon Dieu!... Je ne peux pas.

BERGERET.

Je ne te le demande pas, ma fille. Je ne te demande pas de ne plus l'aimer. Je ne te demande pas de changer ton cœur... Je te demande d'être sérieuse et forte. Tu l'aimes, dis-tu? Si tu ne te trompes pas, si vous avez vraiment de

LE MANNEQUIN D'OSIER

l'amour l'un pour l'autre, qui pourrait être plus fort que vous, et qu'as-tu à craindre?

JULIETTE.

C'est vrai, mais, papa, si toi, si tout le monde est contre nous, comment veux-tu?...

BERGERET.

Non, je ne suis pas contre toi, Juliette, et tu peux avoir confiance en ton père. Mais tu ne dois compter que sur toi. Toi seule es capable de construire ton bonheur ou ton malheur. Je ne dois ni ne veux disposer de toi. Je ne peux pas penser pour toi, sentir pour toi, comprendre, douter, croire pour toi. Ce n'est pas à moi de faire ta vie, c'est à toi, à toi seule, ma pauvre petite.

JULIETTE.

Mon Dieu! mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir?... Qu'est-ce qu'il faut faire?

BERGERET.

Tu vas être forte, c'est-à-dire prudente et patiente. A la campagne, entre ta sœur et ta tante Zoé, doucement, tranquillement, tu mettras tes sentiments à l'épreuve des heures et des jours. Tu te laisseras vivre, tu laisseras reposer tes idées et tu verras mieux dans la limpidité de leur calme si elles sont aussi profondes que tu croyais. Enfin, comme une grande fille que tu es, tu réfléchiras.

JULIETTE.

Oui, papa.

Ils s'embrassent.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Juliette, j'ai encore une recommandation à te faire. Il y a dans la petite cour de tante Zoé un vieux noyer tout moussu qui porte des noix délicieuses. S'il en reste encore, je te prie de m'en envoyer un panier.

Entre Pauline.

SCÈNE III

LES MÊMES; PAULINE, puis ZOÉ, EUPHÉMIE.

PAULINE.

Papa, je peux entrer? Tante Zoé est au jardin...

BERGERET.

Juliette, veux-tu lui dire de monter? (Juliette sort.) Tu es contente, ma petite Pauline, d'aller à Luzance avec ta sœur?

PAULINE.

Oui, papa. Je regrette seulement de te laisser perdu dans ton océan de papiers. Tu m'avais promis que je pourrais t'aider.

BERGERET.

Tu me seras utile même à Luzance. Tu mettras au net le chapitre que je viens d'écrire. Le voilà.

LE MANNEQUIN D'OSIER

PAULINE.

Merci, papa. Je copierai toute la journée.

BERGERET.

Non, non. J'ai quelque chose de plus important encore à te demander. Je désire que tu tiennes compagnie à ta sœur et que tu prennes soin de la distraire... Elle a des chagrins puisqu'elle croit en avoir. Elle a une petite maladie de l'âme. Tu la soigneras.

PAULINE.

De mon mieux, papa... Mais dis-moi comment.

BERGERET.

Tu la traiteras par la gaîté. C'est la pharmacie souveraine.

Entrent Zoé, Juliette et Euphémie.

JULIETTE, à Euphémie.

Enlevez la malle.

Ce qu'elle fait.

PAULINE, à Zoé.

A tout à l'heure, tante Zoé.

Elles sortent.

SCÈNE IV

ZOÉ, BERGERET.

ZOÉ.

Cette jeune personne qui m'a ouvert, c'est ta servante?

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Oui, une bonne fille.

ZOÉ.

Il y a longtemps que tu l'as ?

BERGERET

Dix-huit mois.

ZOÉ.

Eh bien ! elle ne sait pas encore ouvrir la porte. Elle m'a laissée dans le jardin et s'est élancée dans l'appartement en criant : « C'est la tante Zoé ! »

BERGERET.

Il faut l'excuser.

ZOÉ.

Je l'excuse. Ce sont ses maîtres que je n'excuse pas. C'est là ton cabinet de travail ?

BERGERET.

Tu l'as dit.

ZOÉ.

Une éponge sur un fauteuil, du linge sur les tables, des torchons... un plumeau... Tu peux vivre là-dedans ?

BERGERET.

Oui, je le peux.

ZOÉ.

Tu peux travailler là-dedans ?

BERGERET.

Avec peine.

LE MANNEQUIN D'OSIER

ZOÉ.

Qu'est-ce que c'est que cette malle?

BERGERET.

C'est celle des enfants, qui vont passer quinze jours chez toi. Zoé, ma chère Zoé, je ne te consulte plus. Tu vas les emmener. Je te les conduirai tout à l'heure à la petite gare. C'est à quatre heures et demi le train.

ZOÉ.

Quatre heures quarante.

BERGERET.

Nous avons tout le temps.

ZOÉ.

N'allons pas si vite et mettons, si possible, un peu d'ordre dans nos idées. Vraiment, Lucien, il y a un air de folie dans cette maison. Voyons! d'abord, de quoi s'agit-il?

BERGERET.

Après ce qui s'est passé hier sur le Mail, je ne veux pas que Juliette reste ici un jour de plus. Elle passera quinze jours, trois semaines avec toi, le temps de se calmer à la campagne, de changer le tour de ses idées et la couleur de ses rêves. Je viens de causer avec elle tout à l'heure. C'est une très bonne petite fille. C'est la première fois qu'on la recherche et elle y est sensible.

ZOÉ.

Elle est mal élevée, voilà tout. Ce n'est pas de sa faute.

BERGERET.

Elle partira avec toi et Pauline l'accompagnera. Cela aura ainsi meilleure apparence. D'ailleurs, Pauline est ravie quand elle peut passer quelques jours à Luzance avec toi.

ZOÉ.

Doucement... Mais enfin, qu'est-ce que c'est que monsieur La Claverie?

BERGERET.

La Claverie... C'est le fils d'un tout petit notaire. Il a fait la fête, on l'a envoyé en Afrique chercher des mines. Voilà tout ce que je sais de lui.

ZOÉ.

Ta fille n'a pas de dot, lui n'a pas le sou. C'est étonnant qu'il veuille l'épouser.

BERGERET.

Ce serait encore plus étonnant s'il était riche.

ZOÉ.

Mais a-t-il vraiment l'intention de l'épouser?

BERGERET.

Il m'a demandé sa main, hier, sur le Mail, après l'incartade.

ZOÉ.

Qu'est-ce que tu lui as répondu?

BERGERET.

Je l'ai prié de me laisser tranquille.

ZOÉ.

Alors, j'emmène les petites... L'as-tu dit à ta femme?

BERGERET.

Oui, hier soir, je lui ai annoncé ma résolution et exprimé le désir que tout fût prêt.

ZOÉ.

Elle t'a répondu?

BERGERET.

Elle m'a écouté et obéi.

ZOÉ.

Tu vois, si tu avais toujours parlé net et ferme, aujourd'hui tout marcherait droit. Tu ne l'as pas fait, tu as eu tort.

BERGERET.

Mais enfin, Zoé, je ne peux pas m'occuper de tous les menus incidents de la vie, je ne suis pas capable d'entrer dans tous les détails du ménage, de vérifier les comptes de la semaine ni de déjouer les ruses d'une femme qui a fait des dettes et d'une petite fille qui cache, pour son amoureux, des billets sous l'écorce des arbres. Je ne peux pas surveiller.

ZOÉ.

Je ne t'ai pas parlé de surveiller. Je t'ai parlé de diriger. En ne le faisant pas, tu as manqué à ton devoir. Si ta femme était capable de le comprendre, elle serait en droit de te le reprocher un jour. Nous avons des obligations envers ceux dont nous prenons la vie pour l'associer à la nôtre.

BERGERET, distrait du sermon de Zoé, contemple  
sombrement le mannequin d'osier et le pousse.

Oh! ce mannequin! Avec le temps, il a fini par lui  
ressembler...

ZOÉ.

Voilà ce que c'est que d'épouser une femme simplement  
parce qu'elle est jolie.

BERGERET.

J'avais vingt-cinq ans, elle en avait dix-neuf. J'étais un  
petit maître de conférences perdu dans une ville noire du  
Nord. Qu'est-ce que j'avais connu de l'amour? qu'est-ce  
que j'avais connu de la vie? Quelques rencontres furtives  
et décevantes, quelques pitoyables bonnes fortunes d'étu-  
diant pauvre. Elle fut pour moi le charme, l'attrait, le  
piège. Marié, je fus heureux quinze jours, rêveurs et  
charmants, puis la réalité m'apparut, et je vis depuis tout  
ce temps avec la réalité. Il est certain qu'elle aussi elle  
n'est pas heureuse. Qu'en penses-tu, Zoé?

ZOÉ.

Moi? je n'en sais rien.

BERGERET.

Si je lui parlais?...

ZOÉ.

A ta femme!

BERGERET.

Ma bonne Zoé, ma vieille sœur!

ZOÉ.

Ne me décoiffe pas, je déteste qu'on me décoiffe.

SCÈNE V

LES MÊMES; MADAME BERGERET,  
PAULINE, JULIETTE, puis EUPHÉMIE.

MADAME BERGERET.

La voiture est là, vos filles sont prêtes.

Les jeunes filles entrent. Pauline va vers Zoé, Juliette prend une ombrelle  
qui était restée sur le bureau et disparaît.

PAULINE à son père.

Papa, je peux prendre des livres?

BERGERET.

Oui. Lesquels?

PAULINE.

Celui-là?

BERGERET.

Celui-là, non : il n'est pas pour les jeunes filles.

PAULINE.

Et celui-là?

BERGERET.

Oui, il a été écrit spécialement pour les jeunes filles.

PAULINE, vivement.

Ah! alors je le laisse. Les livres écrits pour les jeunes  
filles sont vraiment trop bêtes. Je ne peux pas les lire,  
les autres non plus. Alors....

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Il reste les chefs-d'œuvre.... Il est vrai que les chefs-d'œuvre, c'est souvent bien ennuyeux.

PAULINE.

Donne-moi tout de même des chefs-d'œuvre, papa!

MADAME BERGERET, à son mari.

Lucien, j'ai un mot à vous dire. Je ne me suis pas opposée au départ de nos enfants; j'ai même pris toutes les dispositions nécessaires, mais je veux savoir si c'est pour m'être personnellement désagréable que vous avez éloigné Juliette.

BERGERET.

Comment pouvez-vous croire?

MADAME BERGERET.

Bien. C'est tout ce que je voulais savoir.

ZOÉ.

Allons, partons, c'est le moment.

BERGERET, prêt à toutes les inquiétudes.

Et Juliette!... Où est Juliette? (Il appelle.) Juliette!

EUPHÉMIE, d'en bas.

Elle est dans la voiture.

BERGERET.

Ah!

ZOÉ.

Lucien, tu peux rester encore, nous avons trois quarts d'heure devant nous. Je vais avec la voiture prendre deux caisses à l'hôtel et je reviens te chercher ici.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Non ; allez directement de l'hôtel à la gare. Moi, j'irai à pied. C'est à deux pas par les escaliers. (A Zoé.) A tout à l'heure à la petite gare... Je veux lui parler!

PAULINE, embrassant sa mère, à Euphémie qui entre.

Euphémie, soyez gentille : rangez un peu tout cela, pour monsieur.

EUPHÉMIE.

Sans faute, mademoiselle Pauline.

ZOÉ à madame Bergeret.

Au revoir, Amélie.

MADAME BERGERET à Zoé.

Au revoir, Zoé.

## SCÈNE VI

BERGERET, MADAME BERGERET.

BERGERET.

Amélie, je vous prie de m'écouter un instant. Hier, je me suis emporté, j'ai eu tort. Ce n'est pas mon habitude. D'ordinaire, je m'efforce de garder le calme et la raison. Cette fois je n'ai pas pu. Veuillez m'excuser.

MADAME BERGERET.

Et vous vous en êtes pris à moi, naturellement. C'est à monsieur La Claverie qu'il fallait vous adresser.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET

Pourquoi? Je ne le connais pas et ne veux pas le connaître, et je devais éviter un esclandre.

MADAME BERGERET.

Il fallait lui dire : « Monsieur, je vous défends de faire telle ou telle chose », puisque c'est votre idée. Mais non! vous avez préféré m'injurier devant tout le monde.

BERGERET.

Je ne vous ai pas injuriée : je vous ai parlé un peu vivement, sans que personne ait pu m'entendre.

MADAME BERGERET.

Si! l'abbé Lantaigne était là.

BERGERET.

Il était trop loin pour entendre. Mais laissons cela.

MADAME BERGERET.

Naturellement... « Laissons cela » est admirable.

BERGERET.

Vous n'auriez pas voulu que je fusse indifférent à la pitoyable légèreté de cette enfant, et vous devez être la première à comprendre ce que j'ai éprouvé en voyant Juliette...

MADAME BERGERET.

Vous avez insulté une femme, votre femme. C'est une lâcheté... Mais laissons cela, comme vous dites... Vous vouliez?

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Encore une fois, si, bien involontairement, j'ai manqué d'égards envers vous, je vous prie de m'en excuser.

MADAME BERGERET.

Jamais je ne pardonnerai une grossièreté à personne. Jamais!

BERGERET.

Je t'en supplie, écoute-moi. Il ne s'agit pas de nous, il s'agit de nos enfants. Il faut que je te parle et il faut que tu m'écoutes. C'est devenu nécessaire. J'ai eu le tort de me taire trop longtemps, par découragement de me faire comprendre.

MADAME BERGERET.

Je suis donc bien bête?

BERGERET.

Il ne s'agit pas d'examiner la capacité de nos esprits. Il s'agit d'y mettre un peu de bon sens si c'est possible.

MADAME BERGERET.

Voyez comme vous êtes agressif, tout de suite.

BERGERET.

C'est que tu prends tout de travers, malheureuse!

MADAME BERGERET.

Allez! allez! je sais l'opinion que vous avez de moi. Mais il y a plus de bon sens et de raison dans mon petit doigt que dans toute votre personne.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu! Veux-tu m'écouter? Je te parle de nos enfants.

MADAME BERGERET.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont de nouveau, depuis tout à l'heure, nos enfants?

BERGERET.

C'est stupide, ce que tu me dis là, stupide...

MADAME BERGERET.

Charmant caractère... et facile... Ah! comme causeur, vous êtes réussi...

BERGERET.

C'est prodigieux. Après avoir échangé quelques paroles avec vous, je deviens insensé! En ce moment, je suis un idiot, un pauvre idiot!

MADAME BERGERET.

Tout le monde n'est pas comme vous, heureusement. Moi aussi j'ai cru un temps que j'étais bête. Mais j'ai trouvé des gens qui me recherchent et qui se plaisent à ma conversation.

BERGERET.

Je ne sais pas de quoi nous parlons. Les mots viennent les uns après les autres comme des numéros qu'on tire au sort et qu'on amène sans autre raison que le hasard, le hasard effrayant et désastreux.

MADAME BERGERET.

Vous n'avez rien à me répondre. Alors, vous faites des phrases.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Voilà! Nos paroles vont comme la poussière au vent. Elles font de petits tourbillons, de pauvres petits tourbillons. Oh! pas bien hauts. Nous ne sommes ni sur le sol ni dans les nuages; nous flottons dans une région obscure et basse. J'étais resté pour vous parler de nos enfants, pour... Je ne sais plus... Vous avez dissipé, brouillé toutes mes idées. Vous avez en un instant aboli, en moi, toute pensée, toute réflexion, tout sentiment. Vous m'avez rendu imbécile et peut-être méchant.

MADAME BERGERET.

Voyez votre insolence, votre grossièreté.

BERGERET.

Imbécile... et peut-être méchant.

MADAME BERGERET.

A quoi bon chercher à nous expliquer? Nous ne nous comprendrons jamais.

BERGERET.

Enfin, voilà une vérité!... Nous sommes d'accord sur l'impossibilité de jamais nous accorder. C'est un point, un point solide et fixe... Il faut s'y tenir. On peut lutter contre les forces éparses de la nature et du hasard, contre le fer, le feu, l'eau. Mais, contre la déraison organique et concentrée, il n'y a pas de lutte possible. Il n'y a rien à faire.

RIDEAU.

## QUATRIÈME TABLEAU

*Le salon de madame Bergeret.*

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BERGERET, EUPHÉMIE, puis ROUX.

EUPHÉMIE, entrant.

Madame, c'est monsieur Roux.

MADAME BERGERET.

Faites entrer! (Euphémie sort. Entre M. Roux.) Vous êtes venu tout à l'heure.... Je vous demande pardon.

ROUX.

Ce n'est rien. J'avais une course à faire près d'ici. M'en voilà débarrassé.

MADAME BERGERET.

Je surveillais au départ de mes filles.

LE MANNEQUIN D'OSIER

ROUX.

Ah! elles sont parties!

MADAME BERGERET.

Oui! elles vont pour un mois chez leur tante Zoé, à Luzance. La campagne leur fera du bien.

ROUX.

Vraiment? je ne me doutais pas.

MADAME BERGERET.

J'ai décidé cela ce matin... Et vous?

ROUX.

Je suis désarmé.

MADAME BERGERET.

Et vous partez?

ROUX.

Demain, il le faut. C'est notre dernier jour, hélas!

MADAME BERGERET.

Ah! mon ami, je suis bien triste et bien heureuse en même temps. J'éprouve à la fois de la douleur et de la joie. Me comprenez-vous? Non, vous ne pouvez pas me comprendre.

ROUX.

Pourquoi?

MADAME BERGERET.

Non, vous ne me comprenez pas. Une femme pour vous, c'est un jouet. Vous en avez eu beaucoup, et si facilement!...

LE MANNEQUIN D'OSIER

ROUX.

Oh!

MADAME BERGERET.

Trop facilement, j'en sais quelque chose.

ROUX.

Amélie...

MADAME BERGERET.

Oh! je ne regrette rien.

ROUX.

Vous avez raison.

MADAME BERGERET.

J'ai trop de fierté. Non, mon ami, je ne suis pas la femme que vous croyez. Après m'être donnée, j'ai eu des remords. Non pas en pensant à mon mari. Il n'y a plus rien de commun entre lui et moi. Madame Bergeret, c'est une erreur de mademoiselle Pouilly, voilà tout. Mais je sais ce que je me dois à moi-même. C'est envers moi que j'ai des devoirs. Vous me comprendriez si vous saviez comment j'ai été élevée. Ma mère était inflexible sur les principes. Notre amour... Si c'était un crime?

ROUX.

Non, le crime n'est pas si doux! (Elle respire des fleurs.)

ROUX.

D'où vous vient ce bouquet?

MADAME BERGERET.

Ces fleurs?... (Elle hoche la tête avec sentiment. Roux l'interroge d'un sourire.) C'est de mon vieil amoureux... Oh! ne faites pas le

LE MANNEQUIN D'OSIER

jaloux (Roux n'y songeait pas)... le Président Cassignol, qui a soixante-dix ans. Il a demandé ma main à ma mère il y a vingt-deux ans. Il en avait alors... vingt-deux ... soixante-dix... quarante-huit ans. La différence d'âge était trop grande. On ne l'a pas agréé. Il a eu beaucoup de chagrin. Depuis, à chaque anniversaire de sa demande en mariage, il m'envoie un bouquet toujours composé des mêmes fleurs. Pauvre homme!

ROUX.

Tiens, tiens, tiens!... Le Président Cassignol!

MADAME BERGERET.

C'est un beau vieillard.

ROUX.

Magnifique.

MADAME BERGERET.

Il a longtemps souffert de cette blessure à l'âme et peut-être en souffre-t-il encore. Mais, à dix-huit ans, je ne pouvais pas pourtant?...

ROUX.

Non, vous ne pouviez pas.

MADAME BERGERET, soupirant.

Ah! il eût peut-être mieux valu... Je serais probablement restée une honnête femme.

ROUX.

Mais, à mes yeux, vous restez une très honnête femme.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Ce n'est pas assez. Moi, je ne parviens pas à m'absoudre complètement moi-même. Vous m'y aiderez, n'est-ce pas, par vos égards, votre attachement, votre fidélité. Vous me le promettez? (Elle passe sa main sur celle de M. Roux.) Ah! si j'avais été mariée comme les autres femmes, si mon mari m'avait comprise!...

ROUX.

Votre mari ne vous a pas comprise?

MADAME BERGERET.

Il ne sait pas ce que c'est qu'une femme. Il ne soupçonne pas ce que c'est qu'un cœur de femme. J'ai beaucoup souffert, et, Dieu merci! j'ai toujours eu la force de cacher mes souffrances. J'ai toujours montré dans le monde un visage souriant. Mais à vous, mon ami, je puis le dire : j'ai été très malheureuse. Mon mari m'a froissée dans toutes mes délicatesses. Il m'a blessée dans toutes mes susceptibilités. Il m'a fait beaucoup souffrir.

ROUX.

Il n'est pourtant pas méchant.

MADAME BERGERET.

Il n'a pas d'idéal... Et, pour moi, un homme sans idéal... Connaissez-vous, mon ami, ces esprits qui dessèchent tout, dont le souffle aride... (C'est fini.) Eh bien! monsieur Bergeret est un de ces esprits.

ROUX.

C'est une intelligence supérieure.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Ça ne suffit pas.

ROUX.

Non, évidemment.

MADAME BERGERET.

Avec toute son intelligence, il n'est jamais arrivé à me comprendre. Il ne me connaît pas. Et moi, je le connais bien : c'est un homme profondément égoïste... Oh! oui, je le connais... C'est un sceptique. Je ne puis souffrir les sceptiques; ils me donnent froid au cœur. Ah! c'est que je suis une fervente, moi! Je crois au rêve.

ROUX.

Le rêve, seule réalité de la vie.

MADAME BERGERET.

Ah! mon ami aimé! que vous me faites du bien en parlant ainsi! (Elle est dans ses bras.) Dites-moi que vous n'êtes pas un sceptique et que vous m'aimez. Dites-moi que vous êtes un fervent; dites-moi que vous croyez; dites-moi que tu crois en moi.

ROUX, d'une voix profonde.

Vous êtes délicieuse.

MADAME BERGERET [que Roux s'applique fortement].

Si vous voyiez dans mon cœur!

ROUX.

Mais je vois.

MADAME BERGERET.

Ah!

LE MANNEQUIN D'OSIER

ROUX.

Oui, c'est bleu, c'est tout bleu! (Il l'attire à lui.)

MADAME BERGERET.

Laissez, laissez. Nous ne sommes pas seuls!

ROUX.

Tout le monde est parti.

MADAME BERGERET.

Et la femme de chambre qui est là! J'irai vous rejoindre tantôt.

ROUX.

Où?

MADAME BERGERET.

Chez nous, dans notre petit nid.

ROUX.

Ah! il n'y a plus de nid. J'ai donné congé hier et, ce matin, on a déjà installé un lieutenant de gendarmerie, sa femme et ses enfants dans notre petit nid... Je vous aime... je vous aime...

MADAME BERGERET.

Savez-vous ce que je vois dans vos yeux?... Le ciel!...

ROUX.

J'entends votre cœur qui bat. Je t'adore...

LE MANNEQUIN D'OSIER.

MADAME BERGERET.

C'est vrai?

Elle va, pour le regarder, jusqu'à la chaise-longue, met un genou sur cette chaise-longue. Roux vient à elle, la saisit, la fait asseoir sur une jambe, l'embrasse, la renverse, se met à genoux, lui écrase les lèvres d'un baiser. Ils composent un groupe. M. Bergeret vient d'entrer. Le bruit de la porte se refermant derrière lui fait brusquement retourner M. Roux complètement. Il est assis par terre. Madame Bergeret soulève la tête, M. Bergeret regarde déjà une fleur du tapis. Les amants sont atterrés et regardent dans le vide. M. Bergeret reste immobile cinq secondes; ses yeux tombent sur le guéridon; il voit enfin une brochure, la prend, se dirige vers son cabinet en traversant la scène et sort.

SCÈNE II

MADAME BERGERET, ROUX.

Ils sont dans la même position.

MADAME BERGERET, d'une voix atterrée.

Je suis perdue.

ROUX.

Pourquoi?

MADAME BERGERET.

Comment? Mais il nous a surpris.

ROUX.

Non! (Il se lève.) Il ne nous a pas vus.

MADAME BERGERET.

Il nous a vus comme je vous vois. (Elle se lève.)

LE MANNEQUIN D'OSIER

ROUX.

Je ne crois pas.

MADAME BERGERET.

Vous êtes fou!

ROUX.

Mais non. Il a très bien pu ne pas nous voir.

MADAME BERGERET.

Comment! Il est entré par là et il est allé jusqu'à la table.  
(Elle désigne la porte du couloir.)

ROUX.

Eh bien! ça ne prouve pas.

MADAME BERGERET.

C'est impossible qu'il ne nous ait pas vus.

ROUX.

Attendez, mettez-vous là-bas.

Elle va à la chaise-longue. Roux fait l'entrée de M. Bergeret.

MADAME BERGERET.

Eh bien?

ROUX, à la place de M. Bergeret, mais de mauvaise foi.

Eh bien! non!

MADAME BERGERET.

Oh!

ROUX, concédant.

On peut ne pas voir, voilà ce que je dis.

MADAME BERGERET, à Roux, l'envoyant à la chaise-longue.

Allez là-bas! (Il y va. Elle fait l'entrée de Bergeret.) Oh!

LE MANNEQUIN D'OSIER

ROUX.

Quoi?

MADAME BERGERET.

Quoi? quoi? c'est sûr! (Désarroi, stupeur.) Allez-vous-en!

ROUX.

Je m'en vais. Oh! c'est terrible... Vous laisser ainsi!

MADAME BERGERET.

Laissez, allez-vous-en, partez vite. Je n'ai pas peur, je n'ai peur de rien. Allez! Allez!

ROUX.

Ma pauvre amie! Tout cela est de ma faute.

MADAME BERGERET.

Allez, mon ami.

ROUX.

Écrivez-moi, poste restante, à mon nom.

MADAME BERGERET.

Oui, oui.

Il sort. Elle va ensuite écouter à la porte de M. Bergeret.

RIDEAU.

# CINQUIÈME TABLEAU

*Le cabinet de monsieur Bergeret.*

## SCÈNE PREMIÈRE

BERGERET, puis EUPHÉMIE.

Euphémie a rangé.

M. Bergeret entre par la porte du salon, la referme, fait deux pas, et tombe assis dans le fauteuil qui se trouve là. Le livre qu'il a ramassé dans le salon s'échappe de sa main. Il est anéanti, essaye de se relever. Il reste et dit :

Adultère! Adultère!

Il ricane, mais peu de temps, va à une armoire, l'ouvre, reste sans voir, l'œil fixe, referme l'armoire et dit encore :

Lui! Lui!

Il fait quelques pas, s'adosse au mur, fait mine, sans raison, d'ouvrir la porte du couloir; il revient, s'assied au bureau et dit encore :

Et les enfants!...

Il s'attendrit, il est secoué de sanglots qu'il subit la tête tournée vers la fenêtre, il défait son col de chemise, arrache sa cravate et, la tête dans les paumes, il pleure abondamment en disant :

Oh! assez! assez!...

## LE MANNEQUIN D'OSIER

Il se lève, va à une carafe pleine d'eau, cherche un verre, n'en trouve point et boit au goulot. Il ouvre la fenêtre, respire longuement, revient, voit le mannequin, est repris de rage, l'empoigne, le trépigne et le jette par la fenêtre ouverte, se retourne en scène, en disant :

Absurde!

Il referme la croisée, rattrape les deux extrémités de son col, les fixe à sa chemise, noue sa cravate, fait deux allées et venues, tire un cordon de sonnette, met son chapeau qui était tombé à son entrée en scène, et qu'il vient de retrouver, puis, son parapluie en main, il attend l'arrivée d'Euphémie. Il est dos au public. Euphémie entre. Il dit :

Euphémie...

Il continue à parler à voix basse, si bien que le public n'entend pas ce qu'entend Euphémie; il désigne un espace compris entre la fenêtre et la draperie, côté gauche, et dit :

... Là.

Puis il sort.

## SCÈNE II

EUPHÉMIE, puis MADAME BERGERET.

Euphémie se met en devoir de déplacer une petite table et une chaise à l'endroit désigné par Bergeret. Madame Bergeret est entrée à pas de loup après avoir longuement guetté le départ de Bergeret. Elle s'approche et pose le doigt sur l'épaule d'Euphémie.

EUPHÉMIE, criant.

Ah!

MADAME BERGERET, bas.

Taisez-vous.

EUPHÉMIE.

Je ne savais pas ce qui arrivait.

*LE MANNEQUIN D'OSIER*

MADAME BERGERET, investigatrice et craintive.

Monsieur est sorti?

EUPHÉMIE.

Oui!

MADAME BERGERET.

Il n'a pas dit s'il allait revenir?

EUPHÉMIE.

Non!

MADAME BERGERET.

Il n'a pas dit s'il rentrerait dîner?

EUPHÉMIE.

Non!

MADAME BERGERET.

Il n'a rien dit?

EUPHÉMIE.

Si. Il a dit...

MADAME BERGERET, avec angoisse.

Quoi?

EUPHÉMIE.

Monsieur a dit comme ça que je lui mette un lit de fer... ici.

Madame Bergeret tombe assise, épouvantée. Euphémie continue à déranger des meubles.

## SIXIÈME TABLEAU

*Une route.*

## SCÈNE PREMIÈRE

PIEDALOUETTE, puis BERGERET.

PIEDALOUETTE chante.

Plût à Dieu, la belle fille,  
Qu'vous fussiez couchée d'aque mé  
Et qu'la nuit fût aussi longue  
Comme voilà que je suis ici.  
Riez, riez, vous vous moquez,  
Vous vous moquez toujours de mé.  
Riez! Riez!

Il entend venir, et se cache.

BERGERET, couvert de poussière, accablé, harassé, désespéré et simple.

Absurde! Odieux! Absurde! Odieux! Plus rien! Plus rien! Plus rien... Marcher, marcher encore jusqu'à ce que je tombe. Plus rien! Plus rien! Plus rien!

LE MANNEQUIN D'OSIER

PIEDAOULETTE, rassuré, se montre.

Bonjour, monsieur. Vous faites un bout de promenade en suivant votre idée, quoi?

BERGERET.

En suivant mon idée, oui. C'est vous, Piedalouette?

PIEDALOUETTE.

Oui, c'est... core moi. Vous savez pas ce que je fais? Je fais un manche de couteau... Parce qu'ils m'ont pris mon couteau... les juges, dans la prison. J'ai été arrêté comme vagabond... et ils m'ont gardé parce qu'ils croyaient que j'avais fait un mauvais coup. Mais c'était pas moi. Ils m'ont pris mon couteau, mais ils m'ont pas pris ma pipe. Vous me connaissez, pas vrai?

BERGERET.

Oui, je vous connais. Il y a longtemps que je vous rencontre sur les routes.

PIEDALOUETTE.

Oh! Je suis connu! Moi aussi, je vous connais. Vous êtes une personne charitable. Mais je sais pas votre nom. Le plus souvent je retrouve les visages, mais je pourrais pas mettre un nom dessus.

BERGERET.

Oh! mon nom!

PIEDALOUETTE.

Le soleil est mignon, mais ce qu'il y a de mauvais, c'est qu'il va pleuvoir.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Vous croyez?

PIEDALOUETTE.

Oui, les nuages s'amassent du côté de Saint-Sévère. C'est signe de grosse pluie.

BERGERET.

Piedalouette, je suis las. J'ai beaucoup marché, et, vous l'avez dit, une idée marchait avec moi. Je suis très las. Je souffre.

PIEDALOUETTE.

Où que ça vous tient? Dans la tête?

BERGERET.

Oui! Oui! dans la tête.

PIEDALOUETTE.

C'est le mal des riches... Les gueux, quand ils ont mal, ça les tient au ventre et dans les jambes.

BERGERET.

Je suis brisé comme si j'étais tombé d'une fenêtre. Je vais m'asseoir un moment à côté de vous.

PIEDALOUETTE.

J'ai trouvé par terre une lame de couteau. Alors, je fais un manche. Je sais aussi faire des flûtes de roseau, des fontaines avec de la paille, et des bateaux en écorce de chêne pour amuser les petits enfants. Oh! j'en sais, des métiers!

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET, assis.

Rien! Plus rien! Ma pauvre maison, déjà si chancelante et misérable, pour toujours écroulée, effondrée dans la boue. Absurde! Odieux!.. Cette femme...

PIEDALOUETTE.

Vous avez aussi vos ennuis. Mais les ennuis des riches, c'est pas à comparer avec les ennuis des pauvres. C'est aussi différent que le corps et l'ombre.

BERGERET.

Tous les hommes, Piedalouette, tous les hommes sont sujets à la misère et à la douleur. Et moi, moi que vous voyez ici, je suis un malheureux...

Silence.

PIEDALOUETTE.

C'est encore une chance que j'ai trouvé cette vieille lame. Si je l'avais pas vue, quoi que j'aurais pu faire? Quand on n'a pas de couteau, on est comme manchot. (Montrant la lame.) Je l'ai affûtée. A c't'heure elle coupe bien.

BERGERET.

Piedalouette, vous n'avez jamais tué personne par vengeance?

PIEDALOUETTE.

Non! Ceux qui tuent, c'est de naissance. Ça ne se prend pas, cette idée-là. Il faut l'avoir en soi.

BERGERET.

Je ne savais pas. Tout le monde savait, sans doute, toute la ville. Il a fallu un hasard. Cet homme, cette femme...

## LE MANNEQUIN D'OSIER

Absurde, grotesque... odieux... Piedalouette, vraiment, vous n'avez tué personne?

PIEDALOUETTE.

Il y en a qui ont une idée et d'autres qui ont une autre idée. Moi, si j'avais l'idée de mal faire, je creuserais un trou sous un arbre, je mettrais mon couteau au fond du trou et je pilerais la terre dessus avec mes pieds.

BERGERET.

Pourtant, les tuer, les tuer tous les deux... C'eût été si naturel... et délicieux! Pourquoi ne l'ai-je pas fait?

PIEDALOUETTE suit son idée.

Et puis, j'en ai connu des jeunes qui tuaient parce qu'ils étaient fiers et qu'ils ne voulaient pas qu'on leur fasse tort. Mais moi, tout jeune, j'ai perdu la fierté... C'est venu de ce que les hommes me tournaient en moquerie et les filles et les petits gars (Prononcez : gâs) dans le pays. Alors, maintenant, on pourrait me faire tout ce qu'on voudrait : je me fâcherais seulement pas. Quoi! J'ai perdu la fierté.

BERGERET.

Piedalouette! Je crois que moi aussi j'ai perdu la fierté. Après tout, il est peut-être bon d'avoir perdu la fierté!

PIEDALOUETTE.

C'est extraordinaire ce qu'on trouve sur les routes! On trouve de tout. Mais c'est surtout des fers à cheval qu'on trouve... Où que vous allez?

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET, qui s'est levé.

Plus rien, plus de maison!... Rentrer chez moi, chez moi... Non!...

PIEDALOUETTE.

Approchez pas du bord. Les joncs, c'est traître. Et un malheur est vite arrivé. L'autre jour, en coupant des roseaux pour faire une flûte, j'ai manqué à me noyer.

BERGERET.

Ah! vous tenez à la vie?

PIEDALOUETTE.

Bien sûr! On n'en a qu'une.

BERGERET.

Moi aussi, peut-être que je tiens à la vie. Il m'aurait fallu si peu de choses pour être heureux! Plus rien! Plus de maison! Mes petites filles! Pauline... Pauline... Ton pauvre papa... Piedalouette, vous n'avez jamais eu de femme ni d'enfants?

PIEDALOUETTE.

Non, j'aurais voulu. Mais ça n'était pas possible. Dès le commencement ça n'était déjà pas possible.

BERGERET.

Moi, il me reste deux petites filles, deux grandes petites filles.

PIEDALOUETTE.

Vous avez l'air souffrant.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Non! non! Tout à l'heure je souffrais, mais ça va mieux depuis que je vous ai rencontré. Je me suis remis en causant avec vous. Je ne pouvais plus supporter la vue des gens que je connais, et j'avais besoin de causer avec un être infiniment simple, un homme ou un chien. Je vous ai trouvé, vous m'avez fait du bien. (Silence. Il se lève.) Oui, pauvre homme, tu m'as consolé et conseillé. Je ne savais pas comment me reprendre à la vie ni que faire. Tu me l'apprends, toi, âme rude et naïve à peine dégagée de la nature qui t'entourne. Ta simplicité me l'enseigne. Ce que je dois faire, ce n'est pas me conformer à l'hypocrisie imbécile du monde. Ce n'est pas me conduire selon telles ou telles absurdes règles sociales. Non! C'est me réfugier en moi-même, rentrer en moi et y demeurer ferme, tranquille, invincible, ignorant la colère autant que le pardon. Ce que je dois faire, c'est épargner, par mon silence, deux chers êtres innocents. Ce que je dois faire, c'est me remettre au travail avec tranquillité.

PIEDALOUETTE.

V'là des gouttes qui tombent. Je vas me mettre à l'abri dans une cahute de charbonnier. Mais, quand je suis mouillé, je peux plus me sécher, moi. C'est pas comme ceux qui couchent dans les lits.

BERGERET.

Oui, oui, ma vie passée est détruite. Est-ce vraiment si regrettable? Et ne me reste-t-il plus rien? Il me reste le travail, qui est toute ma joie.

SCÈNE II

LE BOULANGER, BERGERET.

LE BOULANGER entré à droite et au fond, en passant.

Qu'est-ce que vous faites là, monsieur Bergeret? Il va tomber des hallebardes. Vous allez pas vous en revenir à pied! Voulez-vous venir dans ma carriole? Je l'ai arrêtée en bas, au pied de la côte, et je suis monté pour porter...

BERGERET.

Volontiers. Mais, dites-moi, je vous prie, quelle heure est-il donc? (Il regarde sa montre.) Quatre heures vingt! (Il écoute sa montre. Elle est arrêtée.)

LE BOULANGER.

Je vais vous dire ça. Il est six heures à la cathédrale. (Il remet sa montre dans sa poche.) Six heures moins quelque chose.

BERGERET.

Je vous demande pardon. Dites-moi l'heure aussi précisément que possible. J'ai besoin de la savoir. C'est pour une expérience de psychologie.

LE BOULANGER, relevant sa montre.

Six heures moins trois minutes, juste...

BERGERET.

Cinq heures sonnaient à la cathédrale au moment où

LE MANNEQUIN D'OSIER

j'étais encore dans le salon. (Au boulanger.) Je vous remercie. C'était une observation très importante. Je voulais savoir combien, dans un cas donné, un homme raisonnable met de temps à passer de la folie à la sagesse.

LE BOULANGER.

Ah! Vous travaillez toujours dans la science... Vous avez fini?

BERGERET.

Oui.

LE BOULANGER.

Bien. Alors, en route!

BERGERET.

Le passage s'est opéré en cinquante-sept minutes. C'est bien.

RIDEAU.

## SEPTIÈME TABLEAU

*Le cabinet de M. Bergeret, qui fut jadis salle à manger.*

## SCÈNE PREMIÈRE

BERGERET, LEDOUX, puis EUPHÉMIE.

BERGERET.

« Pourquoi s'étonner que Sylla, chargé de gouverner la République, de régler les destins de l'univers et d'affermir par ses lois... » (A Ledoux.) Ledoux, mon ami, si vous vous obstinez à placer les plus gros livres sur les plus hautes tablettes dans un équilibre instable, vous m'exposez à être écrasé un jour ou l'autre par des tomes d'un poids redoutable. (Il écrit.) « la majesté de l'empire rétablie par ses armes, n'ait pu apercevoir quelques iniquités cachées et quelques secrètes trahisons. » Ainsi parla l'orateur, puis, s'adressant aux juges, il leur dit... »

Éboulement formidable.

LE MANNEQUIN D'OSIER

Ledoux, mon ami, vous voyez que j'avais raison : vous avez attiré sur vous la catastrophe que vous prépariez pour moi.

LEDOUX.

Craignez rien, je vais les remettre en place.

BERGERET, écrivant.

« Il ne reste plus à Sextius, ainsi qu'à la République, de refuge ni d'espairs que dans votre bonté et votre ... humanité. »

Nouvel éboulement.

LEDOUX.

Il n'y a rien de glissant comme ces machins-là.

BERGERET.

Ledoux, mon ami, cela suffit, vous pouvez vous retirer. (Il écrit.) « bien connues. » (Puis, lisant avant d'écrire.) « Si vous n'avez pas abjuré ces vertus, nous pouvons encore être sauvés, mais si, ce qu'aux Dieux ne plaise, cette cruauté qui, dans les derniers temps, a fait tant de ravages dans Rome... »

LEDOUX.

Monsieur Bergeret?

BERGERET.

Mon ami?

LEDOUX.

Vous êtes occupé, je vous demande pardon.

BERGERET.

Allez, dites.

LE MANNEQUIN D'OSIER

LEDOUX.

Non. Vous êtes occupé. Quand vous aurez fini.

BERGERET.

J'en ai encore pour cinquante ans, mon ami!

LEDOUX.

Monsieur Bergeret, employez-moi. Je n'ai pas d'ouvrage. Les récoltes sont rentrées. Je peux pas trouver de travail. Pourtant, c'est pas la bonne envie qui me manque. Je bricole de tout. Je peux aussi bien mettre votre vin en bouteilles, comme ratisser vos allées, être jardinier, commissionnaire.

BERGERET.

Ou bibliothécaire!

On sonne.

Je ne puis vous demander de nouveaux services : il me serait impossible de les reconnaître. Je ne suis pas riche, je ne suis nullement riche.

On sonne.

LEDOUX.

Oh! vous n'êtes pas dans les pauvres. Et puis, c'est pas toujours les riches qui aident les malheureux.

On resonance.

BERGERET.

L'obstination de cette sonnette est invincible. Euphémie! Euphémie! Sûrement elle n'est pas là.

EUPHÉMIE entre en nouant un tablier.

Si, monsieur, je suis là. Je rentre à l'instant. Faut que

LE MANNEQUIN D'OSIER

je reparte... Je ne sais pas comment je vis, ma parole!  
(Elle sort, puis rentre.) C'est Chanteclair.

SCÈNE II

LES MÊMES; CHANTECLAIR.

CHANTECLAIR.

Monsieur, je vous apporte vos chaussures. Vous en serez content. C'est bon, c'est d'usage. On aura beau dire : le cousu... le cousu... il n'y a que ça de vrai. Les chaussures à la machine, c'est de la drogue. Des semelles vissées, comment voulez-vous que ça tienne? Le cousu, c'est inépuisable. Voulez-vous essayer? (Dénégation vague.) Vous pouvez être tranquille. Votre pied sera à l'aise là-dedans.

LEDOUX, se mêlant à la conversation avec aisance.

Faites voir. Voilà comment il m'en faudrait... Les miens prennent l'eau, et des souliers qui prennent l'eau!...

CHANTECLAIR.

Monsieur Bergeret, il faut que je vous dise la grande nouvelle.

BERGERET.

Qu'est-ce qui se passe?

CHANTECLAIR.

J'ai trouvé.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Quoi, mon ami?

CHANTECLAIR.

Mais une femme donc! C'est drôle tout de même, la vie. Je cherchais, je cherchais partout, et elle était en face de ma boutique. C'est la marchande de bons Dieux de la rue Sainte-Agnès. Y a plus de trente-cinq ans que nous vivons en face l'un de l'autre. Matin et soir nous faisons un bout de causette, et toute la journée je la vois dans son magasin... Seulement, il fallait y penser... Fallait avoir l'idée... Tout d'un coup, ça m'est venu.

LEDOUX, qui suit son idée.

Monsieur Bergeret, si vous aviez des fois des vieux souliers que vous ne vous en serviriez plus, faudrait me les donner... Parce que j'en ai là qui me quittent, les pauvres vieux. Ils n'en peuvent plus.

Euphémie, qui avait disparu, rentre. Bergeret écrit.

CHANTECLAIR.

C'est la femme qu'il me fallait... Une travailleuse, une femme économe. Car, voyez-vous, monsieur Bergeret, quant à ce qui est de prendre une femme qui n'est pas travailleuse, qui n'est pas économe, autant se mettre une pierre au cou pour se jeter dans la rivière. Défunte ma première femme...

LEDOUX.

Ah! vous étiez marié déjà?

CHANTECLAIR.

Oui, que j'étais marié. A une femme excellente.

LE MANNEQUIN D'OSIER

LEDOUX.

Et vous l'avez perdue?

CHANTECLAIR.

Mais oui, la pauvre bonne femme! Sur son lit de mort, elle me faisait excuse de me quitter, bien poliment. Vous n'êtes pas marié, vous?

LEDOUX, riant.

Non! Moi, je bricole.

EUPHÉMIE, qui n'aime pas les gens communs, à Ledoux.

Vous ne pouvez donc pas essayer vos pieds quand vous entrez dans les maisons? Vous n'êtes pas ici à l'écurie. (Elle place sous les yeux de Bergeret un gigot à demi enveloppé dans du papier.) Monsieur, le boucher demande quand il pourra toucher sa note.

BERGERET, qui s'est mis à écrire.

... « avait endurci vos âmes... » Quand il voudra...  
« et fermé vos cœurs... »

EUPHÉMIE.

Il est déjà venu trois fois.

BERGERET, écrivant.

... « à la pitié ».

EUPHÉMIE.

Monsieur n'est jamais là et, comme c'est Monsieur qui a l'argent...

BERGERET.

Oui, j'ai l'argent... j'ai tout l'argent...

LE MANNEQUIN D'OSIER

CHANTECLAIR, qui continue la conversation avec Ledoux.

... C'est pour ça que, quand on en tient une bonne, il faut la garder... Parce que c'est rare.

EUPHÉMIE.

Quand qu'il faut lui dire qu'il revienne?

BERGERET.

Demain. (Aux deux hommes.) Mes amis, je ne vous congédie pas, mais il faut que je sorte.

CHANTECLAIR.

Nous n'allons pas rester.

BERGERET.

Au revoir.

LEDOUX.

Monsieur Bergeret... vos vieux chapeaux... qu'est-ce que vous en faites?

BERGERET.

Je les porte.

Ils sortent. Silence. Euphémie gémit en constatant des traces de boue et de sable laissées par Ledoux sur le parquet. Elle sort, revient avec le balai. La porte de droite s'ouvre et madame Bergeret revient en scène.

SCÈNE III

MADAME BERGERET, EUPHÉMIE.

MADAME BERGERET.

Il n'est pas là?

LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE.

Il vient de sortir.

MADAME BERGERET.

J'entendais des voix d'hommes.

EUPHÉMIE.

C'est Chanteclair, le savetier, et ce galvaudeux qui ne quitte plus ici. Ils sont partis ensemble.

MADAME BERGERET.

Mon Dieu! Qu'est-ce qu'il veut? Où prétend-il en venir? Je suis dépossédée, refoulée, annihilée (Elle s'assied), supprimée... Je ne suis plus rien chez moi... Je n'existe plus... Euphémie, il ne vous a pas parlé de moi?

EUPHÉMIE.

Non, madame.

MADAME BERGERET.

M'ôter l'argent, m'ôter l'autorité, m'ôter tous mes droits, c'est odieux, ignoble! C'est de ma faute, je n'ai que ce que je mérite. Voilà ce que c'est que d'avoir épousé un homme qui n'était pas de mon monde, qui n'avait pas la même éducation que moi... Mais c'est affreux (Elle se lève) ma position. Je suis là à errer dans la maison comme un corps sans âme,... comme...

EUPHÉMIE.

Vaudrait mieux vous distraire,... voir du monde.

MADAME BERGERET.

Mais, quand je suis sortie deux heures, quand j'ai vu quelques personnes, il faut bien que je rentre chez moi,

LE MANNEQUIN D'OSIER

et là je ne trouve que le vide,... le silence, la désolation. Il veut m'anéantir, cet homme. Je ne dors plus, j'ai peur... Dix fois dans la nuit je me jette hors de mon lit pour écouter à la porte. Je crois toujours qu'il va venir me tuer.

EUPHÉMIE.

Pourquoi?

MADAME BERGERET.

Enfin, j'ai peur... J'ai peur... J'en aurai une maladie nerveuse!

EUPHÉMIE.

Faut pas vous manger les sangs.

MADAME BERGERET.

Est-ce que cette vie va durer, mon Dieu!

EUPHÉMIE.

Bien sûr que non! D'ailleurs, si ça durait, moi aussi je deviendrais folle.

On sonne.

MADAME BERGERET.

Ah!

EUPHÉMIE.

Hein?

MADAME BERGERET.

La sonnette!

EUPHÉMIE.

Eh bien! oui, quoi?

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Ça me donne un sursaut quand je l'entends. Je me dis : qu'est-ce qui va venir encore? C'est vrai : maintenant, je verrais la maison s'écrouler sur moi que je n'en serais pas étonnée.

EUPHÉMIE sort, puis rentre.

C'est la fille de la blanchisseuse. Je lui ai dit d'attendre Monsieur au jardin.

MADAME BERGERET.

Elle rapporte le linge?

EUPHÉMIE.

Non, elle vient pour ses trois notes. Bien sûr qu'elle ne rapportera le linge que quand on l'aura payée.

MADAME BERGERET.

Quelle honte! Nous allons être la risée de la ville. Pourquoi fait-il cela?

EUPHÉMIE.

Est-ce que je sais, moi! Il est buté, cet homme, depuis cette histoire qu'il n'aurait pas dû savoir. Ah! Je vais mettre mon charbon dans la coquille.

On sonne.

MADAME BERGERET, pendant qu'Euphémie va ouvrir.

Ah! Qu'est-ce encore?

EUPHÉMIE.

C'est mademoiselle Rose!

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Dites-lui de revenir, que je suis sortie.

EUPHÉMIE.

Oh! elle ne veut rien entendre. La voilà!

SCÈNE IV

MADAME BERGERET, EUPHÉMIE,  
MADEMOISELLE ROSE, puis  
LA PETITE BLANCHISSEUSE.

ROSE entre.

Bonjour, madame. Votre santé est bonne?

MADAME BERGERET.

Un peu mal à la tête.

ROSE.

C'est le temps. Il y a beaucoup de malades. Madame Bergeret, je viens moi-même parce que je vous ai écrit deux fois et que vous ne m'avez pas répondu.

MADAME BERGERET, effrontée et souriante.

Je n'ai pas reçu vos lettres.

ROSE, souriante et abrupte.

Oh! voyons!

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET, jouant la sincérité.

Puisque je vous le dis.

ROSE, qui doute fortement.

Enfin!... C'est pour ma facture! Pensez donc : ça remonte à deux ans. Moi, je suis dans le commerce. J'ai besoin de faire des rentrées, pour régler mes fournitures de fin de saison.

MADAME BERGERET.

Je vais en parler à mon mari.

ROSE.

Vous serez bien aimable de lui en parler aujourd'hui, parce que je suis pressée.

MADAME BERGERET.

Envoyez-moi donc le relevé de comptes.

ROSE, doux reproche.

Oh! madame Bergeret! Je vous l'ai envoyé six fois. Enfin!... vous l'aurez dans une heure. Mais ne me faites pas revenir. Soyez gentille. Quand je m'absente dans la journée, ça me fait du tort, vous comprenez?

MADAME BERGERET, se mettant à la place de Rose.

Je comprends très bien... Alors... Envoyez-moi cette note... Je vais y jeter un coup d'œil. D'ailleurs, il faut que je passe chez vous. J'ai besoin d'un petit chapeau très simple. Par la même occasion je vous réglerai la note.

LE MANNEQUIN D'OSIER

ROSE.

Ah! oui, je vous en prie, n'est-ce pas? Je ne veux pas vous faire des ennuis, mais tout de même il faut que je rentre dans mon argent.

MADAME BERGERET, comprenant à merveille.

Oui, oui, c'est bien naturel.

ROSE.

J'y compte, hein? Oh! je ne peux pas dire comme ça m'étonne de vous!

MADAME BERGERET.

Demain matin, sûrement.

Au moment où mademoiselle Rose va sortir, la petite blanchisseuse entre.

LA PETITE BLANCHISSEUSE.

Madame, maman vous fait dire que le linge est à votre disposition. On peut le prendre en réglant les trois semaines d'arriéré.

MADAME BERGERET.

Bien, mon enfant, bien. On va y aller tout de suite. Euphémie, vous irez chercher le linge. Au revoir, mademoiselle Rose; au revoir, ma petite fille.

SCÈNE V

MADAME BERGERET, EUPHÉMIE.

MADAME BERGERET entre.

C'est trop, c'est trop! Je ne veux pas mourir de honte et de chagrin. M'entendre parler ainsi par une blanchis-

LE MANNEQUIN D'OSIER

seuse! C'est mademoiselle Rose, qui voit tant de monde, qui va tout raconter. Mais vous voyez bien que cet homme veut ma mort! Oh! Mais je vais l'attendre ici. Il croit avoir raison de moi, il se trompe.

EUPHÉMIE.

C'est lui! J'entends le petit grillotis de sa clef dans la serrure.

MADAME BERGERET.

Allez-vous-en, Euphémie. Je vais lui parler de moi.

Jeu de scène muet.

SCÈNE VI

MADAME BERGERET, BERGERET.

MADAME BERGERET.

Enfin, qu'est-ce que cela signifie? Voilà que vous m'enfermez, maintenant! Je suis sous clefs. Je serais curieuse de savoir où vous vous arrêterez dans cette voie d'oppression et de séquestration, oui, de séquestration!... Je vous somme de me dire où vous voulez en venir. Vous avez un but, je veux le connaître. Depuis quinze jours j'endure un supplice de tous les instants. En voilà assez. Ma parole! Je ne suis plus rien ici, rien! Je vois arriver des fournisseurs, des gens qui avaient à faire directement à moi il y a quinze jours et, quand ils me demandent si je n'ai pas une commande à leur donner ou quand ils réclament leur

dû, je suis forcée de leur répondre : « Je ne m'occupe plus de rien ici. » De quoi ai-je l'air ? Et comment voulez-vous que ces gens-là ne se demandent pas pourquoi... et ne cherchent pas une raison ? Il faut en finir ! Je ne veux plus de ça. Je veux que vous me répondiez. Je le veux, vous entendez ? je le veux !

BERGERET.

Laissez-moi.

MADAME BERGERET.

Non, je ne vous laisserai pas. Je ne m'en irai pas. Vous allez dire tout de suite ce que vous comptez faire... Alors, un homme que j'ai épousé malgré les conseils de mes parents, presque contre leur volonté, avec qui j'ai perdu les plus belles années de ma vie, gâché ma jeunesse, oserait !... Ah ! ne riez pas. Je sais ce que je dis. J'ai fait un mariage dérisoire, oui, monsieur, dérisoire, inférieur. Il y a quinze jours, vous pouviez tout contre moi, vous pouviez me tuer. J'ai cru un instant que vous alliez le faire. Vous ne l'avez pas fait. Ce jour-là, vous m'avez traitée avec une indifférence si outrageante que j'en ai été stupéfiée. Vous avez tenu à me montrer que de moi tout vous est indifférent. Je le sais bien, tout vous est indifférent de moi et des autres. Vous êtes incapable d'éprouver une souffrance. Peut-être, s'il arrivait quelque chose à Pauline... Et encore, non ! Vous ragiez et, pour vous venger, vous avez pris des moyens détournés, vous avez cherché à m'humilier, à me rendre ridicule. Vous vous êtes mis lâchement, sournoisement à me nuire par de petites manœuvres, et vous croyiez bien m'avoir courbée

## LE MANNEQUIN D'OSIER

et vaincue! Vous vous êtes trompé! Je relève la tête! A une heure de votre existence vous pouviez être mon juge. Vous y avez renoncé. C'est fini. Vous n'avez plus aucun droit sur moi. Je ne vous permets pas de me mépriser. (Elle s'assied.) C'est moi qui ai le droit d'exiger des explications. Vous allez me faire connaître vos intentions à mon égard... ou alors je vous dirai, moi, que vous êtes un malhonnête homme et un lâche.

Elle frappe sur la table.

BERGERET.

A compter du jour que vous savez, vous avez cessé d'exister pour moi. Je ne suis pas en colère, je ne vous méprise ni ne vous estime. Je ne prépare rien contre vous. Je vous ignore. Puisque vous le voulez absolument, je vous dirai ce à quoi je suis résolu... C'est à vous ignorer. Je m'étais aperçu depuis longtemps que je n'étais pas heureux et que j'avais perdu la tranquillité nécessaire à mon travail, qui est toute ma vie. J'ai depuis quinze jours recouvré cette paix dont j'avais besoin. Je mettrai toute ma patience à la défendre. Et je crois que ma patience est infinie. Voilà!

MADAME BERGERET.

C'est tout? Non, non, monsieur! Vous ne serez pas quitte avec moi à si bon marché. Je n'accepte pas vos échappatoires. Regardez-moi, quand je vous parle.

Elle lui arrache son livre et le froisse.

BERGERET.

Permettez! (Il lui reprend le livre et en répare le désordre.) Puisque cet entretien est certainement le dernier que nous aurons

jamais, je ne veux pas m'y refuser. Et peut-être que je ne le dois pas. Or, sachez-le bien, si je vous regarde désormais comme absolument étrangère à mon existence et à mon entendement, je ne me crois délié d'aucun devoir envers vous. Je vous réponds donc franchement et sur tous les points. D'abord, je vous dirai que vous n'êtes pas séquestrée. Vous êtes libre. Personne n'est plus libre que vous. Vous pouvez faire absolument tout ce que vous voulez. Je ne m'y opposerai en aucune manière et, croyez-moi, de ce que vous ferez je n'éprouverai ni peine ni plaisir. Je ne le saurai pas. Si donc vous n'avez désormais à attendre de moi ni approbation, dont vous ne vous souciez guère, ni blâme, auquel vous seriez peu sensible, vous pouvez être assurée de mon indifférence absolue. Nous vivrons séparés dans notre ancien logis qui formera deux logis distincts. Si vous le voulez bien, votre liberté n'aura de limite que la mienne, et la mienne que la vôtre.

MADAME BERGERET.

Comment?

BERGERET.

Votre liberté n'aura de limite que la mienne et la mienne que la vôtre, et toutes deux ne seront bornées que pour leur garantie.

MADAME BERGERET.

Expliquez-vous mieux. Est-ce que vous voulez dire que nous vivrons comme deux locataires qui sont sur le même palier?

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Et qui n'entreront jamais l'un chez l'autre, qui n'y songeront même pas, qui n'y songeront jamais.

MADAME BERGERET.

Ce sera grotesque.

BERGERET.

L'état de choses antérieur était plus grotesque encore, croyez-moi. Voilà un premier point sur lequel je pense vous avoir répondu suffisamment. Passons si vous voulez au second point. Les jugements que vous portez sur moi ne me touchent pas. Mais j'entends *garder* sur vous tous mes avantages. C'est pourquoi je vous dirai toute la vérité. Non, je ne suis pas indifférent; non, je ne suis pas insensible. Et, je n'ai pas à vous le cacher, vous m'avez fait souffrir. Je vous le dis tranquillement parce que vous m'êtes étrangère et que je ne souffre plus du tout. J'ai ressenti contre vous de la colère et de la haine. Je suis un homme comme un autre. J'ai les mêmes instincts, les mêmes faiblesses, et, quoi que je veuille, les mêmes préjugés. Quand je vous ai surprise dans ce salon, j'ai été anéanti, effondré. Et, lorsque je me suis ressaisi, j'ai pensé un moment rentrer dans ce salon et vous étrangler. Je sentais déjà mes doigts vous entrer dans le cou. Vous voyez bien que j'ai été une brute comme un autre. Mais ne vous hâtez pas de me rendre votre estime : je ne l'ai été qu'un instant. Voilà mon infériorité. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de jeter par la fenêtre ce mannequin qui vous représentait. Voilà ce que j'avais à vous dire. J'ai cru devoir ne rien vous cacher avant de me taire pour toujours.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET, calmée, insidieuse et pourtant sincère.

Alors, vous ne m'adresserez plus la parole, nous vivrons séparés, étrangers?

BERGERET.

Depuis quinze jours vous étiez sortie de mon esprit. Vous y êtes rentrée pour un moment. Tout à l'heure et pour toujours je recommencerai à ignorer votre existence.

MADAME BERGERET.

Soit!... Mais quand nos filles reviendront?... A moins que vous n'ayez l'idée de vous en débarrasser et de les laisser indéfiniment chez votre sœur... (Dénégation de Bergeret.)  
Eh bien! quand elles reviendront?

BERGERET.

Eh bien! elles auront leur chambre et prendront leurs repas tantôt avec moi, tantôt avec vous. Ce sont là de petites dispositions que j'arrêterai bien facilement, vous verrez.

MADAME BERGERET.

Ce sera assez ridicule... Et puis, vous n'y pensez pas!... Ces petites s'apercevront que nous ne vivons pas ensemble, comme les autres parents ont l'habitude de vivre. Comment s'expliqueront-elles cette différence?

BERGERET.

Je m'efforcerai de leur en cacher la véritable raison. J'espère que vous m'aidez en cela.

MADAME BERGERET.

Mais enfin, ces enfants souffriront de nos discordes!

LE MANNEQUIN D'OSIER

Est-ce qu'il est juste qu'ils paient pour nous? Dans l'intérêt de nos deux filles, il faudrait tâcher de s'entendre. Vous les aimez?

BERGERET.

Ne traitons pas ce sujet, je vous en prie.

MADAME BERGERET.

Si! Vous les aimez, je le sais. Lucien, ce n'est pas pour moi, c'est pour elles que je vous demande de reprendre la vie commune. Il faut qu'elles retrouvent la maison comme elle était quand elles sont parties.

BERGERET.

Ce n'est pas possible!

MADAME BERGERET.

Il ne s'agit pas de moi pour le moment. Plus tard je vous expliquerai... Je vous dirai... Et vous serez bien surpris peut-être, car vous ne me connaissez pas.

BERGERET.

Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais, si vous voulez mon avis, je vous préférerais comme vous étiez tout à l'heure, au début de la conversation. Vrai, la violence vous allait mieux.

MADAME BERGERET.

Oh! cette perpétuelle ironie! Vous feriez échapper la patience à un saint. Vous voudriez bien vous débarrasser de moi, mais vous ne le pouvez pas. Vous n'avez aucune preuve contre moi... aucune... Si vous aviez la moindre preuve, vous auriez depuis longtemps demandé le divorce.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Vous croyez cela? Eh bien! vous vous trompez. Je ne veux pas le divorce. Je n'ai nulle envie de confier à un avocat que la mère de mes petites filles se conduit indignement. Je n'ai nulle envie que cet avocat le dise et le prouve au tribunal et au public. Je n'ai nulle envie de publier votre honte. Je sais qu'il est assez d'usage d'agir de la sorte, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas révéler des secrets honteux et risibles. Croyez-moi, maintenons l'état actuel des choses tant que nos filles seront auprès de nous. Quand elles seront mariées, nous en ferons à notre volonté.

MADAME BERGERET.

Eh bien! soit! Nous ne nous séparons pas; nous continuons à vivre ensemble, j'y consens... Mais à une condition: c'est que je reprenne ma place, que je redevienne ce que je dois être ici, la maîtresse, que je gouverne la maison... C'est bien le moins.

BERGERET.

Non! vous ne gouvernerez pas cette maison. Je vous retire tout gouvernement, non point pour vous punir, je ne suis point votre juge, ma philosophie de l'homme et de la nature m'interdit le droit de juger personne. Je ne veux exercer aucune magistrature domestique. Je ne vous condamne pas puisque je ne vous juge pas. Je vous retire la *direction* de ce malheureux ménage uniquement parce que vous vous y êtes montrée incapable.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Et vous? La maison marche bien depuis quinze jours, parlons-en!

BERGERET.

Le désordre est grand, je le reconnais. Mais il est la conséquence de votre mauvaise administration. Dans les petites choses comme dans les grandes, vous n'avez pas compris les obligations d'une vie étroite et médiocre. J'ai prononcé votre déchéance irrévocable. C'est assez, finissons-en. Même pour nous contredire, même pour nous combattre et nous quereller, nous n'avons pas, vous et moi, assez d'idées communes. Cessons.

MADAME BERGERET.

Vous le voulez?

BERGERET.

Je le veux... Mais que parler de la nécessité humaine? C'est la nécessité, l'inflexible nécessité. Je ne puis plus vous voir, ni vous entendre, je ne le puis, et, si j'ai trouvé moyen de causer quelques minutes avec vous, c'est par un effort assez admirable de sagesse et de raison abstraites. Mais je vous avertis que je suis hors d'état de soutenir davantage ce singulier effort. Cessons!

MADAME BERGERET.

Comme vous me haïssez!

BERGERET.

Ne l'espérez pas.

MADAME BERGERET.

Si, si! tu me hais! Et j'aime mieux ça. Écoute, Lucien,

LE MANNEQUIN D'OSIER

Lucien! Reprenons la vie passée. J'ai beaucoup réfléchi. Et si tu savais toutes les idées, tous les sentiments qui ont passé dans ma tête depuis quinze jours!... Je suis une autre femme, tu verras. Tu ne me reconnaîtras pas. Je suis capable de dévouement, d'abnégation. Il y a bien des choses que je n'avais pas comprises et que je comprends maintenant. Je me consacrerai à la maison, à nos filles, et peu à peu tu oublieras, tu me referas une petite place dans ton cœur. Pardonne-moi, je te le demande à genoux, pardonne-moi.

BERGERET.

Il faut être offensé pour pardonner et vous vous flattez étrangement si vous croyez que je suis offensé par vous, par vous... Oh! que la vérité est plus simple! Je ne puis supporter votre présence, parce que votre présence me rappelle une chose laide, ridicule et grotesque et que ce sentiment est sans mélange. Il ne s'y mêle pas de colère. En ai-je dit assez?... Non? Je vais donc m'expliquer plus clairement. Fichez-moi la paix.

MADAME BERGERET, éclatant.

Ah! c'est ainsi. Eh bien! c'est moi qui demanderai le divorce. Je ne veux pas mourir de colère et de chagrin. J'ai tout le monde pour moi. Toutes les dames de la société prennent mon parti, et vous, on vous méprise et vous êtes bête, laid, ridicule... et le reste... Tout le monde le sait. Je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé.

Elle va pour sortir. La porte étant fermée à clef, elle ne peut pas. Elle dit.

Ouvrez-moi cette porte.

Bergeret ouvre, elle sort. Bergeret, seul, se remet à écrire, mais on sonne et bientôt Mazure entre.

LE MANNEQUIN D'OSIER

SCÈNE VII

MAZURE, BERGERET, EUPHÉMIE.

MAZURE.

Ah! mon cher Bergeret... La demeure du sage! C'est tranquille. Vous êtes bien là pour travailler.

EUPHÉMIE.

Je viens chercher le gigot.

BERGERET.

Oui, prenez!

MAZURE.

Mais je vois que vous avez opéré des changements considérables dans votre aménagement.

BERGERET.

Assez considérables.

MAZURE.

Des bouleversements.

BERGERET.

Des transformations.

MAZURE, tapotant son dossier.

Mon cher ami, je vous apporte un petit dossier qui commence à s'arrondir.

Euphémie sort.

LE MANNEQUIN D'OSIER

Je travaille quatorze heures par jour à disputer aux rats dans les greniers de la Préfecture des vieux papiers sur quiconque et chacun! J'en découvre de belles! Gromance, l'arrière grand-père du nôtre, le citoyen Gromance Louis Robert, acquéreur de biens nationaux à la date du 7 Frimaire An III.

Il donne les dossiers et en prend un autre.

Autre Gromance, Marie-Antoine, condamné le 24 juin 1812 aux travaux forcés pour avoir fourni aux Armées des chaussures en carton... Lisez.

EUPHÉMIE, entrant.

Monsieur, quelle soupe faut-il faire?

BERGERET.

La soupe que vous voudrez.

EUPHÉMIE.

Un potage aux légumes ou un potage aux pâtes?

BERGERET.

L'un ou l'autre.

EUPHÉMIE.

Ce n'est pas une réponse.

MAZURE.

... 1816 — Thérèse-Antoinette, maîtresse du Duc de Berry...

BERGERET.

Il en avait d'autres...

LE MANNEQUIN D'OSIER

MAZURE.

Ce n'est pas une excuse... (Un temps.)

EUPHÉMIE, rentrant.

Monsieur, à quelle heure voulez-vous dîner?

BERGERET.

Euphémie, je vous prie de n'entrer ici, dorénavant, que lorsque vous y serez appelée.

EUPHÉMIE.

Ah! c'est comme ça? Eh bien! je m'en vais... (Elle dénoue son tablier, et le roule en tampon. Mazure lève le nez. Euphémie continue en trombe.) Je ne peux plus vivre dans cette maison, je ne peux plus! Aussi, ce n'est pas une vie! Ce n'est pas que je porte Madame dans mon cœur. Elle m'en a fait voir de grises et des fois elle ne me donnait pas à manger à ma suffisance... (Bergeret fera deux ou trois tentatives pour arrêter la verve d'Euphémie. Mais arrête-t-on la tempête?) Aussi je ne suis pas pour la défendre. D'autant que je ne l'approuve pas dans ce qu'elle fait. Il y a beau jour que je connaissais son histoire avec monsieur Roux et je ne trouvais pas cela convenable. Qu'une fille ait un amant, il n'y a pas trop à redire. Moi, je ne suis pas portée là-dessus et, s'il n'y avait que moi pour faire des enfants, le monde pourrait bien finir! (Mazure par une complaisance inouïe fait semblant d'avoir besoin de la lumière de la fenêtre et s'en approche pour lire, semble-t-il, avec attention.) Pas moins, il y a partout des gars (Prononcez : gâs) qui veulent rire, et un accident est vite arrivé. Mais une femme mariée et une mère de famille, ça n'est plus comme une jeune fille qui ne connaît rien de la vie. Quand on a un mari, on ne doit pas

chercher ailleurs. On ne le doit pas. Mais nous ne sommes pas des Turcs ; nous devons nous remettre nos fautes les uns les autres ; c'est notre devoir de chrétiens. Vrai, on a plus d'usage à la campagne qu'à la ville. Chez nous, à Courtray, quand la femme au fermier Robertet, la grande Léocadie, a payé une paire de bretelles à son valet pour l'amener à faire ce qu'elle voulait, elle ne fut si fine que Robertet ne s'aperçût de leurs manigances. Il les surprit au bon moment et corrigea sa femme à coups de fouet si bien qu'il lui ôta l'envie de recommencer. Et, depuis ce temps, la Léocadie est une des meilleures femmes de la contrée. Il n'y a pas ça à dire sur son compte. Si vous aviez agi comme Robertet, si vous aviez cassé le balai de la cuisine sur le dos de votre femme, vous auriez bien fait. Tout le monde vous aurait donné raison. Mais garder rancune, ne rien dire, être là têtû, sournois, s'obstiner sur une pauvre dame qui fait pitié aujourd'hui, s'acharner sur elle quand le temps de la colère est passé, ça n'est pas beau. Monsieur mange d'un côté, Madame mange de l'autre, comme à l'auberge, et, quand j'ai fini de servir l'un, faut que je commence à servir l'autre. Et il y a mieux, Madame me dit : « Je n'ai pas d'argent : vous réglerez avec Monsieur. » Alors je vous apporte mon livre, et vous n'avez pas seulement l'air de me connaître. Quand je vous demande des ordres, vous ne me répondez pas ou vous me dites des choses impossibles à comprendre... Non, ce n'est pas une vie. Je deviens idiotte dans cette maison. Je ne peux plus y tenir, je m'en vas. Vous êtes trop méchant aussi, oui, trop méchant ! Je veux m'en aller, je veux m'en aller.

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Vous pouvez partir tout de suite, mon enfant, tout de suite.

EUPHÉMIE.

Alors payez-moi mes gages. Je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez payé mes gages.

MAZURE tire sa montre.

Mon cher Bergeret, je vous demande pardon, mais l'heure me presse.

BERGERET.

Excusez-moi, mon cher Mazure.

MAZURE.

Comment donc! Vous plaisantez!... Restez... restez... Vous avez à faire... et je connais le chemin.

Il sort.

BERGERET revient à sa table.

Qu'est-ce que je vous dois?

EUPHÉMIE.

Le mois commencé, et tout l'autre mois, et neuf francs que j'ai avancés à Madame, et deux timbres pour mademoiselle Juliette, et mes huit jours d'avance parce qu'il faut être juste.

BERGERET.

Ce qui fait?

EUPHÉMIE.

Vingt-six francs.

BERGERET.

En voilà quarante... Gardez.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE. (Elle met les deux pièces dans son porte-monnaie et celui-ci dans sa poche.)

Monsieur...

BERGERET.

Euphémie...

EUPHÉMIE.

Je vais faire mes adieux à Madame.

BERGERET.

Allez...

EUPHÉMIE.

Monsieur... est-ce que vous voudriez bien dire quelque chose à vos deux demoiselles? Elles ont toujours été bonnes pour moi. Alors, vous voudrez bien dire à mademoiselle Juliette et à mademoiselle Pauline que j'ai regret de partir sans leur avoir dit adieu?...

BERGERET.

Je vous le promets.... Vous me croyez méchant... Mais, si je puis vous aider en quelque chose, ma bonne Euphémie, je le ferai bien volontiers.

EUPHÉMIE, éclatant en sanglots, grosse douleur.

Personne n'est méchant ici.

Elle sort.

## SCÈNE VII

MADAME BERGERET, BERGERET.

MADAME BERGERET entre en coup de vent.

Vous ne me demandez pas d'où je viens?

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Non!

MADAME BERGERET.

Vous avez tort, parce que cela vous intéresse. Je sors de chez M<sup>e</sup> Paillot l'avoué. Il rédige pour moi une demande en divorce contre vous. Pendant l'instance, nous ne pouvons habiter sous le même toit. Je partirai donc ce soir même et j'irai loger à l'hôtel. J'aurai gâché avec vous vingt années de ma vie. C'est suffisant. Je veux tâcher d'être heureuse.

BERGERET.

Quelles raisons ferez-vous valoir au procès?

MADAME BERGERET.

De bonnes raisons.

BERGERET.

Si pourtant elles se trouvaient insuffisantes, je m'offre à vous venir en aide.

MADAME BERGERET.

Comment?

BERGERET.

Oui, je vous autoriserai à faire valoir contre moi des torts que je n'ai pas. Et je ferai défaut au Tribunal.

MADAME BERGERET.

Bien.

BERGERET.

Vous pouvez rester dans cette maison. Je la quitterai moi-même demain matin pour aller à Paris où je compte demeurer. Restez donc ici.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Bien.

BERGERET.

Je ferai en sorte que vous ne vous y trouviez pas aux prises avec des difficultés pécuniaires trop aiguës.

MADAME BERGERET.

Le Tribunal naturellement me laissera mes filles jusqu'au prononcé du jugement, et, après, m'en confiera la garde, sans aucun doute.

BERGERET.

Vous prétendez garder les enfants?

MADAME BERGERET.

Oui, je prétends.

BERGERET.

Les deux enfants?

MADAME BERGERET.

Certainement, les deux. A qui voulez-vous donc qu'on les donne?

BERGERET.

Écoutez-moi. Il n'y a pas bien longtemps, tout à l'heure encore, ici même, nous nous sommes dit d'atroces vérités. Nous n'en avons souffert ni l'un ni l'autre. Il ne s'agissait que de nous et, vraiment, sans nous haïr ni nous souhaiter de mal, nous ne trouvions dans nos cœurs aucun reste d'amitié. Nous avons vécu côte à côte pendant vingt ans sans ressentir une joie en commun. Et, si fâcheux qu'il soit de le constater, nous nous séparons pour toujours

## LE MANNEQUIN D'OSIER

sans déchirement. Nos deux existences vont vers des destinées différentes. Vous n'avez pas perdu le désir bien naturel d'être heureuse. Vous n'en avez pas fini avec la vie! Quant à moi, je n'attends plus rien d'elle. Je vais entrer dans la tristesse et la solitude. Mais j'ai le droit, j'ai le devoir de garder quelque chose du passé, nos filles. Ce droit, vous êtes bien obligée, à part vous, de me le reconnaître. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que Juliette reste avec vous jusqu'à son mariage. Quant à Pauline...

MADAME BERGERET.

Je la garde. Oui, monsieur. Je n'accepte pas de discussion sur ce point. Mes deux enfants resteront auprès de moi. C'est ma sauvegarde morale, c'est mon droit.

BERGERET.

Votre droit! Mais, malheureuse, vous savez de quoi il est fait. Il est fait de ma générosité. Le droit véritable, c'est moi qui l'ai.

MADAME BERGERET.

Vous avez pu dire à la femme, à l'épouse ce que vous avez voulu. La mère est irréprochable.

BERGERET.

Vous voulez que jusqu'au bout, dans nos disputes, la feinte et le mensonge restent de votre côté? Soit! Je conserve pour moi la franchise. Je dédaigne de vous le cacher : en vous disputant cette enfant, ce n'est pas seulement mon devoir que j'accomplis, c'est mon bonheur que je défends, et ce bonheur, je n'y renoncerai pas. Ce bonheur, vous devez me le laisser. Il suffit pour cela que vous soyez

LE MANNEQUIN D'OSIER

quelque chose d'à peu près humain. Il y a en nous tous un fonds d'humanité qui se retrouve même après les pires violences, les perfidies et les lâchetés. Je réclame Pauline. Il serait monstrueux que vous me la refusiez.

MADAME BERGERET.

Jamais je ne me sentirai la force d'abandonner mes enfants. Si vous croyez avoir des droits à faire valoir, adressez-vous au Tribunal.

SCÈNE VIII

BERGERET, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Monsieur?

BERGERET, rédigeant une dépêche.

« X-P. Zoé Bergeret. Luzance. Prenez toutes trois demain matin train de sept heures et revenez. Vous attendrai à la gare. Très important. Lucien. » Vingt-deux plus un cinquante d'express, deux francs soixante. Euphémie, voulez-vous porter cela au télégraphe. Ledoux est sans doute, à cette heure, en espalier au soleil contre le mur du jardin. Dites-lui de venir m'aider à faire mes paquets.

EUPHÉMIE.

Monsieur s'en va?

BERGERET.

Je m'en vais.

*LE MANNEQUIN D'OSIER*

EUPHÉMIE.

Je vous aiderai, moi, si vous voulez ?

BERGERET.

Je veux bien. Portez la dépêche et ensuite nous ferons la malle.

Euphémie tourne le dos.

Qu'est-ce que vous avez ?

EUPHÉMIE.

J'ai du chagrin.

## HUITIÈME TABLEAU

*Le même décor.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LEDOUX, EUPHÉMIE, puis BERGERET.

EUPHÉMIE, à Ledoux.

Écoutez : j'aime mieux que vous ne fassiez rien, vous faites tout de travers.

LEDOUX.

Parce que je suis un peu faible. Vous n'auriez pas un verre de vin qui cherche son maître ?

EUPHÉMIE.

Non ! vous avez assez bu comme cela.

LEDOUX.

Vous n'êtes pas gentille.

LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE.

Je n'ai pas besoin d'être gentille avec vous.

Bergeret entre.

EUPHÉMIE lui dit tout bas.

Monsieur, renvoyez-le, il embrouille tout.

BERGERET.

Ledoux, mon ami, je vous remercie, et je vous fais mes adieux.

LEDOUX.

Ah! monsieur Bergeret, vous devriez bien me prendre avec vous comme domestique. Il y a assez longtemps que je roule. Dans une place, je serais tranquille.

BERGERET.

C'est une illusion, mon ami. Dans la vie on n'est jamais tranquille.

LEDOUX.

J'aurais le nécessaire; je ferais un peu de tout dans votre maison. Essayez voir, je sens que je m'entendrais avec vous.

BERGERET.

Je ne crois pas, mon ami. Tenez... (Il lui donne de la monnaie.)

LEDOUX.

Alors, je m'en vais... Monsieur Bergeret, (Il lui tend la main.) je ne vous dis pas des boniments, mais c'est de tout cœur.

BERGERET.

Adieu, mon ami.

On sonne. Euphémie va ouvrir.

LE MANNEQUIN D'OSIER

LEDOUX.

Monsieur Bergeret, vous n'auriez pas une petite cigarette de trop? (Bergeret la lui donne.) Merci, monsieur Bergeret : je vais la fumer à votre santé. (Euphémie rentre. A Euphémie.) Vous n'auriez pas deux ou trois allumettes?

EUPHÉMIE.

Non! Allez-vous-en, voilà du monde.

Ledoux sort.

SCÈNE II

BERGERET, EUPHÉMIE, LA CLAVERIE.

EUPHÉMIE.

Monsieur, c'est un monsieur qui demande Monsieur.

BERGERET.

Son nom?

EUPHÉMIE.

Je ne sais pas. C'est un monsieur très comme il faut. Ce n'est pas un homme, c'est un monsieur.

BERGERET.

Faites-le entrer.

Euphémie fait entrer La Claverie.

LA CLAVERIE.

Monsieur, vous allez probablement me mettre à la porte, mais il faut que je vous parle. Je ne vous ennuierais pas

## LE MANNEQUIN D'OSIER

longtemps. Dans deux minutes je serai parti. Je sais que je vous déplaît, j'en souffre assez ! mais je vous supplie de m'écouter : il y va du bonheur ou du malheur de deux êtres... dont l'un vous est cher. J'aime mademoiselle Juliette et mademoiselle Juliette m'aime. Je vous ai demandé sa main... Ne me repoussez pas... Je sais bien que vous n'avez que trop de raisons de vous défier de moi. Je me suis fait très jeune une très mauvaise réputation, j'ai été dissipateur, aventureux... J'ai renoncé à mes projets, à toutes mes idées de grandeur, et j'ai accepté une place de trois mille francs dans une maison de commerce... Je suis devenu sage par amour. Je vous jure, monsieur Bergeret, qu'avec tous mes défauts, je ne suis pas un mauvais garçon.

BERGERET.

Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de me laisser achever mes préparatifs de départ ?

La Claverie salue et sort.

### SCÈNE III

BERGERET, EUPHÉMIE.

Euphémie est entrée sur les derniers mots de Bergeret.

BERGERET.

Euphémie, reconduisez ce monsieur.

EUPHÉMIE, allant à la porte regarder le jardin.

Il est déjà sorti.

## LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Euphémie, vous êtes certaine d'avoir donné la dépêche au télégraphe?

EUPHÉMIE.

Comment, monsieur? Mais bien sûr, au télégraphe! A un employé derrière une grille qui a compté les mots, qui a donné un grand coup comme ça avec un outil, puis qui m'a pris deux francs soixante... Enfin le télégraphe, quoi!

BERGERET.

Comment n'est-elle pas à la gare ce matin? Il n'y a pas de crainte d'accident puisque j'ai vu arriver le train. C'est étonnant que ma sœur n'ait pas télégraphié. Si je lui envoyais une dépêche... Oui! (Il écrit.) « X-P. Zoé Bergeret, Luzance... »

EUPHÉMIE, qui regarde dans le jardin.

Monsieur! voilà ces demoiselles!

### SCÈNE IV

LES MÊMES; PAULINE, JULIETTE et ZOÉ,  
puis MADAME BERGERET

BERGERET.

Comment? vous voilà!

JULIETTE.

Mais oui! Nous n'avons reçu ta dépêche que ce matin, trop tard pour prendre le premier train.

LE MANNEQUIN D'OSIER

PAULINE.

Bonjour, papa.

BERGERET.

A la bonne heure! Vous avez bonne mine. Comme vous êtes grandes, mes filles!

JULIETTE.

Oh! papa!

PAULINE.

En trois semaines!

BERGERET.

En votre absence, je vous voyais dans ma mémoire pas plus hautes que ça. Votre père croit toujours que ses enfants sont à l'âge où on les aime avec le plus de tendresse et d'inquiétude, à l'âge des tout petits. (Entre Zoé.) Bonjour, Zoé.

ZOÉ.

Tu as toujours de bonnes idées! Tu nous envoies une dépêche quand le bureau est fermé. De sorte qu'elle nous est arrivée...

BERGERET.

Oui, les enfants m'ont dit...

ZOÉ.

Eh bien! où était l'urgence?

BERGERET, bas à Zoé.

Je te le dirai dans un instant... (Haut.) Je pars tout à l'heure pour Paris. Je suis nommé professeur à la Sorbonne.

PAULINE.

Papa, c'est la gloire!

LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

J'espère bien que ça ne sera même pas la notoriété.

ZOÉ.

Enfin, c'est très joli... Tu peux être content... Alors, tu pars?

BERGERET.

Hélas! Je pars, mes chers enfants.

PAULINE.

Comment! tu pars?

MADAME BERGERET, entrant.

Mes enfants!

JULIETTE.

Bonjour, maman!

PAULINE.

Bonjour!

MADAME BERGERET.

Bonjour, Zoé.

ZOÉ.

Bonjour, Amélie.

BERGERET, à Zoé.

Viens, que je te parle.

Zoé et Bergeret vont dans le jardin.

MADAME BERGERET, aux enfants.

Votre père vous a dit?...

JULIETTE.

Oui, maman.

LE MANNEQUIN D'OSIER

MADAME BERGERET.

Voilà qui est arrangé! Il part seul et va vivre à Paris. Cela vaut mieux. Je vous garde, mes chers enfants.

PAULINE.

Même moi, maman!

MADAME BERGERET.

Comment? même toi. Qu'est-ce que ça veut dire, Pauline?

PAULINE.

Rien, maman.

MADAME BERGERET.

J'ai beaucoup souffert, mes enfants; vous serez ma consolation.

JULIETTE.

Et Robert, maman?

MADAME BERGERET.

Monsieur La Claverie? Si tu l'aimes toujours, tu l'épou-  
seras. Je n'ai pu être heureuse. Au moins que tu le sois...  
Laissons votre père qui est installé ici. Il part dans une demi-  
heure. Vous reviendrez lui dire adieu dans un instant, toi  
d'abord, Juliette, car tu as quelque chose à lui dire.

Elles sortent.

SCÈNE V

ZOÉ, BERGERET, puis JULIETTE.

Bergeret et Zoé reviennent du jardin.

BERGERET.

Enfin elle est venue m'annoncer qu'elle introduisait une demande en divorce.

ZOÉ.

Enfin, te voilà débarrassé!

BERGERET.

Et qu'elle garderait les enfants.

ZOÉ.

Hein?

BERGERET.

Sois tranquille! Que Juliette, qui va se marier, reste, il n'y a pas d'inconvénient à cela, mais je n'ai pas envisagé un instant la possibilité de lui laisser Pauline. Elle résiste, elle résistera. Hier, j'étais fier de briser sa résistance. J'ai passé une nuit d'insomnie à en chercher le moyen. Je ne l'ai pas trouvé, et maintenant je suis inquiet... Cette femme est plus forte que moi. Elle s'arme de tout ce que ma loyauté lui laisse. La femme l'emporte toujours sur l'homme dans les choses de la maison. Zoé, Zoé, si je ne puis emmener Pauline, tu la prendras.

LE MANNEQUIN D'OSIER

ZOÉ.

Mais il n'y a pas moyen, Lucien. C'est tout à fait impossible.

BERGERET.

Eh bien! si je ne puis ni la remettre en tes mains ni l'emmener, je ne partirai pas, voilà tout!

ZOÉ.

Comment?

BERGERET.

Ma carrière, la Sorbonne, l'Université, le Directeur de l'Enseignement, le Ministre, tout cela ne vaut pas le petit doigt de ma fille, ou tout cela ne pèse pas autant pour moi qu'un cheveu de ma fille.

ZOÉ.

Calme-toi, tu es fou!

BERGERET.

Tu as raison, Zoé. Je ne sais pas comment j'aurai Pauline, mais je l'aurai. Cela sera parce qu'il faut que cela soit.

JULIETTE, entrant.

Alors, tu t'en vas, papa?

BERGERET.

Oui, mon enfant. Et toi, où en es-tu?

JULIETTE.

Toujours.

BERGERET.

Ma Juliette, je ne crois pas beaucoup au genre de bonheur que tu rêves. Mais je ne me flatte pas non plus de

LE MANNEQUIN D'OSIER

t'assurer, par mes conseils, beaucoup de joies dans la vie! La sagesse des pères est courte et les enfants ont bien quelque droit de faire eux-mêmes leur avenir. Quoi que tu fasses, tu seras toi-même l'ouvrière de ta vie. Si tu persistes, je consentirai.

JULIETTE.

Je te remercie, papa, de toute mon âme. Je suis sûre que je serai heureuse.

BERGERET.

Je te le souhaite de tout mon cœur, chère petite. D'ailleurs, je viens de le voir, tout à l'heure.

JULIETTE.

Où l'as-tu vu?

BERGERET.

Ici.

JULIETTE.

Mon Dieu! Qu'est-ce que vous vous êtes dit?

BERGERET.

Je ne l'ai pas dévoré... Je l'avais jugé trop sévèrement. Au fond il ne me déplait pas.

JULIETTE.

Il doit revenir?

BERGERET.

Non!

JULIETTE.

Veux-tu?...

## LE MANNEQUIN D'OSIER

BERGERET.

Quand je serai parti. Tu avais peut-être besoin de moi pour l'éviter. Tu n'as pas besoin de moi pour te rencontrer avec lui.

PAULINE, entrant.

Juliette, maman te demande.

Juliette sort.

BERGERET.

Ma chère petite fille, en te regardant là, je me rappelle le temps de ta petite enfance, quand nous étions compagnons de jeux, de promenades, et, plus tard, nos lectures, nos causeries... Je me sentais heureux près de toi. J'étais égoïste. C'est le défaut qu'on prend en vieillissant. Je me faisais de la joie aux dépens de la tienne. Maintenant, je vais mener une existence embellie par le travail, mais pourtant dure, étroite, isolée. C'est le genre de vie qui peut le moins tenter une jeune fille, un genre de vie très austère, sans luxe, sans élégance. Dans les grandes villes, les petites gens sont encore plus petits qu'ailleurs et plus perdus. Oh! non, il ne faudrait peut-être pas associer une petite fille à une existence retirée et sombre.

PAULINE.

Papa, tu ne me connais pas. C'est de ma faute, sans doute; c'est de ma faute. Je n'ai pas su. Veux-tu donc me faire de la peine? Pourquoi? Quoique tu te sois toujours montré pour ta fille<sup>1</sup>, je suis restée timide avec toi. Je te sentais si supérieur que je n'osais pas te parler libre-

1. Lacune. Il faut suppléer un attribut dont le sens serait : « le plus tendre et le plus indulgent des pères ».

LE MANNEQUIN D'OSIER

ment. Quelquefois j'avais bien envie de frapper à ta porte et de dire : « Papa, ne sois plus triste. Tu sais, je suis là! Je ne suis qu'une petite fille, mais je t'aime bien. » Et puis, tu vas me trouver présomptueuse, mais je crois que je te comprends mieux que les autres. Tes belles idées, quand tu les exprimes, il me semble qu'elles étaient en moi, mais obscures et endormies, et que, quand tu parles, à ta voix, elles se lèvent.

BERGERET.

Mes idées? Des marionnettes, ma fille, des marionnettes! Adieu! ma fille chérie.

PAULINE.

Papa, nous ne nous quitterons pas. (Elle appelle.) Euphémie!... Demandez à madame de venir tout de suite, ici.

Euphémie sort.

BERGERET.

Que veux-tu, mon enfant?

PAULINE.

Laisse-moi, papa.

LE MANNEQUIN D'OSIER

SCÈNE VI

LES MÊMES; MADAME BERGERET, ZOÉ,  
JULIETTE, qui entrent, puis EUPHÉMIE, LES ÉTUDIANTS.

PAULINE, à madame Bergeret.

Maman, je te supplie de me laisser partir avec papa. Je ne crois pas t'avoir jamais causé une peine, du moins depuis que je peux comprendre... Mais, vois-tu, maman, ... je vais partir avec lui et tu voudras bien, parce que tu es bonne, parce qu'il le faut et que ça n'est pas possible autrement. Je ne veux pas le laisser seul; je ne veux pas être séparée de lui.

MADAME BERGERET.

Je me sacrifie... Va avec ton père, mon enfant!

BERGERET.

Amélie, cette bonne parole en efface d'autres et nous aide à nous bien quitter. Allons, partons, ma petite.

ZOÉ.

A quoi penses-tu? Cette enfant n'est pas prête. Pars seul. Je te la conduirai demain à Paris. Qu'est-ce que vous feriez, là-bas, tous les deux, sans moi, mon Dieu!

Euphémie entre.

LE MANNEQUIN D'OSIER

EUPHÉMIE.

Monsieur!... C'est les jeunes gens de la Faculté qui viennent vous saluer.

BERGERET.

Qu'ils entrent!

Euphémie introduit les étudiants. Bergeret les reçoit.

PREMIER ÉTUDIANT.

Cher Maître, nous venons vous faire nos très respectueux et affectueux adieux, malheureux de vous perdre, heureux de penser que nous pourrons suivre de loin votre précieux enseignement, entendre l'écho de votre voix qui, désormais, retentira de plus haut.

BERGERET.

Je vous remercie, mes amis. Je suis très ému. Vous savez que votre vieux maître est timide. Que mon trouble vous exprime ma sympathie et mes regrets. Et rappelez-vous que je me suis toujours efforcé de ne vous enseigner que le vrai.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Nous aussi, nous vous regretterons.

PREMIER ÉTUDIANT.

Et nous vous admirons.

BERGERET.

Non, ne m'admirez pas! Ça ne pourrait pas durer; il vaut mieux y renoncer tout de suite. Mais aimez-moi un peu.

Acclamations. Les étudiants sortent.

LE MANNEQUIN D'OSIER

ZOÉ.

Tu vas manquer le train, toi! Allons à la gare. Ah! les chapeaux!

Mouvement de départ.

BERGERET.

Adieu, Amélie!

MADAME BERGERET.

Adieu, Lucien!

PAULINE.

A tout à l'heure, maman.

Zoé, Pauline et Bergeret sortent.

JULIETTE.

Maman, si tu écrivais à mon fiancé de venir dîner ce soir?...

MADAME BERGERET.

Ce soir, non, mon enfant! Demain, quand ta sœur sera partie, demain.

Juliette sort. Euphémie entre.

Euphémie! Vous direz au menuisier d'enlever ces planches et de réinstaller cette pièce en salle à manger. Nous avons du monde à dîner demain.

RIDEAU.

**AU PETIT BONHEUR**

**COMÉDIE EN UN ACTE**

# AU PETIT BONHEUR

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris,  
sur le THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE, le 2 février 1906.

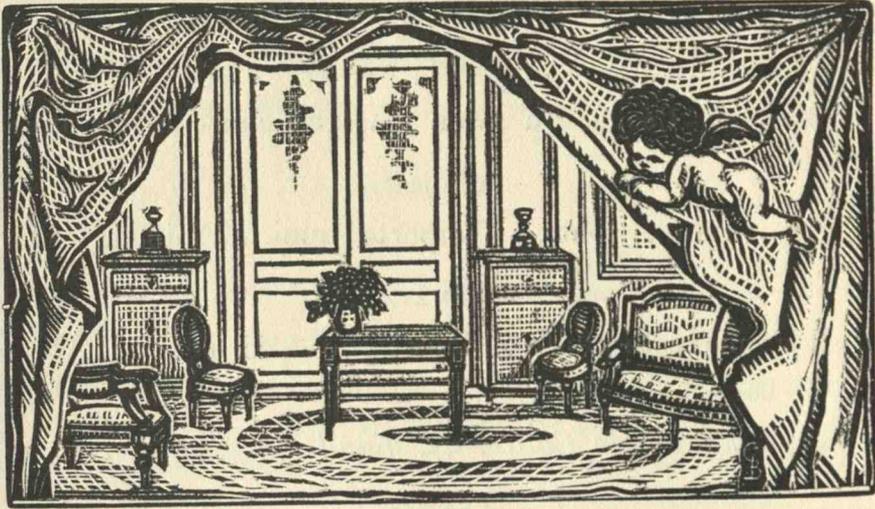
## PERSONNAGES

GERMAINE . . . . .	M <sup>lles</sup> CHEIREL.
CÉCILE. . . . .	M. RYTER.
NALÈGE . . . . .	MM. ARQUILLIÈRE.
JACQUES CHAMBRY. . . . .	H. ROUSSELLE.
FRANÇOIS. . . . .	

---

*Un salon, à Paris.*

---



## SCÈNE PREMIÈRE

GERMAINE, puis CÉCILE.

GERMAINE, seule, écrivant.

*... Acroclinium rose, 12 paquets; acroclinium double, blanc, 24 paquets... Les plantes alpines sont toutes petites. Et il faut, pour que je choisisse les espèces, que vous me disiez si vous les exposerez au nord ou au midi...*

CÉCILE, entrant.

Bonjour, Germaine. J'ai de la chance : tu n'es pas encore envolée !

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Bonjour, Cécile. Tu avais quelque chose à me dire?

CÉCILE.

Non, rien... tout... n'importe quoi... Finis ta lettre.

GERMAINE.

Il ne me reste plus que deux lignes à écrire...

Elle écrit.

*Eschscholtzia de Californie, mandarin, rose.*

CÉCILE.

Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu?

GERMAINE, écrivant.

C'est une fleur, ma chérie, une jolie petite fleur blanc rosé.

Elle écrit.

*Heliotropium, Browalle Czerwiakowskii.*

CÉCILE.

Ciel! dans quelle langue rédiges-tu ta correspondance?

GERMAINE.

Dans la langue des grainetiers... Je réponds à Adalbert qui me demande de lui choisir des fleurs pour son jardin. Il m'écrit depuis cinq ans, chaque printemps, la même lettre bien touchante : « Chère Germaine, du vivant de mon pauvre frère, vous choisissiez les fleurs pour les parterres de Seuilly. Faites-le encore, maintenant que Seuilly est à moi. Vous avez tant de goût!... » Il me

AU PETIT BONHEUR

trouve du goût. Je ne peux pas refuser. Mais, quoi que je fasse, les parterres de Seuilly n'en seront pas plus beaux.

CÉCILE.

Pourquoi?

GERMAINE. Elle ferme la lettre.

Je n'en sais rien. C'est un don. Les Sescourt sont malheureux dans toutes leurs entreprises. Mon mari n'avait qu'une passion : le cheval. Son écurie fut toujours infortunée. Adalbert aime les fleurs. Les fleurs ne veulent pas pousser pour lui.

CÉCILE.

Tu crois?

GERMAINE.

C'est sûr.

CÉCILE.

Mais ton mari était beaucoup plus intelligent qu'Adalbert.

GERMAINE.

Est-ce que tu me le dis pour me flatter ou parce que tu le crois?

CÉCILE.

Oh! je sais bien qu'il n'était pas exquis. Ce n'était pas un mari incomparable. Tu méritais mieux. Mais, j'ai des idées là-dessus. Une femme n'a pas besoin d'être bien mariée. Au contraire! un bon mariage, ça gêne par la suite. Je t'assure... Ça empêche tout. Ainsi, moi, j'ai un mari...

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Charmant!... Il est charmant, ton mari.

CÉCILE.

Charmant! Eh bien! ça a tout empêché... tout. Et je me dis parfois qu'un mauvais mariage a du bon. Il laisse la vie ouverte; tout reste possible et l'on peut tout espérer. C'est délicieux!...

GERMAINE.

Tu as des idées bien irrégulières aujourd'hui, ma chérie. Dis tout de suite, comme Jacques Chambry, qu'une femme se marie pour entrer dans la circulation.

Entre Nalège.

SCÈNE II

LES MÊMES, NALÈGE.

NALÈGE, à madame de Sescourt.

Madame!...

A madame Laverne.

Chère madame...

Il salue.

CÉCILE.

Monsieur de Nalège!... Je vous croyais dans vos bois.

NALÈGE.

J'en sors, madame. Je suis arrivé d'hier.

AU PETIT BONHEUR

CÉCILE.

Votre première visite est pour madame de Sescourt. Je réclame pour moi la seconde... Venez me voir en sortant d'ici. Vous trouverez mon mari, qui vous aime tous les jours davantage, et qui bientôt ne pourra plus se passer de vous... Ce qui, pour une fois, ne voudra pas dire... Je vous laisse. J'ai des visites que je ne peux pas me dispenser de faire : c'est à des personnes que je ne connais pas. Adieu! Échangez de belles pensées, et, si vous parlez de moi, dites : « Elle est aimable! »

Elle sort.

SCÈNE III

GERMAINE, NALÈGE.

GERMAINE.

C'est vrai qu'elle est aimable.

NALÈGE.

Très aimable.

GERMAINE.

N'est-ce pas?... Et les hommes n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Elle me le dit deux fois par semaine : « Je ne suis pas plus laide qu'une autre, ni plus sotte. Eh bien, c'est incroyable! personne ne me fait la cour. »

NALÈGE.

Et à vous, on vous la fait toute la journée.

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Peuh!

NALÈGE.

Toute la journée.

GERMAINE.

Non! de cinq à sept.

NALÈGE.

Et cela vous amuse d'entendre toutes ces fadeurs, toutes ces niaiseries? Et vous êtes flattée de recevoir les compliments de ces imbéciles, qui ne pensent pas un mot de tout ce qu'ils vous disent?

GERMAINE.

Monsieur de Nalège, qu'est-ce que vous avez fait cet hiver?

NALÈGE.

Moi, madame? J'ai vécu seul, dans mes bois, avec mon chien, ma pipe et mon fusil. J'ai passé des jours entiers sans voir un visage humain. J'ai couché avant-hier dans la hutte abandonnée d'un charbonnier : je m'étais perdu dans ma forêt par une belle nuit de tempête.

GERMAINE.

C'est cela! Cette existence vous a laissé dans l'esprit une certaine rudesse.

NALÈGE.

Ah! vous me trouvez rude parce que je vous dis que vous aimez les fadeurs...

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Pas du tout!...

NALÈGE.

... et parce que je vous soupçonne de vous laisser amuser aux grands mots qui cachent les petits sentiments. Est-ce que vous croyez, madame, qu'on ne peut pas vous attraper comme une autre, par des phrases et des grimaces? Est-ce que vous croyez qu'il soit si facile de reconnaître un sentiment vrai et de regarder au fond des cœurs?

GERMAINE.

Je crois que les hommes n'y voient goutte, même les hommes d'esprit. Une sottise leur fait croire tout ce qu'elle veut. La vanité les aveugle. Mais les femmes ne se laissent pas tromper par des grimaces. Elles distinguent très bien, sous les compliments qu'on leur fait, les sentiments qu'elles inspirent.

NALÈGE.

Vous en êtes sûre?

GERMAINE.

Mais certainement! Nous voyons tout de suite à qui nous avons affaire.

NALÈGE

Oui, vous croyez, vous autres femmes, avoir le don mystérieux, vous croyez avoir la baguette de coudrier qui se recourbe vers les sources d'amour. Vous pensez reconnaître entre tous celui qui vous aimera le plus... et le mieux. Les femmes ne s'y trompent jamais. Elles le disent,

elles le croient, jusqu'à ce qu'une longue expérience les ait désabusées. J'ai connu dans sa vieillesse une princesse italienne qui avait été fort belle à Milan et même à Paris, au temps où les Français portaient des pantalons de nankin et chantaient les chansons de Béranger. Elle avait coutume, en ses vieux jours, de conter des histoires à son petit-neveu. Une fois qu'elle en commençait une par ces mots : « En ce temps-là j'étais parfaitement belle, » le jeune homme fit claquer sa langue et regarda sa grand'tante avec un air de dire : « Et vous en profitiez ! » A quoi la princesse répondit en soupirant : « Eh bien ! si tu veux que je te dise, mon neveu, j'ai été bigrement volée dans ma vie ! » Le vrai, c'est qu'en ces sortes d'affaires, la femme et l'homme vont... je ne dis pas à tâtons, car ce ne serait déjà pas une si mauvaise méthode ; je ne dis pas : comme à colin-maillard, car à colin-maillard on vous crie casse-cou... mais à travers toutes sortes de fantasmagories et de diableries, comme don Quichotte, quand il enfourcha le bon coursier Chevillard, pour aller vers l'Infante.

GERMAINE.

Vous êtes extraordinaire ! Vous sortez de votre hutte de charbonnier pour me persuader, au moyen d'une princesse italienne et de don Quichotte, qu'une femme ne voit pas quand on a un... sentiment... un goût pour elle.

NALÈGE.

Parfaitement, madame. Une femme peut passer à côté d'un sentiment sincère, d'une passion profonde, sans les voir.

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Oh! ne parlons pas de passion. On n'a pas d'idées là-dessus. On ne peut pas reconnaître la passion : on ne l'a jamais vue.

NALÈGE.

Jamais, madame?

GERMAINE.

Jamais! La passion, c'est comme le tonnerre, ça ne tombe jamais sur vous. Une fois, à la Grand'Combe, j'ai été prise par un orage terrible. Je me suis réfugiée à la métairie. Le ciel était en feu, le tonnerre ne cessait de gronder. La foudre a fendu un peuplier de la cime au pied, à cent mètres de moi. Je n'ai rien eu. La passion, c'est comme la foudre : c'est terrible et ça frappe à côté. Mais un sentiment, un goût, une femme peut inspirer ça, très bien... Et alors elle s'en aperçoit.

NALÈGE.

Madame, je vais vous prouver méthodiquement le contraire. J'ai des méthodes. J'ai l'esprit scientifique. J'ai appliqué ces facultés à l'agriculture. Les résultats ont été désastreux. Mais une méthode rationnelle doit être jugée par elle-même et non par des effets, qu'elle n'a pas tous produits. Je vais donc vous démontrer, madame, avec une extrême rigueur, que, le plus souvent, si une femme s'aperçoit du goût qu'on a pour elle, c'est que ce goût n'est pas bien fort, et que plus il aura de force, moins elle le reconnaîtra.

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Démontrez.

NALÈGE.

Devons-nous d'abord définir ce... goût dont nous parlons?

GERMAINE.

C'est inutile.

NALÈGE.

Non, madame, ce ne serait pas inutile. Mais ce serait peut-être inconvenant?

GERMAINE.

Comment? Inconvenant?

NALÈGE.

Eh! oui, la définition précise pourrait bien offenser votre délicatesse. Et ce que je dis ne doit pas vous surprendre, car enfin, quand un homme est assis, là, près d'une dame, comme je le suis près de vous, et qu'il se dit en lui-même, en la regardant, là, comme je vous regarde : « Madame une telle est délicieuse, » il y a dans cette réflexion... qui ne vous choque pas, madame?...

GERMAINE.

Nullement.

NALÈGE.

... Il y a dans cette réflexion le germe d'une idée naturelle, physique, physiologique, dont la représentation, dans toute sa force et toute sa simplicité, est absolu-

## AU PETIT BONHEUR

ment opposée aux convenances. Cette seule réflexion : « Madame une telle est délicieuse » marque dans l'esprit qu'elle traverse la naissance d'une suite d'images ardentes, de sentiments curieux et de désirs violents qui se succèdent, se multiplient, se précipitent et ne s'arrêtent que dans... qui ne s'arrêtent pas, madame.

GERMAINE.

Vous vous amusez...

NALÈGE.

Non, madame, je ne m'amuse pas. J'établis les bases de mon raisonnement. Il résulte de ce que je viens d'exposer que l'homme ordinaire, banal, médiocre qui pense en vous voyant : « Elle est charmante ! » et qui le pense sans ardeur de sentiment, sans puissance de réflexion, sans force d'âme, ni de chair, sans même savoir ce qu'il pense, ni s'il pense, celui-là reste, près de vous, gracieux, caressant, aimable. Il parle, il sourit, il a soin de plaire. Il plaît. Tandis que le malheureux qui, lui aussi, lui surtout, pense qu'elle est charmante, mais qui sent toute la force de cette idée, il la contient, il la renferme, il la cache. Il a peur qu'elle n'éclate malgré lui en violences intempestives, il est gêné. Il est muet et sombre. Vous croyez qu'il s'ennuie et il vous ennue. Et vous dites : « Ce pauvre monsieur, il est fatigant à la longue ! » Et cela parce qu'il sent trop bien votre grâce et votre beauté, parce qu'il en a reçu une atteinte profonde, parce qu'il a de vous un goût fort et généreux, parce qu'enfin, comme on disait autrefois, il est bien épris.

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Il est un peu absurde, votre monsieur.

NALÈGE

Certainement. Il conçoit la disproportion des idées qu'il a et de celles qu'il peut exprimer. Il se juge ridicule. Et il le devient. C'est une bizarrerie absurde, une inconvenance burlesque de penser trop précisément d'une dame qu'elle est une femme. Et cette pensée peut aller jusqu'au tragique.

GERMAINE.

Alors?...

NALÈGE.

Alors, au lieu de conter de jolies choses et d'oser adroitement, on se montre triste, timide. Même si on ne l'était pas de nature, on le devient. On renonce à exprimer ce qu'on ne pourrait dire qu'en l'affaiblissant trop. On tombe dans un morne abattement, dans une sorte de stupidité pesante...

Un silence.

GERMAINE.

Oh!... Dont on ne sort plus?...

NALÈGE, vivement.

Dont on sort aux premiers sons charmants de la voix aimée. On se remonte, on repart... et, si l'on est un campagnard méditatif, un solitaire qui a beaucoup rêvé en se promenant dans les bois avec son fusil, son livre et son chien, on fait des théories générales, on expose des sys-

AU PETIT BONHEUR

tèmes, on disserte sur l'amour. On reprend le fil des longues démonstrations. On argumente. C'est une fichue affaire que d'argumenter devant une jolie femme, mais on argumente. On est têtù, on suit son raisonnement, avec obstination et contention... Ou bien...

GERMAINE.

Ou bien?

NALÈGE.

Ou bien on change brusquement d'humeur. On devient gai, frivole, léger, on plaisante. On se lève, on se rassied, on regarde, on s'intéresse à des bagatelles. On dit : Voilà une jolie miniature sur cette boîte. (Il prend une boîte sur la table.) Savez-vous qui est cette dame poudrée?

GERMAINE.

C'est mademoiselle Fel.

NALÈGE, sèchement.

Ah! c'est mademoiselle Fel!...

GERMAINE.

Je le crois, du moins. Vous pouvez comparer avec le pastel de La Tour, qui est à Saint-Quentin.

NALÈGE, brusquement.

Je n'y manquerai pas, madame; je vous remercie de m'avoir donné une occupation intéressante. J'y consacrerai mes loisirs.

GERMAINE.

Comme vous dites ça! Qu'est-ce que vous avez?

AU PETIT BONHEUR

NALÈGE.

Rien du tout. Je continue ma démonstration. Je dis : on regarde, on plaisante... On plaisante lourdement; on a des gaietés d'éléphant. Ou bien... Vous suivez, n'est-ce pas?

GERMAINE.

Je m'y remets, allez..

NALÈGE.

Ou bien on se venge en dedans. On déprécie sincèrement... oh! sincèrement, la chose trop précieuse. On la regarde en connaisseur dédaigneux. On se dit : je vois bien... un teint pur et limpide, des cheveux d'or léger, un joli grain de chair, un cou et des épaules d'une ligne harmonieuse, une taille ronde et souple; eh bien! est-ce unique, après tout? Est-ce si rare? On sait ce que c'est. Quelle sottise d'en rêver, et quelle folie d'en souffrir!

GERMAINE.

Ah! vraiment on se dit...

NALÈGE.

On se le dit, et on tâche de le croire. Et puis on se prend en pitié soi-même; on se veut du bien, on se souhaite le repos et la tranquillité. On se dit : « Mon vieux compagnon, ne te rends pas malheureux, ne souffre plus. Va-t'en! Va-t'en fumer ta pipe dans ton bois, va retrouver ton cheval et ton chien, va te promener au grand air, imbécile. » Et l'on prend son chapeau. (Il prend son chapeau.)  
Bonjour, madame.

Il sort.

SCÈNE IV

GERMAINE, seule, puis FRANÇOIS.

GERMAINE.

Il est parti... Bon voyage, monsieur de Nalège, au revoir, adieu... adieu, au revoir... Qui sait? Un peu brusque, un peu bizarre, monsieur de Nalège. Qu'est-ce que vous voulez?... un homme qui couche au fond des bois, par la tempête, dans une cabane de charbonnier! Cinq heures... Un sauvage, qui tout de même... Ah!... Ma lettre à ce pauvre Adalbert!... (Elle sonne.) C'est peut-être vrai ce que disait Cécile, qu'Adalbert est plus bête que n'était mon... son frère. Mais ça n'a pas d'importance, oh! non... (Entre François.) Pour la poste... S'il vient une visite, je n'y suis pour personne.

François lui remet une carte; elle lit.

*Jacques Chambry... Faites entrer.*

SCÈNE V

GERMAINE, JACQUES CHAMBRY.

GERMAINE.

C'est bien par hasard que vous me trouvez chez moi. Ordinairement je n'y suis pas de si bonne heure.

*AU PETIT BONHEUR*

CHAMBRY.

Un hasard... une chance plutôt... un plaisir.

GERMAINE.

Et même un plaisir rare, car vous ne vous l'accordez pas souvent. Ainsi, hier, au théâtre, vous n'êtes pas venu me voir dans ma loge. Vous vous êtes refusé ce plaisir.

CHAMBRY.

Je n'ai pas osé... Je n'ai pas osé, positivement. J'ai aperçu dans votre loge des dragons, des ogres, des ogresses, des nains... C'était terrible...

GERMAINE.

Comment? des dragons... des ogres, des...

CHAMBRY.

Autour d'une fée, pour la garder, c'était bien naturel. Mais j'ai frémi. Il y avait derrière vous le conseiller Billaine qui roulait des yeux terribles, le colonel Herpin qui pleurait sur vos épaules, et le baron Michiels qui dormait. C'était le nain. Il était épouvantable.

GERMAINE.

Elle est délicieuse, la pièce. Vous ne trouvez pas?

CHAMBRY.

Si! je trouve. Ennuyeuse, oui, très ennuyeuse.

GERMAINE.

Mais pas du tout. Je vous dis : délicieuse, charmante.

AU PETIT BONHEUR

CHAMBRY.

Charmante? C'est possible. Je n'ai vu qu'un acte...

GERMAINE.

Allons donc! vous êtes resté tout le temps dans la loge de la belle madame Desenne... Il n'y avait pas de nains, pas d'ogres, pas de dragons, dans sa loge? Il n'y avait que Desenne qui est sourd et le petit Malcy qui est muet. Vous étiez bien là...

CHAMBRY

Très bien, madame. Je vous voyais tout le temps.

GERMAINE.

De loin?...

CHAMBRY.

De loin, mais double. Je vous voyais en même temps de face et de profil. Vous étiez de profil dans la glace de l'avant-scène, avec une nuque... Et c'est rare une nuque tout à fait jolie, très rare. Je n'en ai trouvé jusqu'ici que cinq...

GERMAINE.

Vous faites collection?

CHAMBRY.

C'est-à-dire que j'ai l'œil juste et que je sais voir. Ne riez pas. Tout le monde n'a pas cette faculté. Je sais des gens qui ont aimé une femme pendant des mois, des années, trois ans, quatre ans...

GERMAINE.

Quatre ans?...

## AU PETIT BONHEUR

CHAMBRY.

Si ça vous effraie, mettons dix-huit mois, deux ans... des hommes qui ont adoré une femme pendant des années, qui l'ont aimée... de toutes les manières, et qui ne savent pas seulement comment elle est faite, ce qu'elle a de bien et ce qu'elle a de moins bien. Ils ne s'en doutent pas; ils ne s'en douteront jamais. Ils ne l'ont pas vue, ils n'ont pas su la voir. Il leur manque l'éducation de l'œil... Et c'est irréparable... Avec ces gens-là, les choses exquisées... c'est perdu. Des gens dont l'œil ne sait pas lire une femme, mais c'est le plus grand nombre... Je peux vous en donner un exemple. Vous connaissez Thouvenin, le vieux Thouvenin des chemins de fer du Congo. Vous savez qu'il marche depuis des années avec Mercédès, la danseuse.

GERMAINE.

Mais non, je n'en sais rien du tout.

CHAMBRY.

Puisque je vous le dis... Eh bien! je me suis rencontré, un jour de la semaine dernière, avec Thouvenin, dans une maison très bien fréquentée... Ce n'était pas chez une femme du monde... Il feuilletait, sur la table du salon, un album de photographies, rempli de demoiselles qui n'étaient vêtues que de leurs boucles d'oreilles ou de leurs bagues. Je regardais par-dessus son épaule. Tout à coup je vois une petite femme brune, fine, qui, n'ayant de voile que son éventail, s'en cachait les yeux par un sentiment bien respectable. Je dis à Thouvenin : « Voilà Mercédès! » Il s'effare et crie : « Où donc? — Là, monsieur Thouvenin;

AU PETIT BONHEUR

là, dans l'album d'échantillons. — Ce n'est pas possible! Qu'est-ce qui vous le fait croire? — Tout. — A moi, rien! Comment voulez-vous qu'on reconnaisse? » Et notez que Thouvenin y allait de ses quinze mille balles par mois pour posséder des charmes qu'il ne reconnaissait plus quand il y manquait le bout du nez. La morale de cette histoire...

GERMAINE.

Ah! il y a une morale?...

CHAMBRY.

Et vous la dégagerez vous-même.

GERMAINE.

Moi? je ne sais pas seulement ce que vous avez dit. Je n'ai pas écouté.

CHAMBRY.

Écoutez au moins la morale : C'est triste à se dire quand on est jolie; mais il y a peu de connaisseurs, très peu.

GERMAINE.

Alors, vous n'avez qu'une idée vague de la pièce que nous avons vue... ensemble. C'est dommage. Elle était intéressante.

CHAMBRY.

Mais je vous l'ai dit : je n'ai regardé que vous. Vous ne saurez jamais combien vous étiez charmante hier soir.

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Décrivez... Allons, décrivez... Je suis sûre que vous ne savez seulement pas la couleur de la robe que j'avais.

CHAMBRY.

Votre robe?... la couleur?... (Un temps.) Bleue.

GERMAINE.

Quel dommage que vous ne vous soyez pas vu en me répondant... bleue! Vous étiez comme ça (Elle l'imité) : les yeux inquiets, le front plissé, le bras tendu, les doigts allongés et tâtonnants, comme un petit garçon qui tire un numéro dans un sac...

CHAMBRY.

Eh bien?

GERMAINE.

Eh bien! vous avez gagné.

CHAMBRY.

Et cette robe bleue vous allait à merveille.

GERMAINE.

Ah! vous trouvez? Justement un des vieux amis qui étaient dans ma loge m'a dit : « Cette toilette ne vous va pas du tout. Vous êtes cent fois moins jolie dans le bleu que dans le rose. » Et je vous l'avoue, monsieur Chambry, j'ai été touchée et flattée de cette remarque, parce que je la crois vraie, parce que j'y ai senti de la sincérité et un véritable désir de me voir à mon avantage.

AU PETIT BONHEUR

CHAMBRY.

C'est le nain qui vous a dit ça!

GERMAINE.

Le nain?

CHAMBRY.

Oui, le baron Michiels! Il affecte avec vous une rude franchise. Il vous subjugue par son assurance à juger vos toilettes. Eh bien! il est daltonien... oui, daltonien! Il ne distingue pas le rouge du vert. Un jour, à l'Hôtel des Ventes, je l'ai trouvé en extase devant des cerises de Madeleine Lemaire. Il croyait que c'étaient des prunes. Jugez un peu comme ce gnome doit goûter ce rose de vos joues, qui se fond si délicatement avec le blanc de votre cou...

GERMAINE.

Ce pauvre monsieur Michiels! c'est un ami si bon, si dévoué!

CHAMBRY.

N'en croyez rien. Il est chagrin, malveillant, voilà tout. Quel avantage voyez-vous à vous entourer d'un personnel emprunté à la magistrature, à la finance et à l'armée, qui vous surveille avec une vigilance grotesque et féroce? On ne vous trouve jamais seule.

GERMAINE.

Il me semble qu'en ce moment...

CHAMBRY.

Oh! pour une fois, dans votre salon.... avec des portes!...  
Ce qu'il a de portes, ce salon!

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Il en a quatre. Il est comme tous les salons. Vous n'imaginez pas...

CHAMBRY.

Dame! si! j'imagine...

GERMAINE.

Je ne sais pas vos idées en ameublement. Moi, j'aime les pièces claires, simples de ligne, pas encombrées.

CHAMBRY. Il se lève et examine des objets sur une console, dans une vitrine, puis sur une table.

Vous avez du goût, vous avez le sentiment de l'art, c'est vrai... Vous pouvez me croire. Je m'y connais.

GERMAINE.

Mais je vous crois.

CHAMBRY.

Vous avez de bonnes choses... Très jolies vos brûle-parfums, monture ancienne... vieux chine, vieux sèvres... céladon... pâte tendre... (Il prend une boîte sur la table.) Cette boîte avec une miniature sur un fond de vernis Martin, rayé comme une robe de trisaïeule, c'est agréable à l'œil et au doigt. J'aime les bibelots qu'on touche avec plaisir, qui se laissent caresser. Cette miniature, c'est le portrait d'une femme connue. C'est... attendez. Je vous la trouverai.

GERMAINE.

On croit que c'est mademoiselle Fel.

*AU PETIT BONHEUR*

CHAMBRY.

C'est vrai. Elle ressemble au pastel de La Tour.

GERMAINE.

Ah! vous connaissez le pastel de La Tour, vous! A la bonne heure!

CHAMBRY.

Ça vous étonne parce que vous ne voyez que des sauvages... Est-ce que vous aimez les miniatures?... Parce que, si vous les aimez, je pourrais vous en montrer d'assez jolies, chez moi.

GERMAINE.

Oui, je les aime, les miniatures, mais pas tellement...

CHAMBRY.

Et il faudrait les aimer « tellement » pour venir en voir quelques-unes demain entre cinq et six, place Vendôme, 18, à l'entresol, à gauche, pas d'escalier, trois marches?

Il prend un livre sur la table.

GERMAINE.

Regardez donc ce que vous tenez dans votre main.

CHAMBRY.

Je vois... Une reliure en maroquin. Dentelle au petit fer. Superbe!...

GERMAINE.

Vous ne me reprochez pas de vous l'avoir imposé, vous êtes allé le chercher vous-même. Qui a dit cela, qu'on

## AU PETIT BONHEUR

n'évite point sa destinée? Vous êtes allé au devant de la vôtre. Ce que vous tenez dans votre main, c'est l'album!... Oui, monsieur, cette reliure de maroquin le recouvre. Je suis comme les autres... J'en ai un.

Elle lui tend une plume.

CHAMBRY. Il feuillette.

Je vois, c'est l'album. Et même, du moment qu'on admet le genre, il n'est pas mal, le vôtre... Falguière, Paul Hervieu, Massenet... Henri Lavedan, Paul Bourget, Deschanel, Ludovic Halévy... Une élite! Les noms célèbres abondent sur ce vélin... Heu! l'on en découvre çà et là de moins illustres. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les noms de Janvier-Dupont, du colonel Herpin... et de Paul Floche ne sont pas baignés d'une lumière éclatante. Vous mêlez les illustres et les obscurs dans l'album...

GERMAINE.

C'est ce qu'il faut. Parce que je vais vous dire... Quelquefois... oh! pas souvent, mais quelquefois les gens du monde écrivent de jolies choses dans un album. Les hommes célèbres, jamais! Oh! vous pouvez vous en assurer. Voyez ce qu'ont mis Jules Lemaître... Pailleron... Sardou... Vandérem...

CHAMBRY, après avoir feuilleté et lu tout bas.

Oh! oui, vous avez raison... C'est bien insignifiant, bien faible... c'est nul...

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Et Dumas donc ! Lisez ce qu'a écrit Dumas... Au commencement... tout en haut d'une page... là...

CHAMBRY, lisant tout haut.

*C'est à l'entrée de l'hiver qu'on ramone les cheminées.*

ALEXANDRE DUMAS FILS.

GERMAINE.

Et au-dessous !... Lisez maintenant ce qu'il y a dessous.

CHAMBRY, lisant tout haut.

*L'amour fleurit dans les larmes.*

PAUL FLOCHE.

GERMAINE.

Ça, c'est joli.

CHAMBRY.

Oui, c'est joli. Et ça rappelle une impression qu'on a éprouvée quelquefois, une chose déjà sentie... Qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur Paul Floche ?

GERMAINE.

Je ne sais pas bien, je crois qu'il est dans les pavés de bois... (Voyant que Chambry referme l'album.) Oh ! votre tour est venu. Vous n'échapperez pas. Écrivez...

CHAMBRY, rouvrant l'album.

Ce qui attriste, ce n'est pas tant ce qu'il y a d'écrit, c'est ce blanc, tout ce blanc. On songe, en le voyant, aux bêtises futures, à toutes les pensées infirmes, boiteuses, contre-

AU PETIT BONHEUR

faites, que l'avenir porte dans son sein (Il écrit.), et qui viendront se fixer là. C'est à pleurer!

GERMAINE.

Écrivez!

CHAMBRY.

C'est fait, madame, c'est fait!

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous avez mis? (Chambry lui tend l'album. Germaine lit tout haut.) *L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel.* C'est charmant.

CHAMBRY.

Et je le pense. Oui. Je pense que si l'amour ne nous colorait pas la vie, ce serait à périr de désespoir ou d'ennui. Je suis un rêveur, au fond, un sentimental.

GERMAINE.

*L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel.* C'est délicieux. Mais l'eau coule, si le ciel reste. Vous ne vous engagez à rien.

CHAMBRY.

Le ruisseau bleu renaît sans cesse pour couler sans cesse en chantant. Les étoiles du ciel palpitent dans ses ondes...

GERMAINE.

Mais, dites-moi, ce ruisseau coule-t-il de source?

AU PETIT BONHEUR

CHAMBRY.

Mais...

GERMAINE.

Ou ne sort-il pas plutôt d'un réservoir, d'un tout petit réservoir en tôle, dont vous avez la clef, et que vous fermez tout d'un coup, un beau soir, avant d'aller vous promener?

CHAMBRY.

Vous êtes imprudente, vous êtes presque coupable de vous moquer de l'amour.

GERMAINE.

Je ne me moque pas de l'amour. Je me moque tout au plus de votre petit ruisseau.

CHAMBRY.

C'est mal à vous. Et plus injuste que vous ne pouvez croire. Si vous saviez...

GERMAINE.

Oui, mais voilà, je ne sais pas.

CHAMBRY.

Vous me croyez incapable de sentiment, de tendresse?

GERMAINE.

Je vous avoue que je n'ai pas d'idées là-dessus.

CHAMBRY.

Si! si! Parce que je n'affecte pas une rude franchise, comme le baron Michiels, parce que je ne roule pas des yeux terribles, comme le vieux conseiller Billaine, parce

*AU PETIT BONHEUR*

que je ne pleure pas dans votre dos, en silence, toute une soirée, comme le brave colonel Herpin, vous vous imaginez que je suis indifférent, que je ne sais pas vous apprécier, que je ne m'aperçois pas que vous êtes charmante, exquise, adorable.

GERMAINE.

Je ne m'imagine rien, croyez-le, je vous prie.

CHAMBRY.

Vous me méconnaissez, vous ne croyez pas en moi. Voulez-vous que je vous dise pourquoi? C'est que vous êtes en amour pour la tradition classique, pour les formes consacrées, pour le protocole. Vous voulez qu'on vous fasse la cour méthodiquement, vous donnez dans les amoureux du genre grave et correct... C'est une aberration. Ce qu'ils vous gâchent une femme, quand ils l'ont, ces gens-là!... Ne vous mettez pas dans leurs pattes, ce serait un meurtre.

GERMAINE.

Avez-vous déjà été voir l'exposition des aquarellistes? Elle est très bonne cette année.

CHAMBRY.

Pourquoi ne croyez-vous pas que je vous aime? Est-ce parce que je ne vous l'ai pas dit? Eh bien! c'est quelquefois quand on le pense le plus, qu'on le dit le moins.

GERMAINE.

Je vais être franche, monsieur Chambry : vous me l'auriez dit que je ne le croirais pas davantage.

AU PETIT BONHEUR

CHAMBRY.

Pourquoi?

GERMAINE.

Parce que, sitôt que vous êtes auprès d'une femme, vous dites ça comme on dit : il pleut, ou il fait beau. Pour vous, ça n'a pas plus d'importance... Vous n'y pensiez pas : vous le dites, et vous n'y pensez plus. C'est une politesse.

CHAMBRY.

Non... oh ! non.

GERMAINE.

Une impolitesse alors, si vous voulez.

CHAMBRY.

C'est pourtant vrai que je vous aime. Et, si je vous le dis dans les dispositions que vous me montrez, ce n'est certainement pas pour être poli, ce n'est même pas pour être impoli, malgré l'envie que j'en ai. C'est tout bêtement parce que je suis sincère... et que je vous aime.

GERMAINE.

C'est drôle... Pourtant il faut croire qu'il y a des femmes qui se laissent prendre à ce que vous leur dites... Parce que, si ça ne mordait pas de temps en temps, vous auriez peut-être renoncé... C'est vrai, c'est vrai tout de même que quelquefois les femmes sont bêtes.

CHAMBRY.

C'est moi qui suis bête. Soyons bêtes. Il n'y a que ça de bon. Vous n'avez jamais été heureuse, vous n'avez

## AU PETIT BONHEUR

jamais été aimée. Vous ne savez pas ce que c'est. Ne perdez pas votre jeunesse, votre beauté. (Il se met à genoux, lui baise les mains.) Laissez-vous fléchir, laissez-vous attendrir. Ne soyez pas l'ennemie de votre cœur. Germaine, je vous en prie... pour moi, pour vous.

GERMAINE.

Levez-vous! on sonne, on vient...

CHAMBRY.

Non! je ne me lève pas. On ne vient pas. On ne doit pas venir. Ce serait ridicule. Ce serait comme au théâtre. Je resterai à vos genoux. Je garderai votre main sur mes lèvres, jusqu'à ce que vous me croyiez.

GERMAINE.

Oh! je crois... que je ne vous fais pas horreur... Allons! levez-vous!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE.

C'est encore moi, ma chérie. Bonjour, monsieur Chambry.

CHAMBRY.

Madame, je suis vraiment charmé...

AU PETIT BONHEUR

CÉCILE.

N'est-ce pas?... (A Germaine.) Nalège n'est pas ici?

GERMAINE.

Il y a plus d'une heure qu'il est parti... Et même, il est parti avec un empressement...

CÉCILE.

C'était pour aller me voir... Mais il revient. Je lui ai donné rendez-vous chez toi. Il est parti avec mon mari, qui devait lui montrer un cheval, en passant, et le déposer à ta porte. Comment n'est-il pas déjà ici?

CHAMBRY.

Oh! vous pouvez attendre. Les gens de cheval, quand ils ont les pieds dans la paille et le nez sur une croupe, les heures leur coulent comme des secondes.

CÉCILE.

Vous ne connaissez pas monsieur de Nalège : son plus grand plaisir est de se promener à pied avec son fusil et un livre... Et, ne vous y trompez pas, quoique très sérieux il a beaucoup d'agrément.

CHAMBRY.

Et beaucoup d'esprit. Malheureusement, c'est comme le meuble de ma tante Clémence. On dit que c'est du Beauvais admirable, mais personne n'a vu que les housses. Oh! si Nalège ôtait la housse, quel éclat! Mais il ne l'ôtera pas.

CÉCILE.

C'est-à-dire qu'il ne l'ôte pas pour tout le monde. Il n'est pas banal.

AU PETIT BONHEUR

CHAMBRY.

Il a au moins un avantage que je lui envie. C'est de vous plaire... (A Germaine.) Chère madame...

GERMAINE.

Vous partez?

CHAMBRY, bas.

Je reviens. Il faut que je vous parle.

SCÈNE VII

GERMAINE, CÉCILE.

CÉCILE.

Il te faisait la cour?

GERMAINE.

Un peu... Est-ce que ça se voit?

CÉCILE.

Une déclaration, ça se voit quand ça prend, comme les vésicatoires. Ça met sur la peau une lueur rose... oh! très légère.

GERMAINE.

Tu aimes donc bien à dire des bêtises?

CÉCILE.

Mais, ma chérie, c'était facile à deviner. Il fait la cour à toutes les femmes. Il la fait même à moi. A moi, que

À U P E T I T B O N H E U R

les hommes ne regardent seulement pas... C'est vrai, je n'ai pas de succès. Et je ne sais fichtre pas pourquoi... Je ne suis pas plus laide, ni plus sottre qu'une autre.

GERMAINE.

Tu es très bien.

CÉCILE.

Non, je ne suis pas très bien. Je suis confortable. Et normale... oh! normale... Tu te rappelles quand nous allions ensemble au cours de monsieur Blanchard? Il y avait dans notre atlas de géographie des têtes qui représentaient les types des races humaines : race noire, race jaune, race blanche. Eh bien! la race blanche, c'était mon portrait frappant. Tu avais écrit mon nom dessous.

GERMAINE.

Plains-toi! C'était Vénus.

CÉCILE.

Tu crois?

GERMAINE.

J'en suis sûre. La Vénus de Médicis. Apollon était à sa gauche. Au-dessous, un Peau-Rouge. Je les vois encore.

CÉCILE.

Eh bien! il faut croire que la Vénus de Médicis n'est plus demandée que par Chambry. Et le pire, c'est que je suis normale au moral comme au physique, normale dans l'âme... Mais oui... il y avait écrit, tu sais, dans notre atlas, sous la race blanche : « Les femmes de cette race

AU PETIT BONHEUR

sont actives, intelligentes, courageuses et fidèles. » C'est justement ce que je suis. Je réponds au type, ni plus ni moins. Je suis normale jusqu'à la banalité.

GERMAINE.

Mais tu ne penses pas que je suis, moi, une exception, une monstruosité?

CÉCILE.

Toi, tu as du charme. Et je te crois honnête.

GERMAINE.

Je te remercie, Cécile.

CÉCILE.

Oui, je te crois honnête. Je le crois d'abord parce que c'est plus commode entre amies. Il faut que je le dise : alors, autant que je le pense ! Et puis, c'est peut-être vrai. Je n'ai pas la preuve du contraire.

GERMAINE.

Vraiment?...

CÉCILE.

Et puis, tu es veuve, tu es libre. La liberté, ça retient peut-être... Je sais bien que tu n'es pas très sérieuse. Mais c'est encore les femmes sérieuses qui font les plus fortes sottises. Ainsi, madame de Saint-Vincent, elle était sérieuse, elle était austère, elle avait une beauté grave et des sentiments élevés. Eh bien, la première fois que Chambry a daigné lui manquer de respect, elle est tombée en pâmoison dans ses bras. Depuis, elle court après lui

## AU PETIT BONHEUR

comme une petite folle. Ses enfants, sa réputation, la carrière diplomatique de son mari, elle a tout sacrifié à ce joli gamin qui se moque d'elle, comme tu penses.

GERMAINE.

C'est à craindre.

CÉCILE.

Oh! tu sais, Chambry, c'est une terrible affaire pour une femme. Il est menteur et vaniteux. Je ne donne pas de conseils, même quand on n'en demande pas, ce qui ne serait tout de même pas aussi bête que d'en donner quand on en demande. Mais, si j'en donnais, ce qu'ils seraient bons, mes conseils!... Moi, ma chérie, je ne tiens pas les cartes, alors je vois très bien les jeux, tandis que les plus fines joueuses...

GERMAINE.

Ne les donne pas, Cécile, ne les donne pas. Je ferais le contraire, comme c'est l'usage, et tu aurais une responsabilité terrible... Mais, n'aie pas peur, je ne ferai pas de bêtises. Il y a une chose certaine, c'est que je m'ennuie dans la vie. Eh bien! puisque j'y réussis parfaitement toute seule, c'est inutile de m'y faire aider. Mieux vaut encore s'ennuyer que d'être ennuyée, comme il est moins agaçant de se coiffer mal soi-même que de se faire mal coiffer par une femme de chambre. Je n'ai plus d'illusions, ma chérie. Le mariage m'avait brouillée avec l'amour. Les hommes que je vois ne m'ont pas encore raccommodée avec lui. Les sincères sont assommants et les autres, ceux qui peut-être nous plaisaient un peu, se moquent de nous.

## AU PETIT BONHEUR

Dans ces conditions, ce n'est pas la peine de compliquer l'existence. Je ne suis ni tendre, ni généreuse. Estime-moi, Cécile : je n'ai pas assez de cœur pour me conduire mal.

CÉCILE.

C'est entendu; tu n'as pas assez de cœur; mais ne t'y fie pas. Il n'est pas absolument nécessaire d'être une sainte pour avoir une mauvaise conduite. Maintenant, parlons sérieusement. Tu dînes chez moi et je t'emmène au théâtre. Nalège et mon mari viennent avec nous. Va mettre ton chapeau.

François apporte une carte.

GERMAINE, lisant.

*Monsieur de Nalège.*

CÉCILE.

Va vite mettre ton chapeau. Je vais le recevoir.

## SCÈNE VIII

CÉCILE, NALÈGE.

CÉCILE.

Madame de Sescourt vous prie de l'attendre un moment. Elle va venir. Eh bien, le cheval que mon mari vous a fait voir, l'avez-vous acheté?

*AU PETIT BONHEUR*

NALÈGE.

Oui... Est-ce que madame de Sescourt est allée... plaire dehors? Parce que ce sera sans doute long.

CÉCILE.

Non. Elle est dans sa chambre : elle met son chapeau.

NALÈGE.

Ce sera long aussi... Mais, comme c'est un des actes les plus importants qu'elle puisse accomplir...

CÉCILE.

Je ne vois pas l'importance...

NALÈGE.

Je la vois, moi... Ce qui met une femme en valeur, ce qui lui donne son prix, ce qui en fait dans le monde une puissance qui n'a d'égale que celle de l'or, c'est la robe et le chapeau.

CÉCILE.

Et le linge, monsieur.

NALÈGE.

Et le linge, vous avez raison.

CÉCILE.

Monsieur de Nalège, vous trouvez que les femmes sont des êtres inférieurs. Vous n'avez peut-être pas tort. Mais vous avez sûrement tort de le leur laisser voir. Ce n'est pas adroit.

AU PETIT BONHEUR

NALÈGE.

Vous aussi, madame, vous voulez qu'on admire vos sentiments autant que vos chapeaux?

CÉCILE.

Il ne s'agit pas de moi. Et puis, monsieur de Nalège, ne soyez pas désagréable avec moi, vous n'auriez pas d'excuses : vous n'êtes pas amoureux de moi. De plus, ce ne serait pas juste : je viens de faire votre éloge et de vous défendre contre monsieur Chambry qui prétendait que vous gardiez votre housse.

NALÈGE.

Ma housse?

CÉCILE.

Ne cherchez pas à comprendre... J'ai dit que vous aviez l'esprit très orné, très séduisant, pas banal du tout, et que vous aviez toujours un livre dans votre poche. Est-ce vrai?

NALÈGE.

Le livre, c'est vrai!

Il tire un petit livre de sa poche.

CÉCILE.

Un auteur sérieux, un philosophe.

NALÈGE.

Ou un poète... Celui-ci, c'est Ronsard...

CÉCILE, prenant le livre.

Montrez... Oh! qu'il a l'air vieux!

AU PETIT BONHEUR

NALÈGE.

Et j'y trouve une fraîcheur adorable.

SCÈNE IX

NALÈGE, CÉCILE, GERMAINE.

CÉCILE.

Voici monsieur de Nalège, avec Ronsard, gentilhomme vendômois.

GERMAINE.

Ah! vous êtes revenu, monsieur de Nalège?

NALÈGE.

Il fallait bien.

GERMAINE.

Vous êtes poli.

NALÈGE.

Non, madame; pas assez, j'ai tort. Excusez-moi.

CÉCILE, feuilletant le Ronsard.

Monsieur de Nalège, vous faites sécher des fleurs dans vos livres.

NALÈGE.

Oui, madame. Un bibliophile m'en blâmerait. Mais je lis dans les bois, et je mets des fleurs en signet aux pages que j'aime.

AU PETIT BONHEUR

GERMAINE.

Et votre chien et votre fusil, alors?

NALÈGE.

Ils dorment.

CÉCILE.

Il y a une pervenche à

*Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle...*

C'est donc joli ces vers-là?

NALÈGE.

La forme en est rude et le style ancien. Mais je les trouve les plus beaux du monde. (A Germaine.) Vous ne les connaissez pas?

GERMAINE.

Non.

NALÈGE.

C'est dommage!

CÉCILE.

Et moi non plus, je ne les connais pas. Et c'est tout aussi dommage. C'est même plus dommage. Car j'aime beaucoup les vers. Et je les comprends. Mais ça ne se voit pas. Tandis que Germaine, parce qu'elle inspire la poésie, on croit tout de suite qu'elle l'aime... Oh! certainement, elle l'inspire. Son album est plein de poésies qui lui sont dédiées. (Elle feuillette l'album.) Ainsi :

A MADAME DE SES COURT.

*Pourquoi l'azur de vos prunelles*

*Est-il soudain plein d'étincelles?*

Et ça se chante. Il y a la musique sur les paroles.

Elle tourne plusieurs feuillets.

AU PETIT BONHEUR

A MADAME DE SESCOURT.

*Quand l'aubépine fleurie de tes bras  
Étend ses rameaux las de blancheurs et de parfums...*

NALÈGE.

Ça, c'est des vers libres.

CÉCILE.

Et une pensée nouvellement éclore :

*L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel.*

Cette fleur est d'aujourd'hui, Germaine?

NALÈGE.

Ça, c'est de Renan.

CÉCILE.

Non! c'est de Jacques Chambry.

NALÈGE.

C'est d'Ernest Renan. Il écrivait ce vers dans tous les albums indifféremment.

CÉCILE.

Eh bien! Jacques Chambry l'a signé de son nom.

NALÈGE.

C'est un impudent plagiat, voilà tout!

GERMAINE.

Non! s'il le pensait, il avait le droit de le signer.

CÉCILE.

Venez-vous, Nalège?... Il ne voulait pas venir, il ne veut plus s'en aller. Je n'ai pas le temps de vous attendre. Il

AU PETIT BONHEUR

faut que je m'habille... Germaine, ma chérie, ne nous fais pas dîner trop tard. La pièce commence à huit heures. Tâchons de ne pas arriver après neuf heures.

GERMAINE.

Je ne me rappelle pas avoir entendu le commencement d'une pièce.

CÉCILE.

Moi non plus!

Elle sort.

SCÈNE X

NALÈGE, GERMAINE.

GERMAINE.

Comment! monsieur de Nalège, vous la laissez partir seule?

NALÈGE.

Un mot seulement, madame. Vous m'avez trouvé tantôt brusque, bizarre, insupportable...

GERMAINE.

Non, je ne vous ai pas découvert un si grand nombre de qualités. J'ai trouvé seulement que vous étiez un peu nerveux. Cela tenait, sans doute, au sujet de la conversation. Vous l'aviez mal choisi. La prochaine fois vous en prendrez un autre, voilà tout. Il n'en manque pas.

AU PETIT BONHEUR

NALÈGE.

Des sujets de conversation entre une Française et un Français? Non, madame, il n'y en a qu'un. Il n'y en a qu'un seul, mais on peut le varier à l'infini. Je vais le traiter à l'avenir d'une tout autre manière que tantôt, si vous le permettez, et je serai gracieux, aimable, presque séduisant.

GERMAINE.

J'allais vous le demander.

NALÈGE.

Voulez-vous tout de suite?

GERMAINE.

Faites vite. Je vous donne trois minutes. Ma femme de chambre m'attend.

NALÈGE.

C'est peu. Alors, ce sera un précis, un abrégé. Mais l'essentiel s'y trouvera et je crois que vous serez satisfaite. (Avec une chaleur factice et une affectation de grâce.) Donc, madame, je n'aime que vous, vous seule m'occupez et me troublez. Quand j'ai l'air de m'attarder auprès d'une autre, c'est une façon de vous regarder de loin, discrètement, sans vous importuner. J'attends que l'essaim qui bourdonne autour de vous se soit dispersé. Je vous veux à moi, à moi seul. Je me désespère de devoir vous disputer à tant d'autres. Et pourtant, sachez-le, je suis le seul à vous admirer et à vous comprendre. Vous êtes la plus belle, vous êtes la seule belle, vous réalisez l'idéal conçu dans

AU PETIT BONHEUR

mon rêve. Vous me croyez frivole, léger, amoureux de toutes les femmes. Je n'aime que vous. Je vous aime, je vous adore.

Il feint de lui prendre la taille.

GERMAINE.

Monsieur de Nalège, les trois minutes sont passées.

NALÈGE.

Oui, mais j'ai eu le temps de vous plaire.

GERMAINE.

Me plaire, c'est beaucoup dire, mais je vous avoue que je vous trouve bien plus agréable que tout à l'heure.

NALÈGE.

C'est bien cela! Vous me trouvez aimable parce que je vous ai parlé comme ceux qui ne vous aiment pas et qui s'amuse autour de votre beauté. Je vous ai plu parce que mes paroles avaient l'odeur du mensonge. Madame, quoi que vous en disiez, les femmes ne se prennent qu'aux grimaces.

GERMAINE.

(A la porte.) Julie, vous me préparerez ma toilette blanche.

(A Nalège.) Monsieur de Nalège, vous ne me charmez plus du tout. Je regrette votre manière de tout à l'heure, la manière claire, comme on dit des peintres. Allez et laissez-moi m'habiller; nous dînons ensemble, nous passons la soirée ensemble, vous devez être content.

NALÈGE.

Non, madame.

Il sort.

AU PETIT BONHEUR

SCÈNE XI

GERMAINE, seule.

Il a oublié son livre... *Les Amours de Pierre de Ronsard*... Bien sûr que Chambry ne me disait pas des choses absolument nouvelles, qu'on n'avait point dites encore et qu'on ne dira plus. Mais il y mettait de l'agrément et un certain accent qui est à lui. Et Nalège, ses sauvageries ne doivent pas être non plus bien neuves. Et elles sont agaçantes... *Les Amours de Pierre de Ronsard*... C'est vrai qu'il met sécher des fleurs dans les pages de son poète. Cet usage me touche... C'est un brave homme au fond, Nalège. Voici la pervenche qui marque les vers les plus doux. (Elle lit.)

*Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain.*

*Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.*

Il a peut-être raison, le poète de M. de Nalège.

*Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie...*

SCÈNE XII

GERMAINE, CHAMBRY.

GERMAINE.

Vous!...

CHAMBRY.

Je guettais. J'ai regrimpé. Ce qu'il devait vous ennuyer, votre rural!... Enfin nous sommes seuls. J'ai tant de choses à vous dire...

*AU PETIT BONHEUR*

GERMAINE.

Vous guettiez?... Vous avez regr...?... Monsieur Chambry, faites-moi le plaisir de vous en aller... Vous entrez comme un voleur... Vous avez l'air de sortir d'une armoire... C'est ridicule.

CHAMBRY.

Mais non, ce n'est pas ridicule. Vous voulez dire que ce n'est pas convenable. Vous avez raison, ce n'est pas convenable. Je le sens très bien.

GERMAINE.

Seulement ridicule.

CHAMBRY.

Mettons inadmissible. C'est l'inconvénient de notre situation.

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous dites?

CHAMBRY.

C'est l'inconvénient de notre situation. Elle est pleine d'inconvénients. Aussi, madame, il ne faut pas la faire durer. Ce serait de la dernière imprudence. C'est « avant » qu'on risque de compromettre une femme. C'est « avant » qu'on fait toutes les gaucheries, toutes les maladresses. Mais oui... Après, on s'entend, on se concerte, on s'avertit. On agit avec prudence et l'on évite les dangers. Pour compromettre une femme « après, » il faut être un polisson ou le dernier des imbéciles... ou bien encore un sau-

AU PETIT BONHEUR

vage comme Nalège... En voilà un, si une femme (la malheureuse!) avait des bontés pour lui, qui le porterait écrit dans ses yeux, en gros, comme des numéros sur des boules de loto.

GERMAINE.

Monsieur Chambry, ma femme de chambre m'attend. Allez-vous-en.

CHAMBRY.

Faire une imprudence « après, » c'est impardonnable. Ça ne doit pas arriver. Mais « avant, » le plus galant homme du monde ne peut répondre de rien. Je ne vous garantis pas qu'on ne parle pas de nous. C'est un moment à passer.

GERMAINE.

C'est drôle que je ne me fâche pas davantage. Avouez que, vous-même, vous trouvez ça drôle.

CHAMBRY.

C'est bien naturel, au contraire, puisque vous savez que je vous aime...

GERMAINE.

Je vous souhaite le bonsoir, monsieur Chambry...

CHAMBRY.

Où allons-nous?

GERMAINE.

Moi?... je vais dîner chez madame Laverne.

AU PETIT BONHEUR

CHAMBRY.

Non ! vous n'allez pas dîner chez madame Laverne.

GERMAINE.

Je ne vais pas dîner chez... ? Vous êtes fou !... Huit heures !... Et Cécile... et monsieur de Nalège, qui m'attendent...

CHAMBRY.

Ah ! ça non... vous ne dînerez pas avec Nalège. Vous dînerez avec moi, quelque part, sous une tonnelle, à la campagne.

GERMAINE.

Vous devenez très ridicule.

CHAMBRY. Il lui donne une plume.

Écrivez... « Ma chère Cécile, une affreuse migraine... »

GERMAINE.

Monsieur Chambry, je vous parle sérieusement maintenant, allez-vous-en...

CHAMBRY.

Non, je ne m'en irai pas... Je ne vous laisserai pas aller retrouver Nalège. Germaine, restez, je vous aime.

GERMAINE.

Allez-vous-en, je vous en prie.

AU PETIT BONHEUR

CHAMBRY.

Je ne peux pas vous quitter. C'est vrai que je ne le peux pas. C'est plus fort que moi... Germaine... vous me feriez beaucoup de peine. Je parle sincèrement. Vrai, vous me feriez de la peine.

GERMAINE.

De la peine, pourquoi?... A cause de Nalège?

CHAMBRY.

Mais oui!

GERMAINE.

Oh! bien... si c'est à cause de Nalège, n'ayez pas de peine. Vous n'avez pas à vous en faire, je vous assure.

CHAMBRY.

Bien vrai? Vous me préférez?

GERMAINE.

Je vous préfère. Êtes-vous content?...

CHAMBRY.

Très content.

GERMAINE.

Eh bien! allez-vous-en.

CHAMBRY.

A demain, cinq heures. Vous viendrez, bien sûr? Trois marches... Je changerai le tapis pour vous.

Il sort.

GERMAINE, seule.

Au petit bonheur!



# CRAINQUEBILLE

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### A. Édition originale.

1. — Anatole France || de l'Académie Française || L'AFFAIRE CRAINQUEBILLE (*a*) || 63 compositions de Steinlen || gravées par Deloche, E. et F. Florian || Les deux Froment, Gusman || Mathieu et Perrichon || Paris || Édouard (*b*) Pelletan (*b*), éditeur (*b*) || 125, boulevard Saint-Germain, 125 || 1901.

(*a* = imprimé en rouge ;  
*b* = initiale rouge.)

In-4° et in-8° jésus. Couverture blanche rempliée.

4 ff. n. ch. (3 ff. blancs, et justification de l'exemplaire), 101 pages (f.-titre, titre et texte), 7 ff. n. ch. (3 pour les tables, 1 pour l'achevé d'imprimer, dont nous donnons ci-dessous le texte, et 3 ff. blancs).

« Cette édition a été établie par Édouard Pelletan, avec le concours de Steinlen, Deloche, Ernest et Frédéric Florian, les deux Froment, Gusman, Mathieu et Perrichon pour les compositions et la gravure, et de G. Peignot pour le caractère typographique.

» Tirée à quatre cents exemplaires numérotés en chiffres arabes, elle a

## BIBLIOGRAPHIE

été achevée d'imprimer par Lahure, le 15 décembre 1901, Ouivet étant prote, et Marpon et Dupont, pressiers. »

Le tirage comprend : d'une part, 2 exemplaires sur whatman, et 25 exemplaires sur japon ancien ou sur grand vélin (in-quarto, texte réimposé); d'autre part, 30 exemplaires sur chine, et 343 exemplaires sur vélin à la cuve des Papeteries du Marais (in-octavo jésus).

Ont été tirées en outre 25 collections d'épreuves d'artistes de toutes les gravures, dont 5 sur japon ancien et 20 sur chine.

### B. Première édition ordinaire.

2. — Premier Cahier de la Quatrième Série || Anatole France || L'AFFAIRE CRAINQUEBILLE || Édition Complète || Éditions des Cahiers || Paris || 8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée.

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur) 9, rue du Pont. — In-18. La couverture blanc-crème est imprimée en deux couleurs. On y lit : « Cahiers de la quinzaine || paraissant vingt fois par an » à la place de la mention : « Éditions des Cahiers » que porte le titre. Au dos : « France Crainquebille Octobre 1902. »

14 pp. n. ch. (« Du même auteur », pp. 2 à 5; f.-titre, p. 7; titre, p. 9; note de Ch. Péguy, p. 12, et 1 f. blanc); pp. 15 à 62, texte; p. 63, table; p. 65, achevé d'imprimer; pp. 66 à 80, annonces concernant les œuvres d'A. France (éditions E. Pelletan) et les Cahiers de la quinzaine.

La première édition, tirée à cinq mille exemplaires, a été achevée d'imprimer le jeudi 9 octobre 1902.

### C. Éditions en partie originales.

3. — Quinzième Cahier de la Troisième Série || Anatole France || CAHIERS DE LA QUINZAINE || Paraissant vingt fois par an || Paris || 8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée.

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur) 9, rue du Pont. — In-18. Couverture blanc-crème imprimée en deux couleurs. Au dos : « France Cahier Mai 1902. »

8 pp. n. ch. (« Du même auteur », p. 2; f.-titre, p. 3; titre, p. 5; note de l'éditeur, p. 8); pp. 9 à 68, texte; p. 69, achevé d'imprimer; pp. 71 et 72, annonces relatives aux Cahiers.

Achévé d'imprimer le Jeudi 1<sup>er</sup> Mai 1902.

Ce cahier publie, en édition originale, quatre des récits ou articles

## BIBLIOGRAPHIE

qu'Anatole France reprendra plus tard dans le recueil intitulé « CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES ». Voici en quels termes Ch. Péguy les annonce (p. 18) :

« Nous publions ci-après, sur la copie de l'auteur, et avec son assentiment très bienveillant, plusieurs fragments de l'Histoire contemporaine. Les fragments que l'on va lire n'ont jamais été réunis en volume. »

Ce sont :

p. 19 à 28 : « *La Loi est morte, mais le juge est vivant* », devenu, sous le même titre, dans le recueil définitif, la deuxième section de *Jean Marteau* (p. 179 de la présente édition);

p. 29 à 38 : « *Vol domestique* » (p. 197 de la présente édition);

p. 39 à 49 : « *Les Juges intègres* » (p. 151 de la présente édition);

p. 51 à 57 : « *La Morale canine* || *Pensées de Riquet* » (p. 79 de la présente édition).

Les *Pensées de Riquet* sont précédées, dans les CAHIERS DE LA QUINZAINE, de la note suivante (p. 52), qui disparaîtra des éditions ultérieures :

« Ayant pénétré plusieurs pensées de mon chien Riquet, je les ai mises en langage humain. Il y a intérêt à connaître les idées morales des chiens et à les rapprocher de celles des hommes. »

4. — Bibliothèque Socialiste. N° 13 || Anatole France || OPINIONS SOCIALES || I || Conte pour commencer l'année || Crainquebille. — Clopinel. — Roupart || Allocutions || Paris || Société Nouvelle de Librairie et d'Édition || Librairie Georges Bellais || Rue Cujas, 17 || 1902 || Tous droits réservés.

Pithiviers, impr. L. Gauthier. — In-16. Couverture rouge imprimée. 2 ff. n. ch. (f.-titre et titre), 98 pp. (texte), 1 f. n. ch. (table).

Paru en Septembre 1902.

Ce volume publie, en édition originale (p. 5 à 11), sous le titre : « *Conte pour commencer gaiement l'année* », le récit intitulé : « *Edmée ou la Charité bien placée* » (p. 207 de la présente édition).

Il publie en deuxième édition, c'est-à-dire antérieurement à la réédition complète donnée par les CAHIERS DE LA QUINZAINE, les chapitres II, III, V, VI, VII et VIII de CRAINQUEBILLE. Ces six chapitres, séparés seulement par des astérisques, occupent les pp. 15 à 41.

Le tome II des OPINIONS SOCIALES (Septembre 1902) reprend, sous la rubrique collective : « *La Justice civile et militaire* », et sans leur donner d'autre titre que les numéros d'ordre IV et V, deux des récits déjà publiés dans les CAHIERS DE LA QUINZAINE :

« *Vol domestique* » (OPINIONS SOCIALES, t. II, pp. 205 à 210)

et « *La Loi est morte, mais le juge est vivant* » (OPIN. SOCIALES, t. II, p. 211 à 216).

## BIBLIOGRAPHIE

— Anatole France || de l'Académie Française || CRAINQUEBILLE || PUTOIS, RIQUET || ET || PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES || Paris || Calmann-Lévy, éditeurs || 3, rue Auber, 3.

Imp. Chaix, rue Bergère, 20, Paris. — Gr. in-18. Couverture jaune imprimée.

2 ff. n. ch. (faux-titre et titre) et 331 pp. 1 verso blanc, 2 ff. n. ch. (table et imprimeur).

Les exemplaires sur japon (60) et sur hollandaise (100) sont sous couverture glacée rouge sombre.

Ce volume contient en édition originale : *Putois, la Cravate, les Grandes Manœuvres à Montil, Émile, Adrienne Buquet, la Pierre gravée, la Signora Chiara, le Christ de l'Océan*; la première partie de *Jean Marteau et Monsieur Thomas*.

Achévé d'imprimer en Janvier 1904. Paru le 10 Mai 1904.

### D. Publication antérieure.

a. *Crainquebille* a été publié pour la première fois dans LE FIGARO, en décembre 1900 et janvier 1901. [Nous rappellerons par les initiales H. C. la rubrique collective *Histoire contemporaine*.]

H. C. — <i>L'Affaire Crainquebille</i>	FIGARO 21 novembre 1900;
H. C. — <i>Le Témoin</i>	— 28 novembre 1900;
H. C. — <i>Apologie pour M. le Président Bourriche</i>	— 5 décembre 1900;
H. C. — <i>Crainquebille ou l'Esprit des lois</i>	— 10 janvier 1901;
H. C. — <i>Crainquebille ou les Suites d'une condamnation</i>	— 16 janvier 1901;

b. *Putois* a paru d'abord dans LE FIGARO :

H. C. — <i>Putois</i>	FIGARO 17 octobre 1900;
H. C. — <i>Putois réalisé</i>	— 24 octobre 1900;
H. C. — <i>Putois achevé</i>	— 31 octobre 1900;

c. Le fragment intitulé *Riquet*, après avoir été publié sous ce même titre, dans LE FIGARO du 26 septembre 1900, a été utilisé une première fois dans M. BERGERET A PARIS (Février 1901), dont il constitue le second chapitre.

d. Les *Pensées de Riquet* ont été publiées pour la première fois dans un article intitulé : *Riquet* (FIGARO du 28 Février 1900), qui n'a pas été repris en volume et dont elles occupent la dernière partie.

## BIBLIOGRAPHIE

e. *La Cravate* a paru dans LE FIGARO du 10 octobre 1900, précédé de la rubrique H. C.

f. A la suite de ce conte venait, dans l'édition originale de CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES, la nouvelle intitulée « *Onésime Dupont* ». Cette nouvelle, ayant été recueillie déjà dans PIERRE NOZIÈRE, en 1899 (ŒUVRES COMPLÈTES, tome X, pp. 367 à 376), a été retranchée des éditions actuelles de CRAINQUEBILLE. Mais, comme le texte donné en Mai 1904 par ce dernier recueil avait été l'objet de retouches de la part de l'auteur et constituait l'état définitif de la nouvelle, il importe de signaler ces corrections.

Tome X, p. 369, l. 7, au lieu de : « Qui venait de recueillir enfin », lire : « qui venait enfin de recueillir » ;

— *ibid.*, p. 369, l. 12, au lieu de : « en faisant des écritures », lire : « en faisant les écritures » ;

— *ibid.*, p. 369, l. 14, au lieu de : « j'ai envie de », lire : « je voudrais » ;

— *ibid.*, p. 369, l. 25, au lieu de : « à ta vertueuse mère », lire : « à ta sainte mère » ;

— *ibid.*, p. 370, l. 12, au lieu de : « à la Marat », lire : « à la Robespierre » ;

— *ibid.*, p. 370, l. 17-18 : « C'était un bureau de marqueterie, garni de cuivre... » Supprimer : « de marqueterie, » ;

— *ibid.*, p. 370, l. 28, au lieu de : « quand survint », lire : « quand vint » ;

— *ibid.*, p. 376, l. 12, au lieu de : « qu'il avait un service à leur demander », lire : « pour leur demander leur assistance dans une affaire d'honneur ».

g. *Les Grandes Manœuvres à Montil* ont paru, sous le même titre, précédé de la rubrique H. C., dans LE FIGARO du 19 septembre 1900.

h. *Émile* a paru, sous le même titre, précédé de la rubrique H. C., dans LE FIGARO du 13 Décembre 1899.

i. *Adrienne Buquet* a été publié d'abord dans L'ÉCHO DE PARIS du 1<sup>er</sup> Février 1893, puis dans les ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES du 3 décembre de la même année.

j. *La Signora Chiara* est la reprise, entièrement remaniée, d'un conte intitulé *La Cure du docteur Hardel*, paru d'abord dans le MUSÉE DES DEUX MONDES du 1<sup>er</sup> Octobre 1876, ensuite dans LA JEUNE FRANCE du 1<sup>er</sup> Novembre 1878.

k. *Les Juges Intègres*. Paru sous le même titre, et précédé de la rubrique collective H. C., dans le FIGARO du 26 décembre 1900.

## BIBLIOGRAPHIE

l. *Le Christ de l'Océan*. Un premier état de ce conte se lit dans L'UNIVERS ILLUSTRÉ du 6 août 1892, p. 375, col. 2. Le sommaire l'intitule : « *Le Christ de Dives, légende* ».

Sous sa forme définitive, il a été publié d'abord par l'ÉCHO DE PARIS du 25 janvier 1893.

m. *Jean Marteau* se compose de deux sections, dont la première a paru sous le titre : « H. C. — *Un rêve* », dans LE FIGARO du 7 novembre 1900, et la seconde sous le titre : « H. C. — *Le Bon Juge* », dans LE FIGARO du 14 novembre 1900.

n. *Monsieur Thomas* a paru sous le même titre, précédé de la rubrique H. C., dans LE FIGARO du 19 décembre 1900.

o. *Vol domestique* a paru, sous le titre : « H. C. — *Une Délinquante* », dans LE FIGARO du 12 décembre 1900.

p. *Edmée ou la Charité bien placée* a été publié pour la première fois, sous le titre : « H. C. — *Conte pour commencer gaiement l'année* », dans LE FIGARO du mercredi 2 janvier 1901.

### E. Manuscrits.

I. La Bibliothèque Nationale possède, légués par madame Arman de Caillavet (Fonds Français, nouvelles acquisitions, n° 10 801), les manuscrits de treize des fragments de l'*Histoire contemporaine*, qui, publiés d'abord dans LE FIGARO, furent recueillis ensuite dans CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES.

Ces manuscrits ont servi pour la composition du FIGARO, dont le texte devint à son tour, après d'importantes retouches, la base de la composition du volume.

Compris dans un volume in-4° dont ils constituent à peu près les deux tiers (180 feuillets sur 295), ils n'y sont classés ni dans l'ordre de leur publication en périodique ni dans l'ordre de leur publication en volume. En voici la liste :

*Crainquebille* (deux articles sur cinq) :

IV *Crainquebille ou l'Esprit des lois* f°s 23 à 30

V *Crainquebille ou les Suites d'une condamnation* — 1 à 22

*Putois* :

I *Putois* — 31 à 52

II *Putois réalisé* — 53 à 77

III *Putois achevé* — 78 à 85

## BIBLIOGRAPHIE

<i>Riquet</i>	fos 175 à 183
<i>La Cravate</i>	— 86 à 106
<i>Les Grandes Manœuvres à Montil</i>	— 202 à 218
<i>Jean Marteau</i> (section I)	— 138 à 148
<i>Jean Marteau</i> (section II)	— 184 à 194
<i>Monsieur Thomas</i>	— 157 à 165
<i>Vol domestique</i>	— 166 à 174
<i>Edmée ou la Charité bien placée</i>	— 149 à 156.

II. Un manuscrit fragmentaire de CRAINQUEBILLE, *pièce*, appartient à M. Louis Barthou. Il se compose de 16 feuillets de formats différents, et contient des dialogues complets. Sur le premier feuillet se lisent les deux notes suivantes, écrites de la main d'Anatole France :

« Mettre la date de l'arrestation de Crainquebille (dans l'interrogatoire) en octobre, de manière à avoir le mauvais temps deux mois après.

» — La poire que Crainquebille donne à la Souris doit être une poire d'arrière-saison, une cressane par exemple. »

### F. Éditions modernes.

6. — Les éditions de CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET, publiées actuellement par la librairie Calmann-Lévy, ne comptent plus que 315 pages au lieu des 331 de l'édition originale. Cette différence résulte de la suppression de la nouvelle ONÉSIME DUPONT qui, dans l'édition primitive, occupait les 16 pages allant de 139 à 154 (voir ci-dessus, section D, § f).
7. — CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET ET PLUSIEURS AUTRES RÉCITS PROFITABLES. Bois de Pierre Falké.

Un vol. in-8° carré de 5 ff. n. ch. + 244 pages. 15<sup>e</sup> volume de la collection « Les Beaux Livres ». Tiré à 1088 exemplaires. Paris, A. et G. Mornay, éditeurs. Achevé d'imprimer le 25 novembre 1922 par R. H. Coulouma imprimeur à Argenteuil, H. Barthélemy étant directeur. Paru en janvier 1923.

### G. Théâtre.

8. — Anatole France || de l'Académie Française || CRAINQUEBILLE || trois tableaux || Paris || Calmann-Lévy, éditeurs || 3, rue Auber, 3.  
Paris, Impr. Chaix, 20, rue Bergère. In-12. Couvert. jaune impr.  
4 ff. n. ch. (f.-titre, titre, dédicace, et personnages) et 56 pages (texte), la dernière n. ch. portant l'adresse de l'imprimeur.

## BIBLIOGRAPHIE

Le tirage de luxe comprend 10 exemplaires sur japon et 40 exemplaires sur hollandaise.

Achévé d'imprimer en Mars 1903.

Paru en Mai.

9. — CRAINQUEBILLE. Pièce en trois tableaux de M. Anatole France, de l'Académie Française. ILLUSTRATION THÉÂTRALE. N° 14. — 19 août 1905. Gr. in-8° de 32 pp. sous couverture rose imprimée.  
12 illustrations de Steinlen, dans le texte, sur fond teinté.  
Imprimerie de l'Illustration, 13, rue Saint-Georges Paris (IX<sup>e</sup>).  
L'imprimeur-gérant A. Chatenet.
10. — CRAINQUEBILLE. Pièce en trois tableaux (s. l., la date se trouvant seulement au copyright, placé au bas de la couverture, du titre et de la dernière page : 1905).  
Gr. in-8°. Couverture jaune. 1 f. blanc (titre, « personnages ») et 20 pp.  
C'est la composition de l'ILLUSTRATION THÉÂTRALE (voir 9) qui a servi pour l'établissement de cette édition. La différence qui existe dans le nombre des pages (9 = 32 pp.; 10 = 20 pp.) s'explique par l'absence, dans 10, des illustrations de Steinlen.  
De plus, le texte de 10 n'est pas exactement celui de 9.  
Par exemple, tableau I, sc. II, on lit dans 9 : « *le camelot avec un sourire...* J'ai terminé tout de suite, je vais pouvoir m'occuper... »  
et dans 10 : « ...je vais pouvoir m'occuper DE VOUS... »  
A noter, dans 10, l'absence de la dédicace.  
Le nombre des erreurs typographiques contenues dans 10 et corrigées par 9 donne à penser que 10 a été, sinon publié, du moins imprimé avant 9.
11. — CRAINQUEBILLE, pièce en 3 tableaux, Paris, Calmann-Lévy, éditeurs (décembre 1913).  
1 vol. in-18 jésus, sous couverture jaune impr. 4 ff. n. ch. (f.-titre, titre, dédicace et « personnages »), 70 pp. et 1 f. blanc n. ch.  
Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 50 exempl. sur japon et 100 exempl. sur hollandaise.

# LE MANNEQUIN D'OSIER

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

LE MANNEQUIN D'OSIER, comédie en quatre actes et huit tableaux, fut représenté pour la première fois sur le théâtre de la Renaissance (direction Lucien Guitry), le 22 Mars 1904.

Cette comédie n'a jamais été publiée.

On en connaît deux manuscrits, incomplets l'un et l'autre, et une copie complète.

Les deux mss proviennent de la bibliothèque de Lucien Guitry et appartiennent à M. Sacha Guitry :

### *Manuscrit 1 :*

Manuscrit de premier jet, de l'écriture d'Anatole France et de l'écriture de Lucien Guitry, lequel collabora pour une part notable à la mise au point de cette pièce.

### *Manuscrit 2 :*

Texte dactylographié avec corrections de la main d'Anatole France et de la main de Lucien Guitry. Ce texte présente une répartition des tableaux et des scènes entièrement différente de celle que donne le

## BIBLIOGRAPHIE

manuscrit 1. Il contient, malheureusement, trois importantes lacunes. Manquent la scène 3 du troisième tableau, le quatrième tableau en entier et les six premières scènes du septième tableau.

### *Manuscrit 3 :*

Un dernier texte, ne comportant aucune des lacunes du manuscrit 2, mais différant assez sensiblement de lui dans les parties communes, est fourni par la copie qui fut soumise à la Censure et qui est actuellement conservée aux Archives Nationales.

Par cette copie, qui nous fait connaître le texte *joué*, nous atteignons enfin, semble-t-il, la version définitive.

Relevée, en effet, d'une façon assez hâtive, elle offre, à côté de quantité d'améliorations évidentes, des leçons qui ne s'expliquent que par une mauvaise lecture de la version 2.

C'est donc elle qui, minutieusement collationnée sur le texte du manuscrit 2, a servi de base à la présente édition, qui constitue l'édition originale.

Comme les variantes recueillies dans le manuscrit 2 ne vont pas, toutefois, sans présenter un très grand intérêt, nous donnons ci-dessous toutes celles qui ont quelque étendue.

En voici le détail.

### PREMIER TABLEAU.

Début de la scène III;  
Trois passages de la scène IV;  
Un passage de la scène VIII;  
Un passage de la scène IX;

### DEUXIÈME TABLEAU.

Début de la scène V;  
Fin de la scène VI;

### TROISIÈME TABLEAU.

Fin de la dernière scène;

### HUITIÈME TABLEAU en entier.

## BIBLIOGRAPHIE

### Variantes du manuscrit 2.

## PREMIER TABLEAU

### SCÈNE III (début.)

[p. 319 de la présente édition :]

M. BERGERET, entrant et lisant sur l'enveloppe non encore défaite :

A Monsieur, monsieur Bergeret, Maître de Conférences à l'Université de Bourges, 61, rue Vieille, pour remettre à mademoiselle Pauline Bergeret. — Envoi de M. Roux, de Sainte-Glaize. — Tiens.

PAULINE.

Ah! voyons!

Elle défait l'enveloppe et lit :

Eugène Roux de Sainte-Glaize. *Les Cent Sonnets*. Ah! *Les Cent Sonnets!*

BERGERET.

Oui, c'est assez puéril.

PAULINE.

Avec un portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par Fourmot. Frontispice de Rops.

BERGERET, se jetant sur le livre.

Hé! Donne un peu.

Il prend le livre et regarde le frontispice.

PAULINE.

Quoi?

BERGERET, rendant le livre.

Non, rien, ça va bien.

PAULINE.

Ah! une dédicace : *A la toute gracieuse fille du maître de mon petit-fils*. Oh! la tête! Oh! quand on pense que cet homme a écrit un beau sonnet

## BIBLIOGRAPHIE

avec cette tête! Oh! cette barbe. Je ne me le figurais pas du tout comme il est là! Les yeux sont beaux. Mais ces dessins sur la figure, cette barbe taillée comme un jardin de curé, avec de petites places rasées, on ne sait pas pourquoi; à quoi ça peut-il correspondre?

BERGERET.

Au tatouage. C'est une transformation du tatouage. Nos ancêtres barbares se traçaient sur le visage ces ornements bleus, jaunes, rouges, pour se rendre plus beaux ou plus redoutables. Nous les imitons sans doute à notre insu, en dessinant avec notre barbe un fer à cheval, des côtelettes, ou des pattes de lièvre sur nos joues; une barbe de bouc à notre menton, une brosse ou des aigrettes sur nos lèvres. Ce sont là des coutumes absurdes et respectables.

PAULINE.

Enfin, papa, c'est un progrès sur le tatouage.

BERGERET.

Sans doute. Autrefois, il y avait pour chaque dignité ou fonction une taille particulière des poils du visage. Dans mon enfance, il était interdit aux avocats de plaider avec des moustaches.

PAULINE.

Et pourquoi?

BERGERET.

Pour ne pas voiler la vérité de leurs paroles et qu'on pût mieux voir leur âme sur leurs lèvres.

PAULINE.

Vraiment! Et les professeurs, tes confrères?

BERGERET.

Ils portaient une longue barbe, pour se rendre vénérables.

PAULINE.

Eh bien, toi, papa, tu aurais beau avoir une barbe longue comme ça, tu ne serais pas vénérable. Tu es très bon, très doux, très simple; c'est pas avec ça qu'on se fait vénérer. Oh! non.

Pauline regarde encore le portrait.

C'est le grand-père de monsieur Roux?

## BIBLIOGRAPHIE

Oui.

BERGERET.

PAULINE.

Pauvre monsieur Roux! il n'est pas joli en soldat.

BERGERET.

Ça ne durera pas : il finit ses vingt-huit jours après-demain, je crois.  
Ç'a été mon meilleur élève.

PAULINE.

Qu'est-ce qu'il fait maintenant?

BERGERET.

Du journalisme. Il n'est pas maladroit.

EUPHÉMIE.

Sainte Vierge! V'là le sel qui s'est renversé! Y aura encore un malheur.

\*  
\*\*

### SCÈNE IV

[p. 327, l. 8 de la présente édition :]

...je serais peut-être... Au fait... que serais-je bien?

MADAME BERGERET.

Je ne sais pas ce que vous seriez; mais, dans tous les cas, vous auriez une tenue, et vous n'en avez pas.

BERGERET.

Pas plus que cet illustre général à qui il en coûta si cruellement d'être mal mis. Invité à dîner chez un homme riche, il se présenta dans un costume sordide. La maîtresse de la maison, qui ne le connaissait pas, l'envoya fendre du bois dans la cour.

JULIETTE.

Qui est-ce?

## BIBLIOGRAPHIE

BERGERET

Philopoemen. Mais il n'importe!

MADAME BERGERET.

J'ai rencontré madame Mazure : elle avait un chapeau neuf, un chapeau énorme.

\* \*

[p. 330, l. 15 de la présente édition :]

BERGERET.

Il est joli, ce trumeau. C'est tout ce qui reste de la décoration de ce pavillon qui dépendait de l'hôtel bâti sous Louis XV par le fermier général Pauquet de Sainte-Croix.

PAULINE.

Papa, est-ce que le gros Silène est le portrait du fermier général?

MADAME BERGERET.

Quel gros Silène?

PAULINE.

Le Silène du trumeau.

MADAME BERGERET.

Il y a un Silène? Je ne l'avais pas remarqué.

BERGERET.

Pauquet de Sainte-Croix, pour qui fut bâti l'hôtel ruiné et déchu dont ce pavillon n'était qu'une humble annexe...

MADAME BERGERET, interrompant et comme à elle-même.

Une jolie bicoque! Quand je pense à ce que nous aurions pu avoir en plein cœur de la ville et dans une maison neuve! Il faut vraiment aimer les murs lézardés et les escaliers vermoulus.

PAULINE.

Il y a le jardin.

## BIBLIOGRAPHIE

MADAME BERGERET.

Tiens, dans un faubourg, c'est bien le moins.

BERGERET, qui est resté en suspens, continue.

... Pauquet volait de l'argent au roi qui lui en volait aussi. De cette façon s'établissait alors l'équilibre des finances. Il n'était pas Chevalier de Saint-Louis. Il porterait aujourd'hui la croix de Commandeur. Il avait les jouissances de l'argent; il en aurait maintenant les honneurs. Car l'argent est devenu honorable. C'est notre unique noblesse. Et nous n'avons détruit les autres que pour mettre à la place cette noblesse, la plus oppressive, la plus insolente et la plus puissante de toutes. — On s'est fait un plaisir de reconnaître Pauquet de Sainte-Croix dans ce gros Silène, mais ceci n'est pas son portrait.

PAULINE.

Vois comme elle est jolie, la couronne de raisins que cette nymphe noue sur sa tête!

\*  
\* \*

[p. 333, l. 1 de la présente édition :]

PAULINE.

Oui, maman. Alors tu étais un petit enfant très gai, mon pauvre papa! Et tante Zoé, comment était-elle, tante Zoé, quand elle était jeune?

BERGERET.

D'abord elle était jeune, et c'est beaucoup. Je ne serais pas étonné de croire que la jeunesse est la plus belle des vertus; elle les contient toutes et les répand toutes. Quand on vieillit on a des qualités, sans doute, mais usées, cassées, ébréchées, raccommodées, rafistolées, repeintes, revernies. Enfin, ce n'est plus ça. Ta tante Zoé, de beaucoup mon aînée, a consacré sa jeunesse à m'apprendre les fables de La Fontaine et à seconder notre mère dans le gouvernement d'un ménage modique. A la mort de mon père, elle nous a quittés, jeune et sérieuse, pour se placer en Russie, comme institutrice dans une famille princière. Après vingt ans, elle est revenue en France, non pas riche assurément, mais ayant la vie assurée.

Monsieur Bergeret casse une noisette.

BIBLIOGRAPHIE

\*  
\*\*

SCÈNE VIII

[p. 341, l. 10 de la présente édition :]

MADAME BERGERET.

C'est donc cela que madame Torquet n'a pas seulement l'air de me reconnaître. C'est vous qui commettez les impolitesses et c'est moi qui reçois les affronts.

BERGERET.

O rivages dorés, ô mer bleue... (a)

MADAME BERGERET.

Qu'est-ce que vous dites?

BERGERET.

Je dis : O rivages dorés, ô mer bleue, montagnes... (a)

A Roux, riant d'un mauvais rire.

Il connaît ça, lui! O montagnes...

ROUX.

Je crois bien.

Ils citent en duo :

Montagnes roses, belles campagnes...

BERGERET, continuant.

... Que ne m'est-il permis de respirer le jour en Italie, en Grèce...  
et dans la sainte Asie...

Euphémie traverse comme un bolide la salle à manger.

Qu'est-ce?

EUPHÉMIE.

On sonne.

Elle disparaît dans le jardin.

a, a. — Ces deux répliques sont en blanc dans le manuscrit 3. Nous les avons rétablies entre crochets, dans notre texte, en nous fondant sur celui du manuscrit 2, que nous reproduisons ici.

## BIBLIOGRAPHIE

\*  
\* \*

### SCÈNE IX

[p. 343, l. 4 de la présente édition :]

Laissez-moi vous prendre mesure. Je vais vous déchausser et vous rechausser. Vous ne vous en apercevrez même pas.

Il a une bonne figure.

BERGERET, que l'idée d'être déchaussé désole, mais que l'idée d'obliger domine.

Pouvez-vous me prendre mesure, sans que je retire cette chaussure?

PIÉDAGNEL, artiste, mais commerçant.

Ce sera moins bien.

BERGERET, presque heureux.

Ça m'est égal.

PIÉDAGNEL, qui évidemment s'en moque.

Alors...

Opérations, mensurations.

BERGERET.

Allons-y. J'ai le cou-de-pied assez haut et la plante du pied cambrée. Songez-y, Piédagnel.

\*  
\* \*

## DEUXIÈME TABLEAU

### SCÈNE V

[p. 359 de la présente édition :]

BERGERET, à Cassignol.

Monsieur le Président!

CASSIGNOL, à Bergeret.

Monsieur le Professeur!

## BIBLIOGRAPHIE

CASSIGNOL (Il a quatre-vingts ans.)

... Tout jeune procureur général, — j'avais trente-trois ans, — je dus requérir dans une affaire assez banale d'assassinat, mais qui avait bien son importance puisqu'il s'agissait de faire tomber une tête [etc.].

\*  
\*\*

### SCÈNE VI (fin)

[p. 366 de la présente édition :]

MAZURE.

Je vous l'ai dit : ça m'est égal.

BERGERET.

Pour mépriser les honneurs, il faut les avoir obtenus.

Mazure a tiré d'un portefeuille vétuste un papier crasseux, un affreux bout de crayon et, pendant le discours de Bergeret, il écrit.

\*  
\*\*

## TROISIÈME TABLEAU

DERNIÈRE SCÈNE (fin)

[p. 399 de la présente édition :]

BERGERET.

... On peut lutter contre les forces éparses de la nature et du hasard, contre le fer, le feu, l'eau ; mais, contre la déraison organique et concentrée, il n'y a pas de lutte possible.

Sortie.

MADAME BERGERET, après la sortie de Bergeret, à Euphémie.

Monsieur Roux n'est pas venu ?

Non.

EUPHÉMIE.

## BIBLIOGRAPHIE

MADAME BERGERET.

Dès qu'il arrivera, faites entrer au salon. (Puis, passant devant Euphémie.)  
Quelle tenue!

EUPHÉMIE.

Ah! quoi, j'ai travaillé!

RIDEAU

\*  
\*\*

## HUITIÈME TABLEAU

### LA PETITE GARE

SCÈNE PREMIÈRE

UNE FEMME, DEUXIÈME HOMME D'ÉQUIPE,  
PREMIER HOMME D'ÉQUIPE.

Un train part. Une bonne femme traverse la scène en courant.

LA BONNE FEMME.

Arrêtez! Arrêtez!

Elle passe sur la voie par la petite barrière; le train s'arrête et repart cette fois pour de bon. Deux hommes d'équipe traversent le théâtre, venant de la gare.

DEUXIÈME HOMME D'ÉQUIPE.

Il est gentil, tout de même, le sous-chef.

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE.

Pauvre bonne femme! Elle allait le rater. Oh! c'est pas comme pour les express. Ces petits trains-là, on les arrête avec un doigt.

DEUXIÈME HOMME D'ÉQUIPE.

Ça se passe en famille ici.

SCÈNE II

LES MÊMES, BERGERET. Il arrive précipitamment. Il est suivi de LEDOUX.

BERGERET, qui malgré sa précipitation ne peut renoncer à ses formules timides de politesse et de salutations.

Pardonnez-moi, c'est le train de Luzance?

## BIBLIOGRAPHIE

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE.

Oui, mais, cette fois, il est trop loin.

BERGERET.

Ah! ce n'est pas celui qui arrive?

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE.

Non, c'est celui qui part, le quarante-six... Le cent-quinze bis arrivera dans six minutes. Ils se croisent à la gare de ville.

*Exeunt* les deux hommes d'équipe.

### SCÈNE III

BERGERET, LEDOUX.

LEDOUX, qui porte le sac de Bergeret sur l'épaule.

Vous voyez, monsieur Bergeret : nous avons tout le temps.

BERGERET.

Nous en avons peu, mon ami. Et il faut toujours compter avec l'incertitude des horloges et des montres.

LEDOUX.

Ah! monsieur Bergeret, vous devriez me prendre avec vous comme domestique. Il y a assez longtemps que je roule. Dans une place je serais tranquille.

BERGERET.

N'en croyez rien, mon ami. On n'est jamais tranquille dans la vie.

LEDOUX.

J'aurais le nécessaire. Je ferais un peu de tout chez vous. Essayez voir. Je sens que je m'entendrais très bien avec vous.

BERGERET.

Je ne crois pas, mon ami.

Un gendarme passe, puis entre dans la gare.

LEDOUX.

Pourquoi qu'il y a un gendarme dans chaque train? Probable que c'est pour arrêter les malfaiteurs. Mais c'est mal compris, parce qu'ils sont en

## BIBLIOGRAPHIE

uniforme; ils se font reconnaître et, quand on les voit, on se cache. Tandis que s'ils étaient habillés comme vous et moi... Il y a un tas de trucs comme ça qu'on ne peut pas s'expliquer. (Cinq coups de timbre. Les deux hommes d'équipe rentrent en gare.) V'là le train qui est annoncé. (A l'un des hommes d'équipe.) Salut!

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE, salue.

Salut!

LEDOUX.

Vous avez toujours pas entendu parler d'une petite place pour moi?

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE.

Non, mon vieux, pas encore. (A son compagnon.) Ce qu'il est cavalant, celui-là!

BERGERET, lui donnant une pièce de quarante sous.

Eh bien, Ledoux, mon ami, je vous remercie et je vous fais mes adieux.

LEDOUX.

Je vous porterais bien votre bagage au train. Mais la voie m'est interdite, il paraît que c'est le règlement. Histoire de priver les pauvres diables de leurs petits profits... Alors, préférez-vous que je porte votre sac dans la gare ou que je le laisse là?

BERGERET, distrait.

Fort bien.

LEDOUX.

Vous ne pensez pas à ce que je vous dis, monsieur Bergeret. Vous pensez à autre chose. Vous travaillez toujours dans la tête. Alors, je vous laisse votre sac et je m'en vas. (Il lui tend la main.) Monsieur Bergeret, je ne vous dis pas des boniments, c'est de tout cœur.

BERGERET.

Adieu, mon ami!

LEDOUX.

Monsieur Bergeret, vous n'avez pas une petite cigarette de trop? (Bergeret la lui donne.) Merci, monsieur Bergeret, je vais la fumer à votre santé. (A l'homme d'équipe.) Tu n'as pas une allumette?

PREMIER HOMME.

Il te faut toujours quelque chose à toi... Tiens!

## BIBLIOGRAPHIE

LEDOUX.

Merci, frère.

Ledoux sort enfin; le train arrive.

Cris :

- A la petite gare!
- Tout le monde descend!
- Paris sur l'autre quai!
- Traversez la voie!
- Par ici la sortie!
- Vos billets, s'il vous plaît!

Le deuxième homme d'équipe se place à la barrière, prend le billet d'un commis-voyageur, d'un maçon, qui porte une auge. Un jeune vicaire cherche son billet de famille pendant que passe un marchand de bœufs en blouse et melon et couverture sur l'épaule. Zoé, Juliette et Pauline entrent en scène et embrassent Bergeret. Le vicaire cherche toujours son billet en souriant, très gêné.

BERGERET.

A la bonne heure! Vous avez toutes les deux très bonne mine... Comme vous êtes grandes, mes filles!

PAULINE.

Oh! papa, en trois semaines nous n'avons pas eu le temps de grandir beaucoup.

JULIETTE.

Et puis, je ne suis plus d'âge à grandir, heureusement; Pauline non plus.

BERGERET.

Il faut excuser votre père qui croit toujours que ses enfants sont à l'âge où on les aime avec le plus de tendresse et d'inquiétude, à l'âge des bébés. Bonjour, Zoé.

ZOÉ.

Tu as toujours de bonnes idées, toi : tu nous fais venir par le train qui part de Luzance à sept heures, ce qui nous a obligées à nous lever à quatre heures et demie. Qu'est-ce que signifie ta dépêche? Qu'est-ce qu'il y a encore? C'est à toi, ce sac?

BERGERET.

Oui, ce sac est à moi. Je pars pour Paris tout à l'heure... avec Pauline.

## BIBLIOGRAPHIE

ZOÉ.

Comment cela?

PAULINE.

C'est vrai, papa?

BERGERET.

C'est une vérité littéraire, ma fille.

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE, entrant, à Zoé.

Vous avez votre bulletin de bagages?

ZOÉ.

Le voici. (Elle le cherche, le trouve et le donne. Le jeune vicaire a enfin mis la main sur son billet qui était dans la ganse de son chapeau. Il le remet à l'homme, s'excuse, rit et sort.)

ZOÉ.

Tu pars... pour Paris, tout à l'heure! Qu'est-ce que tu me chantes là?

BERGERET.

Oui, je pars, nous partons, moi et Pauline. Vous savez si j'ai assez maudit cette chienne de ville, où j'étais condamné à vivre dans beaucoup de tribulations et avec peu de joies. Eh bien, au moment de la quitter, je me prends pour elle de tendresse et de pitié. J'en aime les vieilles pierres et les vieux arbres. Les habitants même m'en paraissent supportables... On tient aux choses par des liens invisibles qu'on ne rompt pas sans peine.

ZOÉ.

Lucien, réponds-moi donc, au lieu de faire des réflexions inutiles. Tu es prodigieux! Au milieu de ta maison en feu tu te mettrais à développer des idées. Qu'est-ce que tu vas faire à Paris?

BERGERET.

Je suis nommé professeur à la Sorbonne!

PAULINE.

Oh! papa! C'est la gloire!

BERGERET.

J'espère bien que ce ne sera même pas la notoriété.

## BIBLIOGRAPHIE

ZOÉ.

Enfin, c'est très joli. Tu peux être content; je le suis, moi. Et j'ai de l'ambition pour les miens. Ah! que notre pauvre père aurait été heureux s'il avait pu voir...

Et moi, papa?

JULIETTE.

BERGERET.

Toi, mon enfant, tu restes ici avec ta mère.

JULIETTE, satisfaite.

Ah! bien!

BERGERET.

Ça te va?

JULIETTE.

Oui! Oui!

BERGERET, à Pauline.

Nous partons tous les deux. Je t'emmène parce que j'ai besoin de ta jeune sagesse pour gouverner ma maison, et parce que... Mais tu ne me demandes pas de raisons, n'est-ce pas, Pauline?

Oh! non, papa!

PAULINE.

ZOÉ.

Il ne suffit pas de dire : je pars. Il faut te préparer. Quand pars-tu?

BERGERET.

Dans vingt minutes.

ZOÉ.

Mon pauvre Lucien! Tu n'as jamais su t'arranger. Tu ne dis rien, tu ne préviens pas, tu fais les choses tout seul et tout de travers... Les effets des deux enfants sont dans la même malle.

BERGERET.

On laissera la malle ici... et ce soir on nous enverra...

ZOÉ.

On nous enverra... On nous enverra... C'est facile à dire, mais tu n'en sais rien. Ah! que de complications, mon pauvre Lucien! Tu es bien inca-

## BIBLIOGRAPHIE

pable de te débrouiller à Paris. Toi et Pauline, vous y serez perdus, noyés. Moi, il faut que je rentre ce soir à Luzance et je ne vois pas le moyen de...

BERGERET.

Le moyen de?...

ZOÉ.

D'aller à Paris... à Paris avec vous, ce qui serait bien utile, pour ne pas dire nécessaire.

BERGERET.

Mais, ma sœur, je ne te demande pas de...

ZOÉ

Je n'ai pas besoin que tu me demandes pour faire ce que je dois faire. Enfin, nous verrons ça.

BERGERET, bas à Zoé.

J'ai à te parler. Trouve le moyen d'éloigner les enfants.

ZOÉ hausse les sourcils, soupire et dit avec autorité.

Mes enfants, nous avons à causer, votre père et moi. Laissez-nous seuls un instant, n'est-ce pas! (A son frère.) Dis maintenant.

PAULINE, à Juliette, en remontant.

Tu m'enverras ma jupe gros bleu, toutes mes blouses, mon boa de plumes... Attends.

Elle prend un crayon, une vieille enveloppe et dresse une liste, puis elles vont au fond sur le banc. Cependant Bergeret a dit à l'oreille de Zoé quelques paroles qu'on n'a pas entendues, mais qui pourraient être celles-ci : « J'ai trouvé Amélie occupée à faire des gestes significatifs avec monsieur Roux ». Les enfants s'étant éloignés, la conversation continue entre Bergeret et Zoé, mais cette fois le public entend.

ZOÉ.

Quand cela?

BERGERET.

Il y a eu mercredi quinze jours.

ZOÉ.

Et depuis ce temps?

## BIBLIOGRAPHIE

### SCÈNE IV

GROMANCE et KERGOR apparaissent. KERGOR a un vaste foulard autour du cou.

GROMANCE, à Bergeret.

Cher monsieur, bonjour... Madame... (Il s'incline devant Zoé.)

BERGERET, présentant.

Ma sœur, monsieur de Gromance... (A Kergor.) Bonjour, monsieur.

GROMANCE, bas à Kergor.

Le diable les emporte! Il faut leur raconter Dieu sait quoi, mais quelque chose. Autrement, qu'est-ce qu'ils imagineront en voyant arriver Clotilde? (A Bergeret.) Vous attendez le train?

BERGERET.

Je pars pour Paris où je suis appelé pour une affaire qui m'obligera peut-être à y rester assez longtemps.

GROMANCE.

Ah! Ah! tant pis pour nous! (Il salue de loin les jeunes filles.) Moi, je viens chercher ma femme qui revient d'Espagne. Elle était allée, sur mon conseil, en Italie, avec des parents à nous. Elle y a eu un nouvel accès de neurasthénie. Ne sachant que faire, elle est allée à Madrid. Elle s'y est ennuyée encore plus qu'à Florence. Elle revient ce matin.

BERGERET.

Ce matin, à l'heure où l'alouette chante dans le ciel gris.

GROMANCE.

Oui... c'était fatal.

KERGOR.

Puisque les voyages ne l'ont pas guérie de la neurasthénie, il faut espérer que la neurasthénie la guérira des voyages. Ce serait déjà un excellent résultat.

## BIBLIOGRAPHIE

GROMANCE, à Bergeret.

J'irai tout à l'heure vous serrer la main sur le quai.

Bergeret remercie. Il remonte avec Zoé; ils vont causer au fond. Les petites filles changent de place sur un signe de Zoé.

GROMANCE demande à un homme d'équipe.

Dans combien de temps le train?

L'HOMME D'ÉQUIPE, saluant.

Dans quatorze minutes, monsieur le Comte.

GROMANCE.

Il n'a pas de retard?

L'HOMME D'ÉQUIPE, saluant.

Il n'y en a pas de signalé, monsieur le Comte.

KERGOR, à Gromance.

Pas de veine! Toi qui étais venu à la petite gare pour ne rencontrer personne!

GROMANCE.

Oui, je télégraphie à Clotilde de descendre ici pour éviter le chef de gare de là-bas qui ne connaît que nous. Et v'lan! nous tombons sur les Bergeret au nombre de quatre et sur un facteur qui m'appelle monsieur le Comte en refrain. On va savoir ce retour avant le déjeuner.

KERGOR.

Après tout, quel inconvénient y vois-tu, puisqu'on savait son départ? Il y a au contraire un intérêt... moral, à ce qu'on sache son retour.

GROMANCE.

Oui, mais sans détails inutiles... Kergor, il ne faudra pas lui faire la moindre allusion à son... voyage.

KERGOR.

Elle le connaît mieux que nous.

## BIBLIOGRAPHIE

GROMANCE.

Je te dis cela pour prévenir tes gaffes. Tu sais bien comme tu es gaffeur. Il faudra lui parler de tout, sauf de cela.

KERGOR.

Nous aurons l'air de serins.

GROMANCE.

Non... Pourvu qu'elle soit dans le train! Je me suis bien embêté en son absence. Enfin c'est fini.

KERGOR.

Et dire que si elle recommence... tu reviendras encore à cette même gare la chercher!

GROMANCE.

Je ne pourrais pourtant pas la laisser rentrer toute seule.

KERGOR.

Et c'est peut-être toi le sage.

GROMANCE.

Il n'y a aucun doute, mon vieux : le sage, c'est moi.

Zoé et Bergeret redescendent en scène. A cette heure Zoé sait toute l'affaire. Bergeret se dispose à prendre les billets.

ZOÉ.

Enfin, tu peux dire ouf! te voilà débarrassé! (A ce mot Bergeret lève le nez et entre dans la gare.)

JULIETTE, à Zoé.

Comme j'ai à la maison à peu près ce qu'il me faut, Pauline peut emporter la malle et elle me renverra de Paris tout ce qui est à moi.

L'EMPLOYÉ.

Où faut-il porter la malle?

ZOÉ.

Elle repart.

## BIBLIOGRAPHIE

L'EMPLOYÉ.

Pour quelle direction?

ZOÉ.

Paris.

L'EMPLOYÉ.

Avez-vous vos billets?

ZOÉ.

On va vous les donner... Trois voyageurs.

PAULINE.

Deux, ma tante... Papa et moi.

ZOÉ.

Et moi? (A l'employé.) Trois. Penses-tu que je vais vous laisser tous les deux perdus, sans défense, à Paris? Qu'est-ce que vous feriez sans moi, mon Dieu! Je retournerai à Luzance, moi, la semaine prochaine. (Bergeret revient avec deux billets.) Prends aussi un billet pour moi.

BERGERET.

Pour Luzance, aller seulement?

ZOÉ.

Mais non! pour Paris.

BERGERET.

Ah! (Il va à gauche.)

ZOÉ, à l'employé.

On va vous remettre les billets... (Bergeret revient.) Donne!

BERGERET.

Mais...

ZOÉ.

Dépêche-toi, c'est pour enregistrer les bagages... Qu'est-ce que tu cherches? Tu as oublié quelque chose?

BERGERET, qui est soucieux.

Je cherche... je cherche... ce qu'il n'est pas toujours facile de trouver. Je cherche si vraiment je fais ce que je dois. Tu m'as dit tout à l'heure que j'étais débarrassé...

## BIBLIOGRAPHIE

ZOÉ.

De ta femme... Il était temps, mon pauvre Lucien. Et c'est elle qui te débarrasse. C'est la première fois qu'elle te rend un service, mais celui-ci est fameux... Pas de faiblesse, hein?

(Entre madame Bergeret. Elle embrasse ses filles.)

MADAME BERGERET.

(Bonjour à Zoé, léger salut à Bergeret.)

Votre père vous a dit...

PAULINE et JULIETTE.

Oui, maman.

MADAME BERGERET.

J'aurai peut-être bientôt l'occasion d'aller à Paris (A Pauline.) avec ta sœur... Nous nous verrons prochainement. Il faudra régler bien des choses... Je te prendrai pendant les vacances.

(Sonnent cinq coups d'avertissement.)

C'est l'heure?

BERGERET, à l'employé.

L'EMPLOYÉ.

Dans dix minutes. Il y a du retard. Le voilà qui entre en gare à la ville.

(Les petites s'embrassent pour les adieux.)

BERGERET.

Je ferai en sorte qu'en mon absence vous ne manquiez pas de ce qui vous est nécessaire, à vous et à Juliette, mais répondez-moi sincèrement, je vous prie. Je ne suis pas encore parti... Si mon départ vous laisse dans une situation pénible...

Non.

MADAME BERGERET.

BERGERET.

... Difficile, je ne partirais pas. Je resterais ici quelque temps encore.

MADAME BERGERET.

Il vaut mieux que vous partiez.

## BIBLIOGRAPHIE

BERGERET.

Vous le pensez?

MADAME BERGERET.

J'ai beaucoup réfléchi.

BERGERET.

Réfléchissez encore.

MADAME BERGERET.

Non! J'ai d'autres idées.

BERGERET.

Ah!

MADAME BERGERET.

Oui, moi aussi.

BERGERET.

Je préfère partir, je le préfère de beaucoup, mais il y a une chose que je ne me pardonnerais jamais, ce serait de manquer d'humanité : il me serait intolérable de penser que je fais souffrir un être vivant. Vous m'ôtez tout souci de ce genre. Je vous en remercie. Écoutez-moi un moment encore. Il me reste à vous parler d'une affaire dont je suis soucieux, puisqu'il s'agit du sort de Juliette. Je ne puis pas, je ne dois pas me désintéresser de l'établissement de cette enfant. Je n'approuve pas ce projet de mariage. Je persiste à croire que Juliette aurait tort d'épouser monsieur La Claverie, qui ne me semble pas capable de lui assurer le bonheur de l'existence. Mais la sagesse des pères est courte et les enfants ont bien quelque droit à faire eux-mêmes leur avenir. Je ne crois pas beaucoup au genre de bonheur qu'elle rêve. Je ne me flatte pas non plus de lui assurer par mes conseils beaucoup de joie dans la vie. Si Juliette persiste dans son sentiment, je consentirai.

EUPHÉMIE entre.

Monsieur, une dépêche qui vient d'arriver... J'ai couru.

ZOÉ.

Qu'est-ce?

BERGERET.

Rien... La confirmation de la nouvelle que je t'ai donnée. « Ta nomination sera signée aujourd'hui. Viens. Frémont. »

## BIBLIOGRAPHIE

EUPHÉMIE, heureuse.

Monsieur ne sait pas? Madame me garde.

BERGERET.

Vous êtes contente, Euphémie?

EUPHÉMIE.

Oui... Je m'attache, moi... J'étais attachée à Madame... J'étais attachée à Monsieur et à ces demoiselles.

ZOÉ.

Allons, Lucien! Voilà le train!

JULIETTE, à son père.

Maman m'a dit... Je te remercie, papa. Je suis sûre que je serai heureuse.

BERGERET.

Je le souhaite de tout mon cœur, chère petite.

(Très émus, ils s'embrassent.)

ZOÉ.

Allons! Allons!

BERGERET.

Adieu, Amélie.

MADAME BERGERET.

Adieu, Lucien.

Bergeret embrasse encore Juliette. Pauline embrasse sa mère. Arrivée du train. Cris : « Les voyageurs pour Paris en voiture ». Madame Bergeret et Juliette en scène.

JULIETTE.

Maman, est-ce que tu l'as revu?

MADAME BERGERET.

Qui?

JULIETTE.

Monsieur La Claverie.

## BIBLIOGRAPHIE

MADAME BERGERET, distraite.

Non... Pas depuis ton départ...

Elles sortent; un gendarme sort. Puis apparaissent monsieur et madame de Gromance avec Kergor. — Cloches d'église en ville.

GROMANCE, à l'employé qui porte le beau nécessaire de la Comtesse.

Mettez cela dans le landau. L'omnibus viendra bientôt pour les gros bagages... (Silence.) Quel joli temps!... (Silence.)

KERGOR, bas à Gromance.

Es-tu si sûr que ça de n'être pas ridicule?

GROMANCE, donnant le bras à sa femme.

Plus sûr que ça!

(On entend la chanson de Pied d'Alouette.)

RIDEAU

# AU PETIT BONHEUR

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

1. — Anatole France. *AU PETIT BONHEUR*. Comédie inédite, en un acte. Paris, pour Pierre Dauze, 1898.

Sans nom d'imprimeur. — Manuscrit autographe reproduit en fac-similé. Petit in-4° et in-8° carré. Couverture imprimée, tachetée rose et bleu.

En frontispice, portrait d'Anatole France gravé à l'eau-forte par Ladislas Loewy.

3 ff. n. ch. (f.-titre, titre et « personnages ») et 83 feuillets imprimés au recto seulement (texte). Le feuillet 39 est doublé d'un 39<sup>bis</sup>. Les ff. 79 et 84 ne sont pas numérotés.

Tiré à 50 exemplaires, dont 1 sur japon, 2 sur chine et 47 sur hollandaise, dont 15 seulement mis dans le commerce et réservés à la librairie Carteret. Ce volume fait partie des publications de la société « les XX ».

La comédie : « *AU PETIT BONHEUR* » fut représentée, pour la première fois, chez madame Arman de Caillavet, le 1<sup>er</sup> juin 1898, avec la distribution suivante : pour les femmes, madame Arman de Caillavet et madame Picot ; pour les hommes, MM. Georges Feydeau et Robert de Flers.

Représentée ensuite, en tournée, par Lucien Guitry, Georges Grand et madame Brandès, elle fut reprise à Paris, pour la première fois, sur la scène de *LA RENAISSANCE*, le 2 février 1906.

## BIBLIOGRAPHIE

2. — AU PETIT BONHEUR, comédie en un acte, Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, 3, rue Auber, s. d. (1906).

In-18 de 76 pages, sous couverture jaune imprimée : 4 ff. n. ch. (1 f. blanc, f.-titre, titre, personnages), 66 pp. (texte), 1 f. blanc n. ch.

Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 20 exempl. sur japon et 60 exempl. sur hollandé.

Annoncé par le JOURN. DE LA LIBR. le 28 février 1906.

3. — AU PETIT BONHEUR, comédie en un acte de M. Anatole France représentée au théâtre de la Renaissance

ILLUSTRATION THÉÂTRALE. — N° 27. 3 Mars 1906. Gr. in-8° de 32 pages, sous couverture rose imprimée. Illustrations de J. Simont.

pp. 1 à 23, *les Hanneçons*, comédie en trois actes de M. Brieux, cette comédie formant spectacle, au théâtre de la Renaissance, avec AU PETIT BONHEUR ;

p. 24 à 32, AU PETIT BONHEUR (p. 25, dessin de Simont).

Imprimerie de *l'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (IX°).  
L'imprimeur-gérant A. Chatenet.

AU PETIT BONHEUR fut publié pour la première fois par la REVUE DE PARIS dans son numéro du 15 juin 1898.

# TABLE

---

## CRAINQUEBILLE

---

CRAINQUEBILLE . . . . .	9
L'AVENTURE DE CRAINQUEBILLE . . . . .	13
CRAINQUEBILLE DEVANT LA JUSTICE . . . . .	25
APOLOGIE POUR M. LE PRÉSIDENT BOURRICHE . . . . .	31
DE LA SOUMISSION DE CRAINQUEBILLE AUX LOIS DE LA RÉPUBLIQUE . . . . .	37
CRAINQUEBILLE DEVANT L'OPINION . . . . .	41
LES CONSÉQUENCES . . . . .	45
LES DERNIÈRES CONSÉQUENCES . . . . .	49
PUTOIS . . . . .	53
RIQUET . . . . .	77
PENSÉES DE RIQUET . . . . .	85
LA CRAVATE . . . . .	93
LES GRANDES MANŒUVRES A MONTIL . . . . .	103
ÉMILE . . . . .	115
ADRIENNE BUQUET . . . . .	125
LA PIERRE GRAVÉE . . . . .	137
LA SIGNORA CHIARA . . . . .	153

TABLE

LES JUGES INTÈGRES. . . . .	159
LE CHRIST DE L'OCÉAN . . . . .	169
JEAN MARTEAU . . . . .	179
LA LOI EST MORTE MAIS LE JUGE EST VIVANT. . . . .	191
MONSIEUR THOMAS . . . . .	199
VOL DOMESTIQUE . . . . .	211
EDMÉE OU LA CHARITÉ BIEN PLACÉE . . . . .	221

---

CRAINQUEBILLE

---

CRAINQUEBILLE . . . . .	231
-------------------------	-----

---

LE MANNEQUIN D'OSIER

---

LE MANNEQUIN D'OSIER. . . . .	307
-------------------------------	-----

---

AU PETIT BONHEUR

---

AU PETIT BONHEUR. . . . .	485
---------------------------	-----

---

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES. . . . .	541
-----------------------------------	-----



578

